This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

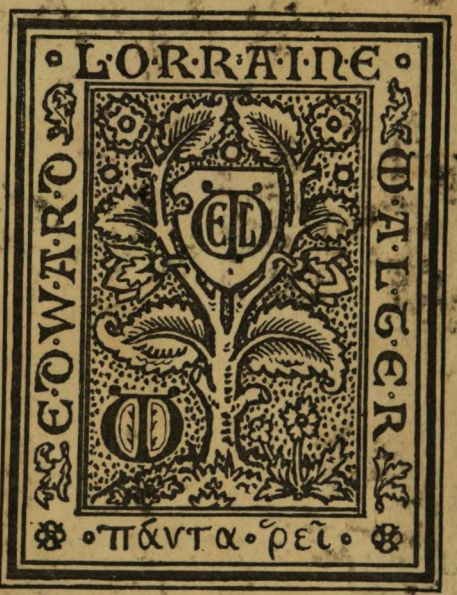
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


EDWARD
LORRAINE
WALTER
ΠΑΝΤΑ ΡΕΙ

Digitized by Google

848
B12

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE BACHAUMONT.

TOME PREMIER.

1762 = 1781.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET CRITIQUES

88586

DE BACHAUMONT,

Depuis l'année 1762 jusques 1788;

OU

Choix d'Anecdotes historiques, littéraires, critiques et dramatiques; de bons mots, d'Épigrammes, de Pièces fugitives, tant en prose qu'en vers; de Vaudevilles et de Noëls sur la Cour; de Pièces peu connues; des Éloges des savans, des artistes et des hommes de lettres; Extrait *des Mémoires secrets de la république des lettres*, et mis en ordre

PAR J. T. M...E.

PARIS,

LÉOPOLD COLLIN, LIBRAIRE, RUE GIT-LE-CŒUR.

1808.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'OUVRAGE que je présente au public, est un extrait de la volumineuse collection, connue sous le titre de : *Mémoires secrets de la république des lettres.* Ils durent leur naissance au soin que prenait, M. *de Bachaumont*, homme de goût et fort instruit, de ramasser avec une scrupuleuse exactitude, tout ce qu'il pouvait se procurer de piquant et de curieux dans tous les genres. Il classait ces matériaux chronologiquement et en composait une espèce de journal, semblable à celui de l'*Étoile*, du tems de la ligue, et de nos jours à celui de *Collé.*

M. *de Bachaumont* était de la société d'une Mme. *Doublet*, qui tenait alors à Paris, ce que l'on appelait *un bureau d'esprit;* c'est-à-dire, qui réunissait chez elle, des gens de lettres, comme le faisaient Mme. *de Tencin*, et depuis Mme. *Dudeffaut*, Mme. *Geoffrin* et Mlle. *Lespinasse.* Il fit part de son travail à Mme. *Doublet*, qui trouvant cet idée

Digitized by Google

assez originale, voulut suivre cet exemple et ouvrit chez elle un registre où chaque personne de sa société écrivait ce qu'elle avait appris dans la journée, et ces différentes pièces y étaient maintenues ou rejettées selon qu'elles étaient jugées bonnes ou mauvaises par les co-opérateurs de ce travail.

Le commencement de ce journal étant tombé entre les mains de quelques gens de lettres, ils eurent l'idée de le rendre public; et cet essai ayant complètement réussi, ils formèrent le projet de le continuer, et ont successivement fait part de leur travail, qui par livraisons s'est élevé jusqu'à trente-six volumes.

Dès l'instant que cette compilation devint une spéculation de librairie, elle commença à dégénérer, *on visa au volume* et dès-lors, il fallut enterrer les anecdotes curieuses, sous un fatras de choses absolument insignifiantes.

Il n'est personne qui n'ait été repoussé par la lecture de ces trente-six volumes, qui, pour quelques morceaux intéressans, n'offraient que des dissertations ennuyeuses sur des ouvrages, qui depuis ont été dans les mains de tout le monde, ou que leur médiocrité a fait oublier; sur des affaires qui faisant beaucoup de bruit à cette époque, ne sont restées dans la mémoire de personne, et auxquelles

Digitized by Google

on ne prend plus le moindre intérêt ; sur les débats des parlements, des jésuites, des chanceliers, etc., etc., qui ne peuvent piquer la curiosité que du côté plaisant, et c'est sous ce point de vue que je les ai conservés, et qui, sous le rapport historique, se trouvent plus longuement et plus fidèlement rapportés dans des ouvrages *ad hoc*. Enfin, les derniers volumes de cette collection ne sont presque plus remplis que de matières de jurisprudence, d'extraits, de factums, de plaidoyers, de réquisitoires, etc., qui vous mettent dans le cas de dire, à chaque instant avec Boileau :

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin.

Je n'ai pourtant pas exclu de ce recueil tout ce qui tenait aux affaires marquantes, et l'on y trouvera rapporté avec assez de détail tout ce qui a trait à la fameuse affaire du *Collier*. J'ai pensé qu'on retrouverait avec plaisir les pièces satiriques auxquelles elle avait donné lieu.

Cette collection, imprimée en pays étranger, donnait aux éditeurs la facilité d'y insérer des pièces, dont les censeurs n'auraient pû, ni dû permettre l'impression en France, de ce nombre sont les pièces de vers sur les personnages titrés, les noëls sur la cour, si précieux à cause de la ressemblance

Digitized by Google

des portraits; les épigrammes et les vaudevilles sur les gens en place, en un mot tout ce qui constitue les ouvrages défendus ou prohibés. Ainsi donc un choix qui n'aurait présenté que la quintessence des trente-six volumes, ne pouvait qu'être fort recherché, et c'est ce qui est arrrivé aux deux (1) qui ont été faits dans le tems, et qui malgré le mauvais choix des morceaux, le défaut d'ordre et le défaut plus grand encore de n'être pas complets ont été aussitôt vendus qu'imprimés.

Ces deux recueils avaient laissé beaucoup à desirer, ils semblaient n'avoir été faits que pour amuser des enfans ou des oisifs; on y rapportait avec soin, les tours de filouterie, les morts tragiques, les suicides fameux et les exécutions de la Grêve; et l'on y avait omis tout ce qui n'avait qu'un intérêt purement littéraire. J'ai tâché de remédier à ces inconvéniens, en retranchant de cette édition tout ce qui m'a semblé puérile, et en réunissant toutes les anecdotes qui consacraient un point d'his-

---

(1) Le premier, sous le titre d'*Anecdotes du dix-huitième siècle*, en 2 vol., qui ne contenaient que jusqu'à l'année 1783; c'est-à-dire, 24 vol. de la collection.

Le second, intitulé : *Choix des Mémoires secrets*, 2 vol. in-12, ne contenaient que 30 vol.

Digitized by Google

toire politique ou littéraire; j'ai lieu de penser que cet ouvrage présentera quelqu'intérêt, sous ces deux rapports. J'ai apporté le plus grand soin à ne rien omettre qui pût piquer la curiosité, et je suis même parvenu à y réunir des pièces que les éditeurs eux-mêmes n'avaient pû se procurer. Cette édition renferme deux fois plus de choses que les deux compilations antérieures : on verra que je ne me suis pas borné à faire réimprimer littéralement les *Mémoires de Bachaumont,* qui, comme je l'ai déjà dit, imprimés chez l'étranger, n'avaient pû être surveillés par les éditeurs ; et qui fourmillaient de fautes de sens ; où l'on trouvait des pièces tronquées ou mal copiées, des vers souvent faux et une foule de défauts de ce genre que l'on avait scrupuleusement conservés, dans les deux recueils dont j'ai parlé.

Il me reste à me justifier d'avoir rapporté des épigrammes ou des mots piquans, sur des hommes que leur mérite met au-dessus de toute critique. Je déclare qu'étant étranger à toute espèce de parti, et absolument inconnu, je n'ai été dirigé dans ce choix par aucune animosité personnelle, que j'ai toujours choisi avec impartialité, et que si l'on trouve telle ou telle pièce dans ce recueil, c'est que je l'ai crue bonne et digne d'être conservée sans

Digitized by Google

aucune espèce de bonne ou de mauvaise intention, pour celui qui en fournissait le sujet; bien convaincu qu'un épigramme, un calembourg, un quolibet, ne font pas plus de tort à un homme d'un mérite reconnu, que les sifflets n'en font à une bonne pièce; et je pourrai prendre pour épigraphe, avec plus de raison que beaucoup d'autres, ce passage de Tacite : *Mihi Galba, Vitellius, Otho, nec beneficio, nec injuriâ cogniti sunt.*

Digitized by Google

MÉMOIRES

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES, ANECDOTIQUES ET CRITIQUES,

DE BACHAUMONT.

(1762.)

(25 *Janvier.*) ON parle beaucoup du retour de M. de Voltaire en ce pays-ci : on va jusqu'à dire qu'il aura une pension considérable à la cour. Ces bruits ne sont encore que très-vagues. D'après cette supposition, on a toujours fait, à compte, l'épigramme suivante :

Voltaire, en esprit fort, plein d'orgueil et de ruse,
Après avoir choisi le sein des protestans,
Pour éviter les sacremens,
Vient mourir à Paris, sachant qu'on les refuse.

(30 *Janvier.*) Il est bon de rendre compte de l'état actuel de la comédie française. Nous partirons à l'avenir de ce point, comme d'un thermomètre sûr, pour apprécier l'amélioration ou le dépérissement de ce spectacle.

Mlle. Clairon en est toujours l'héroïne. Elle n'est point annoncée, qu'il n'y ait chambrée complète. Dès qu'elle paraît, elle est applaudie à tout rompre. Ses

Digitized by Google

enthousiastes n'ont jamais vu et ne verront jamais rien de pareil : c'est l'ouvrage le plus fini de l'art..... Mais c'est de l'art, disent quelques critiques. Ils se rappellent qu'elle a long-tems été mauvaise, qu'elle a lutté six ans contre le public, que son organe bruyant assourdissait les oreilles, sans émouvoir le cœur. A force de tâter, elle s'est enfin fait un jeu à elle : les glapissemens de sa voix sont devenus les accens de la passion ; son enflure s'est élevée au sublime. Cette actrice a de tout tems eu la position théâtrale, beaucoup de noblesse dans sa démarche, dans ses gestes de main, dans ses coups de tête. Quoique d'une stature médiocre, elle a toujours paru sur la scène au-dessus de la taille ordinaire. Par quelle fatalité des infirmités habituelles nous privent-elles si souvent de la voir ? Pourquoi sommes-nous incessamment menacés de la perdre (1) ?

Mlle. Dumesnil est sans contredit plus actrice née que Mlle. Clairon ; son jeu est plus naturel, plus décidé, plus franc ; mais son amour-propre aurait dû lui conseiller de se retirer il y a quelques années. Elle n'a pas senti qu'elle ne pouvait que perdre à mesure que sa rivale gagnerait : ce n'est pas qu'elle ne lui fasse encore éprouver quelquefois son ancienne supériorité, qu'elle ne l'écrase des élans de son génie. Malheureusement, ce ne sont que les derniers éclats d'une lumière qui

(1) Mlle. Clairon est attaquée de la maladie des femmes : elle joue peu souvent, en conséquence de ses infirmités. Ses camarades lui faisaient reproche un jour de sa rareté. « Il est » vrai que je ne joue pas fréquemment, répondit-elle ; mais » une de mes représentations vous fait vivre pendant un mois. »

Digitized by Google

s'éteint ! D'ailleurs, le vice crapuleux (1), par lequel elle se laisse dominer, la met trop souvent dans le cas de substituer sur la scène les écarts de sa raison aux désordres des grandes passions qu'elle doit peindre.

A qui les conseils d'un amour-propre bien entendu eussent-ils été plus nécessaires qu'à Mlle. Gaussin ? Elle ne sent pas qu'il est un tems où il faut se soustraire aux applaudissemens, sans quoi les applaudissemens nous échappent à la fin. Son genre ne peut s'allier avec les rides de l'âge : une vieille poupée ne figurera jamais bien dans l'*Oracle* ni dans les *Grâces* ; Zaïre doit porter l'empreinte sur son front de toute la candeur de son âme. Quand Mlle. Gaussin joue dans cette pièce, on est tenté de demander si c'est à elle que M. de Voltaire adressa, il y a trente ans, cette épître si tendre, si touchante, où le cœur parle plus que l'esprit ! Ce qu'elle est, fait oublier ce qu'elle a été. Plus heureuse cependant que Mlle. Dumesnil en un point, elle n'a pas encore de rivale qui la remplace. Ses défenseurs prétendent que son peu d'opulence (2) la met dans le cas de sacrifier sa gloire à son bien-être. Il faut qu'elle soit bien mal à l'aise, ou qu'elle se soucie bien peu de sa réputation.

---

(1) Mlle. Dumesnil boit comme un cocher. Son laquais, lorsqu'elle joue, est toujours dans la coulisse, la bouteille à la main, pour l'abreuver.

(2) Mlle. Gaussin a eu les amans les plus illustres ; mais elle a toujours sacrifié l'intérêt au plaisir. Quand on lui reprochait son extrême facilité, elle disait : « Que voulez-vous ? Cela leur » fait tant de plaisir, et il m'en coûte si peu ! »

Digitized by Google

Il n'y a que vous qui ne vieillissez point, inimitable Dangeville ! Toujours fraîche, toujours nouvelle ; à chaque fois on croit vous voir pour la première. La nature s'est plu à vous prodiguer ses dons, comme si l'art eût dû tout vous refuser, et l'art s'est efforcé de vous enrichir de ses perfections, comme si la nature ne vous eût rien accordé. Quel feu dans votre dialogue ! Quelle expression dans votre scène muette ! Quelle force comique dans le moindre de vos gestes ! Quel aveugle préjugé vous refuse dans la société (1) un esprit qui pétille dans vos yeux, qui brille sur toute votre physionomie ! Si l'on voulait personnifier cette intelligence humaine, on ne pourrait lui donner une figure mieux assortie que la vôtre. Continuez à faire les délices et l'admiration de la scène française. Que sur votre modèle puissent se former des actrices dignes de vous remplacer : espoir d'autant moins fondé, que plus elles auront de sagacité pour saisir la finesse de votre jeu, plus elles se sentiront hors d'état de vous atteindre.

Quant aux dix autres actrices (dont quatre pensionnaires à l'essai) qui composent la troupe femelle de cette comédie, nous ne les tirerons point de la foule, qu'elles ne se soient distinguées par leurs talens. Quelques-unes donnent des espérances, d'autres ont une figure à laquelle nous rendons hommage dès à présent.

De quinze acteurs que compte la comédie (dont deux à l'essai), s'il n'en est peut-être aucun aussi transcendant que les quatre femmes que nous venons de nommer,

---

(1) On prétend que Mlle. Dangeville est buse en conversation.

Digitized by Google

il en est peu qui n'aient du moins un mérite particulier. Le jeune Molé attrape le ton sémillant d'un marquis éphémère. L'emphase de Paulin, dans ses rôles de tyran, ne messied pas. D'ailleurs, il excelle à faire le paysan. Un récit plein de feu ou de pathétique est très-bien rendu par Dubois; Bonneval joue le sot à merveille; Dangeville le niais; Armand a toute l'effronterie, toute la scélératesse des valets de l'ancienne comédie : ses allures, son ton, son visage ne conviennent point à la finesse, à la décence de ceux de la nouvelle. Les acteurs que le public distingue, sont Grandval, Bellecour, le Kain, Préville et Brizard.

Grandval et Bellecour courent la même carrière dans les deux genres. Le premier a plus d'importance, plus de morgue, plus de faste; l'autre a plus de naturel, plus d'aisance, plus de fatuité. Les rôles d'ironie, de dédain, de mépris, conviennent mieux au premier; ceux d'entrailles, d'onction, de pathétique, mieux au second : celui-là nous paraît fait davantage pour le comique, où il est permis de charger, d'enchérir sur le pinceau de l'auteur; celui-ci est mieux dans le tragique, où il faut souvent rapprocher de la nature un rôle gigantesque que le poëte en a trop écarté. Grandval est plus consommé; nous espérons que Bellecour sera quelque jour plus fini. Tous deux sont hommes à bonnes fortunes (1), et

(1) On raconte qu'une femme de très-grande considération s'étant engouée de Grandval, l'envoya chercher, l'admit dans un tête-à-tête ménagé exprès, et filant peu-à-peu sa défaite, lui dit, en regardant des portraits de famille qui ornaient l'appartement : « Ah! Grandval, que diraient ces héros, s'ils me

Digitized by Google

puisent dans le commerce des femmes cet air de triomphe et d'impudence qui va si bien aux héros de théâtre.

Il fallait que le Kain fût acteur né, puisque M. de Voltaire l'a jugé tel (1), malgré son organe ingrat et sa figure ignoble. Le public est fort partagé sur ce comédien : les uns le regardent comme sublime, d'autres comme détestable. C'est qu'il y a de grandes beautés dans son jeu, et de grands défauts. Les premières empêchent ses partisans de voir les autres, et ceux-ci font disparaître celles-là aux yeux de ses contempteurs. L'art quelquefois le fait aller au-delà de la nature ; il reste quelquefois en deçà, pour ne pas donner assez à l'art. Assemblage étonnant de grandeur et de bassesse, de sublime et d'enflure ! On doit ou l'admirer à l'excès, ou le dégrader souverainement.

Préville est admirable pour la pantomime : il est acteur jusqu'au bout des doigts ; ses moindres gestes font épigramme ; il charge avec tout l'esprit possible ; c'est le Callot du théâtre. Aussi inimitable que Mlle. Dangeville, il n'est pas aussi étendu dans son genre ; sa figure ne comporte point certains rôles, où il faut jouer la dignité, à laquelle l'actrice atteint quand elle veut. Rien de si agréable que de les voir en présence l'un de l'autre : ils sont faits pour dérider les fronts les plus

---

» voyaient entre vos bras?.... Ils diraient, répondit l'impudent » vainqueur, ils diraient que vous êtes une putain. »

(1) C'est M. de Voltaire qui a produit le Kain à la comédie, après l'avoir fait jouer long-tems chez lui ses différentes pièces ; et en général, il faut convenir que ce sont celles que le Kain joue le mieux.

Digitized by Google

graves, pour évertuer les plus stupides, pour rendre l'esprit palpable aux plus sots.

Brizard est le dernier dont nous ayons à parler. Il a la majesté des rois, le sublime des pontifes, la tendresse ou la sévérité des pères. C'est un très-grand acteur, qui joint la force au pathétique, la chaleur au sentiment. Il est généralement admiré. Nous ne voyons personne qui lui refuse son suffrage, et son jeu n'a encore essuyé aucune critique.

D'après ce détail, il est aisé de juger que le théâtre de la comédie française a les acteurs les plus parfaits de l'Europe. Quoiqu'en disent les censeurs, qui n'admirent jamais le présent, nous croyons fort que la génération comique actuelle vaut la génération passée, que les Barons et les Montménils sont remplacés, et que les Roscius antiques ne dédaigneraient pas d'applaudir aux Roscius modernes.

(28 *Février.*) Aujourd'hui que la comédie italienne est à son plus haut degré de faveur et d'illustration, il est essentiel d'établir la position actuelle de ce spectacle.

On y compte quinze acteurs (dont trois provenant de l'opéra-comique, et deux à la pension) et treize actrices (dont quatre à la pension, et deux provenant de l'opéra-comique). Dans cette multitude, à peine trouvons-nous quelques personnages qui méritent qu'on en parle.

Carlin passe pour être un très-grand arlequin : il est fait pour dérider les fronts nébuleux, on lui trouve de la fécondité, beaucoup de variété dans ses lazzis, une souplesse étonnante dans son jeu ; il provoque, malgré qu'on en ait, la grosse gaîté ; mais c'est un arlequin. De Hesse est acteur, valet du premier ordre ; il entend

Digitized by Google

d'ailleurs à merveille la choréographie. Nous trouvons dans Rochard un chanteur agréable ; il a de la propreté, du goût ; il joue quelques rôles passablement. La Ruette répare à force d'art la nature la plus ingrate ; c'est un musicien consommé. On desirerait entendre encore Clairval sur le théâtre de l'opéra-comique ; son filet de voix se perd sur celui des Italiens : on en voit assez pour regretter qu'il n'en puisse pas faire entendre davantage. Le robuste Audinot rend au naturel la grossièreté des mœurs du peuple. Tous ces talens divers sont éclipsés par celui de Cailleau ; c'est un comédien qui a toutes les qualités, à la noblesse près : sa voix embrasse tous les genres ; elle se monte à tous les tons ; elle vaut un orchestre entier : il est principalement fait pour la parodie.

Madame Favart a été long-tems l'héroïne des Italiens, apparemment parce qu'elle n'était point surpassée par d'autres. En général, elle est médiocre ; elle a la voix maigre, manque de noblesse, et substitue la finesse à la naïveté, les grimaces à l'enjouement, enfin l'art à la nature. On a beaucoup applaudi au début de Mlle. Piccinelli ; c'est une cantatrice du premier ordre : elle n'a pourtant pas dans le gosier cette flexibilité qu'exige l'italien pour être chanté dans sa première perfection. Du reste, elle n'est propre en rien au théâtre. Mademoiselle Villette, transfuge de l'opéra, a été mieux accueillie à ce spectacle : son volume de voix, trop médiocre pour le premier théâtre, a mieux rempli celui des Italiens ; elle a un air niais qui s'adapte à certains rôles ; mais elle n'est rien moins qu'actrice ; elle n'a ni chaleur ni sentiment. On devrait s'applaudir de l'acqui-

Digitized by Google

sition de Mlle. Neissel, si sa voix voilée suffisait au lieu où elle chante : elle a des grâces, du naturel, du goût, du sentiment ; mais ses sons, trop affaiblis quand ils parviennent à l'oreille, ne produisent plus qu'une demi-sensation.

Tous ces talens, dont aucun n'est parfait, se rapprochent beaucoup plus du médiocre, et la fureur avec laquelle on court à ce spectacle, ne pourra jamais faire honneur au siècle. Les partisans du bon goût espèrent tout du tems et de l'inconstance des parisiens.

(2 *Avril.*) On parle beaucoup d'une chanson faite sur l'abbé de Voisenon et madame Favart, à l'occasion de la pièce d'*Annette et Lubin*, qui est mise sous le nom de cette dernière. Voici cette plaisanterie :

Chanson nouvelle à l'endroit d'une femme auteur, dont la pièce est celle d'un abbé (1).

Il était une femme
Qui, pour se faire honneur,
Se joignit à son confesseur.
Faisons, dit-elle, ensemble
Quelqu'ouvrage d'esprit,
Et l'abbé le lui fit.

Il cherche en son génie
De quoi la contenter :
Il l'avait court pour inventer.
Prenant un joli conte
Que Marmontel ourdit,
Dessus il s'étendit.

(1) Cette chanson est de Marmontel.

Digitized by Google

On prétend qu'un troisième
Au travail concourut :
C'est Favart qui les secourut.
En chose de sa femme,
C'est bien le droit du jeu
Que l'époux entre un peu.

Fraîcheur, naturel, grâce,
Tendre simplicité,
Tout cela fut au conte ôté :
On mit des gaudrioles,
De l'esprit à foison,
Tant qu'il fut assez long.

A juger dans les règles,
La pièce ne vaut rien ;
Et cependant elle prend bien.
Lubin est sûr de plaire ;
On dit qu'*Annette* aussi
En tire un bon parti.

Mais si la vaine gloire
Des auteurs s'emparait,
Le public sot les nommerait,
Monsieur Favart, sa femme,
Et brochant sur le tout,
Avec eux l'abbé Fou....

(16 *Avril.*) Le *Colporteur* de M. Chevrier, qu'il appelle *Histoire morale et critique*, est de la plus grande rareté. Le gouvernement n'a point voulu en permettre ni en tolérer l'introduction en France, ce qui désole les libraires, l'ouvrage étant assuré du plus grand débit, par les atroces médisances ou calomnies dont il est farci. L'impudent écrivain y nomme, sans égard, les gens par

Digitized by Google

leurs noms. A travers toutes les infamies dont sa satire est pleine, il se trouve quelques anecdotes assez amusantes : on en lit une sur un vers de la *Mariamne* de M. de Voltaire, qui fait rire. Madame la maréchale de *** ayant ouï-dire que cette tragédie était meilleure sous sa première forme, en demanda une lecture à son auteur, qui était de cet avis. Quand il en fut aux fureurs d'*Hérode*, après avoir empoisonné *Mariamne*, il appuya beaucoup sur ce vers que dit le prince, en l'exhortant à vivre :

« Vis pour toi! vis pour moi! vis pour nos chers enfans!.... »

Le poëte exhala si pathétiquement cette exclamation, que la maréchale attendrie se mit à pleurer. *Ne vous affligez pas, madame*, lui dit le prêtre Macarty, *il y en aura pour tout le monde.*

(29 *Avril.*) *Aux Jésuites, sur la clôture du collège de Louis-le-Grand.*

Vous ne savez pas le latin :
Ne criez pas au sacrilège,
Si l'on ferme votre collège ;
Car vous mettez au masculin
Ce qu'on ne met qu'au féminin.

(4 *Mai* 1762.) On a très-applaudi aujourd'hui un nouvel acteur (Du Fresnoy) dans *Gustave :* on a surtout été fort content du costume qu'il a introduit. Jusqu'ici ce héros avait paru sur la scène en habit galonné, etc. ; il s'est montré aujourd'hui, en *Charles XII*, dans le vêtement simple et grossier d'un héros belliqueux, et

Digitized by Google

qui a intérêt à ne point se faire remarquer. On doit se rappeler sans cesse que c'est à Mlle. Clairon qu'on doit ces heureuses innovations sur notre scène.

(5 *Mai.*) M. de Marmontel qui chansonna les autres, est chansonné à son tour : sans doute qu'il s'y attendait. C'est une parodie de ses paroles : *Non, non, l'amour n'est point indomptable* ; c'est sur le même air :

Non, non, l'ennui n'est point indomptable :
Tout fier qu'il est, Voltaire l'a surmonté.
J'ai vu mourir ce dieu redoutable :
C'est Marmontel qui l'a ressuscité ;
Et c'est la veine
Du plat Chimène
Qui lui rendra son immortalité.

Le pauvre diable de Chimène ne s'attendait pas à faire clore cette méchanceté.

(10 *Mai.*) Le succès de *Zelmire* se confirme ; mais il se répand une anecdote qui ferait douter que M. Dubelloy en fût le véritable auteur.

Ce M. Dubelloy a long-tems été élevé par un oncle avocat, nommé Buirette. Sans détailler ici toute l'histoire romanesque de la naissance et de la vie de ce poëte, il est très-certain que son oncle le disgrâcia pour n'avoir pas voulu suivre le barreau, auquel il le destinait. Ce jeune homme passa en Russie. Il y a joué la comédie, et en est revenu depuis quelques années. Il avait une tragédie dans son porte-feuille, intitulée *Titus*. Ayant eu accès auprès de madame la marquise de Villeroy, cette protectrice s'intéressa vivement à lui, et sa pièce fut reçue des comédiens. Avant d'être jouée, M. Du-

Digitized by Google

belloy fut trouver l'abbé de Voisenon pour le consulter, et lui laissa son manuscrit. Quelques jours après, l'abbé de la Coste, alors l'homme à la mode, arrive chez l'abbé de Voisenon ; il le trouve lisant ce manuscrit. Il demande ce que c'est. L'autre lui dit que c'était une tragédie sur laquelle on demandait son avis. *Je pense que c'est Titus*, repart le brusque abbé ; *c'est ce coquin de Dubelloy qui vous l'aura apporté : c'est un misérable, un drôle, etc. Sans vous en dire davantage, je vais chez moi, je vous en présente un semblable : confrontez-les ; vous verrez si ce n'est pas la même chose mot à mot.* Ce qui fut fait. L'abbé de Voisenon reconnut l'identité, et attendait avec impatience le moment d'éclaircir cette anecdote littéraire avec l'abbé de la Coste, lorsque ce scélérat a été arrêté et a subi le sort ignominieux que tout le monde sait. Le manuscrit est resté entre les mains de l'abbé de Voisenon. Dubelloy étant revenu, il voulut le tâter. Ce poëte éluda de répondre, et n'a point revu depuis l'abbé de Voisenon. La pièce a été jouée en 1759, et a été jugée beaucoup plus sévèrement qu'elle ne le méritait. Celle-ci réunit sur elle toute l'indulgence du public.

(16 *Mai.*) *Portrait de M. le duc de Choiseul*, sur l'air : *du menuet d'*Exaudet.

Quand Choiseul
D'un coup-d'œil
Considère
Le plan entier de l'état,
Et seul, comme un sénat,
Agit et délibère ;

Digitized by Google

Quand je vois
Qu'à la fois
Il arrange
Le dedans et le dehors,
Je soupçonne en son corps
Un ange.
Serait-ce un Dieu tutélaire ?
Dans la paix et dans la guerre,
Ses traités
Sont dictés
Par Minerve :
J'admire en lui les talens
Que d'elle il obtint sans
Réserve.
A l'amour,
Tour-à-tour,
A la table,
Quand il trouve des loisirs,
Qu'il se livre aux plaisirs,
Il est inconcevable.
Du travail
Au sérail,
Vif, aimable,
A tout il est toujours prêt :
Pour moi je crois que c'est
Un diable.

M. l'abbé de Lattaignant se déclare par-tout auteur de la chanson ci-dessus, et l'on infère de là, avec raison, que son dessein a été de louer de bonne foi.

(21 *Mai.*) On reproche à M. Dubelloy d'avoir pillé sa tragédie dans *Métastase*, et de devoir à cet auteur italien tout ce qu'il y a de beau dans sa pièce en situation et en coups de théâtre.

Digitized by Google

(26 *Mai.*) On assure que Rousseau a fait un roman nouveau, intitulé *Edouard*. Ce sont les aventures d'un anglais qui joue un rôle dans le roman de *Julie*. On prétend qu'il en a déposé le manuscrit entre les mains d'un homme de la cour.

(1er. *Juin* 1762.) M. Rochon, jeune auteur, qui avait une tragédie reçue aux Français, vient d'essuyer une disgrâce qui indique combien il est désagréable d'avoir affaire à ce tripot de comédiens.

Comme aucune pièce de ces devanciers n'était en état d'être jouée, on a fait avertir M. Rochon, qui s'est présenté avec empressement. Mlle. Clairon, qui n'était pas contente de cet auteur, peu galant et peu complimenteur, d'ailleurs jalouse de voir occuper par mademoiselle Dumesnil le premier rôle dans la pièce, a paru desirer, sans affectation, qu'on fît une seconde lecture de cette tragédie qu'elle ne connaissait point. L'auteur ingénu s'est prêté à son invitation, quoiqu'il pût s'en dispenser. Dès le commencement de la lecture, il s'est aperçu, mais trop tard, que Mlle. Clairon n'était pas favorablement disposée; elle y a prêté très-peu d'attention, et s'est efforcée de détourner celle des autres; de sorte que le pauvre auteur décontenancé n'a pu soutenir sa tragédie de toute la force d'une déclamation tonnante; il a eu peine à finir; et lorsqu'on est allé au scrutin, il s'est trouvé dix voix contre neuf qui le favorisaient. Le voilà dans le cas des courbettes, des révérences, des génuflexions, devant l'héroïne de la scène française.

(9 *Juin.*) Aujourd'hui, suivant le réquisitoire de M. le procureur-général, *Émile*, ou *le Traité de l'édu-*

Digitized by Google

cation, a été brûlé avec les cérémonies accoutumées. L'auteur est décrété de prise de corps. Heureusement qu'il est en fuite.

(11 *Juin.*) *Chanson*, *sur l'air* : Tôt, tôt, tôt, battez chaud.

Cupidon s'est fait maréchal,
Et ce dieu ne s'y prend pas mal,
Il veut Manon pour domicile ;
Il met sa forge dans ses yeux,
Dont il fait rejaillir des feux,
Qui brûleraient toute une ville.
Tôt, tôt, etc.

Savez-vous quels sont ses soufflets ?
Deux petits tétons rondelets,
Qui vont même sans qu'on y touche :
Il ne faut pour les mettre en train,
Qu'y porter tendrement la main,
Ou qu'un doux baiser de la bouche.
Tôt, tôt, etc.

Mais que fait-il de ses deux bras,
Si blancs, si ronds, si délicats ?
L'Amour en a fait des tenailles :
Ses bras charmans quand ils sont nus,
Même mieux que ceux de Vénus,
Rêtiendrait le dieu des batailles.
Tôt, tôt, etc.

Amis, je ne vous dirai pas
Quel est ce lieu rempli d'appas
Où l'Amour a mis son enclume ;
Mais sitôt qu'il y forge un dard,

Digitized by Google

Le trait s'enflamme, brille et part :
Plus il frappe, plus il s'allume.
Tôt, tôt, etc.

L'Amour sait trop bien son métier,
Pour n'avoir pas fait tout entier
Son ouvrage auprès de la belle.
Le marteau qui frappe les coups,
Ce serait moi, ce serait vous,
Si Manon n'était pas cruelle !
Tôt, tôt, etc.

(14 *Juin.*) On ne cesse de parler de Rousseau, et de raconter les circonstances de son évasion. On prétend qu'il ne voulait point absolument partir, qu'il s'obstinait à comparoir ; que M. le prince de Conti lui ayant fait là-dessus des instances les plus pressantes et les plus tendres, cet auteur avait demandé à S. A. ce qu'il lui en pouvait arriver, en ajoutant qu'il aimait autant vivre à la Bastille ou à Vincennes, que par-tout ailleurs ; qu'il voulait soutenir la vérité, etc. Que le prince lui ayant fait entendre qu'il y allait non-seulement de la prison, mais encore du bûcher, la stoïcité de Rousseau s'était émue ; sur quoi, le prince avait repris : « Vous » n'êtes point encore assez philosophe, mon ami, pour » soutenir une pareille épreuve : » que là-dessus on l'avait emballé et fait partir.

(18 *Juin.*) M. de Crébillon, l'un des quarante de l'académie française, dont on avait prématuré la mort depuis long-tems, est enfin décédé aujourd'hui, dans un âge fort avancé. Sa place de censeur de la police était donnée depuis quelque tems à M. Marin, comme adjoint.

Digitized by Google

(28 *Juin.*) On a donné aujourd'hui la première représentation du *Caprice.* Cette pièce est d'un mérite fort mince.

(2 *Juillet* 1762.) M. de Crébillon le fils a obtenu les deux mille livres de pension qu'avait son père.

(5 *Juillet.*) On répand dans le public un *prospectus* de la nouvelle édition de Corneille, entreprise par M. de Voltaire. Cet ouvrage sera de 10 à 12 volumes. Il sera orné de 33 estampes, dessinées par M. Gravelot : mais le plus précieux consiste en remarques historiques et critiques sur la langue et sur le goût. L'exemplaire ne coûtera que deux louis : on n'en tirera que 2500. Tout le monde doit savoir que le profit qui en résultera doit être mis en masse pour doter mademoiselle Corneille. Quelle plus noble dot que celle-là !

(6 *Juillet.*) Les comédiens français font célébrer aujourd'hui avec beaucoup de pompe un service solennel à St. Jean-de-Latran, pour le repos de l'âme de M. de Crébillon. On dira des messes dans la même vue, depuis huit heures du matin jusqu'à midi. Ils ont envoyé par tout Paris des billets d'invitation pour y assister. Tout cela se fait en dépit de M. l'archevêque, dont la juridiction ne s'étend point sur le curé de St. Jean-de-Latran.

(6 *Juillet.*) L'opéra a donné aujourd'hui la première représentation des *Caractères de la folie.* Jamais spectacle n'a été plus triste et plus ennuyeux. On a supprimé le prologue, qui aurait pu être agréable. Les deux actes sont *l'Astrologie* et *les Caprices de l'amour*, qui ne reviennent en rien au titre. On a substitué à celui

Digitized by Google

des *passions*, *Hylas et Zélis*, pastorale, composée par M. de Sennecterre. Il n'y a que ce dernier qui soit supportable. Le musicien, dont le goût s'est amélioré, l'a fait sur un tout autre ton que les autres. Il s'ensuit une disparate très-remarquable. La musique des premiers actes est faible, maigre et point pittoresque ; les paroles sont très-misérables ; les ballets ne signifient rien. Le troisième acte consiste dans une bergère qui invoque l'Amour, pour qu'il rende la vue à son amant. Ce dieu lui promet ce miracle, en lui faisant envisager les risques qu'elle court : Hylas peut devenir infidèle. Elle consent à ce danger ; elle est presque dans le cas du repentir. Cependant il résiste à tous les charmes que lui présentent les différentes beautés qu'il envisage en recouvrant la vue. En vain des bergères séduisantes par leurs danses cherchent à l'émouvoir, le son de voix de Zélis peut seul pénétrer son âme. Il la retrouve, et ils sont heureux.

L'aveugle auteur de cette entrée a donné lieu au bon mot : *Que ce spectacle était un opéra d'aveugle, fait pour être entendu par des sourds.*

(7 *Juillet.*) On a honoré aujourd'hui la mémoire de M. de Crébillon d'une façon plus digne de lui que cette farce qu'on a jouée à St. Jean-de-Latran : on a donné *Rhadamiste et Zénobie*. Cette pièce n'a pas fait une grande sensation. On parle de remettre *Atrée et Thyeste*, le chef d'œuvre du même auteur.

(8 *Juillet.*) On écrit de Neuchâtel, que milord Maréchal, gouverneur de cette principauté, a reçu une lettre du roi de Prusse, qui lui marque d'avoir tous les égards possibles pour Rousseau, de l'assurer de sa pro-

Digitized by Google

tection, de lui offrir tous les secours dont il pourrait avoir besoin.

Il y a à Genève une fermentation considérable, occasionnée par la condamnation du livre de Rousseau. Les ministres de l'église réformée prétendent que les séculiers ne l'ont condamné que par esprit de parti, à cause qu'il soutient dans le *Contrat social* les vrais sentimens de la *démocratie*, opposés à ceux de l'*aristocratie*, qu'on voudrait introduire. A l'égard de la doctrine théologique renfermée dans *Émile*, ils disent qu'on pourrait la soutenir en bien des points; que d'ailleurs on ne lui a pas laissé le tems de l'avouer ou de la rétracter. Ils ajoutent que l'on souffre dans l'état un homme (M. de Voltaire) dont les écrits sont bien plus répréhensibles, et que les distinctions qu'on lui accorde sont une preuve de la dépravation des mœurs, et des progrès de l'irréligion qu'il a introduite dans la république depuis son séjour dans son territoire.

(8 *Juillet.*) *Sancho Pança dans son île*, joué aujourd'hui pour la première fois, n'a pas eu le succès qu'on s'en promettait. On l'a jugé trop sévèrement, en exigeant, dans une farce de ce genre, l'esprit et la finesse d'un drame plus délicat. On trouve mauvais que Sancho débite tant de proverbes, qu'il soit gourmand, etc. Il est aisé de juger de là quelle espèce de connaisseurs décide ainsi. Quant à la musique, elle est toujours dans un goût pittoresque, mais elle rentre dans les autres ouvrages de Philidor, et démontre à merveille les bornes du genre. La nature inanimée ne peut se varier, se nuancer à l'infini, comme les passions que caractérise la grande musique.

Digitized by Google

(9 *Juillet.*) On ne peut se refuser à consigner un bon mot du roi, qui caractérise également l'excellence de son esprit et de son cœur.

S. M. étant allé voir les nouveaux bureaux de la guerre, il y a quelques jours, entra partout; et dans celui de M. Dubois ayant trouvé une paire de lunettes, mit la main dessus : *voyons*, dit le roi, *si elles valent celles dont je me sers.* Un papier, apprêté exprès, suivant les apparences, se trouva sous sa main. C'était une lettre dans laquelle entrait un éloge pompeux du monarque et de son ministre (le duc de Choiseul). S. M. rejetant avec précipitation les lunettes, dit : *Elles ne sont pas meilleures que les miennes; elles grossissent trop les objets.*

(10 *Juillet.*) On ne cesse de parler par tout Paris de la farce de St. Jean-de-Latran; on en rit beaucoup. Les comédiens n'ont rien épargné pour faire célébrer avec toute la pompe funéraire le service de M. de Crébillon. L'église était toute tendue de noir, fort illuminée, un catafalque, un dais. La compagnie était des plus nombreuses : l'académie française y avait été invitée; elle s'y rendit par députation : l'opéra, la comédie italienne, tous les corps comiques y ont assisté de même. On est allé à l'offrande dans la plus grande régularité. Les actrices étaient sans rouge. Mlle. Clairon, en long manteau, menait le deuil. Cette sublime Melpomène a représenté avec toute la dignité convenable; arlequin y a figuré aussi; enfin, tout a concouru à rendre cette cérémonie aussi mémorable que risible.

(11 *Juillet.*) On a représenté, il y a quelques jours, à Bagnolet, chez M. le duc d'Orléans, une pièce en deux

Digitized by Google

actes, de Collé, si connu par ses *amphigouris*. Elle a pour titre : *le Roi et le Meunier* (c'est *Henri IV*). Ce petit drame a eu le plus grand succès, et le mérite par la naïveté qui y règne. M. le duc d'Orléans jouait un des principaux rôles (le Meunier) : Grandval faisait *Henri IV*.

(14 *Juillet.*) Le sieur Palissot a fait imprimer sa comédie du *Rival par ressemblance*. Il a abandonné le titre des *Méprises*, parce que, dit-il, un plaisant s'est écrié ingénieusement que c'était une méprise de l'auteur.

Il cite modestement pour épigraphe un vers de ses *philosophes :*

Et nous ferons un bruit à rendre les gens sourds.

Il se plaint encore plus modestement dans sa préface de ce qu'on n'a pas voulu voir en lui un second Molière ; il en appelle au public équitable ; il trouve qu'il y a beaucoup d'art et de finesse dans son drame ; il remarque qu'on n'avait pas encore fait entrer dans aucune comédie un éloge de la nation, et il s'applaudit infiniment de ce trait de son génie.

La pièce est encore plus mauvaise à la lecture qu'à la représentation. Elle est enrichie de notes ; et c'est encore une nouveauté sublime dont l'auteur aurait dû se glorifier. C'est un grand effort de son imagination.

(19 *Juillet.*) On donnera demain à l'opéra des fragmens, composés du *Prologue des Indes Galantes*, de l'*acte des Sauvages*, du même opéra, et de l'*acte de la Guirlande*, de M. de Marmontel. On ne peut s'empêcher d'être surpris de l'imbécillité des directeurs, qui vont remettre ce dernier acte, baffoué dans son prin-

Digitized by Google

cipe, quoiqu'il fût joué par Geliotte. Quel succès en pouvoir attendre aujourd'hui ? La musique est de Rameau, comme celle des autres *fragmens*.

(20 *Juillet.*) Les *Fragmens* n'ont pas été fort célèbres aujourd'hui : il n'y avait personne. Ils ont été très-mal remis, et joués d'une façon infâme : des acteurs à faire mal au cœur : sans mademoiselle Le Mierre, on n'aurait pu y tenir. Rien de nouveau dans les danses.

L'*acte de la Guirlande* est ingénieux ; mais il finit mal. Il ne mérite pourtant pas le traitement rigoureux qu'il a toujours essuyé. On ne sait pourquoi le public l'a si fort mal accueilli cette fois. On ne peut s'empêcher de citer à ce propos une anecdote singulière. On a déjà dit que les paroles étaient du sieur de Marmontel. En 1751, qu'on le jouait, ce poëte eut occasion de prendre un fiacre : c'était un jour d'opéra ; son chemin était de passer devant le cul-de-sac. Il dit : *Cocher*, (craignant l'embarras), *évite le Palais-Royal. — Ne craignez, monsieur*, reprit le rustre ingénu, *il n'y a pas trop de tumulte ; on donne aujourd'hui la Guirlande.*

(22 *Juillet.*) M. l'abbé de Marigny, auteur de l'*histoire des révolutions de l'empire des Arabes, sous le gouvernement des Califes*, est mort, il y a quelque tems, dans un âge fort avancé. Il avait poussé l'avarice à son dernier période.

(22 *Juillet.*) Le bruit court que le sieur Chevrier est mort de misére, sans feu ni lieu : tel devait être la fin d'un enragé. D'autres assurent qu'il est mort de peur, comme on l'arrêtait.

(31 *Juillet.*) M. Bouchardon, un des plus fameux sculpteurs de l'Europe, vient de mourir. Il était chargé

Digitized by Google

de la statue équestre du roi, que la ville fait faire. Heureusement son ouvrage est fort avancé : il ne manque plus qu'une des quatre figures qui doivent orner le piédestal.

(1^er^. *Août* 1762.) C'est M. Pigal qui est chargé de continuer la suite des travaux du Roule. Bouchardon a écrit une lettre à la ville, dans laquelle il désigne cet artiste pour lui succéder. Cette générosité est d'autant plus louable, que ces deux grands hommes n'étaient point amis, et que la jalousie, trop souvent le partage des petits talens, avait élevé quelques nuages entr'eux.

(8 *Août.*) On doit donner demain aux Français une comédie nouvelle, intitulée *les deux Amis*, en trois actes et en prose. Elle est tirée du conte de La Fontaine qui porte le même titre. Un nommé Dancour, acteur de province, en est auteur. C'est celui qu'on appelle l'*arlequin de Berlin*, qui s'est avisé de rompre une lance contre Rousseau.

(9 *Août.*) Jamais on n'a joué sur les boulevards une parade plus obscène, plus grossière, plus impertinente, que la comédie d'aujourd'hui ; c'est le comble du ridicule. Il est inconcevable que des comédiens, qui s'érigent en juges des pièces, aient assez peu de goût pour hésiter même à renvoyer une aussi détestable drogue. Que dira-t-on quand on saura que ce tripot appelle du jugement du public, et persiste à regarder cette farce comme pleine de sel et d'un excellent comique? Quelle honte pour les auteurs dramatiques d'être jugés par un aussi ridicule aréopage !

(10 *Août.*) Les plaisans s'exercent sur le compte des

Digitized by Google

ci-devant soi-disant Jésuites. Entre les mauvaises choses qui courent sur eux, on distingue le distique suivant :

Que fragile est ton sort, société perverse !
Un boiteux (1) t'a fondée, un bossu (2) te renverse !

(12 *Août.*) On ne peut s'empêcher de consigner ici un bon, ou plutôt un grand mot de monsieur le Dauphin. On lui faisait la lecture, pendant qu'il était dans le bain, de la gazette de Hollande, où était la proscription du livre de l'éducation. « C'est fort bien fait, dit monsieur » le Dauphin : ce livre attaque la religion; il trouble la » société, l'ordre des citoyens; il ne peut servir qu'à » rendre l'homme malheureux : c'est fort bien fait. — » Il y a aussi le *Contrat social*, qui a paru très-dange- » reux, ajouta le lecteur. — Quant à celui-là, c'est » différent, reprit monseigneur ; il n'attaque que l'au- » torité des souverains : c'est une chose à discuter. Il » y aurait beaucoup à dire : c'est plus susceptible de » controverse. »

(13 *Août.*) Le chevalier de la Morlière, plus connu par ses escroqueries, son impudence et sa scélératesse, que par ses ouvrages, vient enfin d'être mis à Saint-Lazare. Sa famille a obtenu cette grâce, de crainte qu'un jour il ne la déshonorât par un supplice ignominieux.

(20 *Août.*) Il paraît que le procès de Rousseau reste-là. On prétend qu'Abraham Chaumeyx est auteur du

(1) St. Ignace.
(2) L'abbé de Chauvelin.

Digitized by Google

réquisitoire de M. l'avocat-général. Il est aussi plat, aussi dénué de bon sens que son auteur.

(23 *Août.*) On a remis aujourd'hui l'*Irrésolu*, comédie en cinq actes, de Destouches. Cette pièce, jouée en 1713, n'eut que six représentations. Nous ne sommes pas moins difficiles aujourd'hui.

(25 *Août.*) Cette après-midi, l'académie française a tenu sa séance publique, peu brillante aujourd'hui, et l'on a vu, au grand étonnement de tous les spectateurs, deux filles (Mlle. Mazarelli et sa compagne) dans la loge du directeur (Moncrif). Depuis quand le temple des muses devient il celui des courtisanes?

M. Thomas a remporté le prix de poésie. C'est pour la quatrième fois qu'il est couronné. Son ode est intitulée *le Tems*. C'est du galimatias. Il y a deux strophes de sentiment qui méritent d'être distinguées, mais encore gâtées par l'enflure du style.

Il avait fait une seconde ode, qui se trouve avoir balancé le prix. Il y a plus de philosophie, et elle est moins bouffie. M. d'Alembert a relevé tout cela par sa déclamation magistrale et pédantesque. Il a également régalé le public de différentes bribes des autres odes qui ont paru les moins mauvaises. Il a fait ensuite ce qu'on peut appeler la *parade:* il a lu une suite de ses *réflexions sur la poésie et sur l'ode.* De mauvaises plaisanteries, mêlées de beaucoup d'amertume, faisaient tout le fond de sa dissertation. Ella a fait rire à gorge déployée.

On a annoncé pour sujet du prix de l'année prochaine, l'*éloge de M. le duc de Sully*, sur-intendant des finances.

Digitized by Google

On a battu des mains à cette annonce, et quelqu'un a dit avec esprit : *voilà l'éloge fait.*

M. Saurin a fini la séance par la lecture du premier acte d'une tragédie, à laquelle il travaille : c'est un sujet tiré de l'anglais, intitulé dans l'origine, *Tancrède et Sigismonde.* Il a changé ces noms en ceux de *Blanche* et de *Guiscard.* Les huées soutenues ont empêché d'entendre cette lecture, qui ne promettait rien de satisfaisant, l'auteur n'étant pas un grand tragique. Le ton déclamatoire et l'enthousiasme avec lesquels il a débité cette drogue, a beaucoup fait rire. Il ne s'est point décontenancé de cet accueil peu favorable, et a fini son acte jusqu'au dernier vers, sans doute sans s'apercevoir du mauvais succès qu'il avait.

(26 *Août.*) Hier, dans la séance de l'académie, on lut une ode *sur la patience*, où il y avait des idées, du sentiment et de la philosophie. Elle était peu lyrique. On la donna comme méritant des éloges, sans dire le nom de l'auteur. On le connaît aujourd'hui ; c'est monsieur le Mierre.

(27 *Août.*) L'abbé de Radonvilliers, sous-précepteur des enfans de France, et ex-jésuite, se met sur les rangs pour être de l'académie. Il ne peut faire valoir en sa faveur que son poste à la cour. Aucun mérite de littérature ne milite pour lui, et de ce côté, il est fort inférieur à son concurrent, l'abbé de Voisenon.

(29 *Août.*) Personne dans le monde littéraire, ne doute que l'*éloge de Crébillon*, dont on a parlé, ne soit de M. de Voltaire. Il est fâcheux que ce grand homme ne puisse se guérir de la basse jalousie qu'on lui reproche

Digitized by Google

si justement : il la marque dans cet ouvrage au point de tronquer, de mutiler les vers du Sophocle français, pour les rendre ridicules. C'est une chose aisée à vérifier par quiconque fera la comparaison. M. de Voltaire ne peut surtout digérer que son rival ait été imprimé au Louvre, tandis qu'il n'a pas encore joui de cet honneur.

(3o *Août.*) Il court dans le monde une plaisanterie de l'abbé de Voisenon. Il faut expliquer le fait.

M. l'abbé de Boismont, le Mirebalais de l'académie, ne paie point ses dettes. Un certain doyen de Valenciennes, auquel il doit une pension sur une abbaye qu'il a, ne pouvant arracher rien de ce gros bénéficier, est venu en personne exiger son dû. Ayant demandé où demeurait cet abbé, il s'est fait une méprise ; et au lieu de lui donner l'adresse de l'abbé Boismont, on l'a envoyé chez l'abbé de Voisenon, à Belleville. N'ayant pas trouvé ce dernier, M. le doyen a laissé un billet, qui expliquait la cause de sa venue ; sur quoi l'abbé de Voisenon a répondu par la lettre suivante, qui court aujourd'hui tout Paris.

« Je suis fâché que vous ne m'ayez pas trouvé, mon-
» sieur ; vous auriez vu la différence qu'il y a entre
» M. l'abbé de Boismont et moi. Il est jeune, et je suis
» vieux ; il est fort et robuste, et je suis faible et valé-
» tudinaire ; il prêche, et j'ai besoin d'être prêché ; il
» a une grosse et riche abbaye, et j'en ai une très-
» mince ; il s'est trouvé de l'académie sans savoir pour-
» quoi, et l'on me demande pourquoi je n'en suis pas ;
» il vous doit une pension enfin, et je n'ai que le desir
» d'être votre débiteur. Je suis, etc. »

(4 *Septembre* 1762.) M. Colardeau s'est senti blessé

Digitized by Google

des critiques différentes qu'on a faites de sa pièce sur les vaisseaux : sa bile s'est émue, et il vient de la répandre à grands flots dans une *épître à sa Chatte.* Il règne dans cette niaiserie une amertume qui fait peu d'honneur à la philosophie du poëte. Il paraît, au reste, ne pas s'en piquer. Il a fait aussi une ode sur la poésie et la philosophie, où il dégrade absolument cette dernière, pour élever l'autre sur ses débris. Il le fait comme il le dit ; car il y a de très-beaux vers dans cette pièce, et pas le sens commun.

(4 *Septembre.*) Les Italiens, jaloux de témoigner leur zèle dans l'occasion présente, ont fait faire un couplet en l'honneur du prince de Condé. Il a été chanté avec tous les applaudissemens dûs à ce jeune héros : le voici :

Air : *d'un inconnu.*

De nos guerriers, héros nés pour la gloire,
Tout doit chanter le triomphe éclatant :
Ils doivent vaincre, tout l'apprend ;
Des cœurs français l'honneur est le garant.
Qui sert Louis, doit fixer la victoire.

(5 *Septembre.*) On a fait une détestable épitaphe sur les Jésuites. On ne la cite que comme un échantillon de l'aveuglement du fanatisme :

Ci-gît un corps, le plus savant,
Le plus soumis, le plus fidèle,
Détruit par le plus ignorant,
Le plus fougueux, le plus rebelle.

(6 *Septembre.*) On donnera demain à l'opéra, *Aci*

Digitized by Google

et Galathée, pastorale héroïque en trois actes, paroles de Campistron, musique de Lully. Depuis 1686, elle a été reprise sept fois. On n'augure pas qu'elle ait un succès bien complet. On trouve mauvais qu'à la veille d'avoir une foule d'étrangers, nous donnions un aussi mauvais échantillon de notre goût musical.

(9 *Septembre.*) M. le Mierre, sans renoncer à son *Tereé*, s'est mis en tête de remanier un sujet traité assez mal, il est vrai, par Crébillon : c'est *Idoménée.*

M. Colardeau a aussi une pièce sur le chantier.

(10 *Septembre.*) Le grand rôle que Mlle. le Maure a joué sur la scène lyrique, ne nous permet pas d'omettre une circonstance essentielle de sa vie. Cette sublime actrice, si connue par sa belle voix, sa laideur et ses caprices, vient de se marier à un jeune homme, chevalier de St. Louis, nommé M. de Monrose. Elle a plus de cinquante ans.

(11 *Septembre.*) Le *Sancho* vient de finir, avec vingt-cinq représentations ; les *Sœurs rivales* vont encore : les Italiens promettent des nouveautés en abondance.

(19 *Septembre.*) M. Racine est allé voir la salle de la comédie, il y a quelques jours. Sa grande dévotion l'empêche depuis long-tems de fréquenter le spectacle. Ce fils d'un illustre père a été accueilli avec tous les égards que les comédiens lui devaient. Il a tout loué, tout admiré. Sa visite faite : « Messieurs, a-t-il ajouté, » je viens répéter une petite dette. Vous savez que mon » père avait défendu par son testament qu'on jouât » *Athalie*. M. le régent a depuis ordonné que, sans » égard aux volontés du testateur, ce drame serait

Digitized by Google

» donné au public. Cet ordre de M. le duc d'Orléans ne » me fait déroger en rien à mes droits. Je revendique » en conséquence la part qui me doit revenir des repré- » sentations multipliées de ce chef-d'œuvre de mon » père. » Cette demande a fort étourdi l'aréopage comique. Il est question de trouver un *mezzo termine* à cette contestation naissante.

(26 *Septembre.*) M. Goldoni, avocat de Venise et auteur d'un théâtre, s'est transporté ici pour concourir au bien-être de la comédie italienne. Il travaille à présent pour elle. Ses *Caquets*, traduits par M. Riccoboni, ont eu un succès étonnant, et ses compatriotes espèrent tirer un grand parti de son séjour auprès d'eux. Il doit rester deux ans. Il était assez habile avocat, et travaillait beaucoup. La métromanie l'a emporté.

(27 *Septembre.*) On confirme l'aventure de M. Racine, qui n'ira pas plus loin, à ce qu'on assure. Il colorait sa demande du prétexte de la charité : il voulait faire des aumônes de cet argent. On prétend que les comédiens se sont moqués de lui, et que cette restitution irait de 30 à 40,000 livres.

(29 *Septembre.*) Le sieur Pigale prend, à ce qu'on pense, possession du Roule, et va travailler à finir les travaux du fameux Bouchardon. Il prétend que cet artiste ne faisait rien qui vaille sur la fin de sa vie, parce que la main lui tremblait. En conséquence, il refait une troisième figure du piédestal, et tirera de sa Minerve la quatrième, qui n'était pas encore commencée.

Mlle. Arnoux est absolument retirée. C'est une perte irréparable pour le théâtre lyrique.

Digitized by Google

(2 *Octobre* 1762.) Les comédiens français ont donné aujourd'hui *Zulime*, de M. de Voltaire. C'est un très-mauvais tour qu'ils ont joué à cet auteur. *Zelmire*, tant fêtée, venait d'être jouée tout récemment. On a comparé ces deux drames, et le premier n'a pu soutenir le choc du second.

(2 *Octobre.*) La gazette de France nous annonçait hier les changemens faits dans les rédacteurs de cet ouvrage. On savait que M. l'abbé Arnaud y présidait ; on apprend que M. Suard lui est associé. Il était déjà son collègue à l'égard du journal étranger ; il en faisait la partie anglaise. On prétend qu'ils ont mille écus chacun ; d'autres veulent qu'ils n'aient que deux mille livres.

(9 *Octobre.*) Les héritiers de La Fontaine ont un procès contre les libraires, au sujet de l'impression des œuvres de ce grand homme. Tout ce qui le concerne intéresse trop la littérature pour n'en point parler. Nous rendrons compte du jugement intervenu dans cette cause importante.

(12 *Octobre.*) Aujourd'hui, on a donné à l'opéra de nouveaux fragmens, composés de *Hilas et Zélis*, *Alphée et Aréthuse*, l'*acte de Société*.

Le premier, déjà joué avec les *Caractères de la folie*, bien loin de soutenir ce mauvais drame, avait échoué conjointement. Aujourd'hui, qu'il est en meilleure compagnie, on l'a goûté beaucoup. L'arrivée et mademoiselle le Maure en font tous les honneurs.

On a vu reparaître dans *Alphée et Aréthuse* mademoiselle Arnoux, éclipsée depuis plusieurs mois, et qui même avait quitté. Heureusement qu'elle n'a pas tenu

Digitized by Google

long tems rigueur aux directeurs et au public. Quoiqu'il en soit, elle a joué la scène avec son succès ordinaire, et avec des applaudissemens nouveaux. On ne s'attendait pas à la voir, et la surprise a été très-agréable. On a cru pourtant remarquer quelque diminution dans sa voix, mais non dans son jeu. On sait que les paroles de cet acte sont de Danchet, et la musique de Campra, refondue par Dauvergne. Cet acte est susceptible d'une grande impression, et porte au sentiment.

L'*acte de Société* passe aussi à la faveur des deux autres et de ses ballets, agréablement dessinés, quoique la pantomime n'y soit pas parfaitement caractérisée.

En général, cette représentation a plu, et elle soutiendra ce spectacle jusqu'à l'opéra d'hiver.

(16 *Octobre.*) On a donné aujourd'hui aux Français le *Tambour nocturne*, pièce en cinq actes et en prose, imitée de l'anglais. Ce drame, imprimé dans les œuvres de Nericault Destouches, n'avait jamais été joué. En général, c'est une farce.

(16 *Octobre.*) On nous annonce d'avance une perte irréparable qu'est sur le point de faire la comédie française, et le public encore plus : c'est Mlle. Dangeville, qui se retire à Pâque.

(17 *Octobre.*) Le fameux Geminiani, cet agréable et savant compositeur en musique, vient de mourir à Dublin, dans un âge très-avancé.

(18 *Octobre.*) L'opéra va, ce voyage-ci, à Fontainebleau ; et pour que les plaisirs du public ne souffrent point de l'absence des meilleurs acteurs, qui sont en très-petit nombre, la cour les fait aller et revenir en poste.

Digitized by Google

(22 *Octobre.*) Il y a eu hier spectacle sur le théâtre de la cour à Fontainebleau ; on y a joué *Psyché*, ballet charmant en un acte. Le roi en a été si satisfait, qu'il a demandé à le revoir. Les paroles sont de M. l'abbé de Voisenon, sous le nom de Mondonville, qui en a fait la musique. Il faut le distinguer d'une autre *Psyché*, tragédie de La Fontaine, et musique de Lully.

(23 *Octobre.*) Le bruit court que l'impératrice de toutes les Russies a écrit à M. Diderot, pour l'inviter à se rendre à sa cour. On prétend que M. d'Alembert a reçu les mêmes offres.

(30 *Octobre.*) Les amateurs ont dans leurs portefeuilles deux lettres de Rousseau : l'une adressée au bailli de Moitié-Travers, petit endroit près de Neuchâtel, où il réside ; l'autre au pasteur dudit lieu. Dans l'une, il remercie le premier des secours généreux qu'il lui a donnés ; dans l'autre, il fait sa profession de foi, et demande à être admis à la cène comme bon protestant.

Ce grand philosophe s'occupe actuellement à faire des lacets. Il proteste qu'il renonce à écrire, puisqu'il ne peut pas prendre la plume sans alarmer toutes les puissances.

(2 *Novembre* 1762.) Nous apprenons, comme un fait constant, que les héros du conte de Marmontel, dont on a fait deux pièces différentes, intitulées *Annette et Lubin*, existent réellement à Bezons, dont M. de St. Florentin est seigneur ; que c'est lui qui est désigné dans le rôle de bonté et de bienfaisance qu'on lui fait jouer ; que le bailli est le curé du lieu, homme dur et sans entrailles. Ce ministre se propose de faire voir un

Digitized by Google

jour à la comédie italienne ces deux modèles de l'innocence pastorale. Au reste, ils ont bien dégénéré de leur figure de vierge.

(7 *Novembre.*) M. Thomas, secrétaire intime de M. le duc de Praslin, ministre des affaires étrangères, ci-devant comte de Choiseul, vient de lui payer son tribut d'hommages, par les vers suivans, sur sa nouvelle dignité :

La justice aujourd'hui récompense le zèle,
Le royaume applaudit à ce titre flatteur,
Et votre dignité nouvelle
Est l'aurore de son bonheur.
Dans son sein aujourd'hui la France
Compte deux ducs, ministres vigilans,
Moins unis par le nom, le rang et la puissance,
Que par la gloire et les talens.
Toujours aux rives de la Seine
Le nom que vous portez annonça le succès.
Dans des tems très-fâcheux, de discorde et de haine,
Plessis-Praslin battit Turenne ;
Vous faites plus, vous nous donnez la paix.

(11 *Novembre.*) M. Seguier, ce grand avocat-général, se délasse quelquefois entre les bras des Grâces et des Muses, des travaux importans auxquels sa charge l'assujettit. Voici une chanson très-agréable, qui a pasé dans toutes les bouches des jolies femmes de Paris :

Tous mes souhaits et ma plus forte envie,
Auraient été d'être un nouveau Crésus ;
Des riches dons d'Amérique et d'Asie,
J'aurais tâché d'amasser tant et plus ;

Digitized by Google

Non pas pour moi, c'eût été pour ma mie ;
Sans elle, hélas ! en aurais-je voulu ? (*Bis.*)

D'être un héros j'aurais eu la manie ;
Mars m'aurait vu suivre ses étendards ;
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eût point fait affronter les hasards ;
L'espoir d'offrir mes lauriers à ma mie,
Seul m'eût frayé la route des Césars. (*Bis.*)

D'être un Apelle il m'aurait pris envie ;
Mais sans daigner travailler pour les rois.
Si de Rubens imitant la magie,
La toile eût pu s'animer sous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurais fait de ma mie !
Je l'aurais peinte, ainsi que je la vois. (*Bis.*)

Éterniser une flamme chérie,
Aurait été de mes vœux le premier ;
Le tendre amour, seul guide de ma vie,
Aux doctes sœurs m'eût fait sacrifier :
J'aurais été le chantre de ma mie,
J'eus mis ma gloire à la défier. (*Bis.*)

En me livrant tout à l'astronomie,
J'aurais suivi ma tendre passion ;
Un nouvel astre, au gré de mon envie,
Eût de nos jours paru sur l'horizon :
Au firmament j'aurais placé ma mie ;
Elle eût été ma constellation. (*Bis.*)

J'aurais banni la sombre jalousie :
L'amour sincère en écarte l'horreur ;
Trop délicat pour cette frénésie,
D'un feu plus pur j'aurais fait mon bonheur ;
Car en l'aimant j'eusse estimé ma mie :
Sans mon estime aurait-elle eu mon cœur ? (*Bis.*)

Digitized by Google

(12 *Novembre.*) L'académie des inscriptions et belles-lettres a tenu aujourd'hui sa séance publique de rentrée après la S. Martin.

M. Schmidt a remporté, pour la septième fois, le prix, roulant sur l'*antiquité de l'Egypte.*

M. le Beau, secrétaire de l'académie, a lu l'*éloge de M. Falconnet.* On a trouvé que l'auteur l'avait trop envisagé comme savant et homme sociable; qu'il avait plus cherché à faire briller son esprit, qu'à détailler les rares et grandes qualités du défunt.

M. Béjaud a lu un mémoire sur un *corps de milices, connues chez les Grecs sous le nom d'Epirotes.* On sait que ce sujet est très-peu à la portée du commun des auditeurs.... Celui de M. l'abbé Arnaud, *sur les anciens Grecs*, est encore plus ridicule. Il traite de leur origine, de leur usage, du rapport qu'ils ont avec la musique. Il prétend que la poésie fait danser les mots.

Enfin M. Chabanon a lu en vers une *ode de Pindare*, dont il expose d'abord le plan d'une façon fort nette. Cette licence a été tolérée : il avait été arrêté qu'on ne lirait point de vers à cette académie, par l'abus qui s'y était introduit, et qui peu à peu lui aurait fait perdre son institution.

(13 *Novembre.*) L'académie des sciences a tenu aujourd'hui sa séance publique pour la rentrée.

On a commencé par l'*éloge de M. l'abbé de la Caille*, cet astronome célèbre par le nombre et l'exactitude de ses observations. Il avait suivi neuf à dix mille étoiles nouvelles pendant un séjour de deux ans au cap de Bonne-Espérance.

Digitized by Google

M. l'abbé Pingré, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, a rendu compte de ses observations à l'île Rodrigue, du passage de Vénus sur le disque du soleil.

M. de Parcieux, après avoir démontré par plusieurs calculs exacts, combien il serait à desirer de faire venir une plus grande quantité d'eau à la ville de Paris, a lu un mémoire, dans lequel il a démontré la possibilité, au moyen d'un aqueduc de Paris à la rivière d'Yvette, d'augmenter à peu de frais cette quantité jusqu'au nombre de mille ou douze cents pouces. On n'en a aujourd'hui, pour cette grande capitale, qu'environ deux cent trente pouces.

L'assemblée a fini par un mémoire de M. l'abbé Chappe, qui était allé en Sibérie, pour observer le passage de Vénus, en correspondance avec M. l'abbé Pingré. Il y a joint plusieurs remarques curieuses, tant sur l'histoire naturelle du pays, que sur les habitans.

(16 *Novembre.*) *Iphigénie* a été jouée aujourd'hui à l'opéra. Les paroles sont de MM. Danchet et Dupré, la musique de Campra et Desmarets. Ce drame si vanté n'a pas eu un succès marqué. On a beaucoup applaudi aux morceaux de symphonie ajoutés. Ils sont d'un nommé Berton, et donnent de grandes espérances de ce jeune homme. Les ballets n'ont rien de beau particulièrement. Les amateurs, en général, trouvent cet opéra triste, peu fourni de spectacle, d'une chorégraphie commune, et d'une musique disparate, par l'obligation où l'on a été de renforcer la vieille harmonie par la nouvelle.

(18 *Novembre.*) Toute la comédie italienne est en mouvement pour une pièce annoncée depuis long-tems,

Digitized by Google

et sur laquelle elle fonde les plus grandes espérances : c'est *le Roi et le Fermier*, opéra comique de grande manière. Les paroles sont de M. Sedaine, et la musique de Monsigny. Elle est en trois actes, et différente de celle de M. Collé, dont on a parlé, qui n'est point imprimée.

(19 *Novembre.*) M. l'abbé Arnaud est à la veille de renoncer à continuer le *Journal étranger*, qu'il prétend lui coûter déjà quinze mille francs du sien. Il se plaint qu'on ne lui donne aucun secours ; que les autres journalistes le jalousent, qu'ils le pillent, le travestissent, et ne lui font pas même l'honneur de le nommer. Il se propose, si on ne lui donne pas plus d'encouragement, de faire un adieu terrible. Cela sera décidé sous peu.

(20 *Novembre.*) *Eponine*, tant prônée, doit enfin se jouer la semaine prochaine. Les partisans de cette pièce, ou plutôt de l'auteur, sont en grand nombre : tout est déjà loué depuis quelques jours.

M. Chabanon est un jeune homme de trente-cinq ans, qui, après avoir fait des études assez bonnes, s'est jeté dans le monde, et y a réussi par une figure agréable, par un esprit aisé, brillant et facile, et surtout par un talent supérieur pour le violon. Il a long-tems fait les délices des sociétés. Il y a quelques années que, réfléchissant sur le vide de son art et sur la nécessité d'appuyer son existence sur quelque chose de plus solide et de plus durable, il a pris la généreuse résolution de travailler à mériter quelque titre littéraire. Il n'y a point de moyen plus aisé de commencer à percer que d'entrer à l'académie des belles-lettres. Il s'est jeté dans le grec à corps perdu, a travaillé trois ans avec la plus

Digitized by Google

grande opiniâtreté, et sans voir aucun humain, que quelques partisans de cette langue ; il est sorti muni de tout le savoir nécessaire ; il a été admis à l'académie des belles-lettres ; il a travaillé sur Pindare, pour payer son tribut littéraire ; et ne regardant cette académie que comme un passage à l'académie française, il a fait des tragédies. Son succès peut lui ouvrir une route brillante.

(22 *Novembre.*) *Le Roi et le Fermier*, dont on a parlé, n'a pas eu le succès qu'on s'en promettait. Le premier acte est bien fait, quant à la partie dramatique ; la musique est excellente : les deux autres sont très-médiocres en tout, et mauvais à quelques égards.

(25 *Novembre*) Autre évènement non moins remarquable, quoiqu'aussi étranger en apparence à la littérature. Madame Saurin, qui réunit les grâces à l'esprit, étant accouchée d'un garçon, il y a quelques jours, l'académie a fixé une députation pour féliciter la femme de leur confrère. M. l'abbé d'Olivet a été chargé de cette galante harangue, et il a porté la parole avec toute l'éloquence possible.

(28 *Novembre.*) On commence à parler d'une traduction des *Géorgiques*, par M. l'abbé de Lille, jeune homme dont a vu des vers fort joliment faits. Il n'est point rebuté par les détails agrestes où entre son auteur, et il prétend qu'on peut les rendre avec élégance en français. Il s'agit de prouver ce qu'il avance.

(29 *Novembre.*) On a joué *Heureusement* aujourd'hui. Ce drame est fait d'après le conte de M. de Marmontel. Il a été bien reçu. Il est écrit avec facilité, fort

Digitized by Google

court, et n'a que très-peu d'intrigue : c'est un tissu des plus frêles. Le dénouement en est heureux, mais pas assez filé. En général, la pièce frise l'obscénité. Mademoiselle Dangeville en fait le principal mérite par son jeu. Il s'est passé un évènement qui fait anecdote. L'amant et la maîtresse sont à table ; le premier est un jeune officier, sur le point de partir pour l'armée ; il prend le verre : « *Je vais boire à Cypris*, dit-il ; *et moi*, » *je bois à Mars*, » répond la femme. Mlle. Hus, qui faisait ce rôle, a jeté un œillade au prince de Condé en prononçant ces dernières paroles. Le public a saisi l'à-propos, et les battemens de mains de se multiplier pendant quelques minutes.

(30 *Novembre.*) Le roi a ordonné un mausolée à M. de Crébillon, dans l'église de Saint-Gervais, où il est enterré. En conséquence, M. de Marigny a écrit une lettre au fils, pour lui faire part de cette marque d'estime et de considération que S. M. veut donner à son célèbre père. C'est M. le Moine qui est chargé de cet ouvrage.

(1^er^. *Décembre* 1762.) L'élection du successeur de M. de Crébillon est fixée décidément au 4 de ce mois. Personne ne doute que l'abbé de Voisenon ne soit élu, M. de Marmontel, qui s'était mis sur les rangs, vient de se retirer, à la vue d'un pareil compétiteur.

(4 *Décembre.*) Aujourd'hui s'est fait l'élection de M. l'abbé de Voisenon. On était si prévenu de cet événement, qu'à l'instant où l'académie était encore assemblée, il s'est répandu une quantité de portraits de cet abbé, avec son nom et cette phrase : *Elu à l'académie*

Digitized by Google

française le 4 décembre 1762. On lit au bas ces vers :

L'aimable successeur du sombre Crébillon,
Dans un genre opposé s'illustre sur la scène.
Les arbitres du goût ont élu *Voisenon* :
Ils couronnent Thalie en pleurant Melpomène.

On est fort intrigué pour savoir l'auteur de cette galanterie. Les uns prétendent que c'est madame Favart, avec qui cet abbe vit ; d'autres disent que c'est le mari.

(4 *Décembre.*) Madame Favart a célébré aujourd'hui l'arrivée de M. le prince de Condé à la comédie italienne, par le couplet suivant :

Que notre troupe réunie
Saisisse ce moment heureux !
Célébrons les faits généreux
De ce soutien de la patrie.
Que de périls, que de hasards,
Il a déjà courus au printems de sa vie !
Quelle gloire pour Thalie
De couronner Mars !
Que notre troupe réunie, etc.

(5 *Décembre.*) On ne cesse de parler de l'aventure d'hier. Les portraits ont été envoyés à toute la cour. L'académie est furieuse de voir le secret de ses suffrages violé. L'abbé de Voisenon se trouve chargé d'un ridicule auquel il ne s'attendait pas. Favart et sa femme protestent qu'ils ne lui ont point rendu ce mauvais service.

(6 *Décembre.*) *Eponine*, tant vantée, a eu ce matin une répétition devant une assemblée très-nombreuse, qui a fondu en larmes.

Digitized by Google

Cette après-midi, elle a été jouée. Le public du soir ne s'est pas trouvé aussi bien disposé que celui du matin; et cette pièce, qui n'aurait passé que pour médiocre, si on ne l'avait pas tant exaltée, est jugée détestable. Son succès a été si faible, que l'auteur voulait la retirer; il se disposait à faire un compliment au parterre pour lui en demander la permission. Mlle Clairon lui a fait sentir l'indécence de ce procédé, et qu'il était le maître de le faire sans rien dire; mais elle a conseillé d'essayer une seconde représentation; elle a promis de la faire aller tant qu'elle pourrait.

Le sujet de ce drame est tiré d'une dissertation de M. Secousse, qui est dans le sixième volume des mémoires de l'académie des belles-lettres. L'auteur l'a suivi en grande partie. Sans entrer dans le détail des défauts de la constitution du poëme, la versification est des plus impropres au genre dramatique; c'est une enflure de style, un faste d'expressions, un amas de métaphores hardies, d'hyperboles gigantesques, qui ne peuvent en imposer qu'aux ineptes. L'auteur, loin de s'être formé le goût par la lecture des Grecs, se l'est gâté vraisemblablement en méditant trop *Pindare*. Le ton de ce lyrique est insoutenable dans notre langue, même dans son genre, à plus forte raison dans celui dont il est question.

(7 *Décembre.*) Les admirateurs de M. de Chabanon ne peuvent revenir du peu de succès de sa pièce. Il se répand une anecdote qui ferait peu d'honneur à cette tragédie, si elle était vraie.

A la fin de la pièce a régné un grand silence; ensuite quelques clameurs se sont fait entendre : on a

Digitized by Google

demandé sourdement l'auteur. Ce bruit s'est accrue, a recommencé à plusieurs reprises, enfin est devenu si tumultueux, que la garde s'en est mêlée, et l'on a arrêté deux jeunes gens les plus acharnés. On assure qu'ils se sont trouvés être deux frères ou parens de l'auteur..... On les a relâchés tout de suite.

(10 *Décembre.*) Les Muses pleurent depuis quelques jours la mort de l'un de leurs nourrissons et de leurs protecteurs en même tems : c'est M. de la Poupelinière. Son nom, à jamais fameux dans les fastes littéraires, va sans doute s'accroître par l'impression de ses ouvrages, qui sont en grand nombre. On ne doit jamais oublier sa magnificence envers les artistes. Un orchestre entier se trouve dispersé par la perte de cet Apollon.

(11 *Décembre.*) M. le chevalier de la Morlière est sorti de Saint-Lazare, et se montre avec un front d'airain.

(12 *Décembre.*) M. l'abbé de Voisenon parle beaucoup d'une tragédie faite par le fils d'un tailleur. C'est un nommé Prieur, jeune homme de dix-neuf ans. Le sujet est *la mort des deux Witt*, l'un grand pensionnaire de Hollande, et l'autre bourguemestre de la ville de Dordrecht.

L'abbé prétend que cet ouvrage annonce un talent décidé et déjà porté à un grand point de perfection. Au reste, l'auteur est de la plus grande innocence. M. l'abbé de Voisenon lui ayant paru inquiet sur le titre qu'il donnerait à cette tragédie, l'autre n'a point hésité à la mettre sous son vrai nom. L'abbé a cherché à lui en faire sentir le ridicule, lui a témoigné que ces demoiselles ne joueraient jamais sa pièce sous une pareille

Digitized by Google

dénomination, qu'elles étaient trop pudiques, trop susceptibles, et que d'ailleurs le public rirait.... Il n'a point senti cette plaisanterie.

(13 *Décembre.*) On nous annonce à la comédie française une comédie de M. Collé l'amphigouriste, tirée des *illustres Françaises.* C'est l'histoire de *Dupuis et Desronais.* Elle est intitulée de leurs noms.

(18 *Décembre.*) M. Collé, l'amphigouriste, est nommé lecteur de M. le duc d'Orléans. Ce prince a fait créer la place pour lui. Il est à deux mille livres d'appointemens.

(21 *Décembre.*) L'*Annette et Lubin*; de la comédie italienne, qui jusqu'à présent avait passé pour être de M. Favart et de l'abbé de Voisenon, reçoit un troisième père : M. Lourdet de Santerre, auditeur des comptes, en révendique une grande partie.

(31 *Décembre.*) Il a débuté à l'opéra une nouvelle basse-taille. On parle plus des gasconnades de cet acteur que de sa voix. Rebel lui ayant déclaré qu'il n'aurait que de médiocres appointemens d'abord, mais qu'à mesure que le public serait content de lui, il serait augmenté. *Cadedis*, a-t-il dit, *cela étant, monsieur, vous m'augmenterez donc tous les jours.*

Digitized by Google

(1763)

(1er. *Janvier.*) On a donné dernièrement *le comte d'Essex*. Il s'est passé ce jour-là une anecdote qui mérite d'être consacrée. Lorsqu'il fut question de cette pièce à l'assemblée, Mlle. Clairon demanda qui jouerait *Elisabeth*. Mlle. Dumesnil dit qu'elle s'en chargerait. « Je ferai donc la duchesse? reprit la première. Non » pas, s'il vous plaît, s'ecria Mlle. Hus; c'est mon rôle, » et je ne m'en défais point. Je ne veux rien vous enle- » ver, répliqua Mlle. Clairon; cela étant, je ferai la » confidente: il n'y a pas grand chose à dire; c'est mon » fait. » On crut qu'elle se moquait, et l'on se sépara. Le jour de la représentation, elle tint parole, au grand étonnement de Mlle. Hus, qui en fut déconcertée. Elle en joua le double plus mal. Mlle. Clairon ne paraissait pas, que les battemens de mains ne recommençassent, et les sifflets pour l'autre.... Ce fut avec grande peine qu'elle fut jusqu'au bout; et l'on présume qu'elle ne cherchera plus à se trouver en concurrence avec mademoiselle Clairon. Les niais du parterre ne pouvaient concevoir cela. « Nous voyons bien, disaient-ils, pour- » quoi l'une est huée; mais pourquoi applaudir l'autre, » qui ne dit mot? »

Mlle. Clairon, pour se délasser, joua *Cathos* dans *les Précieuses Ridicules*, et s'amusa comme une reine.

Digitized by Google

(2 *Janvier.*) Epitaphe de M. de la Poupelinière :

Sous ce tombeau repose un financier ;
Il fut de son état l'honneur et la critique ;
Généreux, bienfaisant, mais toujours singulier,
Il soulagea la misère publique.
Passant, priez pour lui, car il fut le premier.

(3 *Janvier.*) Il se répand un bon mot de cour, d'une espèce singulière ; il mérite d'être retenu. On l'attribue à M. de Souvré. Ce seigneur, à l'occasion de la réforme, disait qu'on s'y était mal pris ; qu'il fallait la commencer par celle d'un sacrement. — Quel est-il ? — Le baptême. — Pourquoi ? quel rapport entre lui et ce dont il est question ? — *C'est que tout n'aurait pas été par compère ni par comère.*

(4 *Janvier.*) On a donné hier, pour la seconde fois, aux Italiens une pièce jouée pour la première le jour de l'an. C'est *le Milicien*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, etc.... C'est dans le genre un peu farce ; mais il y a des morceaux de musique qui méritent d'être cités. Elle est de Duny ; les paroles d'Anseaume. On l'interrompt par l'indisposition d'un acteur. Nous en parlerons à la reprise.

(11 *Janvier.*) L'opéra a donné aujourd'hui *Polixène*, tragédie nouvelle en cinq actes, paroles de M. Joliveau, secrétaire perpétuel de l'académie de musique, et la musique de M. Dauvergne.

(13 *Janvier.*) Les gens qui plaisantent sur tout, ont fait à M. de la Poupelinière une épitaphe bien

Digitized by Google

différente de celle qu'on a vu ci-dessus. On en jugera ; la voici :

Pour être auteur ci-gît qui paya bien :
Maint ouvrage s'est fait ainsi ; c'est la coutume.
De son dernier, en ne songeant à rien,
Il devint père, hélas ! c'est son posthume.

(17 *Janvier.*) Après une longue attente, on a joué aujourd'hui à la comédie française *Dupuis et Desronais*, comédie en trois actes, en vers libres.

Ce drame, tout simple, tout peu intrigué qu'il soit, a fait très-grand plaisir, par les détails et par une peinture de nos mœurs très-affligeante, mais très-vraie. Les femmes y sont on ne peut plus mal traitées.

Le coloris de l'auteur est peu saillant, peu naturel et raboteux ; il y a plus de finesse que d'esprit dans cette pièce, plus de jeu que d'expression. Mollé y déploie une action brillante, beaucoup de feu, de grâces et de sentimens ; il est pénétré, outré ; c'est un beau défaut dont il se corrigera. D'ailleurs, c'est un vice qui lui est commun avec tous les personnages de la pièce. Les caractères de Dupuis, de sa fille et de Desronais sont par-delà la nature, en voulant trop y atteindre.

(20 *Janvier.*) On a vu, il y a quelque tems, les instances faites par l'impératrice des Russies à M. d'Alembert, pour l'engager à se charger de l'éducation de son fils. Ce philosophe avait refusé l'impératrice, et l'on a des copies de la seconde lettre de cette souveraine ; la voici.

Digitized by Google

Lettre de l'impératrice de Russie, à M. d'Alembert.

A Moscou, le 13 novembre.

Monsieur d'Alembert, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au sieur Odard, par laquelle vous refusez de vous transporter ici pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe, comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle grandeurs et honneurs dans ce monde. A vos yeux tout cela est peu de chose, et aisément je me range de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je regarde comme très-petite la conduite de la reine Christine, qu'on a tant louée, et souvent blâmée à plus juste titre. Mais être né et appelé pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier, et y renoncer, il me semble que c'est refuser le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité : permettez-moi de vous dire que de ne point se prêter à la servir, tandis qu'on le peut, c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité ; je sais que la cause n'en est que l'amour du repos, pour cultiver les lettres et l'amitié. Mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis. Je vous promets, et à eux aussi, tous les agrémens et aisances qui peuvent dépendre de moi ; et peut-être vous trouverez plus de liberté et de repos que chez vous. *Vous ne vous prêtez pas aux instances du roi de Prusse, et à la reconnaissance que vous lui devez* ; mais ce prince n'a point de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort à cœur, et vous m'êtes si nécessaire, que peut-

Digitized by Google

être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause, et soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

Signé CATHERINE.

P. S. Dans toute cette lettre, je n'ai employé que les sentimens que j'ai trouvés dans vos ouvrages : vous ne voudriez pas vous contredire.

(25 *Janvier.*) Le succès constant de *Dupuis et Desronais* a mis Collé en si grande faveur auprès des comédiens, qu'il est question de jouer la pièce de *Henri IV et du Meunier*, si goûtée à Bagnolet. Le titre seul souffre des difficultés. On n'ose mettre un de nos rois si récent sur la scène. L'auteur ne veut point changer le nom, parce que le mérite de la pièce y tient en très-grande partie. Il est question de savoir si l'on permettra cette nouveauté. On prétend que le duc d'Orléans en fait son affaire, et doit en parler à S. M.

(29 *Janvier.*) On rapporte l'histoire d'un placet arrivé à certain intendant, des plus plaisantes : on en pourrait faire un conte épigrammatique très-bon et très-sale. On la met ici pour les gens de lettres qui en voudront faire usage.

Une jeune fille très-jolie, se trouvant à l'audience d'un intendant, un placet à la main, monseigneur la lorgne, la démêle, l'aborde, lui dit de passer dans son cabinet. Rien de plus pressé que d'expédier le reste des supplians. Il rentre l'amour dans le cœur, le feu dans les yeux : « Qu'y a-t-il pour votre service, bel enfant? » — C'est un placet, monseigneur. — Un placet? ah! » il n'y a rien que de juste sans doute : un ange comme

Digitized by Google

» vous doit avoir raison. Si vous étiez aussi favorable à » ma demande ! » En même tems il appuyait des baisers ardens ; ses mains libertines avaient laissé échapper le placet pour des attouchemens plus délicieux. «Eh ! mais, » monseigneur, vous n'y songez pas ; vous ne savez pas » ce que je vous demande ; lisez. » En même tems notre Agnès ramasse le placet, et en se baissant, découvre à monseigneur de nouveaux charmes. Sa grandeur n'y tient point, et de gré ou de force, il fait exaucer sa requête. Revenu à lui, il jure à la demoiselle le plus inviolable attachement : sa cause est gagnée avant qu'il l'ait sue. Le bel ange s'envole rapidement, et monseigneur, n'ayant rien de mieux à faire, parcourt le placet : il le relit à deux fois. Quelle surprise ! c'était une plainte amère contre un chirurgien ignorant ou fripon. On devine le reste. Monseigneur a pris depuis ce tems la coutume de lire les placets, avant de présenter le sien.

(31 *Janvier.*) M. Racine, dernier du nom, fils du grand Racine, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, est mort hier d'une fièvre maligne. Il ne faisait plus rien comme homme de lettres ; il était abruti par le vin et par la dévotion.

(31 *Janvier.*) Les propositions de l'impératrice de Russie à M. d'Alembert sont des plus favorables ; elles sont uniquement à la charge d'assister sans titre à l'éducation du prince, son fils, pendant le tems de six ans. S. M. impériale lui offre un traitement semblable en tout à celui des ambassadeurs, avec toutes leurs franchises et tous leurs privilèges, un hôtel magnifique et l'état de cent mille livres de rentes, dont les fonds, au

Digitized by Google

bout de six ans, lui devront être assurés à perpétuité, en terres, maisons ou autres effets à sa volonté, qu'on acheterait en France.

(8 *Février* 1763.) On parle aussi des *Contes* de mademoiselle Uncy. Cette héroïne est remarquable, et il en faut faire l'histoire en deux mots. Elle a été élevée dès sa plus tendre jeunesse par les soins de M. de Meyzieux, neveu de M. Duverney. Ce galant homme avait coutume d'éduquer ainsi de jeunes personnes pour ses plaisirs. Celle-ci ne connaît point d'autres parens. L'heure étant venue, M. de Meyzieux lui témoigna ses intentions. Elle résista, et le combat fut si vif et si opiniâtre, que son protecteur la renvoya, l'expulsa ; et la demoiselle a depuis intenté un procès à son bienfaiteur, pour avoir une légitime, une pension au moins, etc. Elle a perdu.

(12 *Février.*) M. de Marivaux, de l'académie française, est mort aujourd'hui. Les deux théâtres se sont enrichis de ses productions, et plusieurs de ses romans ingénieux sont entre les mains de tout le monde. Il avait l'esprit fin et maniéré, beaucoup de délicatesse ; il était parvenu à sa soixante-dix-septième année, et ne faisait plus rien.

(23 *Février.*) M. l'abbé Radonvilliers, sous-précepteur des enfans de France, s'est mis sur les rangs pour briguer la place vacante à l'académie française, par la mort de M. de Marivaux. Un tel concurrent écarte tous les candidats.

(27 *Février.*) Mlle. Dangeville quitte sans rémission le théâtre français. Quoique préparés depuis long-tems

Digitized by Google

à cette perte, elle sera long-tems l'objet de nos regrets. On dit, pour nous consoler, que Préville élève mademoiselle Luzi, de l'opéra comique. Il espère qu'elle remplacera quelque jour cette inimitable actrice. Il trouve à sa jeune pupille le talent le plus décidé : il la prépare, il la dispose, il la forme, et veut laisser mûrir le moment de son début : il ne doute pas qu'elle n'ait le succès le plus complet dès cet instant. Elle promettait déjà beaucoup : elle est en bonnes mains. Voilà bien des motifs d'espérer : mais nous savons par malheur ce que nous perdons ; nous le sentons tous les jours.

(28 *Février.*) Les Italiens ont donné aujourd'hui la première représentation du *Bûcheron, ou les trois Souhaits*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Custet, jeune homme qui entre en lice, et la musique de M. Philidor.

Ce drame a été bien reçu du public à tous égards, la musique surtout a fait sensation. Quant à la fable, elle est tirée du conte de Perrault, plus rapide, plus serré, plus vif : elle est changée d'une façon plus convenable pour le théâtre, mais moins plaisante.

(3 *Mars* 1763.) M. Framery, écolier du Plessis, âgé de dix-sept ans et demi, vient de faire une petite pièce pour la comédie italienne, qu'il avait d'abord intitulée *la nouvelle Eve.* On lui a conseillé de substituer le titre de *Pandore.* Il y a de jolies choses, et il promet du talent dans un âge aussi faible. Il était à craindre que la police ne lui fît beaucoup d'accrocs, comme cela vient d'arriver.

(4 *Mars.*) *Arlequin Valet de deux maîtres*, comédie italienne en cinq actes, de M. Goldoni. On ne peut guère rendre compte de pareilles pièces, écrites en

Digitized by Google

langue étrangère, et dont le héros est Arlequin, qui varie ses rôles et les rend à sa fantaisie. On ne conçoit guère pourquoi les Italiens ont pensionné de deux mille écus un auteur qui ne leur est pas d'une plus grande utilité. On espérait que le sieur Goldoni monterait sur la planche. Apparemment que sa qualité d'avocat ne lui a pas permis cette incartade, ou qu'il ne présume pas assez de ses talens.

(7 *Mars.*) On a joué à la cour *le Devin du Village.* Quelques acteurs de la comédie italienne y ont chanté avec Geliotte, entr'autres Caillaud, qui a le bonheur de plaire au roi. S. M. a les plus grandes bontés pour lui.

Mademoiselle Le Mierre, aujourd'hui madame Larrivée, ayant voulu chanter à ce divertissement, a trouvé sa voix en défaut. On attribue cet évènement à un accident survenu dans le voyage : elle est grosse d'ailleurs.

(11 *Mars.*) Favart a eu ordre du gouvernement, c'est-à-dire, des ducs de Choiseul et de Praslin, de composer une pièce de théâtre pour la paix, qui sera jouée lors de la distribution des denrées, et du feu de paille qui doit être fait incessamment. On veut que cette comédie soit jouée aux Français.

(13 *Mars.*) Le divertissement et la comédie pour la paix, qui devaient être joués aujourd'hui, sont renvoyés à demain. La pièce qui devait être intitulée *l'Antipathie vaincue*, est nommée *l'Anglais à Bordeaux.* L'ambassadeur d'Angleterre a demandé ce changement. Au reste, le sieur Favart l'a portée chez tous les ministres étrangers, pour savoir s'ils n'y trouvaient rien qui pût les blesser. Ils en ont été très-contens. Pour les flatter

Digitized by Google

davantage, on a ordonné de jouer *Brutus*, tragédie de M. de Voltaire, où l'on sait qu'il y a un éloge magnifique de la dignité des fonctions d'un ambassadeur.

(14 *Mars.*) *L'Anglais à Bordeaux* a été reçu avec beaucoup d'applaudissemens. On y a trouvé de l'esprit infiniment, mais de l'esprit à la Voisenon, délicat, maniéré, précieux, revenant souvent sur la même pensée, qu'il décompose et reproduit sous toutes sortes de faces. Cette pièce, en un acte, ne peut figurer vis-à-vis du *Français à Londres*; celle-ci est infiniment supérieure. Traçons l'esquisse de *l'Anglais à Bordeaux*. Un milord est prisonnier d'un français, qui a une sœur folle à l'excès; il en devient amoureux : son frère l'est de la fille de l'anglais; il cherche tous les moyens de vaincre l'antipathie de celui-ci contre notre nation; et comme il refuse tous ses services, il intéresse le valet de son prisonnier à lui faire tenir une lettre de change de deux mille guinées de la part d'un de ses amis de Londres. Cet ami arrive pour épouser la fille du milord, qui lui était promise. Il ne la trouve pas bien favorablement disposée; il se doute qu'elle a formé quelqu'inclination. Son père survient, remercie son ami de sa lettre de change. Celui-ci n'y comprend rien. On éclaircit le fait. La générosité du français, mise dans tout son jour, pénètre l'un de reconnaissance, l'autre d'admiration. Ce dernier se trouve à son tour lui avoir les obligations les plus grandes, puisqu'il lui doit la vie. On découvre qu'il aime la fille de l'anglais; que celle-ci a du retour pour lui. Le nouvel arrivé la cède généreusement, et donne tout son bien à ces amans. On reçoit dans l'instant les nouvelles de la paix : de là un divertissement

Digitized by Google

fort plat. On fait danser toutes sortes de nations, jusqu'à des nègres ; puis on chante des couplets misérables.

Dans le courant de la pièce, on avait amené un *vive le roi!* Quelques voix dans le parterre ont fait chorus : il n'a pas été général à beaucoup près.

(16 *Mars.*) M. l'abbé de Radonvilliers, ex-jésuite, sous-précepteur des enfans de France, a été élu avant-hier de l'académie française.

(21 *Mars.*) Il se trouve à Paris un arrière-petit-fils de Racine par les femmes. Comme il ne reste aucun mâle, que le dernier mort et son fils avaient très-peu joui de leurs entrées, droit héréditaire dans une famille aussi illustre pour le théâtre, que personne ne recueillait cette espèce de succession littéraire, ce jeune homme a cru pouvoir se présenter et attendre cette grâce du respect et de la reconnaissance des comédiens pour leur bienfaiteur. Leur procédé noble en faveur de son cousin, de la petite-fille de Corneille, de Crébillon, etc. lui étaient garans de leur générosité. Les histrions ont démenti en un instant toute la bonne opinion qu'avaient conçu d'eux les gens qui ne connaissent pas les ressorts du cœur humain. Comme cette grâce a été demandée sourdement, qu'ils n'ont pas espéré qu'elle fît un grand éclat, que le faste et l'ostentation sont ce qui les détermine plus ou moins aux bonnes actions, ils ont refusé tout net les entrées à l'arrière-petit-fils de Racine, en ce que cette grâce porterait un grand tort à leurs intérêts, ont-ils dit, étant déjà trop multipliées. Leur âme vile et sordide s'est montrée à découvert en cette occasion.

(24 *Mars.*) *L'Anglais à Bordeaux* a été joué à la cour. Le roi, la reine et la famille royale ont voulu voir

Digitized by Google

l'auteur. En conséquence, Favart s'y est rendu. Il a été accueilli avec beaucoup de bonté. Au moment où on l'a conduit chez la marquise, elle lisait un conte de Marmontel, *la Bergère des Alpes*. Cette grande dame a exigé qu'il en fît une pièce ; ce qui sera exécuté.

L'abbé de Voisenon recueille indirectement tous les éloges donnés à l'autre : il s'en défend avec la plus grande modestie ; mais l'esprit de la pièce est trop marqué à son type pour le méconnaître.

(25 *Mars.*) On commence à répandre les bons mots des enfans de France : on en cite deux entr'autres qui décèlent leur manière de penser.

Le duc de Berry, en parlant, avait lâché le mot *il pleuva*. « Ah ! quel barbarisme ! (s'écria le comte de » Provence) mon frère ; cela n'est pas beau ; un prince » doit savoir sa langue. — Et vous, mon frère, (reprit » l'aîné) vous devriez retenir la vôtre. »

Le duc de Chartres étant allé faire sa cour aux enfans de France, il appelait toujours M. le duc de Berry, *monsieur*. « Mais, (dit ce jeune prince) monsieur le » duc de Chartres, vous me traitez bien cavalièrement ! » ne devriez-vous pas me donner du *monseigneur* ? — » Non, (reprit vivement M. le comte de Provence) » non, mon frère ; il vaudrait mieux qu'il dît *mon* » *cousin*. »

(26 *Mars.*) M. l'abbé de Radonvilliers a été reçu aujourd'hui. Rien de plus plat que son discours et de plus platement débité. Il a voulu le réciter de mémoire : c'était une suite d'éloges lourds et maladroits. Il n'y a que le pauvre Marivaux, dont il a restreint les louanges, attendu le genre pernicieux et condamnable dans lequel

Digitized by Google

il a écrit. C'est quelque chose d'assez plaisant, que cet auteur fameux par ses romans et par ses comédies, se soit trouvé dans le cas d'être panégyrisé par un prêtre d'une part, et par un cardinal de l'autre ; car c'est le cardinal de Luynes qui avait été directeur. Il faut remarquer que cet auteur avait été reçu par un archevêque, M. Languet, qui, au lieu de lui donner le tribut d'encens usité en pareil cas, l'avait vivement tancé sur l'usage dangereux de ses talens. Le candidat ayant péroré, le directeur ayant répondu, messieurs s'étant regardés avec quelque confusion, ils ont levé le siège, n'ayant rien de plus à dire. C'est peut-être la première fois que la salle n'a retenti d'aucuns battemens de mains. La séance a duré environ une demi-heure.

(31 *Mars.*) M. Dorat, en philosophe, s'est joint au public pour trouver une de ses pièces mauvaise : il a fait à cette occasion une épître gentille. La voici : elle s'adresse à un ami.

Au milieu des plus grands revers,
Tu dis que le sage plaisante,
Et qu'il verrait sans épouvante
La ruine de l'univers.
J'en fais mon compliment au sage :
Cette héroïque fermeté
Est bien digne de notre hommage ;
Je la respecte en vérité ;
Mais jamais ce triste courage
Par moi ne peut être imité.
J'ai toute la faiblesse humaine :
Mon âme, esclave de mes sens,
Ouvre toujours les deux battans
Au plaisir, ainsi qu'à la peine.

Digitized by Google

Ami, tu me vois consterné
D'avoir au grand jour de la scène
Risqué mon drame infortuné ;
Oui, ma douleur est sans seconde :
Et cependant, on le sait bien,
La chute d'un drame n'est rien
Auprès de la chute du monde.
Je puis, dis-tu, me consoler
Entre les bras d'une maîtresse.
Exilé des bords du Permesse,
C'est à Paphos qu'il faut voler.
Le ciel n'est point exempt d'orages.
Désormais à l'abri des vents,
Je veux contempler les naufrages
Et des auteurs et des amans.
Irais-je, plein d'une humeur noire,
De Vénus attrister la cour ?
C'est bien assez, tu peux m'en croire,
D'être maltraité pour la gloire,
Sans l'être encore par l'amour.
Mais quoi ! ton amitié me reste ;
C'est ma ressource et mon soutien :
Pilade dans le sein d'Oreste,
Ne doit plus se plaindre de rien :
La gloire est une enchanteresse
Qui ne remplit jamais un cœur ;
L'amour n'est qu'un instant d'ivresse ;
L'amitié seule est un bonheur.

(3 *Avril* 1763.) Un malheur ne va jamais sans l'autre. M. Dorat ayant essuyé une disgrâce au Parnasse, elle a été suivie d'une autre à Cythère. Mademoiselle Dubois l'a congédié aussi sèchement que le public. Ce poëte aimable s'est consolé de ce nouveau malheur par une

Digitized by Google

épître aussi agréable que la première : elle s'adresse encore à un ami.

De quel poids on est soulagé
Lorsque l'on perd une maîtresse !
Enfin, ami, le charme cesse ;
Je suis heureux, j'ai mon congé.
Ris avec moi de ma disgrâce ;
Les regrets ne mènent à rien.
Laïs ne laisse aucune trace
Dans un cœur formé sur le tien,
Tout m'amuse et rien ne me lie.
Il faut pourtant en convenir,
Laïs est jeune, elle est jolie ;
C'est pour cela que je l'oublie.
On risque à s'en ressouvenir.
Que je hais ce front où respire
L'intéressante volupté,
Cet art de tromper, de séduire,
Si semblable à la vérité,
Et sa folie et sa gaîté,
Et les grâces de son sourire.
Que je dédaigne, que je hais
Cette flottante chevelure
Qui sert de voile à ses attraits,
Ou bien qui leur sert de parure ;
Ce sein qu'amour sait embellir,
Qui s'enfle, s'élève, ou s'abaisse
Au moindre souffle du desir,
Où la rose semble fleurir
Sous la bouche qui la caresse ;
Ses caprices qui sont des loix,
Ce feu dont son œil étincelle,
Et les sons touchans de sa voix

Digitized by Google

Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante amans à la fois !
Je la déteste, je l'abhorre.
Mais c'est trop m'en entretenir ;
Car à force de la haïr,
Je pourrais bien l'aimer encore.

(4 *Avril.*) Mademoiselle Gaussin, qui n'avait demandé sa retraite que pour se faire valoir, l'ayant obtenue sans difficulté, a fait quelques démarches pour rentrer, sous prétexte du vide qui allait se trouver à la comédie ; elle a fait valoir sa bonne volonté, son affection pour ses camarades, son zèle pour le public. M. le duc de Duras lui a déclaré que ce qui était fait était fait, qu'on se passerait bien d'elle.

Le jeune Molé, quoiqu'il ne soit reçu à la comédie que depuis un an, a obtenu une part entière ; c'est une faveur signalée qu'on dit accordée à ses talens.

(13 *Avril.*) L'académie des inscriptions et belles-lettres a tenu aujourd'hui sa séance publique d'après Pâque.

Le prix distribué, M. Le Beau, secrétaire perpétuel, a fait lecture de l'éloge de M. Racine, fils du grand Racine.

M. Gibert a lu ensuite la première partie de la préface de M. de Ste. Palaye, sur le *Glossaire français*. Cette préface présente des vues fort étendues et fort utiles pour la littérature ; elle a paru faire beaucoup de plaisir aux auditeurs.

M. l'abbé Barthelemi a lu une dissertation *sur le rapport des Langues égyptienne ; phénicienne et grecque.*

Digitized by Google

Il a fait voir par les similitudes des différens mots employés dans ces diverses langues, pour exprimer les mêmes choses, à quelques terminaisons près qu'elles s'étaient formées les unes des autres. Les femmes mêmes ont été enchantées de cette lecture.

M. Le Beau a lu, pour monsieur le comte de Caylus, l'*explication de deux passages de Diodore de Sicile, contenant la description du bûcher d'Ephestion, favori d'Alexandre, et celle du char qui transporta le corps d'Alexandre à Alexandrie.* M. le comte de Caylus avait pris soin de faire graver une suite de quatre estampes, qui représentent, d'après une inscription, ces deux monumens dans toutes leurs proportions. Ces estampes, au nombre de cent cinquante, ont été distribuées dans l'assemblée.

La séance a été terminée par la lecture d'un mémoire composé par M. Le Beau, le professeur d'éloquence au collège des Grassins, *sur les anciens Romans des Grecs.*

Cinq heures et demie ayant sonné, MM. ont levé la séance comme des écoliers, et n'ont point laissé achever M. Le Beau.

(14 *Avril.*) L'académie royale des sciences a tenu aujourd'hui son assemblée publique d'après Pâques.

L'annonce du prix de cette année, qui regardait *la navigation* et en particulier *l'arrimage des vaisseaux*, est le premier article par où l'on a ouvert la séance. L'académie n'ayant pas trouvé de pièce parmi celles qui lui ont été envoyées sur ce sujet, qui remplît suffisamment ses vues, propose encore le même sujet pour 1765.

M. de Fouchy, secrétaire de l'académie, a lu ensuite un détail raisonné sur les descriptions des arts et métiers,

Digitized by Google

qu'elle donne au public, comme le moyen le plus capable de les perfectionner.

Quatre mémoires de divers académiciens ont suivi cette lecture.

Le premier, par M. Hellot, sur les matières d'or et d'argent qui entrent dans le commerce, pour différens ouvrages de bijouterie et dans les monnaies, qu'il a savamment traité, et en chymiste.

M. Cassini a décrit dans le second tout ce qu'il a fait et observé en Allemagne, par rapport à la prolongation de la perpendiculaire au méridien de Paris, depuis cette ville à celle de Vienne en Autriche, sur sa longueur d'environ 300 lieues, avec des détails curieux, tant physiques et d'histoire naturelle, qu'astronomiques. Il est dommage que le tout soit assaisonné d'éloges fort fastidieux de tous les princes d'Allemagne, chez lesquels il a passé, avec des retours d'amour-propre, toujours risibles pour les auditeurs.

M. de Vaucanson a représenté le modèle et la description d'une grive propre à transporter les fardeaux les plus pesans, par exemple, de douze milliers, d'un bord d'une rivière ou du rivage d'un port dans un navire, ou du fond d'un navire au port.

Le quatrième et dernier mémoire, par M. Malouin, a été *l'histoire abrégée de l'art de faire du pain*, depuis les Egyptiens, les Grecs et les Romains, jusqu'aux Gaulois et aux Français de nos jours. C'est un détail très-curieux, où l'on voit qu'encore dans le siècle passé on disputait sur la salubrité du pain levé ou non levé, et qu'il fallait un arrêt du parlement pour autoriser les

Digitized by Google

boulangers en faveur du pain levé. Le fameux Gui-Patin était pour le parti contraire.

(17 *Avril.*) On voit à la comédie française un acteur nouveau dans les *daves*. Il se nomme Augér. On en dit beaucoup de bien : on lui trouve de la noblesse, car il en faut partout, de l'intelligence et un masque très-bon : c'est un genre différent de Préville.

(19 *Avril.*) On a donné aujourd'hui la première représentation du *Bienfait rendu*, ou du *Marchand*, comédie en vers et en cinq actes. C'est une satire amère et lourde de la noblesse, et surtout des grands seigneurs. Un négociant de Bordeaux a obligé en différentes fois un homme de condition, son ami, au point que celui-ci se trouve endetté de cent mille écus. Ne pouvant en être payé, le marchand, qui a peu de vanité dans la tête, imagine de faire épouser la fille de ce seigneur à son neveu, et d'éteindre une dette qui serait une source de procès. L'autre ne demande pas mieux que de s'acquitter ainsi ; mais sa femme, son fils et sa fille répugnent à une alliance dont ils ne connaissent pas le motif. Pour les mettre à la raison, il faut le déclarer : ils y donnent les mains pour lors. Le jeune homme, amoureux d'une autre personne, voudrait fort se dégager : combats de différens côtés, entre la vanité de ces nobles, l'amour du neveu et l'arrogance du créancier, qui menace toujours de redemander son argent, si le mariage n'a pas lieu. La pièce se dénoue au moyen d'une ruse du jeune homme, qui fait prêter incognito la somme au seigneur pour qu'il soit maître de rembourser. Il en profite avec la plus grande joie : son orgueil se trouve à son aise. Il n'y a que l'oncle qui enrage. Il fait des difficultés sur

Digitized by Google

les papiers qu'on lui présente ; il montre des soupçons : on est obligé de faire parler le notaire : il déclare que c'est de son neveu qu'ils viennent. Cet arrangement n'entre point dans les vues du marchand, et monsieur le comte ne s'en tire que par le refus absolu que fait la jeune personne, dont était amoureux le neveu, de l'épouser, que son oncle n'ait remis pleinement la dette au seigneur, à qui elle a des obligations personnelles. Notre brutal se fait tirer l'oreille, et ne cède qu'aux instances du père de la fille, auquel il a lui-même de très-grandes obligations. Ces procédés généreux opèrent la conviction du noble : il finit par avouer que c'est dans de pareils sentimens que gît la grandeur véritable.

La pièce a une duplicité d'intrigue : les caractères en sont mal frappés, rentrant plusieurs les uns dans les autres ; le seul qui soit soutenu à un certain point, est celui de l'oncle. Préville le joue supérieurement. Elle est en général mal écrite, avec dureté ; et les meilleures tirades, car il y en a, ont une teinte trop forte d'une amertume basse et ignoble.

(20 *Avril.*) Hier, on vint annoncer la pièce pour la seconde représentation. Quelques voix demandèrent l'auteur. Le sieur Bellecour répondit : ***Messieurs, nous ne le connaissons point.***

Plusieurs personnes l'attribuent à Palissot. On croit y reconnaître sa froideur dans l'intrigue, sa touche dure et forte dans le style. D'autres veulent qu'elle soit de M. Helvétius ; d'autres de M. Saurin. On la donne plus sûrement à un M. Dampierre, financier.

(22 *Avril.*) Les comédiens italiens ont donné au-

Digitized by Google

jourd'hui la première représentation d'*Appelle et Campuspe*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes.

Alexandre ayant entre ses mains une esclave nommée Campuspe, la plus belle personne de son siècle, voulut en faire tirer le portrait par Appelle. Celui-ci revoit en elle son ancienne maîtresse. Le pinceau lui tombe des mains. Reconnaissance énergique. Le roi survient et les trouve très-coupables envers lui. Son ressentiment éclate. Les deux amans lui avouent que c'est une passion rallumée. La générosité succède à l'indignation : Alexandre la remet entre les mains d'Appelle, et y renonce.

Ce sujet très-beau et susceptible d'une touche noble, généreuse et pathétique, est absolument dégradé entre les mains du sieur Poinsinet : tout y est estropié, et elle a essuyé une chute complète. En vain l'auteur avait tâché de capter la bienveillance du public par un compliment préalable, aussi plat que le reste et aussi ridicule.

La musique est du sieur Gibert, auteur de celle du *grand Sultan* dans les *Sultanes*. Elle est faible dans cette pièce, et n'a pas pu sauver tout l'ennui de ce méchant drame.

(26 *Avril.*) Les demoiselles Verrière, les Aspasies du siècle, se distinguent par des spectacles agréables qu'elles donnent chez elles; elles y jouent avec le plus grand succès. Elles ont deux théâtres fort ornés et très-fameux pour des particuliers, à la ville et à la campagne. M. Colardeau, jeune poëte, a consacré ses talens en l'honneur de ces deux divinités. On y joue, entr'autres nouveautés de cet auteur, *la Courtisane amoureuse*, drame en deux actes et en vers, mêlé d'ariettes, qu'il a

Digitized by Google

fait en faveur de l'aînée, vivement éprise de cet auteur.

(28 *Avril.*) M. Pesselier, auteur de quelques comédies pour les deux théâtres, et d'autres ouvrages en vers et en prose, vient de mourir. Il ne travaillait plus depuis long-tems.

(1er. *Mai* 1763.) Après bien des recherches et combinaisons, il est décidé que la pièce du *Bienfait rendu* ou du *Marchand*, est d'un M. de la Salle de Dampierre, intéressé dans les vivres, et directeur de la régie des cartes. Ce drame, tout imparfait qu'il soit, a eu un demi-succès. On devait le donner hier pour la dernière fois; mais comme les représentations sont au profit de Préville, on les fera aller tant qu'on pourra : c'est un rôle seul qui soutient cette pièce; tout le reste lui est sacrifié.

M. l'Empereur, joaillier, y est dépeint très au naturel, et le public l'a reconnu avec plaisir dans un portrait qu'en fait le négociant.

(3 *Mai.*) Mlle. de Maisonneuve, petite-fille de la femme de chambre de Mlle. Gaussin, celle dont on a déjà parlé, et dont l'abbé de Voisenon a décelé les talens, vient de débuter. Elle a de la naïveté, de l'intelligence, et promet beaucoup : elle a été très-bien accueillie aujourd'hui. Elle a joué dans *la Gouvernante* et dans *Zénéide*. Dans la première pièce, comme elle est tête à tête avec son amant, on vient l'avertir de se retirer. En fuyant, elle est tombée dans la coulisse, et a laissé voir son derrière. Madame Bellecour, dite *Gogo*, soubrette, est venue très-modestement lui mettre ses juppes. Le tout s'est passé au contentement du public, qui a fort fêté le cul de l'actrice et la modeste *Gogo*.

Digitized by Google

La jeune personne n'a point été déconcertée ; elle est rentrée peu après sur le théâtre.

(7 *Mai.*) M. Barthe vient d'essayer légèrement ses forces dans un drame d'un acte, intitulé *l'Amateur*. Il a été présenté aux comédiens, qui l'ont agréé.

(8 *Mai.*) La nouvelle actrice continue à réussir au grand regret de beaucoup d'honnêtes gens auxquels elle appartient, comme les Trinquant, les Meulan. Il sera difficile d'arrêter cette vocation très-décidée et soutenue d'ailleurs par les brillantes espérances que lui donne son nouvel état.

(9 *Mai.*) Les comédiens français ont donné aujourd'hui la première représentation de *la Mort de Socrate*, tragédie en trois actes et en vers.

Ce sujet très-froid par lui-même, se réduit à une accusation, à un jugement et à un supplice ; il a fallu se sauver par des morceaux de détail, où l'auteur a réussi. Sa versification paraît nerveuse ; il y a des choses fortement pleines, et le rôle de Socrate est très-beau. Celui de la femme est trop ressemblant pour le théâtre, les autres ne sont pas assez développés, et surtout la conversion d'un de ses accusateurs s'opère trop brusquement. Cette tragédie n'a été reçue ni avec enthousiasme, ni avec dégoût. Elle aura quelques représentations ; et si cela ne va pas plus loin, c'est le défaut du sujet, et non de l'auteur.

(11 *Mai.*) Le *Socrate* a mieux réussi aujourd'hui. L'auteur, fort docile aux censures du public, a réformé sa pièce en quantité d'endroits, et surtout dans le second acte, qui était très-faible. Il a motivé davantage

Digitized by Google

le repentir d'un des accusateurs de ce grand homme.; il a supprimé des longueurs à la mort; enfin la pièce a été plus unanimement applaudie.

(19 *Mai.*) L'opéra est à la veille de perdre une danseuse vive, gaie et réjouissante : c'est Mlle. Allard. Un malheureux accident survenu chez elle au duc de Mazarin, la met dans le cas de quitter Paris et de demander sa retraite. Ce seigneur, passionnément amoureux d'elle, l'entretenait depuis fort long-tems. On a prétendu que cette danseuse, suivant l'usage, était peu fidèle; qu'un rival s'est trouvé chez elle, et que le malheureux duc a essuyé un traitement peu digne d'un homme de sa qualité : il a la tête cassée ; voilà le sûr : du reste, des propos sans fin, des lamentations, des jérémiades de la part de l'héroïne; des invectives, des horreurs de la part de ses camarades femelles, et une fermentation générale dans le public.

(27 *Mai.*) La pièce du chevalier Rochon de Chabannes, qui avait pour titre *le Protecteur*, va être jouée incessamment ; mais on a fait changer le titre en celui de *la Manie des arts*, ou *la Matinée à la mode*. On a craint de blesser trop vivement quelques seigneurs, dont l'amour-propre aurait été offensé. M. de Lauraguais surtout s'y pourra trouver très-bien peint. Il y a un subalterne de valet ou d'intendant qui rime assez au sieur Corbie, et ce personnage-là pourrait être dangereux.

(29 *Mai.*) Nous venons de lire *l'Olympie* de M. de Voltaire, tragédie très-médiocre, d'un grand appareil de spectacle. *Olympie* est une fille d'Alexandre et de Statira. Elle ignore sa naissance : elle a été élevée par

Digitized by Google

Demetrius, fils d'Antipater, un des successeurs d'Alexandre. Il veut l'épouser; mais avant il veut expier les iniquités dont il se sent coupable, entr'autres la mort d'Alexandre, de Statira, etc. La cérémonie se passe dans le temple d'Ephèse.... Celle qui doit présenter Olympie est Statira, retirée là et inconnue. Elle découvre qu'Olympie est sa fille. Elle lui apprend qu'elle est sur le point de donner sa main au meurtrier de son père et au sien.... Elle recule d'horreur : elle est d'autant plus malheureuse, qu'elle l'aime. Antigone veut profiter de cette découverte pour l'obtenir; mais elle ne se veut donner ni à l'un ni à l'autre. Les deux généraux se proposent un duel; ils en sont empêchés : on en vient à une bataille. Demetrius paraissant le vainqueur, Statira se tue. On prépare un bûcher pour brûler son corps : Olympie s'y jette : Demetrius meurt : Antigone est au désespoir, etc. On ne trouve pas même dans cette rapsodie le brillant de la versification de M. de Voltaire.

Un certain Colini, qui la donne au public, apprend qu'elle a été jouée chez son maître l'électeur palatin, et qu'elle y a fait un grand effet. Il se donne pour avoir été attaché autrefois à M. de Voltaire : en reconnaissance, il fait imprimer cette tragédie.

(1^er^. *Juin* 1763.) On a donné aujourd'hui la première représentation de *la Manie des arts*, ou *la Matinée à la mode*, comédie en un acte et en prose, que nous avons déjà annoncée. C'est une pièce en scènes à tiroir, sans intrigue et sans dénouement. C'est un homme de condition, qui a la fureur de savoir tout, de faire tout, et de protéger tout. Il a sous ses ordres des subalternes de différens arts, disposés à ployer sous ses caprices.

Digitized by Google

Il s'ensuit des scènes fort ridicules et d'un bon comique. Après plusieurs allées et venues de cette espèce, on vient annoncer qu'on a servi, et les acteurs s'en vont. Cette fin n'a pas été du goût de tout le monde, et a essuyé beaucoup de critiques. Comme cette comédie avait été applaudie jusque-là, elle a pourtant passé. L'auteur prétend qu'un acteur a supprimé de son chef un monologue qui devait clorre la pièce beaucoup mieux: c'est à la seconde représentation qu'on en jugera.

(2 *Juin.*) On débite un bon mot de Mlle. Arnoux, très-fin et très joli, mais dont nous doutons qu'elle ait les gants. Ces jours derniers, Mlle. Vestris, italienne de naissance, et dont les goûts divers sont très-connus, se récriait sur la nouvelle fécondité de Mlle. Rey; elle ne concevait pas comment cette fille s'y laissait prendre si facilement. *Vous en parlez bien à votre aise*, répond l'actrice enjouée; *une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.*

(3 *Juin.*) Il paraît depuis quelques jours aux Français une nouvelle actrice dans les rôles de soubrette: c'est Mlle. Luzzi, fort annoncée depuis quelque tems, et que Préville formait avec le plus grand soin. Elle n'a point trompé l'espérance publique: elle a de la taille, de l'aisance, plus de finesse que de naturel. Il faut voir comment elle se soutiendra.

(4 *Juin.*) Le dénouement de *la Manie des arts* n'a pas été plus heureux aujourd'hui. On apporte au marquis, le héros de la pièce, une lettre. Elle est de l'auteur, qui lui demande un dénouement. Il est enchanté de cette consultation; il la lit tout haut. C'est bien difficile, dit le valet; le dénouement d'une matinée est le

Digitized by Google

dîner, et l'on a servi. Cette plaisanterie critique et indirecte de la surprise du public à la première représentation, est maladroite. Par cette raison, il faut que M. Rochon cherche encore de nouveau. Il se plaint que le sieur Molé a estropié aussi ce même monologue, qu'il avait totalement passé sous silence à la première représentation.

(6 *Juin.*) On a trouvé ces jours ci un placard affreux à la nouvelle statue de Louis XV : elle portait cette inscription latine, *Statua Statuæ*. On a arrêté du monde et sévi contre quelques gens qu'on soupçonnait.

(25 *Juin.*) M. de Bougainville, ancien secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres et de l'académie française, est mort asthmatique. Cette perte peu importante sera facilement réparée : *Colas vivait, Colas est mort.*

(28 *Juin.*) Le sieur Grandval ayant soupé ces jours-ci avec Mlle. Dangeville, lui a adressé les vers suivans au nom d'un jardinier :

Je voudrais bien ici vous traiter entre nous
De la même façon que je traite mes choux ;
Le public, j'en suis sûr, me ferait bonne mine.
Pour lui plaire, voici comment je m'y prendrais :
Au théâtre français je vous arroserais
Tant de fois, qu'à la fin vous prendriez racine.

(29 *Juin.*) *Couplets adressés à madame Favart.*

Air : *Quand la bergère vient des champs.*

Quand je dirai que vos attraits
De l'Amour ne sont que les traits,

Digitized by Google

Que vous êtes ce même Amour,
C'est chansonnette
Qu'on vous répète
Cent fois le jour.

Irai-je, fade Taconet (1),
Pour vous assortir un bouquet,
Desirer d'être le Zéphir ?
C'est vain langage ;
Sot persifflage
N'est point desir.

Quand sur la lyre de Guerin (2)
Promenant une faible main,
J'essaie à former quelques sons,
Soudain je pense
Que l'imprudence
Fit des chansons.

Comment donc faire en pareil cas ?
Il faut songer à vos appas.
D'eux seuls je veux suivre la loi.
Je vois Justine : (3)
Muse badine,
Inspirez-moi.

Je vais dire tout simplement
Qu'on est poëte en vous voyant,

---

(1) Souffleur de l'opéra comique, auteur de l'almanach chantant, où il chante M. et madame Favart.

(2) M. Guerin, auteur ingénieux et facile de différens couplets insérés dans quelques pièces de M. et madame Favart.

(3) Madame Favart se nomme Justine.

Digitized by Google

Qu'on est amant auprès de vous :
Suis-je le vôtre ?
Dieux ! l'un et l'autre
Sont vos époux.

(30 *Juin.*) On prétend que M. l'évêque d'Orléans (jésuite) se met sur les rangs pour succéder à la place de l'académie française, vacante par la mort de M. de Bougainville.

(2 *Juillet* 1763.) Les Italiens doivent donner lundi *les Fêtes de la paix*, divertissement du sieur Favart, dont la musique sera de Philidor. La scène doit se passer dans la place ou plaine de Louis XV, toujours avec la statue.

(8 *Juillet.*) Le sieur Favart a obtenu de la cour mille livres de pension pour avoir fait la pièce de *l'Anglais à Bordeaux*. C'est encore l'abbé de Voisenon qui a sollicité cette faveur pour son protégé. Son activité en cette occasion, bien opposée à son caractère d'indolence, confirme de plus en plus le bruit accrédité parmi les gens de lettres, qu'il est le vrai coloriste de cette pièce.

(23 *Juillet.*) Les Italiens ont donné aujourd'hui la première représentation des *deux Chasseurs et la Laitière*, fable dialoguée et mêlée d'ariettes. La musique est de Duni, les paroles d'Anseaume.

On regardait cette nouveauté comme si peu de chose, qu'on ne l'avait point affichée. Elle a pris avec succès, à la faveur de la musique, qui fait tout passer à cet heureux théâtre. Comme il n'avait point de département fixe, il est devenu l'égoût des autres ; il n'est point d'absurdité qui ne puisse y être admise.

Digitized by Google

(4 *Août* 1763.) On attribue à M. de Voltaire la fable suivante sur l'expulsion des Jésuites :

Les renards et les loups un jour étaient en guerre :
Les moutons respiraient ; les bergers imprudens
Chassèrent par arrêt les renards de nos champs :
Les loups vont désoler la terre.
Les bergers, soit dit entre nous,
Ne pourraient-ils pas bien s'entendre avec les loups.

(20 *Août.*) M. de la Harpe, connu par différentes héroïdes, dont Fréron a enrichi ses feuilles, entre dans la lice dramatique. La première tragédie que doivent donner les Français, est son *Warwik*. Mlle. Clairon ne doit pas jouer dans cette pièce.

(25 *Août.*) Aujourd'hui, M. l'abbé Rousseau a prononcé, devant MM. de l'académie française, le panégyrique de St. Louis. Le père Elysée, aussi fameux prédicateur, a fait le même panégyrique devant messieurs des académies des sciences et des inscriptions.

Cette après-midi, on a adjugé le prix d'éloquence à M. Thomas, cet athlète invincible, couronné tant de fois, qu'on ne peut nombrer ses victoires. Le sujet était l'*éloge de Sully*. MM. Saurin, Duclos et Watelet se sont relevés successivement pour achever la lecture de ce long ouvrage. On a été surpris du ton dogmatique et libre qui y règne. Plusieurs endroits sont une satire amère de l'administration actuelle ; mais le moyen de louer un tel ministre, sans critiquer ceux qui ne lui ressemblent pas? La séance a fini sèchement, M. d'Alembert, qui est en possession d'égayer l'académie par

Digitized by Google

quelque caricature du jour, étant encore auprès du roi de Prusse.

(7 *Septembre* 1763.) On a repris aujourd'hui *Mariamne* avec les changemens qui ont paru nécessaires, disait l'affiche. Le concours n'a pas été nombreux, comme il l'est aux pièces de M. de Voltaire, et tout cet appareil n'a point fait, ainsi qu'on l'espérait, la sensation d'une pièce nouvelle. Les innovations se réduisent au rôle de *Varus*, auquel on en a substitué un autre. Il se trouve dans la même position, et dit à peu près les mêmes choses et les mêmes vers. Beaucoup de spectateurs ont regretté de grandes beautés de détail supprimées dans les changemens faits à cette tragédie.

(14 *Septembre.*) M. Saurin vient de produire ce qui suit.

AU ROI.

Pour ton inscription, Louis, on s'évertue :
Qu'est-il besoin d'esprit ? notre cœur t'a nommé.
Qu'on mette en lettres d'or au bas de ta statue :
Louis le bien-aimé.

(15 *Septembre.*) Il a débuté ces jours-ci aux Italiens une actrice d'un ordre supérieur : elle est faite pour remplacer madame Favart, et elle la surpasse déjà. Elle n'a pas un organe bien étendu, mais de la gentillesse dans la voix ; elle se distingue par une grande aisance sur le théâtre, par une intelligence très-rare dans une débutante. Elle est reçue ; mais ne doit commencer à jouer qu'à Pâque. Elle va s'exercer en province, d'ici à ce tems-là. Elle se nomme Mlle. Beaupré.

(19 *Septembre.*) On doit donner incessamment *Blanche*

Digitized by Google

et Guiscard, tragédie imitée librement de l'anglais, par M. Saurin, de l'académie française. Ce sujet est tiré de *Gil-Blas* (2e. vol., chap. 4, intitulé *le Mariage de vengeance*). M. Saurin avait déjà lu le premier acte à une assemblée publique de l'académie, et il n'avait point été goûté. Le dénouement semble surtout devoir donner beaucoup de tablature. Un mari fait mettre l'épée à la main au roi ; il tombe ; et sa femme s'approchant pour lui donner du secours, il la poignarde, la jugeant infidèle. Cet instrument long, dont il faut que le moribond se serve avec grâce et vigueur, a beaucoup intrigué. On verra comment sera exécuté le coup de théâtre. Les comédiens, grands partisans du costume, ont été au cabinet des estampes pour l'habillement des Siciliens de ce tems-là. Il s'est trouvé peu pittoresque et peu théâtral ; il a fallu y suppléer, en se rapprochant davantage des tems modernes.

M. le chevalier de la Morlière publie qu'il avait déjà traité ce même sujet. Le public doit être fâché de ne pas voir du tragique de sa façon.

(26 *Septembre.*) Les comédiens français ont donné aujourd'hui la première représentation de *Blanche et Guiscard*, tragédie de M. Saurin, imitée librement de l'anglais, est-il dit sur l'affiche. Ce drame est vicieux dans ses caractères et dans sa contexture ; il paraît d'abord prêter beaucoup par sa catastrophe sanglante et par la violence des passions où se trouvent les acteurs ; mais l'instabilité de caractères, petits et grands, dans la même action, les rend impropres à la scène. On peut voir le sujet dans Gil-Blas, qui a été littéralement imité. Il se passe une reconnaissance dès le premier acte, ce

Digitized by Google

qui est contre toutes les règles dramatiques. Le coup d'épée que le connétable donne à sa femme, quoique couché sur le plancher, est merveilleusement exécuté. Bellecour le pousse avec toute la grâce possible. Mademoiselle Clairon n'a pas joué avec le même succès qu'à l'ordinaire. Elle fait *Blanche*. L'auteur a supprimé le rôle de *Constance*, plus théâtral, et qui aurait pu faire un grand effet.

(1^er^. *Octobre* 1763.) Garrick, ce fameux acteur et directeur d'un des théâtres de Londres, est à Paris depuis quelques tems. Il est venu à nos spectacles ; il a fait connaissances avec nos acteurs, sur lesquels il ne s'explique que vaguement et avec des louanges qui indiquent des restrictions. On prétend que Mlle. Clairon avait pris des leçons de lui pour la pièce de M. Saurin, auquel cas elle n'a point fait honneur à son maître. Cette tragédie est sans contredit celle où elle a le plus mal joué depuis long-tems.

(3 *Octobre.*) *Blanche et Guiscard* a fini après la troisième représentation. Pour consoler l'amour-propre de l'auteur, les comédiens avaient affiché le samedi, 10 décembre, que cette pièce serait jouée pour la dernière fois, à cause du voyage à Fontainebleau.

(10 *Octobre.*) Le poëme épique de M. d'Arnaud, *sur Pierre I^er^.*, se trouve dans une fâcheuse concurrence : M. Thomas, malheureusement pour lui, traite le même sujet. Il n'y a pas d'apparence que le moderne *Jérémie* puisse tenir devant un pareil adversaire. Au reste, le public jugera.

(12 *Ooctobre.*) Vers attribués à M. de Voltaire,

Digitized by Google

sur la statue du roi, faite par M. Pigale pour la ville de Rheims :

Esclaves prosternés sous un roi conquérant,
De vos pleurs arrosez la terre :
Citoyens, levez-vous sous un roi bienfaisant :
Enfans, connaissez votre père.

(13 *Octobre.*) On fait un conte assez plaisant pour donner matière à une comédie : en conséquence, nous allons en donner l'extrait. On rapporte qu'à Roye le lieutenant-général faisait la cour à une demoiselle qui paraissait agréer son hommage. Un officier se mit sur les rangs ; il ne put effacer le robin. Dans un accès de rage, il le tire à part, et lui déclare qu'il faut cesser ses assiduités auprès de la demoiselle, ou se déterminer à se battre. Le magistrat, homme de cœur, lui répond que rien n'est capable de l'intimider : il accepte le défi. Tous deux rendus au champ de bataille, le robin annonce qu'il ne sait point se battre à l'épée, mais qu'il a apporté des pistolets. Il en fait voir deux, donne à choisir au militaire, lui présente ensuite de quoi charger le sien. La préparation faite, il continue d'offrir généreusement à son rival de tirer le premier. Il tire : le robin tombe : l'officier le croit mort ; va prendre la poste et part. Quelque tems après, il rencontre quelqu'un de l'endroit, qui lui demande « ce qu'il était de-
» venu ; pourquoi il était parti sans dire mot. — Vous
» ne savez pas mon affaire, réplique l'officier surpris ;
» c'est moi qui ai tué votre lieutenant-général. — Vous
» n'y pensez pas, répart en riant le quidam ; il est plein
» de vie ; il vient d'épouser mademoiselle une telle.... »

Digitized by Google

Coup de foudre pour le militaire : il reconnaît combien il a été dupe ; il finit par en rire et par avouer son étourderie. Le fait est que le magistrat lui avait présenté des balles artificielles, au moyen de quoi le pistolet n'était que chargé à poudre. Il avait fait le mort, se doutant bien de l'évasion de l'autre, etc.

(14 *Octobre.*) Il se répand un mot de madame la marquise sur le tableau des *Grâces* de M. Vanloo, qui désole ce grand artiste. L'illustre protectrice était au salon. Celui-ci l'escortait. Quelqu'un dit à madame de Pompadour qui paraissait négliger le tableau de Vanloo : « Madame, vous ne faites pas attention à ces *Grâces*. » — Çà, des *Grâces* ! dit dédaigneusement la virtuose ; » çà, des *Grâces* ! » et fait en même tems une pirouette pour aller plus loin voir les citrons de Javotte. L'artiste humilié s'approche humblement, et lui dit : « Madame, » je les referai. »

(19 *Octobre.*) M. Thomas, secrétaire de M. le duc de Praslin, connu par ses triomphes académiques, et surtout par son *éloge de Sully*, vient d'être nommé secrétaire interprête des cantons suisses pour le roi. Il doit cette grâce à M. de Praslin, qui a cherché à l'attacher au gouvernement, pour lever l'obstacle qu'on lui opposait, et mettre cet homme de lettres en état d'être adopté pour membre de l'académie, si l'occasion s'en présente.

L'académie ne reçoit point dans son sein des gens qui ont un service particulier auprès des grands, à moins que ce ne soit chez les princes.

Digitized by Google

(20 *Octobre.*) *Vers des Lorrains au roi* Stanislas, *à l'occasion du trône de Pologne, vacant par la mort du roi électeur de Saxe :*

Peuple ami de la liberté,
Qui dans un roi ne chérissez qu'un sage,
Venez à Stanislas rendre un troisième hommage ;
C'est le rendre à l'humanité.
Mais, ô vous, Stanislas! vous des rois le modèle,
A votre propre loi seriez-vous infidèle ?
Vous régnez sur nos cœurs ; que voulez-vous de plus ?
La monarchie universelle
N'est que l'empire des vertus.

(22 *Octobre.*) M. de Voltaire ne laisse passer aucune occasion de draper M. de Pompignan : il publie un quatrain à l'occasion des traductions de Jérémie que vient de donner au public ce magistrat poëte :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré durant sa vie ?
C'est qu'alors il prophétisait
Que Pompignan le traduirait.

(25 *Octobre.*) On parle beaucoup de l'opéra de *Scanderberg*, exécuté à Fontainebleau le 22 de ce mois avec la plus grande magnificence. La décoration de la mosquée surpasse tout ce qu'on peut dire : les colonnes sont garnies de diamans, et font un effet des plus surprenans. On prétend que c'est en petit l'imitation de celle de Ste. Sophie. Ce drame est connu pour être de M. de la Motte : mais il ne l'avait pas fini. Le cinquième acte était d'une main étrangère, lorsqu'il fut joué en

Digitized by Google

1735. Ce même acte a été changé en paroles et en musique : on a également ajouté des morceaux de chant et de symphonie dans le corps de l'ouvrage.

(28 *Octobre.*) M. de Hume, ce philosophe anglais si connu dans la république des lettres, vient d'arriver à Paris. Il est secrétaire intime du lord Hereford, ambassadeur d'Angleterre en France.

(30 *Octobre.*) Les comédiens français répètent actuellement *le comte de Warwik*, tragedie de M. de la Harpe, jeune auteur connu par quelques heroïdes, et dont on nous donne les plus grandes espérances. S'il réussit, il aura d'autant plus de mérite, que ce sujet a déjà été manqué par M. de Cahuzac.

(31 *Octobre.*) *Vers de M. de Voltaire à l'impératrice des Russies.*

Dieux ! qui m'ôtez les yeux et les oreilles,
Rendez-les-moi : je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O *Catherine !* heureux qui vous entend.
Plaire et régner c'est là votre talent ;
Mais le premier me touche davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage ;
Il cesserait de l'être en vous voyant.

(1er. *Novembre* 1763.) M. de Marmontel ayant mis en drame son conte de *la Bergère des Alpes*, et M. de la Borde en ayant fait la musique, ces messieurs ont présenté leur ouvrage aux Italiens. Les comédiens, prévenus par le sieur Favart qu'il travaillait pour eux à la même pièce, ont refusé cette nouveauté, qui d'ailleurs ne leur a pas paru d'une bonté supérieure.

Digitized by Google

(3 *Novembre.*) *L'Idoménée* de M. le Mierre devait être jouée à Fontainebleau, mais cet auteur a éludé cet honneur : il doit passer à Paris après le *Warwick* de M. de la Harpe : il a voulu être neuf pour la capitale.

(7 *Novembre.*) On a donné aujourd'hui la pièce du *Comte de Warwich*. Ce héros célèbre joue un grand rôle dans les querelles fameuses des maisons de Lancastre et de York, connues sous le nom de la *Rose rouge* et de la *Rose blanche*. Le drame a fait la plus grande sensation : on y remarque une conduite sage. Un de ses plus grands mérites, c'est d'être éloigné de toutes les tragédies modernes. La simplicité de sa conduite s'étend au stile, qui n'a rien de cette bouffissure si à la mode. Mlle. Dumesnil fait le rôle de *Marguerite d'Anjou*, avec un succès qui doit exciter la jalousie de sa rivale. Elle n'y joue point. Il y a tout à espérer d'un auteur qui, à vingt-trois ans, fait un ouvrage aussi bien conduit. Il ne faut pas dissimuler pourtant que Shakespear est un dangereux adversaire pour ce jeune homme, et qu'on voit une infinité de réminiscences dans son drame. Nous en parlerons plus amplement.

(8 *Novembre.*) Nous allons consigner ici trois anecdotes concernant le chevalier de la Morliere : elles peuvent fournir des traits fort piquans pour le dramatique, et d'ailleurs cet ouvrage étant des espèces de *Mémoires pour servir à l'Histoire des Gens de lettres*, la vérité nous oblige de tout dire, à charge et à décharge.

M. de la Morliere est un excellent comédien : il y a quelques années qu'étant retourné à Rouen, où il avait un tailleur pour créancier ; celui-ci le rencontre, l'aborde, lui demande sa dette. Le chevalier le regarde

Digitized by Google

avec indignation, lui baragouine de l'allemand, au point d'en imposer à cet homme, qui lui demande pardon et s'en va.

Le chevalier continue son rôle de baron allemand, s'introduit chez un conseiller du parlement, séduit sa fille et lui fait un enfant, lui promettant de l'épouser. La grossesse reconnue, le conseiller est obligé de consentir au mariage. Dans cet intervalle le chevalier fait écrire par un de ses amis de Paris au père, qu'il se défie d'un certain baron allemand, qui n'est autre chose que *la Morlière*. Étonnement du conseiller, qui se met en garde. Les couches se font sourdement, et sous quelque prétexte on renvoie le prétendant. Celui-ci continue ses assiduités auprès de la fille, qui veut à toute force l'épouser. Dans cet intervalle il se présente un parti qu'on propose au père: il accepte, mais ne peut déterminer sa fille. La Morlière tient bon, se présente toujours pour tenir sa parole, et fait arriver lettres sur lettres qui confirment que c'est un imposteur, qu'on craigne tout de lui, qu'il est homme à déshonorer une fille et à le publier; qu'il faut éconduire un pareil scélérat à prix d'argent. Le père le tire à part, lui déclare qu'il lui donnera dix mille francs s'il veut se désister, tenir le secret et laisser faire le mariage de sa fille. Il éloigne bien loin la proposition: dix mille francs à un homme comme lui! bref, on lui en offre trente, qu'il accepte et déloge.

L'autre tour du même homme est à l'égard d'une femme mariée, qu'il séduit également, qu'il engage à quitter son mari, marchand à la place Maubert, à lui voler tout ce qu'elle trouvera, pour vivre heureuse avec lui. Elle accepte tout: le jour pris elle part, après avoir

Digitized by Google

pillé tout ce qu'elle peut, se rend dans une allée où est un jeune homme, ami de la Morlière, qu'elle savait devoir l'attendre. Elle monte dans un fiacre, elle est conduite dans un quartier isolé, où elle est introduite dans un appartement. La Morlière prend l'argent sous prétexte de le serrer, sort, en laissant la femme avec le jeune homme, va chez le mari, lui conte ce qu'il a vu et ce qu'il sait du prétendu enlèvement, lui dit qu'il voie s'il n'a point été volé. Cela se reconnaît bien vîte. Alors il déclare qu'il va le conduire où est sa femme; ce qu'il exécute. Le jeune homme est emprisonné comme complice du vol. La Morlière triomphe et se trouve hors de toute atteinte.

(9 *Novembre.*) En applaudissant à l'ouvrage de M. de la Harpe, on donne lieu de rechercher sa vie et ses mœurs : on en fait un portrait affreux; c'est déjà un monstre d'ingratitude et de noirceur, si l'on croit tout ce que l'on en dit : il faut prendre garde que la jalousie des talens ne cherche à se venger sur le caractère.

Mlle. Clairon, à la pique particulière qu'elle a contre l'auteur, d'avoir fait une pièce où elle ne devait pas jouer, joint une jalousie prodigieuse contre sa rivale; elle rejaillit sur le jeune homme : elle accrédite, elle favorise, elle répand tant qu'elle peut les mauvais bruits qui courent sur le compte du dernier.

(11 *Novembre.*) On répand un bon mot qu'on attribue à M. le duc d'Ayen. Sans en discuter le mérite intrinsèque, il donne une idée de la tournure d'esprit des courtisans. C'est à l'occasion du vice-chancelier, lorsqu'on lui en donna la nouvelle : *je ne vois*, dit-il, *dans tout cela qu'un vice de plus dans l'état.*

Digitized by Google

(11 *Novembre.*) L'assemblée publique de l'académie royale des sciences s'est tenue aujourd'hui.

M. de Fouchy, secrétaire, a lu l'*Éloge de M. Hales*, célèbre physicien de la société royale de Londres, et membre de l'académie des sciences de Paris, en qualité d'associé étranger.

Cette lecture a été suivie de celle d'un mémoire de M. de Montalembert, sur une *manière de changer les cheminées en poëles, sans perdre aucun de leurs ornements, et avec une épargne très-considérable de bois.* Ces poëles pourront aussi être convertis en cheminées, avec la même épargne, et surtout sans fumée.

M. Adanson a lu un second mémoire sur la *végétation des plantes*, et une exacte recherche du degré de chaleur qu'elle exige, suivant la nature des plantes et le climat.

La séance a été terminée par la lecture d'une préface ou d'un discours préliminaire à l'art de l'horlogerie, dont M. le Roy a été chargé par l'académie.

(14 *Novembre.*) Les vers suivans sont d'un jeune auteur anonyme : ils méritent d'être exceptés du fatras des Scribiers.

Le toucher justifié, à mademoiselle ***.

Pourquoi me grondez-vous, quand votre collerette
Rend mon œil attentif et ma main inquiète ?
Ah! répondez, Climène, et parlez sans détour :
Le respect vous plaît-il aux dépens de l'amour ?
Lorsque dans nos jardins je vois la fleur nouvelle,
J'y porte, en souriant, un regard curieux ;
Mais je ressentirais une peine cruelle,

Digitized by Google

S'il ne m'était permis que d'y porter les yeux :
Ma main veut y toucher, et quand sur chaque feuille
Le desir innocent a promené mes doigts,
Son parfum me séduit, il faut que je la cueille :
Ainsi pour un plaisir j'en ai trois à la fois.
Tel est l'ordre de la nature,
Elle nous a fait naître avec des sens jaloux.
Vous, qui les enchantez, prévenez le murmure,
Ou n'en flattez aucun, ou contentez-les tous.

(15 *Novembre.*) L'académie royale des inscriptions a tenu aujourd'hui sa séance publique d'après la St. Martin : elle a déclaré que M. Schmidt avait remporté le prix proposé pour cette année. C'est pour la huitième fois qu'il est couronné.

M. le Beau a lu l'*Éloge de M. de Bougainville*, dans lequel il a inséré une partie d'une tragédie que cet académicien avait composée. Le sujet était *la mort de Philippe, père d'Alexandre*. On assure que cette pièce est finie, et qu'elle paraîtra quelque jour. Cette tirade a paru belle, mais qu'est-ce qu'une tirade ?

M. Anquetil a lu un mémoire sur les livres en langue *zend*, qu'il a rapportés de l'Inde. Ce sont les livres attribués à Zoroastre, et qui contiennent le système dogmatique et moral de la religion des anciens Perses. M. Anquetil a développé ce système, quant aux dogmes, aux rites et à la morale.

Cette lecture a été suivie de celle d'un mémoire de M. de Groynes sur le *commerce des Romains avec les Indiens et les Chinois*. Il a prouvé la réalité de ce commerce, et est entré à ce sujet dans des détails absolument neufs, tirés pour la plupart des auteurs chinois.

Digitized by Google

Son but était de prouver par ce mémoire ; qu'il reste encore bien des découvertes à faire dans la littérature, et qu'il s'en faut de beaucoup que toutes les sources de l'histoire ancienne soient épuisées, même par rapport aux Romains, qui est le peuple ancien que nous connaissons le mieux.

M. de Caylus a fini par un mémoire *sur les rapports des anciens monumens de l'Egypte avec les monumens chinois*, et il a prouvé qu'il y avait entre ces monumens une ressemblance singulière, quant aux dimensions, à la forme, etc. Le but de ce mémoire est de fournir de nouvelles preuves à l'opinion de M. de Guines, que les Chinois sont une colonie des Egyptiens. M. de Caylus a fait distribuer à l'assemblée les dessins de plusieurs de ces monumens qu'il a fait graver.

(22 *Novembre.*) Les comédiens français ont remis hier la *Parisienne*, petite pièce en un acte et en prose de Dancour. Il paraît qu'elle n'a pas eu un certain succès ; et qu'on se bornera à cette seule représentation : elle n'en eut que neuf en 1691.

(25 *Novembre.*) M. de Marmontel a été élu de l'académie française avant-hier. Il avait essuyé depuis long-tems plusieurs refus. L'extrême licence dont il avait parlé d'un grand seigneur au souper d'une actrice, et la bassesse avec laquelle il avait désavoué ensuite cette satire, contre-balançaient ses talens littéraires. Son ennemi a eu la générosité de finir par le mépriser.

(27 *Novembre.*) On répand un bon mot du roi, que S. M. peut avoir dit de très-bonne foi, mais qu'a relevé la malignité des courtisans. Lorsqu'il a été question de

Digitized by Google

remplacer M. de Bougainville, le roi en parlait à quelques seigneurs, et demanda si ce serait M. Thomas? — *Non Sire*, (repliqua M. de Bissy qui était présent) *il ne s'est pas mis sur les rangs, car il ne m'est pas venu voir. — C'est qu'il ne vous croyait pas de l'académie*, reprend S. M.

(29 *Novembre.*) *Le comte de Warwick* est imprimé, il soutient sa réputation à la lecture. La pièce est dédiée au prince de Condé. On lit à la fin une lettre à M. de Voltaire, où ce jeune auteur développe son sentiment sur le genre qu'il embrasse; il le fait avec une noblesse que ses ennemis traiteront de hauteur; il tranche, mais poliment, et sans nommer personne; elle est fort bien écrite. Il rend à M. de Voltaire tous les hommages qui sont dus au prince du Parnasse.

(1^er^. *Décembre* 1763.) Voici ce que nous recueillons concernant M. de la Harpe, et sur quoi il parait qu'on peut se fonder. M. de la Harpe est fils d'un porteur d'eau et d'une ravaudeuse, un enfant trouvé enfin, qui, ayant eu occasion d'être connu de M. Asselin, principal du collége d'Harcourt, fut reçu comme pensionnaire sans payer pension. M. Asselin, homme de mérite et connu par de très-bonnes productions, se fit un plaisir de cultiver le mérite naissant du jeune de la Harpe. Celui-ci répondit à ses soins, et s'est distingué d'une façon supérieure; il a remporté presque tous les prix de l'Université. La satire est la première qualité qui se développe ordinairement dans un jeune poëte. Celui-ci l'exerça d'une façon indécente envers ses maîtres, et même envers M. Asselin. Il trouva le secret de faire imprimer une pièce en vers où il s'égayait sur

Digitized by Google

le compte de ces messieurs. M. Asselin, moins piqué pour ce qui le concernait, que jaloux de réprimer une licence qui pouvait faire tort à son pupille, obtint du lieutenant de police qu'il fût mis au Fort-l'Evêque ; ce qui a été exécuté. Il a depuis fait des héroïdes ; elles ont eu un médiocre succès ; on a sur-tout trouvé très-mauvais que, dans une préface, il ait décidé impérieusement du mérite de tous les auteurs anciens et modernes. Il semble s'être corrigé depuis d'une morgue qui ne va point à un auteur naissant. Il a rabaissé le ton dans une lettre à M. de Voltaire, dont on parlera ci-après.

(2 *Décembre.*) La littérature vient de perdre M. l'abbé Prevôt, mort il y a quelques jours subitement, en allant à une maison de campagne qu'il avait près de Chantilly. On doit regretter cet auteur estimable : ses productions feront long-tems les délices des cœurs sensibles et des belles imaginations.

(4 *Décembre.*) Le succès de *Warwick* ne se dément point. On continue à le donner ; il est fort suivi, il a été joué à la cour. Il a plu généralement, et le roi lui-même a daigné en témoigner sa satisfaction à l'auteur : S. M. lui a dit qu'il méritait d'être encouragé.

(4 *Décembre.*) On nous promet le retour de Grandval à la comédie, dont on ne jouira qu'en partie cependant. Il se consacrera aux rôles à manteau ; son ventre et son ampleur ne lui permettent pas de jouer les petits-maîtres et les rôles lestes et déliés.

(9 *Décembre.*) On annonce l'opéra pour le 5 janvier 1764. On débutera par *Castor et Pollux*. La salle est exactement semblable à l'ancienne, à quelques pieds

Digitized by Google

près en plus ; ce qui jette de l'aisance dans toutes les parties, telles que les corridors et les loges. Tout est retenu depuis plusieurs mois pour quelque tems. M. le duc d'Orléans conserve les trois loges qu'il avait, jusqu'à ce que le spectacle change de lieu, et donne pour cela 70,000 livres.

(21 *Décembre.*) L'histoire arrivée, en Angleterre, à M. d'Eon de Beaumont, donne lieu de faire des recherches sur son compte, et voici ce qui en résulte. Il passe pour avoir été employé dans les négociations de la paix, plutôt par intrigue que par véritable choix du ministère. Sa première mission en Russie a été celle d'un spadassin. Le grand duc voulait un maître d'armes : on choisit M. d'Eon, qui avait ce talent, dans la confiance qu'il ménagerait le retour d'un ministre de France à Saint-Pétersbourg. Ce qu'on avait prévu arriva, il s'insinua dans l'esprit du grand duc, fut de ses parties de plaisir ; il fit entrevoir que la France enverrait volontiers un ambassadeur. Il fut secrétaire d'ambassadeur, et enfin d'ambassade. On lui donna un brevet de capitaine de dragons. Dans cet intervalle il donna quelques écrits sur le commerce, dont il se fit honneur ; ils pouvaient en faire à son auteur, mais il n'était que le prête-nom, à ce qu'on prétend. On veut que ces écrits soient de son oncle et de M. Dupin, qui n'ont pas voulu réclamer. Quoi qu'il en soit, il était comblé de grâces, avait 2000 écus de pension, le titre de ministre plénipotentiaire et la croix de St.-Louis, lorsqu'il a eu une rixe en Angleterre, chez le lord Halifax, contre un Français, M. de Vergy, à l'occasion de la paix dernière, que ce dernier prétendait honteuse, et qu'il a soutenu nécessaire. M. de

Digitized by Google

Guerchi, ambassadeur, ayant voulu interposer son autorité, M. d'Eon n'en a tenu compte ; ce qui l'a obligé de porter des plaintes à la cour de France. Depuis, il a passé dans la cité de Londres, et, malgré toutes les réclamations de ce ministre, il est inviolable, et le roi d'Angleterre ne peut point le faire enlever de son asile. Il était important de compter une anecdote toute politique, mais qui regarde un homme de lettres.

(22 *Décembre.*) M. de Marmontel a prononcé aujourd'hui son discours de réception à l'académie française. Malgré son ton pédantesque et qui exigeait les applaudissemens, il n'en a reçu que quelques-uns en certains endroits : il a fait valoir, comme il le devait, la nécessité indispensable des hommes de lettres pour transmettre à la postérité les belles actions. Il a détaillé d'une manière vraie et naturelle les embarras, les inquiétudes d'un auteur isolé et qui ne trouve pas dans ses amis les ressources dont il aurait besoin pour être éclairé dans la carrière qu'il parcourt. Ces deux morceaux et une très-belle image sur l'académie des belles lettres, sauveront de l'oubli ce discours consacré, comme tous les autres, à la fadeur et à l'adulation.

M. Bignon, directeur, a répondu d'une façon maigre et d'un ton rauque.

Ensuite M. de Marmontel a repris la parole, et a lu une épitre en vers de dix syllabes, *sur la force et la foiblesse de l'esprit humain.* Ce morceau de poësie, qui n'a rien de neuf que la difficulté vaincue à l'égard de plusieurs systèmes de physique rendus d'une manière assez pittoresque, n'est que d'un très-faible mérite, après les discours philosophiques de M. de Voltaire.

Digitized by Google

(23 *Décembre.*) M. l'abbé du Marsais vient de mourir : il avait été jésuite, et s'était distingué alors par plusieurs poësies d'une élégance et d'un goût exquis ; il était sorti de cet ordre d'une façon assez désagréable, et il en courait de très-mauvais bruits. Il a fait depuis plusieurs autres ouvrages, entre autres l'*Analyse de Bayle*, qui a eu les honneurs de la brûlure et toutes les censures cumulées des facultés de théologie, de la Sorbonne, des évêques, etc.

(24 *Décembre.*) *Chanson de M. de Voltaire contre Pompignan.* Sur l'air : *d'un inconnu.*

Simon le Franc, qui toujours se rengorge,
Traduit en vers tout le vieux testament ;
Simon les forge durement :
Mais pour la prose, écrite horriblement,
Simon le cède à son puîné Jean-George.

(30 *Décembre.*) On a donné aujourd'hui *Turcaret.* On remarque cet évènement par rapport à la pièce de *la Confiance trahie*, supprimée avant-hier comme injurieuse aux financiers.

(31 *Décembre.*) Il court un Noël sur différens personnages de la cour, qui est très-piquant, sur l'air : *des Bourgeois de Chartres.*

De Jésus la naissance
Fit grand bruit à la cour ;
Louis en diligence
Fut trouver *Pompadour :*
Allons voir cet enfant, lui dit-il, ma mignonne.
Eh! non, dit la marquise au roi,
Qu'on l'apporte tantôt chez moi ;
Je ne vais voir personne.

Digitized by Google

Cependant la nouvelle
Gagnant de tout côté,
Le fils de la pucelle
De tous fut visité.
D'arriver des premiers, un chacun se dépêche :
Le roi, la reine et leurs enfans,
S'en vont tous chargés de présens
L'adorer dans la crèche.

Les chancéliers de France,
Car il s'en trouva deux,
Pour droit de préséance
Eurent dispute entr'eux :
C'est à moi, dit *Maupeou*, qu'est la chancellerie :
Qui pourrait me la disputer ?
On sait que j'ai pour l'acheter
Vendu ma compagnie.

Doué d'un esprit rare,
Mais mordant comme un chien,
Près des gens à simare
On aperçut *d'Ayen* :
Pourquoi donc, messeigneurs, (dit-il) entrer en lice ?
Grâce au conseil sage et prudent,
Entre vous deux tout incident
Est sauvé par un *Vice*.

Rempli de son mérite,
Entrant le nez au vent,
Choiseul parut ensuite,
Et d'un ton turbulent,
Dit sans aucun égard : Changeons cette cabane ;
Je veux culbuter tout ici ;
Je réforme le bœuf aussi,
Et je conserve l'âne.

Digitized by Google

En sa simple manière,
Joseph dit à *Praslin :*
Défendez ma chaumière
Contre votre cousin.
Au moins, de son projet que l'effet se retarde
Songez que je suis étranger,
Et que devant me protéger,
La chose vous regarde.

Praslin dit : Toute affaire
Est de l'hébreu pour moi ;
Ils m'ont au ministère
Mis sans savoir pourquoi ;
Ainsi je n'y fais rien que porter la parole :
Le duc et sa sœur règlent tout ;
Mais d'elle nous viendrez à bout
Avec quelques pistoles.

Ne se sentant pas d'aise,
Bertin dit en entrant :
Qu'on me donne une chaise,
Je veux bercer l'enfant.
Je suis ministre en pied, mais je n'ai rien à faire ;
Et pour occuper mon loisir,
Seigneur, je compte vous offrir
Mon petit ministère.

N'ayant de confiance
Qu'au poupon nouveau-né,
De Laverdy s'avance,
D'un air tout consterné,
Disant puisque d'un mot vous levez tout obstacle,
Jésus, je me livre à vos soins,
Pour subvenir à nos besoins,
Il me faut un miracle.

Digitized by Google

Courtisan sans bassesse,
Citoyen vertueux,
D'Estrées fendit la presse,
Et dit au roi des cieux :
Veillez sur ma patrie, elle m'est toujours chère
Au conseil, sans ménager rien,
Tous mes avis tendent au bien ;
Mais on ne les suit guère.

Nivernois prit sa place,
Apportant deux bouquets
De lauriers du Parnasse,
D'olives de la paix ;
Puis d'un air gracieux à Jésus il les donne.
L'enfant dit : Je reçois ce don,
Mais pour en orner votre front
D'une double couronne.

Dans un coin de l'étable,
Entendant du débat,
Quelque homme charitable
Vint mettre le holà :
C'était *le Beaufremont*, venu de sa province,
Pressant un page à Melchior,
Qui refusait cent louis d'or
De cet aimable prince.

En coudoyant la foule,
Le marquis *de Puysieux*
A grand'peine se coule
Auprès du fils de Dieu.
Pour regarder l'enfant ayant mis ses lunettes,
Enfin, dit-il, je vois le cas :
Pourtant la nouvelle n'est pas
Mise dans ma gazette.

Digitized by Google

Richelieu, plein de grâce,
Apportait au poupon
Des vers dignes d'Horace,
Et du miel de Mahon.
Enchanté de le voir, à l'entendre on s'apprête ;
Mais voyant Marie, à l'instant
Il laisse-là son compliment
Pour lui conter fleurette.

Lugeac, pour toute antienne,
Dit d'un ton impudent :
Faut à la prussienne
Élever cet enfant :
Il aura comme moi le cœur impitoyable.
Joseph dit, en bouchant son nez :
Mon beau seigneur, quand vous parlez,
Vous infectez l'étable.

Écumant de colère,
Lugeac vit en sortant
L'amour du militaire,
Monteynard et *Brehan*,
Avec eux *Talaru* se tenait à l'entrée :
Approchez-vous, leur dit Jésus ;
Vous serez toujours bien venus,
Ici comme à l'armée.

Un certain *Surlaville*,
Espèce de commis,
Se trouvant à la file,
D'un air bas et soumis,
Dit : Jésus, vous voilà dans un pauvre équipage ;
Mais je suis né plus indigent,
J'ai fait fortune sans talent :
Jésus, prenez courage.

Digitized by Google

Un homme d'importance,
C'était mons *Dubois*,
Fort bouffi d'impudence,
Dit en haussant la voix :
De ma visite ici, seigneur, tenez-moi compte,
Car à ma porte plus d'un grand
Vient se morfondre en attendant,
Sans en rougir de honte.

Du fond de la masure
On voit dans le lointain
Une courte figure ;
C'était *St. Florentin.*
Il me fait, dit Joseph, une peur effroyable.
Dans ses mains je vois un paquet ;
C'est quelque lettre de cachet
Pour sortir de l'étable.

Sur son abord sinistre
On ne se trompait pas.
Je viens, dit le ministre,
Pour un très-fâcheux cas :
La cour vous a donné l'Egypte pour retraite.
Au roi cet exil a déplu ;
Mais la marquise l'a voulu :
Sa volonté soit faite.

Digitized by Google

(1764.)

(18 *Janvier.*) LA littérature a perdu un poëte qui s'était distingué par sa méchanceté et par quelques ouvrages lyriques d'un genre supérieur. Chacun répond, c'est le poëte Roi. Accablé d'infirmités, il s'était retiré dans la solitude depuis quelques années; il y vivait dans une obscurité où il est mort.

(4 *Février* 1764.) M. Thomas, qui avait été si accueilli par M. le duc de Praslin, vient d'essuyer la disgrâce inévitable à tous ceux qui veulent être honnêtes à la cour; cette religion de perfidies et d'horreurs. On lui a su très-mauvais gré de n'avoir point postulé la place, vacante à l'académie, qu'a obtenue M. de Marmontel : malgré toutes les insinuations, les instances, les ordres qu'il a reçus là-dessus; malgré la certitude d'être promu, il s'est constamment refusé à supplanter son ami et son maître en littérature. En conséquence, M. le duc de Praslin vient de lui ôter la place de secrétaire intime.

(19 *Février.*) *Interdumque bonus dormitat Homerus!* Voici des vers que M. l'abbé de Voisenon a faits pour son ami Caillaud : ils sont d'une plaisanterie et d'un ridicule à perpétuer. La pièce est adressée à M. de Marigny : on y demande une place pour la sœur de ce comédien, marchande, obligée de quitter sa demeure sur un pont dans le tems de l'inondation.

Protecteur des beaux arts, et de leur gloire antique,
Daignez être le mien dans ce triste moment;

Digitized by Google

Je vois tomber ma sœur dans le débordement,
Et pour lors adieu la boutique.
Sa réputation, dont le vernis est beau,
Est tout prêt d'aller à veau l'eau.
Je ne puis soutenir cette cruelle idée;
Et son mari deviendra fou
De voir sa femme débordée,
Ne pouvant garantir son plus petit bijou;
Vous pouvez la sauver de ce danger terrible:
Trouvez-lui quelque coin dans le palais des rois.
Nous consentirions même à monter sur les toits
Pour publier le trait de votre âme sensible:
Le sentiment augmentera ma voix,
Mes accens seront des offrandes,
Et j'obtendrai des dieux que sous vos loix
Vous ayez en détail tout le corps des marchandes.

(8 *Mars* 1764.) ***Blanche et Guiscard***, tragédie de M. Saurin, après avoir ennuyé la scène pendant quelque tems, est actuellement imprimée. L'auteur ne dissimule pas l'obligation qu'il a à Mlle. Clairon: c'est le pivot sur lequel roulent aujourd'hui toutes nos pièces modernes. Pour mieux célébrer cette héroïne, M Saurin, en lui envoyant un exemplaire de sa pièce, lui a adressé le quatrain suivant:

Ce drame est ton triomphe, ô sublime Clairon!
Blanche doit à ton art les larmes qu'on lui donne;
Et j'obtiens à peine un fleuron,
Quand tu remportes la couronne.

(30 *Mars.*) Vers à M. Bernard sur son opéra de ***Castor et Pollux***, par le M. V.***:

Digitized by Google

Les deux jumeaux de la fable
Font le charme de Paris ;
Ils retirent tout leur prix
Des vers d'une muse aimable :
Elle avait chanté l'Amour,
Son ivresse et son délire,
De la beauté qui soupire,
Les plaisirs et le retour.
L'amitié monte la lyre,
Elle donne un nouveau tour
Aux transports qu'elle respire ;
Elle chante, et tour-à-tour,
Les éprouve et les inspire.

(11 *Avril* 1764.) On répand, depuis quelques jours, une plaisanterie assez plate; elle a pour titre *Décalogue du Dieu du Goût* : on la peut juger d'un partisan du sieur Palissot.

I. Au Dieu du goût immoleras
Tous les écrits de *Pompignan*.
II. Chaque jour tu déchireras
Trois feuillets de l'abbé *le Blanc*.
III. De *Montesquieu* ne médiras,
Ni de *Voltaire* aucunement.
IV. L'ami des sots point ne seras,
De fait ni de consentement.
V. La *Dunciade* tu liras,
Tous les matins dévotement.
VI. *Marmontel* le soir tu prendras,
Afin de dormir longuement.
VII. *Diderot* tu n'acheteras,
Si ne veux perdre ton argent.
VIII. *Dorat* en tous lieux honniras,

Digitized by Google

Et *Colardeau* pareillement.
IX. *Le Mierre* aussi tu siffleras,
A tout le moins une fois l'an,
X. L'ami *Fréron* n'applaudiras,
Qu'à l'*écossaise* seulement.

(15 *Avril.*) Ce soir est morte madame la marquise de Pompadour. La protection éclatante dont elle avait honoré les lettres, le goût qu'elle avait pour les arts, ne permettent point de passer sous silence un si triste évènement. Cette femme philosophe a vu approcher ce dernier terme avec la constance d'une héroïne. Peu d'heures avant sa mort, le curé de la Magdelaine, sa paroisse à Paris, étant venu la voir, comme il prenait congé d'elle: *un moment*, lui dit la moribonde, *nous nous en irons ensemble.*

(18 *Avril.*) On doit bien s'attendre que le tombeau de madame de Pompadour sera un objet d'hommages et de satires. L'épitaphe suivante remplit l'un et l'autre objet; on la feint écrite au bas de son buste; à côté sont l'Hymen et l'Amour en larmes, avec leurs flambeaux renversés :

Ci-gît d'Étiole Pompadour,
Qui charmait la ville et la cour,
Femme infidèle, et maîtresse accomplie :
L'Hymen et l'Amour n'ont pas tort,
Le premier de pleurer sa vie,
Le second de pleurer sa mort.

(22 *Avril.*) Aujourd'hui, jour de Pâque, s'est passé à Versailles une scène dont le concours des circonstances fait une singularité piquante. La manie du jour

Digitized by Google

est de faire tout à la grecque. L'abbé *Torné*, chanoine d'Orléans, qui a prêché tout le carême devant le roi, ayant oublié de faire le signe de la croix, S. M. s'est retourné du côté du duc d'Ayen, son capitaine des gardes, et lui en a témoigné sa surprise : *Vous verrez Sire*, répond le plaisant, *que c'est un sermon à la Grecque.* L'orateur en effet commence : *Les Grecs et les Romains.* Le roi ne put tenir son envie de rire, et le prédicateur déconcerté, s'est ressenti pendant tout son discours de cette plaisanterie.

(31 *Mai.*) Il court des vers qu'on peut regarder comme une énigme, et qui n'ont quelque sens que par leur malignité : ils roulent sur des anecdotes scandaleuses, vraies ou fausses, mais connues à la cour, où l'on croit tout, parce qu'on s'y sent capable de tout.

Après avoir détruit l'autel de Ganimède,
Vénus a quitté l'horizon :
A tes malheurs encor, France, il faut un remède :
Chasse Jupiter et Junon.

(11 *Juillet.*) On lit dans la gazette littéraire, n°. 23, un détail très-circonstancié et curieux sur l'académie des arcades. Elle fut fondée à Rome en 1690, dans la forme d'une république démocratique. Ses membres prennent des noms de bergers. Cette société aujourd'hui subdivisée en presqu'autant de colonies qu'il y a de villes en Italie, a été long-tems errante ; mais depuis 1707 François-Marie Ruspoli, prince de Cerveterie, les fixa sur le mont Aventin, où il fit construire pour leurs assemblées générales un très-bel édifice en forme d'amphithéâtre.

Digitized by Google

Le but de cette société était dans l'origine de purger la littérature et sur-tout la poésie italienne des absurdités et des extravagances qui depuis un siècle la défiguraient ; elle n'a malheureusement guère servi qu'à perpétuer le goût des frivolités. Les membres de cette académie ont donné dans tous les excès qu'ils devaient réprimer.

(10 *Août* 1764.) On trouve le trait suivant dans le *London Chronic*, *July*, « Il vient de paraître en France un » ouvrage intitulé l'*Homme de lettres*, par le savant » M. Garnier. Cet écrivain définit l'homme de lettres » *celui dont le principal emploi consiste à cultiver son* » *esprit par l'étude, afin de se rendre meilleur et plus* » *utile à la société.* Nous ne savons pas à quel point cette » définition peut être juste en France ; mais en Angle- » terre on pourrait, à quelques exceptions près, pren- » dre le revers de la proposition, et définir l'homme » de lettres, *celui dont le principal emploi consiste à* » *abuser des fruits de l'étude pour gagner de l'argent* » *et corrompre ou égarer la société.* » Il est malheureux qu'une triste expérience nous fasse, à quelques exceptions près, aussi voir la même chose en France.

(18 *Août.*) L'académie française a décerné le prix de poésie de cette année à M. de Chamfort, auteur de *la jeune Indienne.* Le sujet de sa pièce est ; *Épître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils.* C'est au jour de Saint-Louis que se fera la cérémonie. Différentes pièces ont mérité des *accessit*, et tout concourt à prouver à l'académie qu'elle a très-bien fait de laisser aux poëtes une carrière libre pour choisir les sujets.

(24 *Août.*) L'académie française a tenu aujourd'hui

Digitized by Google

sa séance publique pour la distribution du prix : on savait d'avance que M. de Chamfort l'obtiendrait. Quatre pièces ont eu l'*accessit*. M. de Marmontel en a fait lecture. La première est de M. Prieur, avocat : elle est adressée à un commerçant, qu'on suppose vouloir acheter des lettres de noblesse. Elle contient de très-belles choses, et a paru au gré des spectateurs emporter la préférence sur celle couronnée. La seconde, de M. Gaillard, de l'académie des belles-lettres, est : *La nécessité d'aimer*. Ce sujet a plu à toute l'assemblée ; on a trouvé que l'auteur ne l'avait qu'effleuré trop vaguement. Malgré tout l'onctueux qu'il prête, il paraît traité d'un ton sec et didactique. La troisième est une *Épître à Quintus*, sur l'insensibilité des praticiens, par M. Desfontaines. La quatrième est de M. Chabanon, *sur la poésie et la philosophie*. Il l'a fait imprimer avec d'autres pièces, dont nous nous réservons de parler.

M. de Marmontel a encore lu l'extrait de diverses pièces où il s'est trouvé des beautés : *Epîtres aux grands*, de M. Vallier, colonel d'infanterie ; *Epître sur l'effet des passions*, d'un anonyme. Tout le monde a remarqué ces vers caustiques ; il combat le système de M. Helvétius qui attribue l'essor des grands talens à l'*ennui*.

L'ennui n'inspira point Platon,
N'a point produit Archimède et Milton,
Et ce n'est pas dans le siècle où nous sommes,
Faute d'ennui qu'on manque de grands hommes.

Enfin un poëme *sur la navigation*.

(12 *Septembre* 1764.) Rameau, sans contredit un des plus célèbres musiciens de l'Europe, et le père de l'école

Digitized by Google

française, est mort aujourd'hui d'une fièvre putride, accompagnée de scorbut. Il avait 83 ans. Le roi lui avait accordé des lettres de noblesse pour le mettre en état d'être reçu chevalier de Saint-Michel; mais il était si avare qu'il n'avait pas voulu les faire enregistrer, et se constituer en une dépense qui lui tenait plus à cœur que la noblesse. Il est mort avec fermeté. Différens prêtres n'ayant pu en rien tirer, M. le curé de Saint-Eustache s'y est présenté, a péroré long-tems, au point que le malade ennuyé, s'est écrié avec fureur : *Que diable venez-vous me chanter-là, M. le curé? vous avez la voix fausse.*

(18 *Septembre.*) Mlle. du Miré, de l'opéra, plus célèbre courtisane que bonne danseuse, vient d'enterrer son amant. Les plaisans de Paris, qui rient de tout, lui ont fait l'épitaphe suivante, qu'on suppose gravée en musique sur son tombeau.

MI RE LA MI LA.

(27 *Septembre.*) M. de Voltaire, suivant son usage, persifle le public et désavoue le *Dictionnaire philosophique.* Voici une anecdote à ce sujet, que nous tenons du sieur Cramer, son imprimeur à Genève, et qui est à Paris.

Il nous a conté qu'il avait écrit, il y a quelque tems, une lettre à M. de Voltaire, dans laquelle, en lui rendant compte de ce nouveau livre, dont on parlait à Paris, fort scandaleux, fort connu, fort couru et très-bien fait, au dire des connaisseurs, il ajoutait qu'on le lui attribuait, qu'il le priait en conséquence de vouloir bien lui en envoyer un exemplaire.

Digitized by Google

M. de Voltaire lui a répondu qu'il avait, ainsi que lui, oui parler de ce *Dictionnaire philosophique;* qu'il ne l'avait pas lu, mais qu'il desirait, ainsi que M. Cramer, très-ardemment l'avoir en sa possession; qu'il lui demandait en grâce de lui en procurer la lecture, dès que ce livre tomberait entre ses mains.

M. Cramer a riposté à M. de Voltaire, qu'il avait fait voir sa lettre à tout le monde, suivant ses intentions qu'il présumait, quoiqu'il ne lui eût pas ordonné : qu'actuellement que la farce était jouée, il le suppliait de nouveau très-instamment de lui envoyer un exemplaire de cet ouvrage.

(30 *Septembre.*) On vient d'imprimer en Hollande un manuscrit que les curieux s'étaient procuré à grands frais : c'est la *Confession du curé d'Etrepagny*. Voici l'anecdote. Jean Messier, curé d'Etrepagny et de Buf en Champagne, mort en 1723, âgé de cinquante-cinq ans, laissa trois copies de sa main d'un ouvrage contenant ses sentimens sur la religion. Sur le *verso* d'un papier qui servait d'enveloppe, était écrit : *J'ai vu et connu les abus, les erreurs, les vanités, les folies et les méchancetés des hommes; je les ai haïs et détestés : je n'ai osé le dire pendant ma vie; je le dirai au moins en mourant et après ma mort. C'est afin qu'on le sache que j'ai écrit le présent mémoire, afin qu'il puisse servir de témoignage à la vérité à tous ceux qui le liront.*

Ce curé était de fort bonnes mœurs; il ne lisait que la bible, quelques pères et des philosophes. On croit qu'il s'est laissé mourir de faim, n'ayant rien voulu prendre sur la fin de sa vie.

Digitized by Google

On a trouvé dans ses papiers en imprimé *le Traité sur l'existence de Dieu et sur ses attributs*, par M de Fénélon ; et *les Réflexions du Père Tournemine, jésuite, sur l'athéisme* ; et en marge il y a des notes et des réponses signées de sa main.

Il avait écrit deux lettres aux curés de son voisinage, pour leur faire part de ses sentimens. Il leur déclare qu'il a consigné au greffe de Sainte-Menehould, justice de sa paroisse, une copie de son écrit, mais qu'il craint qu'on ne le supprime, suivant le mauvais usage établi d'empêcher que les peuples ne soient instruits et ne connaissent la vérité.

Un jour qu'il se trouvait à Paris, dans une compagnie où l'on parlait du nouveau *Traité de la religion*, fait par l'abbé Houtteville, un jeune libertin ayant voulu plaisanter : *Monsieur*, lui dit le curé d'un ton sévère, *il est fort aisé de tourner la religion en ridicule, mais il faut beaucoup plus d'esprit pour la défendre.*

Il était fort ardent pour la justice. Le seigneur de sa paroisse ayant un jour maltraité des paysans, il refusa de prier Dieu pour lui, suivant l'usage. Ce seigneur en ayant porté ses plaintes à M. de Mailly, archevêque de Rheims, celui-ci le réprimanda et l'obligea de le faire. Il le fit, en déclarant à ses paroissiens par quel ordre, et en priant le Seigneur de convertir ces riches au cœur dur (désignant son archevêque et son seigneur), et de leur donner l'humanité dont ils avaient besoin.

(6 *Octobre.*) M. l'archevêque étant à Conflans depuis quelques jours, à l'occasion d'une humeur fistuleuse dont on le croit atteint au podex ; les plaisans ont fait

Digitized by Google

l'épigramme suivante. On s'adresse à Moreau, son chirurgien.

Moreau, quelle est ta gloire et ta vocation ?
Le ciel t'a réservé pour cette occasion :
Il anime ton zèle et ton patriotisme ;
Par toi s'opérera ce grand évènement,
Ton bras sappera sourdement
Le fondement du fanatisme.

(12 *Octobre.*) M. Rochon de Chabannes vient de faire un bouquet poétique dans une espèce neuve et agréable ; il est adressé à Madame ***.

Lise, je t'offre un cœur au beau jour de ta fête,
Dont tu vas dédaigner la frivole conquête.
C'est un jeune inconstant, un papillon léger,
Qui d'objets en objets se plaît à voltiger.
J'aime d'abord une femme fort sage,
Mais vertueuse avec aménité,
Qui ne sait pas de cette qualité
Se targuer trop, ainsi que c'est l'usage.
Comme à voir cependant de ces femmes de bien,
Un amoureux n'avance rien,
Je vais lorgnant une beauté piquante,
Dont la vivacité m'enchante,
Qui raisonne à ravir, déraisonne encor mieux,
Et déride mon front par maints propos joyeux.
Euterpe au même instant lui ravit la victoire ;
Je ne puis résister aux chants les plus flatteurs ;
J'entends sous ses doigts créateurs
Résonner la corde et l'ivoire :
Comme sa voix se marie à leurs sons !

Digitized by Google

Quelle douceur! quelle justesse!
Arrête, aimable enchanteresse;
Mon cœur se trouble à tes chansons.
Que dis-je? un autre objet vient le rendre infidèle;
C'est toi, digne fille d'Appelle!
Que fais-tu? quel mortel anime ton pinceau?
Ah! si j'étais l'amant dont ton âme est remplie,
Et qu'Amour m'eût caché derrière le tableau,
Que promptement écartant la copie,
Tu verrais, enivré des transports les plus doux,
L'original tomber à tes genoux.
Mais non, ne me crois point: Terpsicore s'avance;
Les Grâces et l'Amour accompagnent ses pas.
La vois-tu qui marche et qui danse?
Adieu, bon soir, je vole dans ses bras.
Voilà les trahisons que je te fais sans cesse,
Et toutefois je suis des plus constans;
Tous ces objets de ma tendresse,
Ce n'est que toi sous des noms différens

(15 *Octobre.*) *Vers à M. le duc d'Aiguillon*:

Couvert de farine et de gloire,
De St. Cast héros trop fameux,
Sois plus modeste en ta victoire:
On peut d'un souffle dangereux
Te les enlever toutes deux.

(23 *Novembre* 1764.) M. de la Harpe, auteur de *Warwick* et de *Timoléon*, quoique très-jeune, vient de se marier; il a épousé la fille du café où il avait un logement. C'est une jeune personne très-jolie, très-honnête, très-modeste, et qui était grosse de plusieurs mois de ce poète fécond. Il paraît que les muses ont fait les

Digitized by Google

frais les plus considérables de cet hymen, les deux conjoints n'ont rien du tout.

(27 *Décembre* 1764.) La nouvelle édition du *Dictionnaire philosophique portatif*, attribuée à M. de Voltaire, paraît enrichie de huit articles nouveaux, et de plusieurs changemens dans les anciens. Quoique proscrit presque par-tout, et même en Hollande, c'est delà qu'il nous arrive.

Nous citerons à ce propos une anecdote relative à ce livre. Au mois de septembre dernier, MM. de l'académie des belles-lettres ayant été présenter au roi leur nouveau volume..... *Eh bien!* (dit le roi au président Hénault, chef de la députation) *voilà votre ami qui fait des siennes.* Le dictionnaire venait de paraître. *Le malheureux*, dit le président à ses confrères, *il travaillait dans ce moment même à revenir en France.* C'est ce qui a donné lieu au désaveu envoyé par M. de Voltaire à l'académie française, que personne n'a cru.

Digitized by Google

(1765.)

(13 *Janvier.*) DANS le grand nombre de chansons, pasquinades, bons mots, plaisanteries de toute espèce, auxquelles M. de Laverdy est en butte, on distingue l'épigramme suivante : elle est relative à une anecdote qu'il faut savoir.

M. le contrôleur-général ayant indiqué un jour et une heure d'audience pour les receveurs-généraux, au commencement de cette année, il les fit entrer et les reçut en bonnet de nuit et en habit noir. M. d'Ormesson, intendant des finances, était à la tête :

Sait-on pourquoi le contrôleur pédant,
Ces jours derniers, avec un ris mordant,
En bonnets gras, du col montrant la nuque,
Admit chez lui les publicains jaloux ?
C'est qu'il voulait leur faire voir à tous
Qu'il n'était pas une tête à perruque.

(15 *Janvier.*) On annonce un fameux médaillon, que Garrick a fait frapper pour Mlle. Clairon. Les flatteurs ont déjà fait les vers suivans :

Sur l'inimitable Clairon,
On va frapper, dit-on,
Un médaillon.
Mais quelqu'éclat qui l'environne,
Si beau qu'il soit, si précieux,

Digitized by Google

Il ne sera jamais aussi cher à nos yeux
Que l'est aujourd'hui sa personne.

Un caustique a fait la parodie suivante :

De la fameuse Frétillon,
A bon marché se va vendre le médaillon :
Mais à quelque prix qu'on le donne,
Fût-ce pour douze sous, fût-ce même pour un,
On ne pourra jamais le rendre aussi commun
Que le fut jadis sa personne.

(23 *Janvier*.) Nous allons insérer ici un madrigal de M. Favart à Mll. Arnould, parce qu'il nous a paru d'un genre particulier, et que, s'il est véritablement de lui, il justifierait ses partisans, qui soutiennent opiniâtrément qu'il est capable des choses les plus délicates, en réponse à l'avis de ceux qui lui refusent d'être auteur d'*Annette et Lubin*, de *l'Anglais à Bordeaux*, et autres ouvrages d'un sentiment très-exquis.

A Mlle. Arnould.

Pourquoi, divine enchanteresse,
Me troubles-tu par tes accens ?
Tu me fais sentir une ivresse
Qui ne va pas jusqu'à tes sens :
Peut-être que dans ma jeunesse
Mon bonheur eût été le tien !
Je t'aime, et le tems ne me laisse
Que le desir.... Desir n'est rien.
Tais-toi.... mais non... chantes encore :
Qu'avec tes sons voluptueux
Mon reste d'âme s'évapore,
Et je me croirai trop heureux.

Digitized by Google

(10 *Février* 1765.) Il y a quatorze ans que M. Garrick, le plus grand acteur du théâtre de Londres, vint passer quelques jours à Paris : il vit jouer Mlle. Clairon, et il reconnut ce qu'elle devait être un jour. Il vient de faire faire un dessin par M. Gravelot, dans lequel Mlle. Clairon est représentée avec tous les attributs de la tragédie : un de ses bras s'appuie sur une pile de livres : on y lit : Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire, etc. ; Melpomène est à côté qui la couronne. Dans le haut du dessin ont lit ces mots : *Prophétie accomplie*, et ces quatre vers au bas :

J'ai prédit que Clairon illustrerait la scène,
Et mon esprit n'a point été déçu :
Elle a couronné Melpomène,
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

Ces vers sont de M. Garrick.

Les enthousiastes de Mlle. Clairon ont saisi avec avidité cette occasion de la célébrer : on a institué l'*Ordre du Médaillon*, et l'on a frappé des médailles représentant ce portrait, dont ils se sont décorés.

(11 *Février.*) M. le Normand d'Estioles, ayant épousé, depuis quelque tems, une fille d'opéra, dont il avait fait sa maîtresse, appelée Mlle. Rem ; de fort mauvais plaisans ont ainsi joué sur le mot :

Pour réparer *Miseriam*
Que Pompadour laisse à la France,
Son mari, plein de conscience,
Vient d'épouser *Rem publicam.*

(20 *Février.*) M. de Voltaire s'étant excusé dans

Digitized by Google

une *Epître à M. le chevalier de Boufflers* sur sa vieillesse, et sur le danger d'écrire encore dans un pareil âge, finit ainsi :

C'est à vous, ô jeune Boufflers !
A vous, dont notre Suisse admire
Le crayon, la prose et les vers,
Et les petits contes pour rire ;
C'est à vous de chanter Thémire,
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin.

Réponse de M. le chevalier de Boufflers.

Je fus dans mon printems guidé par la folie,
Dupe de mes desirs et bourreau de mes sens;
Mais s'il en était encor tems,
Je voudrais bien changer de vie.
Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis,
Convertissez-moi, je vous prie :
Vous en avez tant pervertis !
Sur mes fautes je suis sincère,
Et j'aime presqu'autant les dire que les faire.
Je demande grâce aux Amours :
Vingt beautés à la fois trahies,
Et toutes assez bien servies ;
En beaux momens, hélas! ont changé mes beaux jours.
J'aimais alors toutes les femmes :
Toujours brûlé de feux nouveaux,
Je prétendais d'Hercule égaler les travaux ;
Et sans cesse auprès de ces dames
Être l'heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux,

Digitized by Google

Je regrette les airs que j'ai faits pour les belles,
Je regrette vingt bons chevaux
Que, courant par monts et par vaux,
J'ai, comme moi, crevé pour elles ;
Et je regrette encor bien plus
Ces utiles momens qu'en courant j'ai perdus.
Les neufs Muses ne suivent guère
Ceux qui suivent l'Amour. Dans ce métier galant,
Le corps est bientôt vieux, l'esprit long-tems enfant.
Mon esprit et mon corps, chacun pour son affaire,
Viennent chez vous sans compliment :
L'esprit, pour se former, le corps, pour se refaire.
Je viens dans ce château voir mon oncle et mon père.
Jadis les chevaliers errans,
Sur terre après avoir long-tems cherché fortune,
Allaient retrouver dans la lune
Un petit flacon de bon sens :
Moi, je vous en demande une bouteille entière ;
Car Dieu mit en dépôt chez vous
L'esprit dont il priva tous les sots de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

(7 *Mars* 1765.) *Le Siège de Calais* continue à faire l'engouement de la cour et de la ville. Il n'est dans les talons rouges que le comte d'Ayen qui ait le courage de se déclarer, et de larder la pièce de tous les sarcasmes que lui présentent les circonstances. On lui reprochait ces jours-ci, cet acharnement contre ce monument patriotique : *Vous n'êtes donc pas bon Français*, lui disait-on ? *Bon Français ! à Dieu ne plaise*, s'écria-t-il, *que je ne le fusse pas meilleur que les vers de la pièce !* En effet, elle est barbarement écrite.

(14 *Mars.*) Entre les différens vers faits à l'honneur

Digitized by Google

de M. de Belloy, on a distingué le madrigal suivant, ou plutôt l'épigramme suivante :

Belloy nous donne un siège, il en mérite un autre :
Graves académiciens,
Faites-lui partager le vôtre,
Où tant de bonnes gens sont assis pour des riens

(1er. *Avril* 1765.) On peut se rappeler les vers du chevalier de Boufflers, insérés au 20 février dernier. M. le comte de Choiseul la Beaume ayant réprimandé ce jeune seigneur au nom des dames de Lorraine, voici les vers qu'il a répandus :

Je le connais trop bien ce dangereux amour ;
Dès mes plus jeunes ans il reçut mon hommage :
Il n'est le plus souvent que l'ouvrage d'un jour ;
Mais un jour ne peut pas détruire son ouvrage.
J'ai goûté ses douceurs et j'ai senti ses coups :
Je sais qu'il se nourrit de plaisirs et de larmes.
Vous ne connaissiez que ses charmes ;
Ah! je le connais mieux que vous ;
Las des mépris, des inconstances,
Dont furent payés tous mes soins,
Je cherchai d'autres jouissances
Moins pures, il est vrai, mais qui me coûtaient moins.
J'eus recours, je l'avoue, à ces beautés faciles
Qui veulent de l'argent, et non pas des soupirs ;
Elles ont essuyé, courtisanes habiles,
Les larmes de l'amour par la main des plaisirs.
A l'amant qui leur plaît, ces belles,
Pour ne les violer, ne font pas de sermens.
Que de femmes, hélas! devraient faire comme elles,
Pour ne point tromper leurs amans.

Digitized by Google

Voilà les vingt beautés que j'ai si fort trahies,
Et qui me l'ont si bien rendu ;
Voilà les Iris, les Sylvies,
Au nom de qui, Choiseul, vous m'avez répondu :
Soyez leur chevalier ; elles doivent vous rendre
Bien des faveurs pour ce bienfait ;
Mais elles trouveront que vous auriez mieux fait
De les bien attaquer, que de les mal défendre.

(10 *Avril.*) M. le comte de Lauraguais et Mlle. Arnould sont deux personnages trop intéressans dans le monde littéraire, pour ne pas rassembler avec empressement tout ce qui a rapport à eux. Depuis quelque tems, il a débuté à l'opéra une danseuse fort bien tournée, nommé Mlle. *Robbe* ; elle a donné dans les yeux de M. Lauraguais, qui n'a pu s'empêcher de témoigner à Mlle. Arnould l'impression qu'il avait éprouvée de cette danseuse. Celle-ci a reçu cette confidence avec la même philosophie que l'amant la faisait ; elle prit sur elle de suivre la passion nouvelle de M. Lauraguais, et d'en apprendre les progrès de sa propre bouche. Un jour qu'elle lui demandait où il en était, il ne put s'empêcher de lui témoigner qu'il était désolé de voir toujours chez sa nouvelle divinité un certain chevalier de Malte, qui l'offusquoit fort : « Un chevalier de Malte ! » s'écrie Mlle. Arnould : vous avez bien raison, M. le » comte, de craindre cet homme-là. *Il y est pour* » *chasser les infidèles.* »

(14 *Avril.*) M. Diderot s'étant trouvé obligé de vendre sa bibliothèque pour des dispositions de famille, cette nouvelle s'est répandue chez l'étranger. On en a parlé à l'impératrice des Russies ; et cette princesse vient

Digitized by Google

de faire écrire une lettre très-flatteuse à notre philosophe ; elle lui marque qu'instruite des raisons qui le font défaire de ses livres et du prix qu'ils valent, elle desire les acheter ; qu'en conséquence elle a donné ordre qu'on lui comptât une somme de 15,000 liv. qu'on lui a assuré valoir cette acquisition, et 1000 liv. en outre en forme de gratification, dont elle prétend qu'il jouisse tous les ans ; S. M. I. ajoute qu'elle ne veut point le priver d'un dépôt aussi précieux et aussi utile ; qu'elle le prie de garder cette bibliothèque jusqu'à ce qu'elle la lui fasse demander.

(15 *Avril.*) Il s'est passé aujourd'hui, à la comédie française, une scène dont il n'y a pas encore eu d'exemple depuis l'institution du théâtre. Les comédiens, instruits de la certitude de l'ordre du roi pour faire jouer Dubois (1), n'ont pas voulu en avoir le démenti ; et le complot s'étant formé chez Mlle. Clairon, de ne pas jouer, il s'est exécuté de la façon suivante. Tout étant disposé, sur les quatre heures et demie est arrivé le Kain ; il a demandé aux semainiers qui jouerait le rôle de *Manni* ? « C'est Dubois, lui a-t-on répondu, suivant l'ordre du roi. Cela étant, a-t-il répliqué, voilà » mon rôle. » et il s'en est allé. Molé est venu ensuite, qui a fait la même chose. Brizard et d'Auberval ont suivi les traces de ces mutins. Enfin est entrée l'auguste

(1) Dubois avait été expulsé de la comédie pour n'avoir pas voulu payer un chirurgien qui l'avait guéri d'une maladie honteuse. Sa fille était parvenue à obtenir un ordre pour l'y faire rentrer.

Digitized by Google

Clairon, sortant de son lit, assurant qu'elle était toute malade, mais qu'elle savait ce qu'elle devait au public, et qu'elle mourrait plutôt sur le théâtre que de lui manquer. « Qui fait le rôle de *Manni*? » a-t-elle demandé : ensuite, sur la réponse que c'était Dubois, elle s'est trouvée mal, et est retournée se mettre au lit. Grand embarras dans le reste de la troupe : point de gentilhomme de la chambre. L'heure s'approche. On consulte M. de Biron, qui se trouve là par hasard. On convient de donner *le Joueur*, au lieu du *Siège de Calais*, et de glisser cette annonce à la suite du compliment. Cependant la nouvelle avait transpiré et faisait l'entretien du parterre. On s'arrête à la vu du complimenteur, homme de mine piètre et mesquine, le sieur Bourette; il annonce sa mission, et déclare que la défection de quelques acteurs les met dans le cas de substituer *le Joueur* au *Siège de Calais*. A l'instant, des huées, des sifflets; le mot de *Calais* se répète de tous les endroits de la salle; on crie : *A l'Hôpital la Clairon : Molé, Brizard, le Kain, Dauberval au Fort-l'Evêque*. L'orateur est obligé de se retirer, et l'on met de nouveau en délibération ce qu'on fera. Cependant le tapage continuait, et la garde voulait imposer silence. M. de Biron envoie dire qu'elle se contienne et laisse le public en liberté, qui ne cessait de répéter *la Clairon à l'Hôpital, etc.* M. de Biron, consulté de nouveau par les comédiens, leur conseille d'essayer toujours d'entrer en scène; ce qui ayant été exécuté par Preville et madame Bellecourt, les cris ont redoublé. Les acteurs ne pouvant se faire entendre, rentrèrent dans la coulisse, et le spectacle ne pouvant avoir lieu, un sergent vint haranguer le

Digitized by Google

parterre de la part de M. le maréchal de Biron ; il annonça qu'on allait rendre l'argent ou les billets.

Préville et l'autre semainier, le soir même, ont été rendre compte de l'aventure à M. le lieutenant général de police, qui leur a témoigné combien il était sensible à cela, mais qu'il ne pouvait se dispenser d'exercer ses châtimens.

(16 *Avril.*) Fermentation étonnante dans Paris au sujet de cette histoire, grand comité des gentilshommes de la chambre tenu chez M. de Sartines. Le résultat est d'envoyer les coupables au Fort-l'Evêque. Brizard et Dauberval y vont aujourd'hui : Molé et le Kain se sont arrêtés à une certaine distance, et ont écrit une belle lettre, où ils rendent compte de leur conduite, et déclarent que l'honneur ne leur permet pas de jouer avec un fripon.

Mlle. Clairon reçoit des visites de la cour et de la ville, au sujet de cet évènement ; elle ne peut digérer l'affront qu'on a voulu lui faire de la mettre en face de Dubois. On rapporte à ce sujet qu'ayant interpellé quelques officiers qui faisaient cercle chez elle, et leur ayant demandé si dans leur corps ils n'en useraient pas de même? Si quelqu'un d'eux avait fait une bassesse, ce qu'ils feraient, s'ils ne le chasseraient pas? Et si, par extraordinaire, la cour voulait les forcer à garder un infâme, s'ils ne quitteraient pas tous? *Sans doute, Mademoiselle*, reprend l'un d'eux avec vivacité, *mais ce ne serait pas un jour de siège.*

(18 *Avril.*) Mlle. Clairon est au Fort-l'Evêque depuis avant-hier.

Digitized by Google

(2 *Mai* 1765.) Epigramme.

Quoi! mille francs pour ma v....e !
Disait Dubois à son frater :
Frétillon, pour beaucoup moins cher,
A fait cent tours de casserole.
Fi donc! répliqua le Keyser ;.
Sandis! c'est un exemple unique :
La belle alors de tout Paris
Était la meilleure pratique,
J'aurais dû la traiter *gratis* ;
C'était l'espoir de ma boutique.

(4 *Juin* 1765.) *Epitaphe à M. Clairault.*

Sous cette tombe gît Clairault, qui dans ses veilles
De l'univers entier mesura la grandeur :
Les cieux pour son esprit n'ayant plus de merveilles,
Il est allé contempler leur auteur.

(5 *Juillet* 1765.) La république des lettres vient de perdre M. Panard, âgé de 74 ans. Il est mort à Paris, le 13 juin dernier. On peut le regarder comme le père du vaudeville français. M. de Marmontel l'a surnommé le *La Fontaine du vaudeville*. M. Favart l'a très bien caractérisé dans ce vers heureux :

Il chansonna le vice et chanta la vertu.

Ce philosophe poëte vivait de 300 liv. de pension, que lui faisait Madame Carré de Lorme, Mad. de *** et M. de....., il avait sur-tout enrichi de ses productions le théâtre italien et encore plus l'opéra comique.

Digitized by Google

(6 *Juillet.*) On vient de donner un extrait de Bayle, en 2 volumes in-8°. Cet ouvrage, qui présente en raccourci tout le poison répandu dans les in-folio de ce savant, est prohibé avec la plus grande sévérité. On l'attribue au roi de Prusse, c'est-à-dire le projet, qui du reste ne présente qu'une exécution très-servile. La préface est la seule chose qui paraisse appartenir à l'auteur : on aurait pu même apporter plus de choses dans ce recueil, et concentrer davantage l'esprit pestiféré qu'il renferme.

(10 *Juillet.*) Le concours à l'académie française au sujet du prix d'éloquence proposé pour cette année, a été si nombreux qu'elle a compté jusqu'à 200 pièces présentées : elle en a élagué un grand nombre ; mais il en reste 14, qui toutes méritent une discussion particulière : on sait que le sujet est *l'Eloge de Descartes.*

(25 *Juillet.*) Messieurs de l'académie française ayant réduit à deux pièces les quinze qu'ils avaient jugé dignes de leur attention, se trouvant embarrassés sur la préférence à donner, et voyant une égalité parfaite, ont résolu d'en référer à M. le contrôleur général. Ce cas unique lui a été exposé. Le ministre a offert à ces MM. de suppléer au prix par une somme de deux cents écus, qu'il donnerait de sa poche. Les députés lui ont demandé la permission d'en rendre compte à leur compagnie. Il paraît qu'on eût desiré que M. de Laverdy eût voulu en parler au roi, et obtenir cette faveur de sa majesté.

(29 *Juillet.*) Vers pour mettre au bas du portrait de Mlle. Clairon, représentée en *Médée* :

Digitized by Google

Sans modèle au théâtre, et sans rivale à craindre,
Clairon sait tour-à-tour attendrir, effrayer ;
Sublime dans un art qu'elle semble créer,
On pourra l'imiter, mais qui pourra l'atteindre ?

(30 *Juillet.*) A l'occasion de la pièce de *Britannicus*, que les comédiens français ont joué depuis peu, un homme d'esprit a fait une observation judicieuse ; il prétend que Narcisse, confident du jeune prince, avait été l'auteur de la mort de Messaline, femme de Claude et mère de Britannicus : que ce fait ne pouvait être ignoré de ce dernier, et que c'est par une distraction ordinaire aux plus grands hommes, que Racine fait jouer à ce scélérat un rôle qu'il ne pouvait plus faire d'après un fait aussi historique ; qu'on répugne à lui entendre dire par le prince : *Je fais vœu de ne croire que toi.* Cette remarque est d'autant plus singulière, que depuis plus de 80 ans que cette tragédie est au théâtre, personne ne l'a faite.

(3 *Août* 1765.) L'académie française a décidé aujourd'hui qu'il ne lui convenait point d'accepter aucun don de particulier, fût-il ministre. En conséquence elle s'est refusée à la générosité de M. de Laverdy, et elle a arrêté que la médaille d'or de 600 liv. serait divisée en deux de 300 liv. chacune, pour être partagée entre les deux concurrens d'égale force, M. Thomas et M. Gaillard.

(4 *Août.*) M. le Dauphin ayant commandé son régiment de dragons à la revue qui en a été faite, il voulut souper au camp. Un auteur profita de cette circonstance pour exercer ses talens grivois ; il composa une

Digitized by Google

chanson qu'il fit chanter ce jour-là par un dragon dauphin, et qui fut ensuite répétée au souper de Mesdames. La louange naïve qu'elle renferme, rendue aussi grossièrement, en devient plus piquante et plus naturelle. On attribue cette galanterie à M. Collé, auteur de l'*Epître à l'hymen*. En voici un couplet pour échantillon :

Ma foi v'là qu'est arrangé,
Grand merci not' capitaine,
Reprenez votre congé,
L'métiẽr n'a plus rien qui nous gêne.
J'ai vu Louis et ses enfans,
J' veux mourir pour ces honnêtes gens. (*Bis.*)

(6 *Août.*) M. Laujon, déjà connu avantageusement dans le genre lyrique, semblait se reposer à l'ombre, non de ses lauriers, mais de ses myrtes ; il vient de se réveiller, et l'on a fait déjà quelques répétitions d'un opéra en trois actes de sa façon, qui doit être exécuté à Fontainebleau : il se nomme *Sylvie*. C'est une traduction de l'*Amynte* du Tasse. La musique est des sieurs le Breton et Trial. L'ouvrage est dans un genre qui semble devoir plaire. Peu de récitatif, beaucoup d'airs de mouvement, d'ariettes agréables, des symphonies et des airs de danse dignes de l'auteur de *la Belle Chaconne*, d'*Iphigénie*, etc. Tous ces avantages rassemblés sont du plus favorable augure pour cette nouvelle production.

(25 *Août.*) Aujourd'hui s'est tenue l'assemblée publique de l'académie française, pour la distribution du prix partagé en deux, comme on l'a annoncé. Le

Digitized by Google

discours de M. Thomas étant extrêmement volumineux, on en a donné un extrait, ainsi que de l'autre, sur lesquels on ne peut asseoir de jugement. M. de Nivernois a lu ensuite trois fables, *les deux Somnambules*, *l'Avare et son ami*, *l'Aigle et le Pélican*. La morale exquise de ces trois apologues, la façon ingénieuse dont ils ont été rendus, et la simplicité noble avec laquelle ils ont été lus, ont entraîné tous les suffrages.

Il faisait fort chaud à cette assemblée ; les portes restaient ouvertes. M. Duclos veut les faire fermer ; il s'écrie avec sa pétulance ordinaire : *Que diable ! où sont donc ces suisses ? M. Duclos* (lui répond une voix du milieu de la foule), *où avez-vous pris cette phrase ? est-ce dans le dictionnaire de l'académie ?* Le secrétaire perpétuel, rentré en lui-même par cette apostrophe, s'est tu et a senti l'indécence de son propos en pareille compagnie.

(9 *Septembre* 1765.) Aujourd'hui les comédiens français ont remis au théâtre *Adélaïde du Guesclin*, tragédie de M. de Voltaire. En 1734, cette pièce avait paru sous le même titre et n'avait point eu de succès : le coup de canon, à ce que prétend l'auteur, la fit tomber. Ce grand poëte, qui n'abandonne pas volontiers ses productions, remania cette tragédie, et la redonna en 1752, sous le nom du *duc de Foix*. Elle prit mieux alors. Depuis, le succès du *Siège de Calais*, dû tout entier aux noms français qui s'y trouvent, M. de Voltaire a jugé à propos de rapprocher de nouveau l'époque de sa tragédie, pour la rendre plus intéressante, et de la restituer sous les premiers noms. Cet arrangement lui a parfaitement réussi. Le succès a été complet : le coup de

Digitized by Google

canon a fait le plus grand effet. La marche rendue plus rapide, l'intérêt plus pressant, un grand nombre de beaux vers ajoutés, des noms plus illustres et chers à la nation, tout cela, joint aux beautés dont l'ouvrage était déjà rempli, a transporté les spectateurs.

(28 *Octobre* 1765.) On voit dans le *Journal Encyclopédique, du* 1^er^. *octobre* 1765, *une Épitre de M. le comte de Schowalow à M. de Voltaire.* Cet ouvrage en vers de dix syllabes est si bien écrit, qu'il est difficile de croire qu'il puisse être sorti de la plume d'un étranger. Ceux qui sont au fait de toutes les manœuvres littéraires, formeront peut-être là dessus des conjectures que nous n'osons hazarder. Nous nous contenterons de citer la fin de cette épître. Après l'éloge le plus pompeux et le plus universel des talens et du cœur de son héros, le poëte dit :

J'entends les cris des cœurs reconnaissans
Vous célébrer comme un Dieu tutélaire ;
Je vois fumer leur légitime encens :
Et si Zoïle, armé de l'imposture,
Voulait tenir vos bienfaits renaissans,
Le monde entier dans sa volupté pure,
Attesterait à la race future
Que vos vertus égalent vos talens.

M. de Voltaire, trop poli pour n'avoir pas répondu à ces vers, s'exprime ainsi :

Puisqu'il faut croire quelque chose,
J'avouerai qu'en lisant vos séduisans écrits,
Je crois à la métempsycose :

Digitized by Google

Orphée, au bord du Tanaïs
Expira dans votre pays :
Près du lac de Genève il vient se faire entendre.
En vous il renaît aujourd'hui,
Et vous ne devez pas attendre
Que les femmes jamais vous battent comme lui.

M. le comte de Schowalow a riposté par de petits vers de quatre syllabes, qui pourraient bien être de lui.

(30 *Octobre.*) *Réponse de M. l'abbé de Voisenon à M. Favart, sur la dédicace de la comédie d'Isabelle et Gertrude.*

Je sens le prix de ton hommage :
Quelque dieu de la terre en eût été flatté.
Mais tu penses en homme sage ;
Dans l'amitié tu vois la dignité.
Tu réunis tous les suffrages,
Et le public tiré de son erreur,
Te rend ta gloire et tes ouvrages :
Rien ne peut à présent altérer ton bonheur ;
Tes succès sont à toi : j'en goûte la douceur,
Et n'ai jamais voulu t'en ravir l'avantage :
Ton esprit en a tout l'honneur ;
C'est mon cœur seul qui le partage.

Le commerce de louanges et de fadeurs ne détruit point l'opinion très-fondée que Favart fait les carcasses des pièces, et que l'abbé de Voisenon habille la poupée.

(31 *Octobre.*) Un bénédictin très-savant, nommé

Digitized by Google

Don Cazot, fait imprimer actuellement une *Histoire détaillée des plagiats de J. J. Rousseau.* Il démontre que cet auteur a pillé des pages entières; et qu'en lui ôtant tout ce qu'il a pris de part et d'autre, il ne lui resterait rien de ses systèmes hardis, ni de ses pensées fortes et vigoureuses. Le bénédictin est un savant déjà connu par l'*Histoire des Coqueluchons*, également curieuse par les recherches, et rare pour son style tudesque et ridicule.

(14 *Novembre* 1765.) Lettre de M. de Voltaire à M. l'abbé de Voisenon, 5 novembre 1765.

J'avais un arbuste inutile,
Qui languissait dans mon canton;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon.
Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier et plat;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.
Ma bague était fort peu de chose;
On la tailla; beau diamant.
Honneur à l'enchanteur charmant,
Qui fit cette métamorphose!

« Vous sentez, Monsieur, à qui sont adressés ces mauvais vers. Je vous prie de présenter mes compliments à M. Favart, qui est l'un des deux conservateurs des grâces et de la gaieté française. Comme il y a dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'ose vous dire : ô mon ami! écrivez-moi; mais je vous dis : ah! mon ami, vous m'avez oublié net. »

Digitized by Google

(17 *Novembre.*) M. l'abbé de Voisenon a répondu à la lettre de M. de Voltaire, que nous avons insérée ci-dessus.

Vos jolis vers à mon adresse
Immortaliseront Favart ;
C'est Apollon qui le caresse
Quand vous lui jetez un regard :
Ce Dieu l'a placé dans la classe
De ceux qui parent ses jardins :
Sa délicatesse ramasse
Les fleurs qui tombent de vos mains.
Il vous a choisi pour son maître ;
Vos richesses lui font honneur :
Il vous fait respirer l'odeur
Des bouquets que vous faites naître.

« Il n'aurait pas manqué de vous offrir sa comédie de *Gertrude* : mais il a la timidité d'un homme qui a vraiment du talent ; il a craint que l'hommage ne fût pas digne de vous. Vous ne croiriez pas que malgré les preuves multipliées qu'il a données des grâces de son esprit, on a l'injustice de lui ôter ses ouvrages, et de me les attribuer. Je suis bien sûr que vous ne tombez pas dans cette erreur. Quand il se sert de vos étoffes pour en faire ses habits de fête, vous n'avez garde de l'en dépouiller. Il vous enverra incessamment sa *Fée Urgelle* : il m'a paru qu'elle avait réussi à Fontainebleau, d'où j'arrive. Ce n'est pas une raison pour qu'elle ait du succès ici ; mais vous avez fourni le fond de l'ouvrage, voilà sa caution la plus sûre. »

(26 *Décembre* 1765.) Il paraît un nouveau livre intitulé

Digitized by Google

le Compère Mathieu, attribué au marquis d'Argens. C'est un roman satirique en trois volumes ; cadre adroit, où l'auteur a enchâssé et réduit en action beaucoup de principes de la nouvelle philosophie. La religion n'est pas l'objet sur lequel il s'exerce le moins. En général, il y a de la gaieté, du mouvement, de la variété dans cet ouvrage un peu grivois. La décence et les mœurs n'y sont pas toujours bien respectées ; ce qui ne lui donne que plus d'attraits pour les jeunes gens et les esprits libertins.

Digitized by Google

(1766.)

(1.er *Janvier.*) M. le Chevalier de Boufflers continue à enrichir notre poésie de ses jolies productions : voici des vers qu'il a faits pour sa mère, le jour de Ste. Catherine, sa fête, ils n'ont assurément pas la fadeur des bouquets ordinaires.

Votre patrone, au lieu de répandre des larmes,
Le jour qu'elle souffrit pour le nom de Jésus,
Parla comme Caton, mourut comme Brutus ;
Elle obtint le ciel ; et vos charmes
L'obtiendront comme ses vertus.
Reniez Dieu, brûlez Jérusalem et Rome ;
Pour docteurs et pour saints n'ayez que les Amours ;
S'il est vrai que le Christ soit homme,
Il vous pardonnera toujours.

(26 *Janvier.*) Mlle. d'Oligny continue à donner des exemples d'une sagesse et d'une vertu rares. M. le marquis de Gouffier, éperdument amoureux d'elle, lui a d'abord fait les offres les plus brillantes qu'elle a refusées. Il a poussé la folie au point de la demander en mariage, et de lui envoyer le contrat prêt à signer : elle a répondu prudemment qu'elle s'estimait trop pour être sa maîtresse, et trop peu pour être sa femme.

(1.er *Février* 1766.) Vers de M. de Voltaire à M. le chevalier de Boufflers, sur la pièce *du Cœur*.

Digitized by Google

Certaine femme honnête, et savante, et profonde,
Ayant lu le traité du *Cœur*,
Disait en se pâmant : Que j'aime cet auteur !
Il a, je le vois bien, le plus grand cœur du monde.
De mon heureux printems j'ai vu passer la fleur ;
L'amour pourtant me parle encore,
Du nom de petit cœur, quand mon amant m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur.
Hélas ! faibles humains, quels destins sont les nôtres !
Qu'on a mal placé les grandeurs !
Qu'on serait heureux si les cœurs
Étaient faits les uns pour les autres !
Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
Votre victoire et votre empire ;
Et dans vos vers heureux, comme vous plein d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.
Quand Lisette vous dit : Rodrigue, as-tu du cœur ?
Sur l'heure elle l'éprouve, et dit avec franchise :
Il eut encore plus de valeur
Quand il était homme d'église.

(26 *Février.*) Michel Guyot de Merville, né à Versailles le premier février 1696. On sait peu de chose de sa vie privée, jusqu'au tems où il présenta trois tragédies aux comédiens français, qui les refusèrent avec leur morgue et leur insolence ordinaires. Le jeune Merville en fut indigné, et c'est la source des querelles qu'il eut avec plusieurs gens de cette troupe ; querelles très-vives, qui le dégoûtèrent du théâtre, et peut-être même de sa patrie. Il voyagea, et vint en Suisse vers 1750. Il y apporta une tristesse occasionnée en partie par sa mauvaise fortune. Il ne recevait plus ses petites rentes, par l'interruption des fonctions des cours de justice. Les come-

Digitized by Google

diens l'avaient traversé, et lui avaient ôté ses ressources : une gouvernante infidèle avait abusé de sa confiance. Il avait une femme et une fille qu'il aimait tendrement, dont l'état malheureux augmentait son chagrin. Elles avaient donné lieu à sa comédie du *Consentement forcé*, qu'il ne lisait jamais sans répandre des larmes. Il sut que M. de Voltaire venait de s'établir auprès de Genève. Il s'était brouillé avec lui au sujet d'une pièce que Rousseau et l'abbé Desfontaines lui avaient suggérée : il fit des démarches pour se réconcilier, et lui adressa des vers. Ils furent sans effet. M. de Merville ne se rebuta pas ; il alla rendre visite à M. de Voltaire, qui le reçut froidement. Voyant qu'il n'y avait aucune ressource de ce côté, il revint à Genève, mit ordre à ses affaires, fit le bilan de ses dettes et de ses meubles : l'un compensait et acquittait l'autre. Il mit ce bilan sur sa table, sortit de la maison le 13 mai 1755, n'emporta qu'une mauvaise capote, et après quelques autres dispositions, le bruit a couru qu'il s'était noyé. Quelques gens ont assuré qu'il s'était retiré dans un couvent au pays de Gex. On a vendu ses effets, comme il l'avait ordonné, et ses dettes ont été acquittées.

Il avait fait une *Critique des œuvres de M. de Voltaire ;* un autre ouvrage qu'il appelait *les Épîtres d'Horace*, et *les Veillées de Vénus*. Ces trois morceaux ne sont point dans ses œuvres.

(28 *Février.*) Les comédiens français donnèrent il y a peu de tems *l'Avare ;* et Bonneval qui faisait ce rôle, y a montré une présence d'esprit dont il faut conserver l'anecdote. Acte 3e, 7e scène, après le 3e couplet, où *Cléante* insinue d'une manière équivoque son regret que

Digitized by Google

Marianne devienne sa belle-mère, au lieu de sa femme; *Harpagon* témoigne sa surprise du compliment, et *Marianne* répond à son tour. Mlle. d'Oligny qui faisait ce rôle étant restée court, et le souffleur n'y étant point, Bonneval a repris sur-le-champ, au moment où les trois acteurs paraissaient stupéfaits, et surtout *Marianne : elle ne répond rien; elle a raison, à sot compliment point de réponse.* Tout le public connaisseur a senti la finesse de la réponse, et l'on a fort applaudi à l'intelligence de l'acteur.

(1.er *Avril* 1766.) M. de Chabanon étant allé voir M. de Voltaire cet hiver, pour le consulter sur ses diverses tragédies, un soir qu'il se trouvait en verve, rentré dans sa chambre, il écrivit les vers suivans à ce grand homme; il le suppose occupé de travaux métaphysiques.

J'ai volé pour vous voir des rives de la Seine,
Et l'estime et le goût de vous m'ont approché;
Faible et timide aiglon sous vos ailes caché,
J'attends que votre vol me dirige et m'entraîne.
Redevenez vous-même, et prenez votre essor.
Faut-il que je vous voie encor..
Pour des songes métaphysiques,
Quitter l'illusion de nos jeux poétiques?
Tous vos doutes heureux valent-ils un transport?
L'homme est un livre obscur et difficile à lire;
On n'en connaît pas la moitié.
Qu'est-ce que notre esprit? On a peine à le dire;
Mais tel qu'il est, il fait pitié;
Il est petit, faible et pusillanime
Chez tant de sots dignes de nos mépris:
J'aime à l'étudier dans vos charmans écrits;
Il y paint éclatant, immortel et sublime,

Digitized by Google

Réponse de M. de Voltaire.

Aimable amant de Polymnie,
Jouissez de cet âge heureux ;
Des voluptés et du génie,
Abandonnez-vous à leurs feux.
Ceux de mon âme appesantie,
Ne sont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux.
La fleur de la saison passée,
Par d'autres fleurs est remplacée.
Une sultane avec dépit,
Dans le vieux sérail délaissée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand-seigneur l'a chassée.
Quand Élie était décrépit,
Il s'enfuit, laissant son esprit
A son jeune élève Élysée.
Ma muse est de moi trop lassée
Elle me quitte et vous chérit ;
Elle sera mieux caressée.

(23 *Avril.*) Voici ce que nous apprenons de M. de Villaret, mort le 15 mars. Au sortir du collége, il s'était destiné au barreau ; il débuta dans le monde littéraire par un roman intitulé *la belle Allemande*, roman tout-à-fait ignoré pour l'honneur de son auteur. Il fit en société, avec M. Dancour, actuellement fermier-général, et M. Bret, une pièce qui fut jouée sans succès au théâtre français. Des affaires domestiques l'obligèrent, en 1748, de s'éloigner de Paris et de prendre le parti du théâtre. Il alla à Rouen, où, sous le nom de Dorval, il débuta dans les rôles d'amoureux. Il y joua ensuite avec succès

Digitized by Google

le Glorieux, *le Misanthrope*, *l'Enfant prodigue*, etc. Il fut souvent applaudi à Compiègne pendant les voyages de la cour. Il sentit bientôt les dégoûts d'un état qu'il n'avait embrassé que par nécessité ; il renonça au théâtre à Liége, où il était à la tête d'une troupe de comédiens qui ne se soutenaient que par ses talens, et il se retira à Paris, où il avait arrangé les affaires qui l'avaient obligé de s'en éloigner. Il a poussé la continuation de l'histoire de l'abbé Vély jusqu'au dix-septième volume inclusivement. Il joignit une belle âme à des talens assez distingués pour l'histoire.

(22 *Mai* 1766.) L'auteur du poëme de *Richardet* ayant fait envoi de ses œuvres à M. de Voltaire, par une petite pièce en vers, ce grand poëte a répondu de même. Voici ces deux gentillesses :

A M. de Voltaire.

O vous Apollon de notre âge !
Qui tour-à-tour, badin, sublime, sage,
Vous soumettant tous les genres divers,
Par vos accords ravissez l'univers,
J'ose vous offrir mon ouvrage :
En recevant ce médiocre don,
Songez qu'au grand Virgile, au sommet d'Hélicon,
Jadis, de son moineau, Catulle fit hommage.

Réponse de M. de Voltaire.

Vous ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière :
Il est chez vous plus d'un oiseau
Dont la voix tendre et printannière

Digitized by Google

Plaît par un ramage nouveau :
Celui qui n'a plumes qu'aux ailes,
Et qui fait son nid dans les cœurs,
Répandit sur vous ses faveurs;
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a soumis des belles.

(24 *Mai.*) M. le prince héréditaire de Brunswick s'est rendu aujourd'hui à l'académie, où il a été admis au rang des membres. M. Marmontel a commencé la séance par la lecture d'un roman intitulé *Bélisaire*. M. de Nivernois a lu ensuite cinq fables de sa façon; et enfin M. l'abbé de Voisenon a adressé son compliment au prince, consistant en une pièce de vers, où, après avoir félicité l'académie du bonheur de posséder ce héros, il s'est rejeté sur les fêtes qu'on lui donne, en a fait voir le ridicule en ce qu'elles sont toutes dans un genre qui ne lui convient pas. Il s'est moqué de lui, de nous et de tout le public, etc. MM. Duclos et d'Alembert ont ensuite reconduit ce prince à son carosse.

On lui a donné deux jetons, comme aux autres académiciens; il a d'abord fait quelques difficultés, c'est-à-dire, témoigné sa surprise. Le présentant lui a déclaré qu'ils lui convenaient d'autant mieux qu'ils contenaient sa devise au revers, s'il voulait la lire : il l'a retournée, et il a trouvé *à l'immortalité*.

(30 *Mai.*) On parle d'un bon mot du roi à l'égard de M. le comte de Lauraguais. Ce seigneur, de retour d'Angleterre depuis peu, est allé, suivant l'usage, faire sa cour à Versailles. Le roi d'abord ne faisait pas grande attention à lui : il s'est si avancé que S. M. l'a remarqué et lui a demandé d'où il venait. — *D'Angleterre*, SIRE.

Digitized by Google

— *Et qu'avez-vous été faire là ?* — *Apprendre à penser.* — *Des chevaux*, a repris le roi. Cette allusion reçoit d'autant plus de force dans la circonstance, M. de Lauraguais se piquant d'être grand connaisseur en chevaux, et d'après l'histoire de sa course, il y a quelques mois.

(6 *Septembre* 1766.) Vers adressés à M. de Voltaire par M. *François de Neufchâteau* en Lorraine, âgé de quatorze ans, associé des académies de Dijon, Marseille, Lyon et Nancy, en lui envoyant un exemplaire de ses ouvrages.

Rival d'Anacréon, de Sophocle et d'Homère,
O toi dont le génie a franchi tour-à-tour,
De tous les arts l'épineuse carrière,
Toi qui chante les Dieux, les Héros et l'Amour,
Pardonne à mon audace, ô sublime Voltaire !
Et permets qu'aujourd'hui ma muse téméraire,
T'ose offrir ses simples accords ;
Daigne accepter cette offrande légère,
Daigne sourire à mes premiers transports.
Je sais que c'est un faible hommage :
Mais si ton indulgence approuve mes efforts,
Un succès si flatteur excitant mon courage,
M'inspirera de plus dignes accens ;
Il saura m'élever au-dessus de mon âge....
Un coup d'œil de Voltaire enfante les talens.

A Neufchâteau, le 15 juillet 1766.

(8 *Septembre.*) Nous recueillons avec soin la réponse de M. de Voltaire à M. François.

Si vous brillez à votre aurore
Quand je me tiens à mon couchant,

Digitized by Google

Si dans votre fertile champ,
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorsque mon terrain languissant
Est dégarni des dons de Flore;
Si votre voix jeune et sonore,
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je fredonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant;
Si des grâces qu'en vain j'implore,
Vous devenez l'heureux amant,
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant,
Dont le dieu des vers vous honore,
Tout cela peut m'humilier;
Mais je n'y vois point de remède;
Il faut bien que l'on me succède,
Et j'aime en vous mon héritier.

Au château de Ferney, le 6 *août* 1768.

11 *Septembre.*) *Vers à M. le chevalier de* ***, *sur une indigestion de l'auteur* (*M. Dorat*).

Vous avez tout, grâces, talens;
Vous buvez des eaux d'hypocrène:
Du bon Horace et de Turenne
Vous suivez les drapeaux brillans.
Digérez-vous? voilà l'affaire:
L'homme n'a rien s'il ne digère;
Car sans cela plaisirs et jeux
S'envolent au pays des fables.
L'esprit fait les mortels aimables;
Mais l'estomac fait les heureux.

Digitized by Google

(10 *Octobre* 1766.)

Soupirer près de ce qu'on aime
Est un plaisir doux et flatteur ;
Ainsi d'un objet enchanteur
On sait presser l'aveu suprême,
Et s'avancer vers le bonheur :
Touchés d'une égale tendresse,
Et consumés des mêmes feux,
Bientôt on soupire tous deux :
L'instant qui suit produit l'ivresse,
L'Amour triomphe..... on est heureux !

Cette chanson est de M. le marquis de Saint-Aignan.

(14 *Octobre.*) A l'exemple de la ville d'Oxford, qui a un musée des plus considérables, il y a plusieurs années qu'on en a établi un à Londres. La garde de ce sanctuaire des muses est confiée à M. Maty, secrétaire perpétuel de l'académie royale de Londres. Ce savant a demandé permission à Mad. du Boccage de placer dans ce musée le buste de cette illustre Française. Voici des vers qu'il lui a adressés à cette occasion :

D'un Phidias ton buste anime le ciseau,
Ciseau fait pour les Dieux, les Muses et les Grâces :
Du Bocage, le dieu du beau
Au temple d'Albion t'offre le choix des places,
Entre Locke et Platon, Chesterfield et Boileau,
Près de Milton que ton pinceau
Fit admirer, en le faisant connaître,
Élève de Minerve, hâte-toi de paraître ;
Et qu'en voyant cet ouvrage nouveau,
Nos Anglais étonnés doutent qui tu peux être,
D'Athenaïs, de Laure ou de Sapho.

Digitized by Google

(30 *Décembre* 1766.) Nous apprenons la mort de M. Reboucher, conseiller en la cour souveraine de Lorraine. Ce galant successeur de Chaulieu faisait des poësies anacréontiques très-agréables. Il est l'auteur d'un joli madrigal à une dame, en lui présentant une violette (1) :

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

---

(1) Ces vers font partie de *La guirlande de Julie*, et sont de *Desmarest*, auteur des *Visionnaires*. (Note de l'Éditeur.)

Digitized by Google

(1767.)

(27 *Janvier.*) CLAIRVAL, acteur de la comédie Italienne, vivait depuis long-tems avec madame de Stainville ; son mari, indigné du goût dépravé de sa femme, a obtenu un ordre du roi, vient de l'enlever et la conduire lui-même à Nancy. On a fait une descente chez l'histrion pour enlever lettres et portraits, si aucuns y étaient. On assure que la veille de son départ, M. de Stainville avait trouvé Mlle. de Beaumesnil, de l'opéra, sa maîtresse, entre les bras d'un jeune danseur, d'autres disent d'un officier aux gardes.

A propos de cette anecdote, on cite un bon mot de Caillaud, camarade de Clairval. Ce dernier assez inquiet de sa position consultait l'autre sur ce qu'il devait faire : « M. de Stainville, lui disait-il, me menace de » cent coups de bâton, si je vais chez sa femme. Ma» dame m'en offre deux cents, si je ne me rends pas à » ses ordres. Que faire ? Obéir à la femme, répond » Caillaud, il y a cent pour cent à gagner. »

(2 *Février* 1767.) Couplets attribués à M. le duc d'Ayen, dont un du roi, à ce qu'on prétend.

Que l'on goûte ici (1) de plaisirs !
Où pourrions-nous mieux être ?
Tout y satisfait nos desirs,
Tout aussi les fait naître.

(1) A Choisy.

Digitized by Google

N'est-ce pas ici le jardin
Où notre premier père
Trouvait sans cesse sous sa main
De quoi se satisfaire ?

Ne sommes-nous pas encor mieux
Qu'Adam dans son bocage ?
Il n'y voyait que deux beaux yeux ;
J'en vois bien davantage.

Dans ce séjour délicieux,
Je vois aussi des pommes
Faites pour charmer tous les yeux
Et damner tous les hommes.

Amis, en voyant tant d'appas,
Quels plaisirs sont les nôtres !
Sans le péché d'Adam, hélas !
Nous en verrions bien d'autres

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'était la sienne :
Ici je vois celle d'autrui,
Et ne vois pas la mienne (1).

Il buvait de l'eau tristement
Auprès de sa compagne :
Nous autres nous chantons gaiment
En sablant le Champagne.

Si l'on eût fait dans un repas
Cette chère au bon homme,
Le gourmand ne nous aurait pas
Damné pour une pomme.

---

(1) Ce couplet est attribué au roi.

Digitized by Google

(2 *Mars* 1767.) M. le chevalier de Boufflers s'est égayé sur le compte de Molé, par les couplets suivans :

Quel est ce gentil animal,
Qui dans ces jours de carnaval,
Tourne à Paris toutes les têtes,
Et pour qui l'on donne des fêtes ?
Ce ne peut être que Molet,
Ou le singe de Nicolet.

Vous eûtes, éternels badauds,
Vos pantins et vos ramponaux :
Français, vous serez toujours dupe.
Quel autre joujou vous occupe ?
Ce ne peut être que Molet,
Ou le singe de Nicolet.

De sa nature cependant
Cet animal est impudent :
Mais dans ce siècle de licence,
La fortune suit l'insolence,
Et court du logis de Molet
Chez le singe de Nicolet.

Il faut le voir sur les genoux
De quelques belles aux yeux doux,
Les charmer par sa gentillesse,
Leur faire cent tours de souplesse :
Ce ne peut être que Molet,
Ou le singe de Nicolet.

L'animal un peu libertin,
Tombe malade un beau matin :
Voilà tout Paris dans la peine ;
On crut voir la mort de Turenne ;

Ce n'était pourtant que Molet,
Ou le singe de Nicolet.

La digne et sublime Clairon,
De la fille d'Agamemnon
A changé l'urne en tirelire,
Et dans la pitié qu'elle inspire,
Va partout quêtant pour Molet,
A la cour et chez Nicolet.

Généraux, catins, magistrats,
Grands écrivains, pieux prélats,
Femmes de cour bien affligées,
Vont tous lui porter des dragées :
Ce ne peut être que Molet,
Ou le singe de Nicolet.

Si la mort étendait son deuil
Ou sur Voltaire, ou sur Choiseul,
Paris serait moins en alarmes
Et répandrait bien moins de larmes
Que n'en ferait verser Molet,
Ou le singe de Nicolet.

Peuple, ami des quolifichets,
Qui porte toujours des hochets,
Rends grâces à la Providence,
Qui, pour amuser ton enfance,
Te conserve aujourd'hui Molet
Et le singe de Nicolet.

(23 *Avril* 1767.) Vers de M. le comte de Maugiron, lieutenant général ; une heure avant sa mort :

Tout meurt, je m'en aperçois bien !
Tronchin, tant fêté dans le monde,

Digitized by Google

Ne saurait prolonger mes jours d'une seconde,
Ni Dumont (1) en retrancher rien.
Voici donc mon heure dernière :
Venez bergères et bergers,
Venez me fermer la paupière ;
Qu'au murmure de vos baisers
Tout doucement mon âme soit éteinte.
Finir ainsi dans les bras de l'Amour,
C'est du trépas ne point sentir l'atteinte,
C'est s'endormir sur la fin d'un beau jour.

M. de Maugiron logeoit chez M. l'évêque de Valence ; le clergé se pressait de lui apporter les secours spirituels, lorsqu'il se retourna, et dit à son médecin : *Je les attraperai bien : ils croient me tenir, et je m'en vais.* Il mourut à ce mot.

(*4 Octobre* 1767.) Epigramme de M. Piron contre le *Bélisaire* de M. Marmontel, et l'*Hilaire*, parodie de ce roman, attribué à l'abbé Coyer, ou à l'avocat Marchand.

L'un croit que par son *Bélisaire*
Télémaque est anéanti ;
L'autre prétend que son *Hilaire*
Vaut le *Virgile travesti*.
Voilà l'Hélicon bien loti.
Maçon de l'Encyclopédie,
Et vous, homme à la parodie,
A bas trompette et flageolet ;
Que l'un reste à l'académie,
Que l'autre aille chez Nicolet.

(1) Son médecin ordinaire.

Digitized by Google

(27 *Octobre.*) *Vers de M. de la Harpe à M. de Voltaire, pour le jour de Saint-François.*

François d'Assise fut un gueux,
Et fondateur de gueuserie ;
Et ses disciples n'ont pour eux
Que la crasse et l'hypocrisie.
François qui de Sale eut le nom,
Trichait au piquet, nous dit-on :
D'un saint zèle il sentit les flammes,
Et vainquit celles de la chair ;
Convertit quatre-vingt mille âmes
Dans un pays presque désert.
Ces pieux fous que l'on admire,
Je les donne au diable tous deux ;
Et je ne place dans les cieux
Que le François qui fit *Alzire*.

Bouquet au même, par M. de Chabanon.

L'église dans ce jour fait à tous les dévots
Célébrer les vertus d'un pénitent austère :
Si l'église a ses saints, le Pinde a ses héros,
Et nous fêtons ici le grand nom de Voltaire.
Je suis loin d'outrager les saints,
Je les respecte autant qu'un autre ;
Mais le patron des capucins
Ne devrait guère être le vôtre.
Au fond de ces cloîtres bénis,
On lit peu vos charmans écrits ;
C'est le temple de l'ignorance.
Mais près de vous, sous vos regards,
Le dieu du goût et des beaux arts
Tient une école de science.

Digitized by Google

De ressembler aux saints, je crois,
Voltaire assez peu se soucie ;
Mais le cordon de St. François
Pourrait fort bien vous faire envie :
Ce don, m'a-t-on dit, quelquefois
Ne tient pas au don du génie.
Allez, laissez aux bienheureux
Leurs privilèges glorieux,
Leurs attributs, leur récompense :
S'ils sont immortels dans les cieux,
Votre immortalité sur la terre commence.

Réponse de M. de Voltaire.

Ils ont berné mon capuchon :
Rien n'est si gai, ni si coupable.
Qui sont donc ces enfans du diable,
Disait St. François mon patron ?
C'est la Harpe, c'est Chabanon :
Ce couple agréable et fripon
A Vénus vola la ceinture,
La lyre au divin Apollon,
Et les pinceaux à la nature.
Je le crois, dit le pénaillon ;
Car plus d'une fille m'assure
Qu'ils m'ont aussi pris mon cordon.

(8 *Décembre* 1767.) *Epigramme sur les œuvres de M. Dorat.*

Bons Dieux! que cet auteur est triste en sa gaîté !
Bons Dieux! qu'il est pesant dans sa légèreté !
Que ses petits écrits ont de longues préfaces !
Ses fleurs sont des pavots, ses ris sont des grimaces.

Digitized by Google

Que l'encens qu'il prodigue est plat et sans odeur !
C'est, si je veux l'en croire, un heureux petit-maître ;
Mais si j'en crois ses vers, ah ! qu'il est triste d'être
Ou sa maîtresse, ou son lecteur !

On attribue cette épigramme à M. de la Harpe, d'autres la prétendent de M. de Voltaire.

Réponse de M. Dorat, adressée à M. de Voltaire.

Grâce, grâce, mon cher censeur,
Je m'exécute, et livre à ta main vengeresse
Mes vers, ma prose et mon brevet d'auteur.
Je puis fort bien, vivre heureux sans lecteur ;
Mais par pitié laisse-moi ma maîtresse.
Laisse en paix les amours, épargne au moins les miens ;
Je n'ai point, il est vrai, le feu de ta saillie,
Tes agrémens ; mais chacun a les siens.
On peut s'arranger dans la vie :
Si de mes vers Églé s'ennuie,
Pour l'amuser je lui lirai les tiens.

(25 *Décembre.*) M. de la Louptière a envoyé à M. Dorat le madrigal suivant, à l'occasion de l'épigramme qu'on a vu sur les vers de ce poëte :

Non, les clameurs de tes rivaux
Ne te raviront point le talent qui t'honore :
Si tes fleurs étaient des pavots,
Tes jaloux dormiraient encore.

Digitized by Google

(1768.)

(23 *Mars.*) Un chat s'étant introduit dernièrement au parlement, dans l'assemblée des chambres, cet animal a attiré l'attention de messieurs : M. de Saint-Fargeau, président à mortier, grand ami de cette engeance, a pris ce chat, et l'a caché sous sa robe, croyant arrêter par-là le désordre et le scandale ; mais cet animal a miaulé, égratigné, fait le diable ; et il a fallu le mettre à la porte. Un plaisant de l'assemblée (M. Héron, conseiller), a dit là-dessus le bon mot, matière de l'épigramme suivante :

Tandis qu'au temple de Thémis
On opinait sans rien conclure,
Un chat vient sur les fleurs de lis
Étaler aussi sa fourrure.
Oh ! oh ! dit un des magistrats,
Ce chat prend-il la compagnie
Pour conseil tenu par les rats ?
Non, reprit son voisin tout bas ;
C'est qu'il a flairé la bouillie
Que l'on fait ici pour les chats.

(15 *Avril* 1768.) M. le cardinal de Luynes se trouvant ces jours-ci chez madame la duchesse de Chevreuse, M. de Conflans plaisanta son éminence sur ce qu'elle se faisait porter la queue par un chevalier de Saint-Louis. Le prélat répliqua que c'était un usage ;

Digitized by Google

qu'il en avait toujours un pour gentilhomme caudataire; « et le prédécesseur de celui-ci, qui plus est (ajouta-t-il) » portait le nom et les armes de Conflans. — il y a long- » tems, en effet, répliqua l'autre (avec gaîté), il y a long- » tems qu'il se trouve dans ma famille de pauvres hères, » dans le cas de tirer le diable par la queue. » Son éminence déconcertée est devenue la risée générale, et a été si furieuse qu'elle a exigé de madame la gouvernante qu'elle ne reçut plus chez elle cet homme à bons mots.

(29 *Avril.*) *Epigramme sur M. Poinsinet le mortifié, par M. Guichard.*

De lui toujours très-satisfait,
Il se croit le héros du Pinde;
Il vante tout ce qu'il a fait,
Tout, jusqu'à sa froide Ernelinde (1)
Messieurs, et mon Cercle (2) aux Français?
De son cercle il ne sort jamais;
Catins font ses douces liesses (3):
Il est sans goût, sans mœurs, sans lois;
Enfin il ressemble à ses pièces:
On ne peut le voir qu'une fois.

(26 *Juillet* 1768.) M. Piron qui, dans un âge encore plus avancé que M. de Voltaire, conserve, ainsi que lui, tout le feu de sa jeunesse, et toujours son rival quand

(1) Opéra, donné cet hiver.

(2) Comédie jouée aux Français.

(3) M. Poinsinet, dans une lettre à Mlle. le Clerc, imprimée dans le gazetin de Bruxelles, n°. 10, se vante d'avoir eu 486 maîtresses.

Digitized by Google

il s'agit de faire assaut d'esprit et de sarcasme, s'est permis une saillie à l'occasion de la longue épître du dernier à un vaisseau baptisé sous son nom : il l'adresse au négociant propriétaire du bâtiment, et s'écrie :

Si j'avais un vaisseau qui se nommât *Voltaire*,
Sous cet auspice heureux j'en ferais un *Corsaire*.

(4 *Septembre* 1768.) On cite plusieurs traits du roi de Danemarck qui annoncent la jeunesse aimable. Ils ne répondent point à la gravité dont quelques gens, qui ne connaisssent point l'humanité, voudraient qu'un monarque fût toujours accompagné. Il y a quelques jours que dans un souper où était l'ambassadeur de cette majesté, on en parlait. Madame la marquise de Nicolaï dit fort étourdiment à ce ministre : on assure que votre roi est une tête..... *Oui, Madame, une tête couronnée*, repliqua-t-il.

(5 *Octobre* 1768.) Un plaisant s'est égayé au sujet de l'inscription que les directeurs ont demandée pour la nouvelle salle d'opera. Il en a fait une qui ne sera surement pas adoptée ; mais elle est piquante et mérite d'être transmise au public.

Ici, les Dieux du tems jadis
Renouvellent leurs liturgies :
Vénus y forme ses Laïs,
Mercure y dresse ses Sosies.

(11 *Octobre*.) M. Bernard, secrétaire du gouvernement de Choisy, et appelé, par excellence, le *Gentil Bernard*, nom que lui a donné M. de Voltaire et qui

Digitized by Google

lui est resté, a obtenu du gouvernement un terrein qu'il a approprié avec beaucoup de goût et d'élégance. Il a fait des devises en vers pour toutes les pièces de cette agréable maison. En voici deux qui paraissent les meilleures et les plus propres à caractériser les mœurs et le goût du maître. Au-dessus d'une glacière il a fait arranger une espèce de Parnasse, et a écrit au bas le quatrain suivant :

Sous cette voûte souterraine,
Les cœurs froids, les auteurs glacés,
Sont avec la neige entassés,
Et ma glacière est toujours pleine.

Au-dessus d'un boudoir délicieux il a mis :

Habitons ce petit espace,
Assez grand pour tous nos souhaits :
Le bonheur tient si peu de place,
Et ce dieu n'en change jamais.

(27 *Octobre.*) Entre les bons mots du roi de Danemarck, on en cite un qui indique la vivacité de ses réponses et sa facilité pour les saillies. Dans son passage par la Hollande, un seigneur de ce pays-là lui présenta une généalogie, par laquelle il prétendait lui appartenir : « Mon cousin, lui dit le roi, je suis ici incognito, » faites de même. »

Dans son entrevue avec le roi, S. M. en parlant de la disproportion d'âge qui était entre eux, lui dit : « Je « serais votre grand-père. — C'est ce qui manque à « mon bonheur, » répondit avec effusion S. M. Danoise.

Digitized by Google

On ne peut omettre encore un mot de Louis XV, qui indique toute la sensibilité de son âme, et combien il aime ses peuples. Le roi de Danemarck, après avoir visité toute la famille royale, dit au roi, qui parlait des pertes qu'il avait faites, que la famille nombreuse qui lui restait, était un dédommagement bien précieux. « J'en ai une bien plus nombreuse encore, qui ferait » vraiment ma félicité, si elle était heureuse. » Paroles remarquables et bien consolantes pour la nation!

(28 *Octobre.*) Madame du Boccage, connue par les grâces de son esprit et de sa figure, auteur de différens ouvrages, ayant adressé, le 4 de ce mois, des vers à M. de Voltaire, au sujet de Saint-François, sa fête, ce grand homme qui n'est jamais en reste, y a répondu par ceux-ci :

Qui parle ainsi de saint François ?
Je crois reconnaître la sainte
Qui de ma retraite, autrefois,
Visita la petite enceinte.
Je crus avoir sainte Vénus,
Sainte Pallas, dans mon village,
Aisément je les reconnus,
Car c'était sainte du Boccage.
L'Amour même aujourd'hui se plaint
Que dans mon cœur étant fêtée,
Elle ne fut que respectée :
Ah! que je suis un pauvre saint!

(31 *Octobre.*) On continue à s'entretenir du roi de Danemarck, dont on admire les réponses ingénieuses. Chacun s'efforce de mériter quelque chose de flatteur de

Digitized by Google

sa part : on s'évertue aussi, et l'on se répand en saillies pour plaire à ce prince aimable. On cite de nouveaux bons mots de ce monarque, et de ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Nous en choisirons quelques-uns seulement. Dans un souper qu'il fit chez le roi, S. M. lui demanda quel âge il donnait à madame de Flavacourt, qui paraissait l'enchanter ? Il répondit trente ans. Elle en a plus de cinquante, dit le roi. — Sire, c'est une preuve qu'on ne vieillit point à votre cour.

Le jour qu'on présenta M. l'évêque d'Orléans à S. M. Danoise, on lui parla de la feuille qu'avait ce prélat : on lui dit que c'était lui qui donnait les évêchés, les archevêchés. M'en donneriez-vous bien un, lui demanda ce prince ? — Sire, c'est moi qui les propose au roi, mais c'est le Saint-Esprit qui les fait.

Le jour où le roi de Danemarck fut à la comédie française, on jouait pour petite pièce *les Fausses Infidélités*. M. le duc de Duras qui veut du bien à M. Barthe, auteur de ce drame, le fit trouver sur le passage de ce monarque et le lui présenta. Le prince lui dit les choses les plus obligeantes et les plus flatteuses. « Le » haut rang de votre majeste la dispose à l'indulgence, » répondit ce poëte avec une modestie ingénieuse.

Le roi de Danemarck encourage aussi par ses éloges les artistes, les gens à talens. Le sieur le Kain ayant fait le rôle de *Tancrède* devant ce monarque, il admira la beauté de son jeu, et la force de sa déclamation. Il lui en fit compliment : « Votre majesté est bien bonne, » répondit le comédien.

(17 *Novembre* 1768.) Le roi parlant du roi de Danemarck à madame la comtesse de Chabannes, cette dame

Digitized by Google

demanda à S. M. si ce monarque était bien riche? Le roi lui répondit que les finances de ce royaume avaient été dérangées, mais que ce prince avait un ministre qui avait bien réglé ses affaires, et les avaient mises sur un bon pied..... *Ah ! sire, vous devriez bien débaucher ce ministre-là*, répartit cette dame.

(18 *Novembre.*) On continue à recueillir les différens mots du roi de Danemarck, qui soutiennent la bonne opinion qu'on avait conçue de la délicatesse de son goût et de la finesse de son esprit. On ne finirait pas de les rapporter tous. On choisira le suivant, comme le plus adroit et le plus honnête. Ce monarque revenait de Fontainebleau ; en passant à Essonne, une foule de peuple l'entoure, et se met à crier vive le roi ! Ce prince se met à la portière, et d'un air affable il s'écrie : *Mes enfans, il se porte bien ; je viens de le voir.*

(17 *Décembre* 1768.) Les beaux esprits de ce pays-ci ont été scandalisés de n'avoir pas été fêtés autant qu'ils l'espéraient du roi de Danemarck. Ils attribuent une telle négligence à M. le duc de Duras, qui ne s'est pas prêté au goût du prince, et a laissé couler le tems sans le satisfaire à cet égard autant qu'il le desirait. Un des mécontens a exhalé sa bile dans l'épigramme suivante, répandue depuis peu seulement. C'est le roi de Danemarck qu'on fait parler :

Frivole Paris, tu m'assommes
De soupers, de bals, d'opéras !
Je suis venu pour voir des hommes :
Rangez-vous, M. de Duras !

On attribue cette plaisanterie à M. le chevalier de Boufflers.

Digitized by Google

(1769.)

(23 *Février.*) Il court des couplets très-délicats et très-ingénieux, où la satire a pris le ton des grâces, et paraît embellie de leur parure ; ils sont recherchés et feront anecdote par le point historique qu'ils constatent : ils sont sur l'air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Lisette, ta beauté séduit
Et charme tout le monde ;
En vain la duchesse en rougit,
Et la princesse en gronde ;
Chacun sait que Vénus naquit
De l'écume de l'onde.

En vit-elle moins tous les Dieux
Lui rendre un juste hommage,
Et Pâris, ce berger fameux,
Lui donner l'avantage,
Même sur la reine des cieux
Et Minerve la sage ?

Dans le sérail du grand-seigneur,
Quelle est la favorite ?
C'est la plus belle au gré du cœur
Du maître qui l'habite ;
C'est le seul titre en sa faveur,
Et c'est le vrai mérite.

(1^er^. *Juin.*) Suivant les détails reçus de Rome sur l'exaltation de Clément XIV, on est persuadé que les

Digitized by Google

chaleurs devenues très-fortes, les insectes, la vermine de toute espèce, qui tourmentaient les corps délicats de leurs éminences dans l'enceinte étroite du conclave, n'ont pas peu contribué à précipiter cet évènement et à les engager à provoquer puissamment l'assistance du ciel. Au reste, on cite une anecdote, qui, en attendant qu'on juge du Saint-Père par ses œuvres, indique la gaieté de son esprit et sa finesse. Peu de jours avant son élection, quatre cardinaux vinrent dans sa cellule, et lui dirent qu'il fallait absolument qu'il fût Pape. Il les regarda ironiquement, et leur répondit : *Si c'est pour vous moquer de moi que vous parlez ainsi, vous êtes trop : si votre projet est sérieux, vous êtes trop peu.*

(20 *Septembre* 1769.) On parle beaucoup d'un bon mot de Madame à Préville, le jour où cette princesse fut chez madame la duchesse de Mazarin, avec les autres dames de France, voir une représentation de la *Partie de chasse de Henri IV*. Il faut savoir qu'un devoir et un privilège des comédiens est de porter le flambeau devant les princes lorsqu'ils vont au spectacle, de la salle jusqu'à leur carrosse ou à l'endroit où ils vont ; il faut savoir encore que Préville avait fait le rôle de Michaud dans la *Partie de chasse de Henri IV*, et Michaud est le paysan chez lequel ce prince arrive incognito et est fêté avec tant de cordialité.

Préville donc, après avoir représenté le rôle de Michaud, éclairait Madame pour passer de la salle de spectacle au salon ; elle lui dit : « Il était très-convenable » qu'après avoir reçu aussi bien le grand-père, vous » éclairassiez la petite fille ! »

(23 *Septembre.*) Des plaisans qui ne manquent ja-

Digitized by Google

mais dans ce pays-ci, et qui saisissent toujours l'à-propos, ont fait le couplet de chanson suivant à l'occasion des circonstances (1), les gens intelligens en concevront facilement tout le sel; sur l'air: *Vive le vin, vive l'amour*, tiré du *Déserteur*:

Vive le roi! vive l'amour!
Que ce refrain soit nuit et jour
Ma devise la plus chérie!
En vain les serpens de l'envie
Sifflent autour de mes rideaux:
L'Amour lui-même assure mon repos,
Et dans ses bras je la défie.

(9 *Octobre* 1769.) L'admiration qu'a excitée au salon le portrait en pied du roi de Prusse, a fait fermenter les beaux esprits; plusieurs ont fait des vers à ce sujet. Voici le quatrain qu'on trouve le plus juste et le moins indigne de ce grand roi.

Vers de M. Bacon, sur le portrait de S. M. le roi de Prusse, exposé au salon du Louvre en 1769.

Si ce roi conquérant, fameux par mille exploits,
Apprit à ses sujets le grand art de la guerre,
En prince, en philosophe, il leur dicta ses lois:
Régner, c'est éclairer la terre.

(14 *Octobre.*) Un caustique, comme il s'en trouve beaucoup à Paris, mécontent des opérations de M. le

(1) La faveur de madame Dubarry.

Digitized by Google

contrôleur-général, que beaucoup de gens accusent d'ineptie, a rapproché ce caractère d'avec la conformation physique de la tête de M. Maynon, et en a formé l'épigramme suivante :

Midas avait des mains qui changeaient tout en or :
Que notre contrôleur n'en a-t-il de pareilles ?
Pour l'état épuisé ce serait un trésor ;
Mais, hélas! de Midas il n'a que les oreilles ?

(15 *Octobre.*) On parle beaucoup d'un bon mot de M. le duc de Choiseuil à madame la comtesse Dubarri : on sait que la chronique scandaleuse a prétendu que, quoique cette dame soit née en légitime mariage, son père véritable et physique était un abbé Gomar, ci-devant Picpus, et qui passait pour avoir été très-bien avec la mère : bruit fort accrédité par le grand soin que Mme. Dubarri prend de cet abbé. La conversation roulait sur les moines, de la destruction desquels on s'occupe essentiellement en France. Mme. Dubarri était contre eux, et M. le duc de Choiseuil en prenait la défense. Ce ministre, plein d'esprit et de finesse, mettait en avant tous les genres d'utilité de cet état, et se laissait battre successivement en ruine sur tous les points ; enfin poussé à bout : « Vous conviendrez au moins, Madame, » a-t-il ajouté, qu'ils savent faire de beaux enfans. »

(16 *Décembre* 1769.) M. l'abbé Riballier, docteur de Sorbonne, syndic de la faculté de théologie, si connu par ses démêlés avec MM. de Marmontel et de Voltaire, et surtout célèbre par les sarcasmes dont ce dernier l'a criblé, a la vue très-mauvaise : un plaisant a supposé

Digitized by Google

qu'il l'avait entièrement perdue en travaillant à la censure de *Bélisaire ;* et que réduit à prendre un chien pour guide, il avait choisi celui de ce héros dans son malheur. En conséquence on a gravé l'abbé Riballier conduit par l'animal, ayant au col un collier, sur lequel on lit ces vers :

Passant, lisez sur mon collier
Ma décadence et ma misère :
J'étais le chien de *Bélisaire*,
Je suis le chien de *Riballier*.

Digitized by Google

(1770.)

(6 *Janvier.*) On continue les quolibets sur M. l'abbé Terray. On dit que le roi va payer toutes ses dettes, parce qu'il a trouvé un trésor enterré (*en Terray*).

(31 *Janvier.*) Le carrosse de M. l'évêque de Tarbes ayant, dans un embarras, accroché et maltraité un fiacre, au point de ne pouvoir conduire une dame qui était dedans, le prélat jeune et galant, après s'être confondu en excuses, a descendu de sa voiture, a déclaré à la dame qu'il ne souffrirait pas qu'elle restât à pied, lui a donné la main pour monter dans son carrosse, et lui a demandé où elle voulait être conduite? Il s'est trouvé que cette personne allait à l'hôtel de Praslin, chez le sieur Beudet, secrétaire de la marine. Ce dernier est de la connaissance de l'évêque, qui a offert ses services à la dame auprès de ce commis, et a dit qu'il profiterait de l'occasion pour le voir et la ramener chez elle. Arrivé à l'hôtel, monseigneur a donné la main à la dame, ce qui a beaucoup fait rire tous les domestiques; mais les éclats ont encore plus redoublé de la part des spectateurs, quand on a introduit ce couple chez le sieur Beudet, qui, lui-même, aurait bien voulu éviter la publicité de cette visite..... Quoiqu'il en soit, l'évêque intrigué des ricanemens, des chuchottemens qu'il voyait, a insisté pour en avoir l'explication; et l'on n'a pu lui dissimuler que la femme dont il s'était si charitablement chargé, était une certaine *Gourdan*, très-renommée

Digitized by Google

par sa qualité de surintendante des plaisirs de la cour et de la ville..... On sent bien que le prélat n'en a point demandé davantage, qu'il n'a point insisté pour la ramener, et que s'il l'est allé voir depuis, ç'a été dans le plus parfait incognito. Cette anecdote, qui paraît sûre, fait infiniment d'honneur à M. de Tarbes, dont les confrères n'auraient pas tous également méconnu cette célèbre entremetteuse.

(13 *Février* 1770.) Une jeune personne ayant écrit en vers à M. de Voltaire, ce patriarche du parnasse, reprenant sa lyre, a répondu par ceux-ci :

Ancien disciple d'Apollon,
J'étais sur les bords du Cocythe,
Lorsque le dieu de l'Hélicon
Dit à sa muse favorite :
Écrivez à ce vieux barbon.
Elle écrivit. Je ressuscite.

(23 *Février.*) On continue les quolibets : on dit que M. l'abbé Terray est sans *foi*, qu'il nous ôte l'*espérance* et nous réduit à la *charité*.

M. l'abbé Terray, malgré les soins du ministère, a aussi des saillies. On raconte qu'un coryphée de l'opéra pour le chant, pensionnaire du roi, ayant été solliciter le contrôleur-général pour son paiement, il lui avait répondu *qu'il fallait attendre ; qu'il était juste de payer ceux qui pleuraient, avant ceux qui chantaient.*

(9 *Mars* 1770.) *Vers à Mad. la comtesse Dubarri, à l'occasion de sa division avec M. le duc de Choiseul.*

Déesse des plaisirs, tendre mère des Grâces,

Digitized by Google

Pourquoi veux-tu mêler aux fêtes de Paphos
Les noirs soupçons, les honteuses disgrâces ?
Ah! pourquoi méditer la perte d'un héros !
Ulysse est cher à la patrie ;
Il est l'appui d'Agamemnon :
Sa politique active et son vaste génie
Enchaînent la valeur de la fière Ilion ;
Soumets les Dieux à ton empire.
Vénus sur tous les cœurs règne par la beauté ;
Cueille, dans un riant délire,
Les roses de la volupté ;
Mais à nos vœux daigne sourire,
Et rends le calme à Neptune agité.
Ulysse, ce mortel aux Troyens formidable,
Que tu poursuis dans ton courroux,
Pour la beauté n'est redoutable
Qu'en soupirant à ses genoux.

(10 *Mars.*) *Sur l'association de M. le chancelier avec M. le contrôleur-général actuel.*

Maupeou, que le ciel en colère
Nomma pour organe des lois ;
Maupeou, plus fourbe que son père,
Et plus scélérat mille fois,
Pour cimenter notre misère,
De Terray vient de faire choix.
Le traître voulait un complice ;
Mais il trouvera son supplice
Dans le cœur de l'abbé sournois.

(31 *Mars.*) Epître de M. de Voltaire, à un ami, sur sa nomination à la dignité de père temporel des

Digitized by Google

capucins du pays de Gex, et sur la lettre d'affiliation à cet ordre, qui lui a été écrite par le général.

Il est vrai, je suis capucin ;
C'est sur quoi mon salut se fonde.
Je ne veux pas, dans mon déclin,
Finir comme les gens du monde.
Mon malheur est de n'avoir plus
Dans mes nuits ces bonnes fortunes,
Ces nobles grâces des élus,
Chez mes confrères si communes.
Je ne suis point frère Frapart,
Confessant sœur Luce ou sœur Nice ;
Je ne porte point le cilice
De saint Grisel, de saint Billard :
J'achève doucement ma vie ;
Je suis prêt à partir demain,
En communiant de la main
Du bon curé de *Mélanie*.
Dès que monsieur l'abbé Terray
A su ma capucinerie,
De mes biens il m'a délivré :
Que servent-ils dans l'autre vie ?
J'aime fort cet arrangement ;
Il est leste et plein de prudence.
Plût à Dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France !

(3 *Avril* 1770.) M. Saurin, de l'académie française, ayant adressé à M. de la Harpe des vers extrêmement fades et doucereux sur sa *Mélanie*, un inconnu a parodié ces vers et s'est servi des mêmes rimes pour présenter l'inverse des mêmes pensées.

Digitized by Google

Vers de M. Saurin.

Pour la sixième fois, en pleurant *Mélanie*,
Mon admiration se mêle à ma douleur :
Ton drame si touchant, tes vers pleins d'harmonie
Retentissent encor dans le fond de mon cœur.
Poursuis ta brillante carrière :
Appelé par la gloire, on t'y verra voler.
Tu nous consoleras quelque jour de Voltaire,
Si quelqu'un toutefois peut nous en consoler.

Parodie.

J'ai lu plus d'une fois ta triste *Mélanie*,
Et je n'ai ressenti ni trouble ni douleur :
De tes vers si corrects la pesante harmonie
A frappé mon oreille et non touché mon cœur.
En vain tu poursuis ta carrière :
Sans ailes, à la gloire on ne peut pas voler ;
Nous pleurerons long-tems la perte de Voltaire,
S'il ne reste que toi pour nous en consoler.

(5 *Avril.*) M. le duc d'Aiguillon se trouvant chez le roi, on prétend que S. M. parut inquiète de sa santé, lui demanda s'il ne se portait pas bien, et remarqua qu'il lui paraissait jaune. On assure que le duc de Noailles, en possession de tout sacrifier à ses bons mots, dit : *Ah! sire, votre majesté voit toujours les gens bien favorablement, car le public le trouve bien noir.*

(11 *Avril.*) Vers de M. de Voltaire à Mme. la duchesse de Choiseul, sur la suspension des travaux de Versoy, nouvelle ville, que M. le duc de Choiseul faisait construire près de Genève, comme on l'a annoncé

Digitized by Google

il y a plusieurs années, et qui devait se nommer *Chaiseul-la-Ville.*

Madame, un héros destructeur
N'est à mes yeux qu'un grand coupable ;
J'aime bien mieux un fondateur :
L'un est un dieu, l'autre est un diable.
Dites bien à votre mari,
Que des neuf filles de mémoire
Il sera le vrai favori,
Si de fonder il a la gloire.
Didon, que j'aime tendrement,
Dont le nom vivra d'âge en âge,
La belle qui fonda Carthage,
Avait alors beaucoup d'argent.
Si le vainqueur de la Syrie
Avait eu pour surintendant
Un conseiller au parlement,
Nous n'aurions pas Alexandrie.
Envoyez-nous des Amphions,
Ou nos peines seront perdues :
A Versoy nous avons des rues,
Et nous n'avons pas de maisons.
Sur la vertu, sur la justice,
Sur les grâces, sur la douceur,
Je fonde aujourd'hui mon bonheur,
Et vous êtes ma fondatrice.

(12 *Avril.*) On a déjà composé l'inscription pour la statue projetée de M. de Voltaire. Elle portera : *à Voltaire pendant sa vie ; par les gens de lettres, ses compatriotes et ses contemporains.*

(24 *Mai* 1770.) On raconte un bon mot de l'abbé

Digitized by Google

Terray au roi, qui indique dans ce ministre une présence d'esprit gaie, dont la nation ne peut qu'être fort aise par la bonne opinion qu'elle en doit concevoir du génie et des ressources du ministre, qui, s'il n'avait pas devers lui de quoi se rassurer, ne serait certainement pas plaisant. On dit que S. M. lui ayant demandé comment il trouvait les fêtes de Versailles? *Ah! sire*, a-t-il répondu, *impayables!*

(14 *Juin* 1770.) Madame la comtesse de Noailles, dame d'honneur de madame la Dauphine, et dont les fonctions sont de guider cette princesse dans tout ce qui est étiquette et cérémonial, voit avec peine qu'elle s'affranchisse de ses conseils, et lui fait sans cesse des représentations sur ce qu'elle se familiarise trop; ce qui la rend peu agréable à la princesse et au public, et ce qui donnera la clef de la chûte de la pièce de vers suivante, qui, par une adresse assez heureuse est tout à-la-fois un éloge très-flatteur pour madame la Dauphine et une épigramme contre Mme. de Noailles.

Le bal masqué, à madame la Dauphine.

Quand au milieu d'une brillante cour,
Aux rois nous offrons notre hommage,
Le respect sur notre visage
Tient lieu de masque au tendre amour.
C'est pour mieux nous faire connaître
Qu'aujourd'hui nous masquons nos traits:
A la félicité du maître
Chacun veut applaudir de près.
Pour donner à notre tendresse
Le droit d'éclater librement,

Digitized by Google

Faut-il en ce jour d'allégresse
Recourir au déguisement ?
Ce qu'il sent hautement, le Français le publie.
Laissez-lui la sincérité ;
En est-il un qui ne s'écrie :
Cette Dauphine, en vérité,
Nous l'aimons tous à la folie !
Nous l'aimons : ce mot est si doux !
Qu'au milieu de ce peuple errant autour de vous,
Vous vous plaisez sous le masque à l'entendre ;
Vous épiez, vous cherchez à surprendre
L'aveu, le seul aveu dont les Dieux soient jaloux.
Si pourtant vous croyez que rien ne vous décèle,
Vous vous trompez : partout Louis vous suit des yeux ;
Ses regards attendris semblent dire : C'est elle !
Et puis cette ceinture, ornement précieux,
Que vous portez dès l'âge le plus tendre,
Et dont vous fit présent la mère de l'Amour ;
Jamais votre dame d'atour,
En vous masquant, n'a pu vous la reprendre.

Ces vers sont de M. Moreau, bibliothécaire de madame la Dauphine.

(19 *Juin.*) Le projet de dresser une statue à M. de Voltaire a été enfanté et rédigé chez Mme. Necker, femme du banquier de ce nom, qui reçoit chez elle beaucoup de gens de lettres. En conséquence, ce grand poëte lui a adressé l'épître suivante :

Quelle étrange idée est venue
Dans votre esprit sage, éclairé ?
Que vos bontés l'ont égaré,
Et que votre peine est perdue !
A moi, chétif, une statue ?

Digitized by Google

D'orgueil je vais être enivré !
L'ami Jean-Jacque a déclaré
Que c'est à lui qu'elle était due :
Il la demande avec éclat.
L'univers, par reconnaissance,
Lui devait cette récompense ;
Mais l'univers est un ingrat.
En beau marbre, d'après nature,
C'est vous que je figurerai,
Lorsqu'à Paphos je reviendrai,
Et que j'aurai la main plus sûre.
Ah ! si jamais, de ma façon,
De vos attraits on voit l'image,
On sait comment Pygmalion
Traitait autrefois son ouvrage.

(1er. *Juillet* 1770.) On raconte deux bons mots à l'occasion du lit de justice ; car le Français est toujours facétieux : l'un, de M. de Choiseul à M. le chancelier, qui s'embarrassait en sortant dans les plis de sa robe ; *M. le chancelier*, lui dit ce seigneur en riant, *prenez garde de tomber*. L'autre, d'un de messieurs qui entendant ronfler la trompette avec laquelle il est d'usage d'annoncer les princes à ces sortes d'assemblées..... *Qu'entends-je ? c'est, je crois, la trompette du jugement dernier !*

(3 *Juillet.*) Le Français met tout en chanson. Voici un couplet qu'on a fait sur la terminaison du procès de M. le duc d'Aiguillon. Il est sur un air du *Déserteur*,

Oublions jusqu'à la trace
De mon procès suspendu :

Avec des lettres de grâce
On ne peut être pendu.
Je triomphe de l'envie,
Je jouis de la faveur :
Grâces aux soins d'une amie,
J'en suis quitte pour l'honneur.

On prétend que M. le duc de Brissac avait dit à cette occasion, *que M. le duc d'Aiguillon avait sauvé sa tête, mais qu'on lui avait tordu le cou.*

(12 *Juillet.*) Le sieur Linguet, auteur du mémoire en faveur du duc d'Aiguillon, a été aussi frappé de sarcasmes à cette occasion. On a rapproché les éloges qu'il a insérés dans ses ouvrages des empereurs Romains les plus en horreur, et la critique de ceux que l'histoire a toujours loués, et il en résulte l'épigramme suivante très-sanglante :

Linguet loua jadis et Tibère et Néron,
Calomnia Trajan, Titus et Marc-Aurèle :
Cet infame, aujourd'hui, dans un affreux libelle,
Noircit la Chalotais et blanchit d'Aiguillon.

(27 *Juillet.*) On parle d'une diatribe (1) diabolique, que le sieur de Voltaire vient de vomir contre plusieurs petits auteurs, entre autres les sieurs le Mierre, Dorat, etc. Ce dernier lui a déjà répondu par une épigramme, bien digne de faire le pendant de l'autre pièce :

---

(1) *Anecdotes sur Jean Fréron*, imprimées long-tems avant, mais connues seulement alors.

Digitized by Google

Un jeune homme bouillant invectivait Voltaire :
Quoi ! disait-il, emporté par son feu,
Quoi ! cet esprit immonde a l'encens de la terre ?
Cet infame Archiloque est l'ouvrage d'un Dieu !
De vice et de talent quel monstrueux mélange !
Son âme est un rayon qui s'éteint dans la fange :
Il est tout à la fois et tyran et bourreau :
Sa dent d'un même coup empoisonne et déchire :
Il inonde de fiel les bords de son tombeau,
Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire.
Un vieillard l'écoutait, sans paraître étonné :
Tout est bien, lui dit-il. Ce mortel qui te blesse,
Jeune homme, du ciel même atteste la sagesse :
S'il n'avait pas écrit, il eût assassiné.

Dorat désavoue ces vers.

(7 *Août* 1770.) *Vers faits à Versailles, par une femme de* 20 *ans, le* 16 *juillet* 1770.

Fille à dix ans est un petit livret,
Intitulé : *Le berceau de nature.*
Fille à quinze ans est un joli coffret,
Qu'on n'ouvre point sans forcer la serrure.
Fille à vingt ans est un épais buisson,
Dont maint chasseur pour le battre s'approche.
Fille à trente ans est de la venaison,
Bien faisandée et bonne à mettre en broche.
A quarante ans, c'est un gros bastion
Où le canon a fait plus d'une brèche.
A cinquante ans, c'est un vieux lampion
Où l'on ne met qu'à regret une mèche.

Digitized by Google

(16 *Octobre* 1770.) ***Epigramme sur la statue de M. de Voltaire.***

J'ai vu chez Pigal aujourd'hui
Le modèle vanté de certaine statue :
A cet œil qui foudroie, à ce souris qui tue,
A cet air si chagrin de la gloire d'autrui,
Je me suis écrié : Ce n'est point là Voltaire ;
C'est un monstre..... Oh! m'a dit certain folliculaire,
Si c'est un monstre, c'est bien lui.

(18 *Octobre.*) ***Chanson faite dans un souper de M. le duc d'Orléans.***

Voulez-vous que de Fanchette
Je vous parle, mes enfans ?
La petite est si drôlette,
Ses appas sont si friands,
C'est que je la baise,
C'est que je suis aise,
C'est que je suis, ma foi,
Plus content qu'un roi.

Fanchette, sans être belle,
A dans son minois lutin
Un tour qui nous ensorcelle,
Je ne sais quoi de si fin,
Que quand je la baise,
C'est que je suis, etc.

Sa bouche est comme une rose
Au moment d'épanouir ;
Quand la mienne s'y repose,
Dieux que je sens de plaisirs !
C'est que je la baise,
C'est que, etc.

Digitized by Google

Sous le voile du mystère
Cachons ses autres appas ;
Amour dit qu'il faut les taire ;
Mais quand je suis dans ses bras,
C'est que je la baise,
C'est que, etc.

Fanchette, reconnaissante,
Me rend amour pour amour,
Avec un air qui m'enchante,
Dans mes bras elle à son tour ;
C'est qu'elle me baise,
C'est que je la baise,
C'est que je suis, ma foi,
Plus content qu'un roi.

(*4 Décembre* 1770.) Piron, si fécond en saillies et en épigrammes, ne tarit pas sur le compte de la Harpe. Voici celle qu'on connaît au sujet de la traduction de *Suétone*.

Le voilà donc ce petit virtuose,
Toujours s'aimant sans avoir de rivaux,
Écrivassant, soit en vers, soit en prose,
Et sous la Combe (1) alignant ses journaux,
Comme aux sifflets chaque jour il s'expose ;
Pour deux écus aux badauds de Paris,
Il vend en vain des Césars travestis ;
C'est pour tomber qu'il joûte avec la Pause (2).
Ce grand auteur, si j'en crois ses écrits,
De ses héros fait mal l'apothéose :

(1) Imprimeur du Mercure que la Harpe rédigeait.
(2) Autre traducteur de *Suétone*.

Digitized by Google

Timoléon (1) meurt le jour qu'il est né.
Pour *Mélanie* (2), on bâille à bouche close
En admirant ce drame fortuné ;
Et *Suétone* à périr condamné,
Va dans la tombe où *Gustave* (3) repose.

(6 *Décembre.*) Epigramme qui a couru, sur le bruit que le sieur Piron était mort en même tems que MM. de Moncrif et le président Haynault.

Piron est mort! quel jour? hier; hier, chose impossible!
Je le quittai le soir en parfaite santé,
Leste, plein d'enjouement, d'esprit et de gaîté;
Tout son individu me parut impassible.
Le fait n'est que trop sûr.... Hélas! apparemment
Que le bon *Alexis* est mort subitement!
Non, non, son âme existe et n'est point endormie;
Il n'est ni mort, ni de l'académie.

(10 *Décembre.*) Un plaisant a mis en épigramme un bon mot sur des galons modernes :

On fait certains galons de nouvelle matière,
Fort peu chers, mais fort bons pour habits de galas :
On les nomme à la chancelière.
Pourquoi?.... C'est qu'ils sont faux et ne rougissent pas.

Un autre plaisant a fait d'avance l'épitaphe de M. le

(1) Tragédie du sieur de la Harpe.
(2) Autre dudit.
(3) Autre dudit.

Digitized by Google

duc de la Vrillière. Elle roule sur ses trois noms différens de Phélippeaux, Saint-Florentin et la Vrillière :

Ci-gît, malgré son rang, un homme fort commun,
Ayant porté trois noms et n'en laissant aucun.

(11 *Décembre.*) Il se répand un couplet de chanson qu'on met sur différens airs. Le voici :

Le bien-aimé de l'almanach (1)
N'est pas le bien-aimé de France ;
Il fait tout *ab hoc* et *ab hac*,
Le bien-aimé de l'almanach.
Il met tout dans le même sac,
Et la justice et la finance :
Le bien-aimé de l'almanach
N'est pas le bien-aimé de France.

(20 *Décembre.*) Seconde épigramme de M. Piron, sur ce que la Harpe brigue une place à l'académie.

Quoi, grand Dieu ! la Harpe veut être
Du doux Moncrif le successeur ?
Favoris d'Apollon, songez à votre honneur :
Voudriez-vous qu'on prît le Louvre pour Bicêtre ?

(24 *Décembre.*) Un nouveau critique s'est élevé sur les rangs, et a censuré plusieurs ouvrages nouveaux, entre autres celui du sieur de Saint-Lambert, auteur du poëme *des Saisons*. L'amour-propre de cet auteur a été blessé, et il a profité de son crédit pour faire arrêter le livre, et mettre à la Bastille le sieur Clément, qui l'avait fait. Celui-ci en est sorti par composition et à condi-

(1) Louis XV.

Digitized by Google

tion de mettre des cartons à son ouvrage ; mais il s'est vengé par l'épigramme suivante :

Pour avoir dit que tes vers sans génie
M'assoupissaient par leur monotonie,
Froid St. Lambert, je me vois séquestré :
Si tu voulais me punir à ton gré,
Point ne fallait me laisser ton poëme.
Lui seul me rend mes chagrins moins amers ;
Car de nos maux le remède suprême,
C'est le sommeil..... Je le dois à tes vers.

Digitized by Google

(1771.)

(13 *Janvier.*) QUELQUES jours avant la disgrâce de M le duc de Choiseul, on avait gravé son portrait, au bas duquel on lit :

Dans ses traités et dans sa vie,
Règne la droiture et l'honneur.
L'Europe connut son génie,
Et les infortunés son cœur.

Depuis son exil on y a substitué ceux-ci, qui ne lui font pas moins d'honneur.

Comme tout autre dans sa place,
Il dut avoir des ennemis ;
Comme nul autre en sa disgrâce,
Il s'acquit de nouveaux amis.

(17 *Janvier.*) Un caustique a répandu le *Pater* suivant, dédié au roi.

« Notre père, qui êtes à Versailles : votre nom soit glorifié : votre règne est ébranlé ; votre volonté n'est pas plus exécutée sur la terre que dans le ciel : rendez-nous notre pain quotidien que vous nous avez ôté : pardonnez à vos parlemens qui ont soutenu vos intérêts, comme vous pardonnez à vos ministres qui les ont vendus : ne succombez plus aux tentations de la Dubarri, mais délivrez-nous du diable de chancelier. »

Digitized by Google

(22 *Avril* 1771.) Il court un quatrain sur les circonstances présentes (1) :

France, tel est donc ton destin,
D'être soumise à la femelle ?
Ton salut vint de la pucelle ;
Tu périras par la catin.

(22 *Avril.*) On rapporte que madame la comtesse Dubarri ayant rencontré M. le duc de Nivernois, un des protestans au lit de justice, l'avait arrêté et lui avait dit : *M. le duc, il faut espérer que vous vous départirez de votre opposition, car vous l'avez entendu, le roi a dit* qu'il ne changerait jamais... .. *Oui, Madame, mais il vous regardait.*

(28 *Avril.*) Madame la duchesse de Durfort, belle-fille de M. le duc de Duras, que tout le monde sait ne point vivre avec son mari, est devenue grosse et est accouchée ; M. le chevalier de Bouflers a fait la chanson suivante à cette occasion. Il faut savoir qu'elle a pour nom de baptême Marie.

Votre patrone
Fit un enfant sans son mari :
Bel exemple qu'elle vous donne !
N'imitez donc pas à demi
Votre patrone.

Pour cette affaire,
Savez-vous comme elle s'y prit ?
Comme vous, n'en pouvant pas faire,

(1) La faveur de madame Dubarry.

Digitized by Google

Elle eut recours au Saint-Esprit
Pour cette affaire.

La renommée
Vanta partout ce trait galant :
Elle n'en est que mieux famée.
Ne craignez pas en l'imitant,
La renommée.

Beau comme un ange,
Sans doute Gabriel était :
Vous ne devez pas perdre au change ;
L'objet qui plaît est en effet
Beau comme un ange.

Belle Marie !
Si j'étais l'archange amoureux
Destiné pour cette œuvre pie,
Que je vous offrirais des vœux,
Belle Marie !

(1er. *Août* 1771.) Le sieur Prépaud, ministre de l'évêque de Spire à la cour de France, vient de mourir. Il est question de faire conférer cette place à l'abbé de Voisenon. M. le duc d'Aiguillon cherche à le faire nommer par cet évêque. C'est à l'occasion de son entrée future dans le corps diplomatique, que M. Duclos, secrétaire de l'académie française, lui a dit ce joli mot si fin et si juste : *Je vous félicite, mon cher confrère : vous allez donc enfin avoir un caractère.*

(29 *Septembre* 1771.) Mlle. Lespinasse est une fille de qualité, qui a des prétentions au bel esprit et à la philosophie. Elle tient une espèce de bureau littéraire chez elle, où préside M. d'Alembert qui y loge : l'abbé Arnaud, M. Suard, M. Gaillard, M. de la Harpe y domi-

Digitized by Google

nent en second. Cela a donné lieu aux deux épigrammes suivantes. La première est contre M. d'Alembert, dont le vrai nom est *Jean le Rond*. Il faut savoir qu'il est membre de l'académie des sciences et de l'académie française.

Maître le Rond très-lourdement écrit,
Maître le Rond très-faussement raisonne :
Rien n'est plus clair pour quiconque le lit :
Il a pourtant une double couronne.
Maître le Rond au Louvre approfondit
L'art des calculs et juge le génie.
Apprenez-moi, disais-je à son amie (1),
Comment cela ? Comment, dit Aspasie ?
Savant, léger et pesant bel esprit,
N'a-t-il pas droit à chaque académie ?

La seconde roule sur la cabale faite par la même demoiselle, pour introduire à l'académie française, au moyen du crédit qu'y a M. d'Alembert, l'abbé Arnaud, M. Gaillard, etc.

Le jour qu'Arnaud fut de l'académie,
La Lespinasse, en riant du succès,
Disait partout : Grâce à mon industrie,
Voilà déjà deux grands hommes de faits.
A qui donner la place du génie
A l'avenir ? Il nous reste *Suard*
Bien lourd, bien froid, comme monsieur *Gaillard*.
Et quand enfin la noble compagnie
Par tant d'affronts sera bien endurcie

(1) Mlle. Lespinasse.

Digitized by Google

Au déshonneur, il nous faudra peu d'art
Pour y glisser *la Harpe* et *Mélanie.*

(26 *Octobre* 1771.) Voici le tems qui approche où l'académie française doit procéder à l'élection du successeur de M. le comte de Clermont. Beaucoup de candidats, suivant l'usage, sont sur les rangs; mais depuis l'aventure du sieur de la Harpe, le sieur le Mierre augmente sa prétention. Il disait l'autre jour dans une société avec une emphase poétique, que sa tragédie d'*Hypermnestre*, (la seule qui ait réussi) lui donnerait l'entrée; que son sceptre de Neptune (allusion à un assez beau vers d'une de ses pièces couronnées)

Le trident de Neptune est le sceptre du monde:

lui ouvrirait le passage, et qu'enfin les vers de son poëme *de la Peinture* le pousseraient par le cul. — *On a toujours eu raison de dire*, reprit en ce moment avec vivacité l'abbé de Lille, traducteur des Géorgiques, et aussi aspirant, *que tes vers étaient des bou..... de vers.* Cette saillie, peu décente dans la bouche d'un abbé, et exprimée en termes grossiers, parut extrêmement heureuse pour la critique fine et judicieuse, et fit beaucoup rire par sa tournure grivoise.

Digitized by Google

(1772.)

(5 *Janvier.*) On sait que M. Diderot est honoré des bontés particulières de l'Impératrice de Russie, et qu'il est comme son agent littéraire dans cette capitale. Il s'est mêlé en cette qualité du marché fait pour cette souveraine, du cabinet de tableaux de M. le baron de Thiers, qu'elle a acheté en entier. Cela a donné lieu à quelques conférences entre M. Diderot et les héritiers du défunt, dont est M. le maréchal de Broglio, par sa femme. Ce maréchal, très-honnête, a pour frère le comte de Broglio, par fois très-mauvais plaisant. Un jour qu'il se trouvait à une conférence du philosophe en question avec M. le maréchal, il voulut le tourner en ridicule sur l'habit noir qu'il portait. Il lui demanda s'il était en deuil des Russes. *Si j'avais à porter le deuil d'une nation, monsieur le comte*, lui répondit M. Diderot, *je n'irais pas la chercher si loin.*

(7 *Janvier.*) M. Saurin, membre de l'académie française, a lu, il y a quelques mois, à une assemblée publique, une *épître sur les inconvéniens de la vieillesse*, dont le principal inconvénient, suivant lui, était de survivre à ses amis. Il vient de donner une suite à cette épître, à l'occasion de la mort de M. Helvétius, son bienfaiteur. Voici cette pièce.

Aux mânes de mon ami.

O toi, qui ne peux plus m'entendre,

Digitized by Google

O toi, qui dans la tombe avant moi descendu,
Trahis mon espoir le plus tendre :
Quand je disais, hélas! que j'avais trop vécu,
Qu'à ce malheur affreux j'étais loin de m'attendre !
O comment t'exprimer tout ce que j'ai perdu ?
C'est toi, qui me cherchant au sein de l'infortune,
Relevas mon sort abattu,
Et sus me rendre chère une vie importune.
Ta vertu bienfaisante égalait tes talens :
Tendre ami des humains, sensible à leurs misères,
Ton esprit combatit l'erreur et les tyrans,
Et ta main soulageait tes frères.
L'équitable postérité
T'applaudira d'avoir quitté
Le palais de Plutus pour le temple des sages :
En s'éclairant dans tes ouvrages,
Les marquera du sceau de l'immortalité.
Faible soulagement de ma douleur profonde !
Ta gloire durera tant que vivra le monde.
Que fait la gloire à ceux que la tombe a reçus ?
Que t'importe les pleurs dont le torrent m'inonde !
O douleur impuissante! ô regrets superflus !
Je vis, hélas! je vis, et mon ami n'est plus !

(8 *Janvier.*) On a toujours dit que les Français se consolaient de tout par une chanson. On commençait à craindre que la nation n'eût perdu son caractère ; mais un plaisant nous prouve que cette terreur est vaine, et que l'on fait encore rire à Paris. Voici un vaudeville qui court, et contre l'auteur duquel on dit que le ministère fait des recherches sévères :

Chantons dans un badin vaudeville
Le retour des vertus qu'on aura,

Digitized by Google

L'honneur gothique à la cour, à la ville,
Le sentiment qu'on trouve de vieux style
Cela reviendra.

Français, ne perdez pas l'espérance,
Tout va bien, tout encor mieux ira :
La liberté, le crédit, l'abondance,
La candeur, les jésuites, l'innocence,
Cela reviendra.

Tout revient, la pudeur, le courage,
La gaîté, les mœurs, *et cætera.*
Je sais même une demoiselle sage,
Qui disait, en perdant son pucelage,
Cela reviendra.

(20 *Février.*) On attribue à M. de Voltaire les vers suivans en l'honneur de M. le chancelier : en tout cas ils roulent sur une pensée de lui répétée en plusieurs endroits et devenue triviale. Les voici.

Je veux bien croire à ces prodiges
Que la fable vient nous conter,
A ces héros, à leurs prestiges
Qu'on ne cesse de nous citer.
Je veux bien croire à ce fier Diomède,
Qui ravit le Palladium,
Aux généreux travaux de l'amant d'Andromède,
A tous ces fous qui bloquaient Illium :
De tels contes pourtant ne sont crus de personne.
Mais que Maupeou tout seul du dédale des lois
Ait su retirer la couronne,
Qu'il l'ait seul rapportée au palais de nos rois ;
Voilà ce que je sais, voilà ce qui m'étonne.

Digitized by Google

J'avoue avec l'antiquité
Que ces héros sont admirables ;
Mais par malheur ce sont des fables,
Et c'est ici la vérité !

Quelqu'un, qui a sans doute une façon de voir différente de l'auteur, a parodié ces vers-ci de la manière suivante :

Je veux bien croire à tous ces crimes
Que la fable vient nous conter,
A ces monstres, à leurs victimes
Qu'on ne cesse de nous vanter ;
Je veux bien croire aux fureurs de Médée,
A ses meurtres, à ses poisons,
A l'horrible banquet de Thyeste et d'Atrée,
A la barbare faim des cruels Lestigrons :
De tels contes pourtant ne sont crus de personnes.
Mais que Maupeou tout seul ait renversé les lois,
Et qu'en usurpant la couronne
Par ses forfaits il règne au palais de nos rois ;
Voilà ce que j'ai vu, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité
Que ces monstres sont détestables ;
Aussi ce ne sont que des fables,
Et c'est ici la vérité.

(22 *Mars* 1772.) Jeudi dernier il y avait beaucoup de monde à dîner chez M. de Sartines, lieutenant-général de police ; quelqu'un se récria sur la beauté des poissons : « Oh ! dit le sieur Marin (l'auteur de la gazette de France), il y en avait de bien plus beaux hier chez M. le premier président du parlement, où je mangeais.

Digitized by Google

— Cela n'est pas étonnant, reprit un autre convive, *on ne voit là que des monstres....* »

(22 *Mars.*) On cite une plaisanterie de mademoiselle Arnould, renommée par ses bons mots ; c'est à l'occasion du *Faucon*, dont le nom équivoque prête facilement aux quolibets. On parlait de cette pièce devant elle, avant qu'elle parût : elle semblait n'en avoir pas bonne opinion ; elle se fit presser quelque tems pour s'expliquer et déclarer les motifs de son préjugé : *c'est que* (reprit-elle avec vivacité, par ce vers de Boileau) *rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.*

(14 *Mai* 1772.) Il court une épigramme en énigme sur M. de la Harpe, assez plaisante ; elle roule sur son nom :

J'ai sous un même nom trois attributs divers ;
Je suis un instrument, un poëte, une rue :
Rue étroite, je suis des pédans parcourue ;
Instrument, par mes sons je charme l'univers ;
Rimeur, je t'endors par mes vers.

(12 *Septembre* 1772.) Chanson ou parodie, sur l'air du *Mirliton don daine*, *Mirliton don don.*

Moi qui jadis eus la gloire
De chansonner pour Iris,
J'ose entreprendre l'histoire
Du jugement de Pâris,
Sur le Mirliton, etc.

Un jour la belle Cythère,
Avec Junon et Pallas,

Digitized by Google

Se lavait dans la rivière
Le corps, la tête et les bras,
Et le Mirliton, etc.

Quand la Discorde crotée
Vint pour se laver aussi,
Junon, toute transportée,
Dit : Retire-toi d'ici.
L'affreux Mirliton! etc.

La Discorde en prit vengeance :
Savez-vous comme elle fit ?
Au milieu d'elles leur lance
Une pomme d'or et dit :
Au beau Mirliton, etc.

Junon qui toujours criaille,
Veut s'en saisir tout de bon.
Vénus lui dit : La grisaille
N'est point du tout de saison
Pour le Mirliton, etc.

Pallas dit d'un ton sévère :
Tous vos plaisans Mirlitons
Ont toujours maille à refaire :
On ne voit nulles façons
A mon Mirliton, etc.

Dans la dispute elles virent
Pâris le jeune pasteur :
Aussitôt toutes se dirent :
Le drôle est bon connaisseur
En beaux Mirlitons, etc.

Le berger aux trois déesses

Digitized by Google

Fit ôter trois cotillons ;
Il vit trois paires de fesses,
Et trois paires de tétons,
Et trois Mirlitons, etc.

D'une pareille corvée,
Pâris ne s'épouvanta ;
Il alla, tête levée,
Et tour-à-tour feuilleta
Chaque Mirliton, etc.

Junon promit la richesse
Au jeune berger Pâris ;
Pallas vanta la sagesse ;
Mais qu'offrit dame Cypris,
Rien qu'un Mirliton, etc.

A cette douce parole,
On vit le combat cesser :
Ce Pâris était un drôle
Qui se serait fait fesser
Pour un Mirliron, etc.

(6 *Octobre* 1772.) Le jour du déceintrement du pont de Neuilly. A l'arrivée de S. M. les soldats et ouvriers seulement, gagés pour cela, ayant crié *vive le roi*, ces acclamations n'ont été répétées par aucun des échafauds, qui contenaient une immensité de spectateurs : ce qui faisait un contraste très-remarquable ; et dont en effet l'ambassadeur de Naples a témoigné sa surprise à quelqu'un qui l'accompagnait : *Mais*, lui a-t-on répondu, *lorsque le prince est sourd, les peuples sont muets.*

(31 *Octobre.*) Monsieur le Marquis de Chauvelin,

Digitized by Google

tour-à-tour négociant et guerrier, se repose aujourd'hui au sein de la paix et des arts : à l'olive, au laurier qui couronnent son front, il joint le myrthe. Ami de son roi, il en partage les plaisirs : quelquefois il se dérobe au tumulte de la cour, et vient se réjouir au milieu de sa famille. C'est dans une de ces fêtes qu'est éclose la pièce de vers suivante.

On jouait à la campagne au gage touché. M. Léonard eut pour punition l'obligation de faire sur-le-champ un conte des fées ; il fit cet impromptu : un des plus galans et des plus heureux qu'on puisse trouver.

Conte des fées, par M. Léonard, à madame la marquise de Chauvelin, en jouant au gage touché.

Il était une fée aussi douce que belle ;
Les arts formaient ses attributs ;
On voyait marcher auprès d'elle
Et les talens et les vertus ;
Mais des Grâces surtout elle était le modèle ;
On admirait sa voix, son souris, son regard,
Cet air de fuir l'éloge et d'oublier ses grâces,
D'attirer comme par hasard,
Et sans l'avoir voulu, tous les cœurs sur ses traces.
Elle avait un époux, l'ornement de sa cour,
Grand guerrier, profond politique,
Possédant l'art de plaire, autant que la tactique,
Et qui servait la Gloire, Apollon et l'Amour.
Une autre fée (1) encor habitait ce séjour ;
Elle joignait alors au feu du premier âge

(1) La mère de madame de Chauvelin.

Digitized by Google

De la maturité le solide avantage :
Tel est dans son état le midi d'un beau jour....
Des enfans dignes d'eux ajoutaient à leur gloire....
Mais qu'entends-je ? une voix au moment où j'écris,
Semble me dire : Arrête, ami, tu t'es mépris :
On te demande un conte, et tu fais une histoire.
Ma muse a manqué son objet ;
Mais sur votre indulgence est-ce à tort que je compte ?
C'est bien votre faute en effet,
Si ce récit n'est pas un conte.

Digitized by Google

(1773.)

(1er. *Janvier.*) M. le duc de Bourbon sera surement reçu cordon bleu aujourd'hui. Tout est disposé pour la cérémonie. C'est M. Bertin, le ministre, grand trésorier de l'ordre, qui doit faire les fonctions de prévôt et maître des cérémonies, à la place de M. d'Agueseau, qui a la goute. En conséquence cet officier, peu stylé au cérémonial, en a fait des répétitions tous ces jours-ci.

C'est à l'occasion de cette cérémonie qu'on a dit le joli bon mot, en réponse à la question sur le retour du prince de Condé à Versailles : Qu'y est-il allé faire ? *Ses preuves.*

(6 *Janvier.*) Il court une pasquinade relativement à la future expulsion des jésuites, dans laquelle il y a du sel et de la finesse. On suppose que le pape présente à divers souverains de l'Europe le général des jésuites, en leur disant : *Ecce homo!*

A quoi les princes répondent ; savoir :

Le roi de Portugal :	*Tolle, crucifige.*
Le roi d'Espagne :	*Reus est mortis.*
Le roi de France :	*Vos dixitis.*
La reine de Hongrie :	*Quid enim malè fecit?*
L'empereur :	*Non invenio in eo causam.*
Le roi de Prusse :	*Quid ad me!*

Digitized by Google

La république de Venise:	*Non in die festo, ne fortè tumultus fieret in populo.*
Le roi de Naples et l'infant duc de Parme :	*Nos legem habemus, et secundùm hanc legem debet mori.*
Le roi de Sardaigne :	*Innocens ego sum à sanguine ejus.*
Le pape réplique :	*Corripiam et emendatum eum vobis tradem.*
Le général des Jésuites :	*Post tres dies resurgam.*
Tous les ordres religieux:	*Jube ergo custodiri sepulcrum ejus usque in diem tertium, ne fortè veniant discipuli ejus, et furentur eum, et dicant plebi : surrexit à mortuis, et erit novissimus error pejor priore.*
Le pape répond :	*Ite, custodite, sicut vos scitis.*

(18 *Janvier.*) Un prêtre, et le curé de Saint-Roch, sur la paroisse duquel est M. Piron, s'étant successivement présenté chez le moribon, ont été reçus tous deux par ce plaisant, avec la même gaieté qu'il a répandue sur toute sa vie. Le premier l'ayant appelé *son cher frère*, il lui dit qu'il n'en avait jamais eu qu'un, qui était mort, et que c'était une bête, et lui a demandé si c'était en cette qualité qu'il comptait le remplacer? Quand au pasteur, il ne l'a pas moins mal mené, et celui-ci desespère d'en tirer parti.

(23 *Janvier.*) Un plaisant a exprimé en vers les difficultés qu'on éprouve journellement à la comédie pour y avoir place, lorsque Mlle. Raucour joue; il lui a adressé à ce sujet un rondeau, genre de poësie antique qu'il a rajeuni pour cette actrice, dans lequel en ne s'asservissant pas exactement aux règles, il y a mis la chose la

Digitized by Google

plus essensielle, ce qui en fait l'âme, une certaine naïveté maligne. La voici :

A vous claquer quand tout Paris s'empresse,
Moi seul encor n'y suis point parvenu :
Déjà trois fois étouffé dans la presse,
J'ai vu la grille et n'ai rien obtenu.
J'entends vanter vos talens, votre grâce ;
De votre jeu l'on m'a peint la chaleur,
Et comme un autre, obtenant une place,
J'eusse employé ma main de bien bon cœur
A vous claquer.

Je sais qu'on peut, en triplant l'honoraire,
Humaniser les traitans du parterre :
Mais payer triple enfin m'a retenu.
Eussiez-vous cru, jeune et faite pour plaire,
Qu'on regrettât d'employer un écu
Pour vous claquer ?

(31 *Janvier.*) A l'occasion d'une fête exécutée chez Mlle. Clairon, pour l'inauguration du buste de M. de Voltaire, un caustique a fait les vers suivans, qui ont été peu répandus jusqu'à présent. On les attribue à M. Dorat, qui les nie cependant, à cause du héros.

Vers de l'abbé Lilas, ex-jésuite, à M. de Voltaire, au sujet de son apothéose chez Mlle. Clairon.

Grand peintre, aimable, sage, et sublime écrivain,
Toi, qui sais tour-à-tour nous instruire et nous plaire,
C'en est fait, ta gloire est entière ;
Te voilà le héros d'un souper libertin :
Chez une courtisane, un laurier claudestin

Digitized by Google

A couronné ta tête octogénaire ;
Et tu mets de moitié, dans un brillant destin,
Une émérite de Cythère.
Pour elle, en vérité, c'est avoir trop d'égard ;
L'auguste Clairon, qu'on oublie,
Voudrait bien, pour comble de l'art,
Des honneurs immortels s'animer sa part,
Et couvrir Frétillon du manteau d'Athalie :
Vivre dans l'avenir est, dit-on, sa folie,
Voilà pourquoi la belle, à tout hasard,
Sur ton char de triomphe arrogamment s'appuie ;
Elle espère qu'un jour, au temple d'Uranie,
Son buste avec le tien, sera mis en regard.
Limite enfin, crois-moi, l'orgueil de la princesse,
Car, entre nous, ceci passe le jeu ;
Ton apothéose intéresse,
Mais chez nos bons plaisans, on la critique un peu ;
Et le renom de la déesse,
A te parler sans fard, décrédite le dieu.

(1er. *Février* 1773.) Plusieurs littérateurs, offensés du ton tranchant et despotique de l'auteur *des trois siècles*, ont déchargé leur bile dans diverses sortes d'ouvrages. M. d'Aquin, un des plus maltraités, a fait les deux épigrammes suivantes :

Certain jour chez Pigal, en contemplant Voltaire,
Je disais : Qu'a donc mis le fameux statuaire
Sous les pieds de notre Apollon ?
Et pourquoi lui fait-on écraser du talon
Ce masque hideux, dont la bouche effroyable
Semble ouverte pour aboyer ?
Est-ce l'envie ? est-ce le diable ?

Digitized by Google

Quelqu'un cria dans l'atelier :
Oh ! ce n'est rien ; c'est l'abbé Sabathier.

Autre.

Mons Sabathier, ta sotte paperasse,
Pour quelques mois te donnera du pain :
L'ami, je vois, à ta burlesque audace,
Que tu crains moins le bâton que la faim.

(11 *Février.*) On a remarqué avec indignation que de tous les membres de l'académie française invités à l'enterrement de M. Piron, aucun ne s'y était trouvé. Un plaisant a fait à cette occasion l'épigramme suivante :

Des quarante, priés en vain à ton convoi,
Aucun n'en a voulu grossir le petit nombre !
Ne t'en plains pas, Piron ; c'est qu'ils avaient, ma foi,
Encor peur, même de ton ombre !

(13 *Avril* 1773.) M. l'abbé de Bauvais finit à la cour son carême avec autant de courage qu'il l'a commencé. Il ne paraît pas au surplus que la grâce y ait beaucoup opéré, malgré son éloquence : il a donné lieu seulement à plusieurs bons mots, entr'autres à un du maréchal duc de Richelieu, qui mérite d'être cité. Un jour que ce prédicateur avait tonné fortement contre les vieillards vicieux qui conservent encore au milieu des glaces de l'âge les feux impurs de la concupiscence, le roi, en apostrophant ce seigneur paillard après le sermon, lui dit : « Eh bien, Richelieu, il me semble que le prédicateur a jeté bien des pierres dans votre jardin ? — Oui,

Digitized by Google

sire (a répondu ce vieux renard), si fortement, qu'il en est rejailli jusques dans le parc de Versailles. »

(11 *Mai* 1773.) Il paraît que les divers accidens survenus dernièrement au roi, lui ont donné quelques inquiétudes sur sa santé, mais que ne voulant pas en laisser rien percer aux yeux de ses courtisans, il s'en est simplement ouvert au sieur de Lamartinière, son premier chirurgien, auquel il a grande confiance. Il l'a fait coucher dans sa chambre, et a suivi ses conseils. On prétend que S. M. en lui témoignant ses craintes sur le délabrement de ses facultés, dit à cet Esculape : « Je vois bien que je ne suis plus jeune, qu'il faut que j'enraie. — Sire, lui a-t-il répondu, vous feriez encore mieux de dételer. »

(13 *Juillet* 1773.) On a fait sur *l'Erreur d'un moment*, comédie nouvelle du sieur Monvel, les quatre vers suivans :

Monvel, las de nous faire rire,
Hélas! se livre au larmoyant.
Fasse le ciel que ce délire
Ne soit que *l'Erreur d'un moment!*

(24 *Septembre* 1773.) On se doutait bien que M. Linguet essuierait quelque brocard à l'occasion du rôle qu'il a joué dans l'affaire du comte de Morangiés. On répand sur son compte l'épigramme suivante, à l'occasion du cordon de St. Michel qu'il demande, dit-on.

Ce pâle et débile squelette,
Détracteur de Titus, défenseur de Molette (1),

(1) Nom de famille des Morangiés.

Digitized by Google

Du cordon noir veut être décoré.
Pour rendre son nom plus célèbre,
Il faut, à ce cordon funèbre,
Joindre la croix de St. André.

(26 *Septembre.*) Le lundi 20 septembre, madame la Dauphine est venu à la comédie française, et s'est placée dans la loge des gentilshommes de la chambre. M. le maréchal de Richelieu, en sa qualité de gentilhomme de la chambre, a présenté à cette princesse le sieur Dorat, auteur des deux pièces nouvelles qu'elle a honorées de sa présence. La verve de ce poëte s'est excitée, et il a enfanté le madrigal suivant :

A madame la Dauphine sur son incognito.

Quoi ! sous un nuage envieux,
Croyez-vous, auguste Dauphine,
Pouvoir vous cacher en ces lieux ?
Lorsque Vénus descend des cieux,
On sent l'influence divine ;
Et lorsque vous trompez leurs yeux,
Le cœur des Français vous devine.

Digitized by Google

(1774.)

(2 *Janvier.*) *Cephale et Procris*, ou *l'Amour conjugal*, tragédie lyrique en trois actes, a été exécutée jeudi sur le théâtre de la cour. C'est le dernier opéra des fêtes du mariage. Toute la cour en général est contente d'être débarrassée de ces spectacles d'étiquette, et M. le Dauphin, peu plaisant de son naturel, a dit à M. de Richelieu : *Enfin voilà nos spectacles finis*; *nous allons donc nous amuser.*

(11 *Janvier.*) Madame la marquise du Deffant est une vieille muse de la cour de madame la duchesse du Maine : elle était renommée autrefois pour ses grâces, son esprit et sa méchanceté : elle a toujours conservé quelque liaison avec le philosophe de Ferney, et il vient de lui adresser une épître, où l'on retrouve encore la fraîcheur de son jeune âge.

Vers de M. de Voltaire à madame du Deffant.

Eh quoi! vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers,
Ma muse faible et surannée
Puisse encor frédonner des vers!

Quelquefois un peu de verdure
Vit sous les glaçons de nos champs;
Elle console la nature,
Mais elle est sèche en peu de tems.

Digitized by Google

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours ;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre,
Qui n'obéit plus à mes doigts ;
Ainsi j'essaie encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

Je veux dans mes derniers adieux,
Disait Tibulle à son amante,
Attacher mes yeux sur tes yeux,
Te presser de ma main mourante.

Mais quand on sait qu'on va passer,
Quand l'âme fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie
Et des mains pour la caresser ?

Dans ces momens chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en santé :
Quel mortel s'est jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie ?

Délie elle-même à son tour
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle
Et qu'elle vécut pour l'amour.

Nous naissons, nous vivons, bergère,
Nous mourons sans savoir comment ;
Chacun est parti du néant :
Où va-t-il ? Dieu le sait, ma chère.

(13 *Février* 1774.) M. le comte de Lauraguais, ce seigneur aimable, dont le fond de gaîté inépuisable est

Digitized by Google

si merveilleusement secondé par sa vive imagination, après avoir amusé Londres, est venu réjouir cette capitale par ses saillies et ses plaisanteries ingénieuses : on en raconte une charmante.

Il a ces jours derniers formé une assemblée de quatre docteurs de la faculté de médecine, appelés en consultation. La question était de savoir si l'on pouvait périr d'ennui. Ils ont tous été pour l'affirmative ; et après un long préambule, où ils motivaient leur jugement, ils ont signé dans la meilleure foi du monde. La famille des *Brancas* est assez généralement composée de personnages idiots, hypocondres, vaporeux, mélancoliques, etc. Ils ont cru qu'il s'agissait de quelque parent du consultant, et ils ont décidé que le seul remède était de dissiper le malade, en lui ôtant de dessous les yeux, surtout, l'objet de cet état d'inertie et de stagnation.

Muni de cette pièce en bonne forme, le facétieux seigneur est allé la déposer chez un commissaire, et y porter plainte en même tems contre le prince d'Henin, qui, par son obsession continuelle autour de mademoiselle Arnould, ferait infailliblement périr d'ennui cette actrice, sujet précieux au public, et dont en son particulier il desirait la conservation. Il y requiert, en conséquence, qu'il soit enjoint audit prince de s'abstenir de toute visite chez elle, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement rétablie de la maladie d'ennui dont elle est atteinte, et qui la tuerait, suivant la décision de la faculté.

(11 *Avril* 1774.) M. de Pezay est un auteur dans le genre de M. Dorat, son ami, et qui en cette qualité a cru avoir son talent, et s'est efforcé de le singer. Quoi-

Digitized by Google

qu'il ait fait de jolies choses, il n'en approche pas ; il n'a ni chaleur ni nerf. Ce bel esprit petit-maître, d'une naissance ordinaire, a en outre des prétentions à la qualité, et porte des talons rouges : il se fait appeler marquis, et se donne les airs d'un homme de distinction. Il est rare dans ce pays-ci que le ridicule reste impuni : on a fait à cette occasion l'épigramme suivante :

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure :
En deux ans, malgré la nature,
Il s'est fait poëte et marquis.

(16 *Mai* 1774.) Le sieur Goys est un personnage jovial et plein d'esprit, qui a le talent de la pantomime au suprême degré, qui contrefait surtout l'anglais, et en a contracté la qualité de milord Goys. Il était fort lié avec le comte Jean, beau-frère de la comtesse Dubarri. Celui-ci, au moment de la mort du roi, lui demanda conseil sur ce qu'il devait faire. « *Ma foi, mon* » *cher comte*, lui dit le facétieux milord, après s'être » frotté le front, *l'écrain et des chevaux de poste.* Le » Dubarri s'indigne d'un tel avis : moi! fuir comme » un coquin. Le sieur Goys se frotte encore le front : » *Hé bien*, lui répond-il, *des chevaux de poste et* » *l'écrain.* »

(31 *Mai.*) Mlle. Arnould, chanteuse de l'opéra, une des courtisanes les plus renommées pour ses bons mots, dit en parlant de la mort du roi et de l'exil de madame Dubarri, en déplorant le sort de ses semblables : *Nous voilà orphelines de père et de mère.*

Digitized by Google

(3 *Juin* 1774.) *Épitaphe du roi.*

Ci-gît le bien-aimé Bourbon,
Monarque d'assez bonne mine,
Et qui paie sur le charbon
Ce qu'il gagnait sur la farine (1).

(4 *Juin.*) On est si disposé à regarder déjà M. le duc de la Vrillière comme retiré, et même comme mort, qu'on lui a fait l'épitaphe suivante :

Ci-gît dans ce petit tombeau,
Le petit monsieur Phélippeau,
Qui fut, malgré sa taille ronde,
Compté parmi les grands du monde ;
Parce qu'il était, se dit-on,
Petit génie et grand fripon.

(9 *Juin.*) *Chanson de M. Collé sur le nouveau règne* : sur l'air *des pendus.*

Or écoutez, petits et grands,
L'histoire d'un roi de vingt ans,
Qui va nous ramener en France
Les bonnes mœurs et l'abondance.
D'après ce plan, que deviendront
Et les catins et les fripons?

S'il veut de l'honneur et des mœurs,
Que deviendront nos grands seigneurs ?
S'il aime les honnêtes femmes,

(1) Au sujet du commerce des grains.

Digitized by Google

Que feront tant de belles dames ?
S'il bannit les gens déréglés,
Que feront nos riches abbés ?

S'il dédaigne un frivole encens,
Que deviendront les courtisans ?
Que feront les amis du prince,
Autrement nommés en province ?
Que deviendront les partisans,
Si ses sujets sont ses enfans ?

S'il veut qu'un prélat soit chrétien,
Un magistrat homme de bien,
Combien de juges mercenaires,
D'évêques et de grands-vicaires
Vont changer de conduite. *Amen.*
Domine, salvum fac regem.

(19 *Juin.*) Quoiqu'on ne parle plus guère de madame Dubarri, un plaisant s'est avisé de mettre en vers *l'histoire des Ponts*; il a intitulé sa pièce : *les cinq Ponts*, complainte de madame Dubarri.

Les *Ponts* ont fait époque dans ma vie,
Dit l'Ange (1) en pleurs dans sa cellule en Brie ;
Fille d'un moine et de dame Giroux,
J'ai pris naissance au sein du *Pont-aux-Choux*.
A peine a lui l'aurore de mes charmes,
Que le *Pont-Neuf* vit mes premières armes
Au *Pont-au-Change*, à plaisir je fêtois
Le tiers, le quart, soit noble, soit bourgeois.
L'art libertin de rallumer les flammes

(1) Nom qu'elle portait étant fille.

Digitized by Google

Au *Pont-Royal*, me mit le sceptre en main.
Un si haut fait me loge au *Pont-aux-Dames* (1),
Où j'ai bien peur de finir mon destin.

(22 *Juin.*) On avait trouvé à la statue de Henri IV, sur le Pont-Neuf, ecrit en gros caractères le mot *resurrexit.* On en a depuis attaché un autre tout à fait naïf, et qui, rappelant le fameux propos de ce bon roi, père de son peuple, prescrit à son successeur ce qu'il doit faire pour imiter parfaitement ce modèle. Voici le distique :

Resurrexit! J'approuve fort ce mot ;
Mais pour y croire, il faut la poule au pot.

(23 *Juin.*) On raconte que M. l'abbé de Ste. Geneviève se trouvant à dîner dans une maison où il y avait beaucoup de monde, de jeunes gens l'entreprirent et le turlupinèrent sur sa sainte, dont la puissance paraissait bien nulle aujourd'hui, dont la châsse avait été découverte et descendue si inutilement (2). Il les laissa dire, et quand ils eurent fait tous leurs reproches : « Hé bien ! » messieurs, qu'avez-vous à reprocher au ciel ? répon» dit-il ; est-ce qu'il n'est pas mort ? »

(28 *Juin.*) M. de Boynes n'a pas été épargné dans les vaudevilles, épigrammes et bons mots qui courent sur les ministres. Voici la chanson sur lui :

On rit d'un ministre bourgeois (3)
Que chacun abandonne,

(1) Le Pont-aux-Dames en Brie.
(2) Lors de la maladie du roi.
(3) Son nom de famille est Bourgeois.

Digitized by Google

Pour n'avoir dans tous ses emplois
Fait plaisir à personne.
Je crois que c'est injustement
Que si fort on le fronde,
Car il va faire en s'en allant,
Plaisir à tout le monde.

(18 *Juillet* 1774.) On parle beaucoup de la croix de St. Louis que le sieur Bouret d'Erigny, fermier-général, a obtenue de M. le duc d'Aiguillon. On a fait à cette occasion l'épigramme suivante :

D'un ordre militaire on décore un traitant :
A quel titre obtient-il ce ruban éclatant ?
Quels sont donc les exploits de sa valeur insigne ?
De la croix par quel sang versé
Aujourd'hui s'est-il rendu digne ?
Eh! comptez-vous pour rien celui qu'il a sucé ?

(23 *Août* 1774.) Madame la princesse d'Henin est une jeune et jolie femme, qui a eu depuis peu la petite vérole ; ce qui a effarouché tous ses adorateurs en grand nombre, même le chevalier de Coigny. M. de Lisle, capitaine de dragons, a profité de cette désertion pour pousser sa pointe, et voici comme il a ingénieusement fait sa déclaration sous le voile de l'allégorie suivante :

La Rose et l'Étourneau, fable.

L'aimable fille du printems,
La Rose, à qui tout rend hommage,
Vit au nombre de ses amans
Un Étourneau du voisinage :

Digitized by Google

Sans regret il avait quitté
De ses frères la troupe errante,
Pour ranger son âme inconstante
Sous l'empire de la beauté.
Perché sous un buisson d'épine,
Où la Rose tenait sa cour,
Il ne cessait à la voisine
De jurer un fidèle amour.
Mille autres amans, lui dit-elle,
Chaque jour m'en jurent autant;
Mais si je cessais d'être belle,
Aucun d'eux ne serait constant.
Ah! dit l'oiseau, vous verriez naître
En moi des feux toujours nouveaux:
J'ose en prendre à témoin le maître
Des Roses et des Étourneaux.
Le petit Dieu dans sa volée
Entendit faire ce serment.
Il retint son souffle un moment,
Et la nature fut glacée.
La Rose en perdit ses appas;
Son éclat, sa fraîcheur passèrent;
Zéphirs, Papillons délogèrent;
L'Étourneau ne délogea pas.
Calmez, lui dit-il, vos alarmes;
Si mon cœur suffit à vos vœux,
Il vous reste bien plus de charmes
Qu'il n'en faut pour me rendre heureux.
Sans faire une épreuve nouvelle,
L'Amour étonné du succès,
A la fleur rendit ses attraits,
Et l'oiseau seul fut aimé d'elle.

De la Rose facilement

Digitized by Google

On devine la ressemblance ;
C'est moi qui suis l'oiseau constant ;
Mais je n'ai pas sa récompense.

(11 *Septembre* 1774.) On parle de l'ordonnance du lieutenant de police, qui, renouvellant d'anciens réglemens, défend de tirer des fusées et d'en vendre. Ce premier monument de son administration sera remarqué par l'épigramme suivante, qui doit faire anecdote :

Pour son insigne fausseté,
Le roi du chancelier vient de faire justice ;
Mais du peuple la joie ayant trop éclaté,
Ce prince aime si fort l'austère vérité,
Que même à nos plaisirs il défend l'artifice.

(26 *Septembre.*) Un plaisant a fait une accolade des quatre ministres disgraciés, dans une épigramme intitulée : *le Vinaigre des quatre voleurs.*

Ami, connaissez-vous l'enseigne ridicule
Qu'un peintre de Saint-Luc fait pour des parfumeurs?
Il met dans un flacon, en forme de pillule,
Boynes, Maupeou, Terray, sous leurs propres couleurs ;
Il y joint d'Aiguillon, et puis il l'intitule :
Vinaigre des quatre voleurs.

(30 *Septembre.*) L'histoire de la poule au pot a occasionné le quatrain suivant :

Enfin la poule au pot sera donc bientôt mise ;
On doit du moins le présumer,
Car depuis deux cents ans qu'on nous l'avait promise,
On n'a cessé de la plumer.

Digitized by Google

(1er. *Octobre* 1774.) Vers à quelqu'un qui demandait ce qu'on disoit du roi à Paris :

Ami, notre jeune monarque,
En véritable Télémaque,
A pris le bon sens pour mentor,
Et pour conseil l'expérience,
La probité, la prévoyance :
L'économie est son trésor.
Il a pour femme la tendresse,
Tous ses sujets pour ses enfans,
Et la vérité pour maîtresse.
Que deviendront les courtisans ?
S'il est possible, honnêtes gens.

(22 *Octobre.*) On a fait des *Commandemens du roi à son garde des sceaux.* On voit aisément qu'ils sont calqués sur ceux de *Henri IV à son petit-fils* : cependant ils contiennent quelques anecdotes relatives à ce chef actuel de la justice, qui les rendent précieux. Les voici.

Commandemens de Louis XVI à M. de Miromesnil, garde des sceaux.

Ton seul prince tu serviras,
Après les lois premièrement.

Jamais tu ne parjureras
Comme Maupeou vilainement.

Les sceaux de ton mieux garderas,
En les appliquant justement.

Le parlement rétabliras,
Pour exister plus longuement.

Digitized by Google

Charges point ne supprimeras,
Qu'en remboursant loyalement.

Toujours la vérité diras,
Sans crainte aucune absolument.

Paillard honteux toujours seras,
Puisque ne peux être autrement.

Mais avec ta femme vivras,
Pour bon exemple seulement.

Tous ses travers excuseras,
Pour qu'on t'excuse également.

Ainsi glorieux tu seras,
Dans l'histoire éternellement.

Pour l'intelligence de ceci, il faut savoir que M. de Miromesnil a été obligé de faire enfermer sa femme pour ses déréglemens.

(14 *Décembre* 1874.) Au sujet d'une chanson des *Revenans* de M. Collé, l'abbé de Lattaignant a ranimé sa muse décrépite et a adressé à l'auteur le couplet suivant, très-galant :

Est-ce Anacréon, est-ce Horace,
Qui chantait ces vers pleins de grâce,
Dans son printems ?
Collé, recevez-en la gloire,
Ou vous nous forcerez à croire
Aux revenans.

Digitized by Google

(1775.)

(7 *Janvier.*) VOICI une chanson qu'on croit avoir été faite au souper de quelque financier.

Air : *Chanson, chanson.*

Le digne ministre de France,
Doué d'esprit, d'intelligence
Et de raison,
En réformant notre finance,
Répandra partout l'abondance.
Chanson, chanson.

Turgot, par son économie,
Fera pleuvoir sur la patrie
L'or à foison.
Il est assuré de son thème,
Et nous vivrons par son système.
Chanson, chanson.

Tout va prendre nouvelle forme;
On ne parle que de réforme
De mœurs, de ton:
Ce n'est plus le siècle des belles;
On va déserter les ruelles.
Chanson, chanson.

Du luxe on va faire défense,
Et l'on va borner la dépense,
Nous promet-on.
Partout où régnait la licence,

Digitized by Google

Nous verrons régner l'abondance.
Chanson, chanson.

Quand du sénat de mince allure,
On apprit la déconfiture,
Chacun dit : Bon !
Les revenans vont, sans épice,
Noblement rendre la justice.
Chanson, chanson.

Vous, qui languissez sans paraître,
Et qui cherchez auprès du maître
Un bon patron,
Nommez seulement qui vous êtes,
Et l'on va vous payer vos dettes.
Chanson, chanson.

Chanson de l'abbé de Lattaignant, sur l'air : des Billets doux.

J'aurai bientôt quatre-vingts ans ;
Je crois qu'à cet âge il est tems
De dédaigner la vie :
Aussi je la perds sans regret,
Et je fais gaîment mon paquet :
Bon soir la compagnie.

Lorsque d'ici je partirai,
Je ne sais pas trop où j'irai ;
Mais en Dieu je me fie :
Il ne peut me mener que bien ;
Aussi je n'appréhende rien :
Bon soir la compagnie.

J'ai goûté de tous les plaisirs,
J'ai perdu jusques aux desirs ;

Digitized by Google

A présent je m'ennuie :
Lorsque l'on est plus bon à rien,
On se retire, et l'on fait bien :
Bon soir la compagnie.

(18 *Avril* 1775.) Un auteur très-médiocre, nommé *la Vieville*, s'est avisé de composer une mauvaise brochure, ayant pour titre. *la Réconciliation des auteurs*, et s'est attiré l'épigramme suivante :

De l'Hélicon grand pacificateur,
Rimeur benin, qui veux du peuple auteur
Finir les querelles peu sages ;
Hélas! quel fut le fruit de ton effort ?
Tous les auteurs d'aujourd'hui sont d'accord
Pour ne point lire tes ouvrages.

(21 *Mai* 1775.) M. le Marquis de Louvois, accusé d'avoir levé sa canne contre un officier, a été condamné jeudi par le tribunal à un an et un jour de prison. Ce seigneur est un crâne, qui venait de se marier tout récemment à une madame la baronne de ***, folle très-riche. Celle-ci, en revenant de l'église, lui dit qu'elle espérait qu'il était revenu de toutes ses erreurs, et qu'il serait sage désormais. « Oui, madame, lui a-t-il répon-» du ; je vous assure que voilà la dernière sottise que je » ferai. »

(22 *Mai.*) On rapporte un bon mot de madame de St. Vincent, très-remarquable et digne d'être conservé. A la confrontation (1), M. de Richelieu, s'obstinant à

(1) Dans son procès avec M. de Richelieu.

Digitized by Google

nier qu'il lui eût jamais fait de billet de cent mille écus, lui dit avec amertume : « Mais, madame, regardez donc » votre figure : cela se paierait-il une somme aussi exor- » bitante ? — Je n'ai pas cette présomption, répliqua la » présidente ; mais, vous, M. le maréchal, considérez » la vôtre, et voyez s'il faut moins que cela pour la faire » passer ! »

(24 *Mai.*) Un homme qui n'est pas sans doute partisan du système des économistes, a profité de la circonstance (1) pour plaisanter sur eux de la manière suivante.

L'Expérience économique.

Un Limousin, très-grand réformateur,
D'un beau haras fait administrateur,
Imagina, pour enrichir le maître,
Un beau matin de retrancher le paître
Aux animaux confiés à ses soins.
Aux étrangers il ouvre la prairie,
Des rateliers il fait ôter le foin.
Un jour n'est rien dans le cours de la vie.
Le lendemain, les chevaux affamés,
Tirent la langue et dressent les oreilles.
On court à l'homme. Il répond : A merveille :
Ils y seront bientôt accoutumés.
Lessez-moi faire. On prend donc patience.
Le lendemain, langueur et défaillance ;
Et l'économe, en les voyant périr,
Dit : Ils allaient se faire à l'abstinence ;
Mais on leur a conseillé de mourir
Exprès pour nuire à mon expérience.

(1) Une opération de M. Turgot sur les grains.

Digitized by Google

(27 *Mai.*) On a dit que M. de Maurepas était à l'opéra la veille de l'émeute. On n'a pas manqué de consigner le fait dans une espèce d'épigramme à la grecque, que voici :

Monsieur le comte, on vous demande :
Si vous ne mettez le holà,
Le peuple se révoltera.
Dites au peuple qu'il attende ;
Il faut que j'aille à l'opéra.

(3 *Juin* 1775.) La cérémonie du sacre approchant, c'est aujourd'hui l'objet des entretiens du public. Pour mieux l'instruire, on a fait imprimer *l'ordre et la marche des cérémonies* qui y seront observées. Dans ce fatras très-long d'étiquettes puériles, voici ce qu'on en peut extraire.

S. M. sera reçue dans toutes les villes où elle passera, au son des cloches, au bruit de l'artillerie, *aux acclamations des peuples*, et sera complimentée par les magistrats. (Les acclamations futures des peuples ont paru fort singulières dans cette relation, comme si elles étaient de commande, ainsi que le reste.)

(2 *Juillet* 1775.) Quantité de quolibets ont été dits lors de la dernière promotion des sept nouveaux maréchaux de France, tous roulant sur l'impéritie de ces militaires. Un plaisant a voulu en ramasser en quelque sorte la quintessence dans un quatrain.

Réjouissez-vous, ô Français !
Ne craignez de long-tems les horreurs de la guerre :
Les prudens maréchaux que Louis vient de faire,
Promettent à vos vœux une profonde paix.

Digitized by Google

C'est ainsi encore qu'on a développé dans une épigramme très-piquante les divers sarcasmes lancés dans les sociétés contre M. le duc de Duras, fait presqu'en même tems maréchal de France et membre de l'académie française :

Duras invoquait à la fois
Le dieu des vers et le dieu de la guerre :
Il réclamait le prix de ses vaillans exploits
Et de son savoir littéraire.
Tous deux, par un suffrage égal,
Ont satisfait sa noble envie :
Phébus lui dit : Je te fais maréchal ;
Mars lui donna place à l'académie.

(24 *Septembre* 1775.) Il paraît que le réquisitoire (1) de M. Seguier est une manœuvre sourde du parti anti-encyclopédiste, dont s'est rangé cet avocat général, pour exclure le sieur de la Harpe de l'académie ; et les partisans de ce dernier craignent fort qu'il n'ait réussi ; car lorsque le roi a été instruit de l'injonction du parlement envers cet acolyte de l'entrepreneur du *Mercure*, S. M. a dit : *Ce n'est pas le moyen d'entrer à l'académie.*

(27 *Octobre* 1775.) On a fait à M. le maréchal de Muy l'épitaphe suivante. Pour mieux l'entendre, il faut se souvenir qu'il est enterré à Sens, aux pieds de M. le dauphin, dont il était menin.

---

(1) Réquisitoire contre le Mercure, au sujet de l'extrait d'un ouvrage, intitulé *la Diatribe*, qui avait fort offensé le clergé. Il fut enjoint aux rédacteurs du Mercure d'être plus circonspects envers ce corps. (Note de l'Éditeur.)

Digitized by Google

Sincère dans les cours, austère dans les camps,
Stoïque sans humeur, généreux sans faiblesse,
Le mérite à ses yeux fut la seule noblesse :
Sous le joug du devoir il fit fléchir les grands ;
Méprisant leur crédit, mais payant leurs blessures,
Il obtint leur estime en bravant leurs murmures.
Juste dans ses refus, juste dans ses bienfaits,
Il n'eut point de flatteurs et ne voulut pas l'être :
Il fut et le censeur et l'ami de son maître.
Placé près d'un héros, objet de nos regrets,
Il nous rappelle son image.
Leurs mânes dans ce temple habitent confondus :
L'état leur doit un double hommage :
L'un fut le *Caton* de notre âge ;
L'autre en eût été le *Titus*.

(30 *Octobre.*) Le comte de S. Germain (1) ayant paru à Fontainebleau sans ordre, puisqu'il avait renvoyé le cordon rouge, S. M. l'a appelé M. le maréchal ; ce qui fait croire qu'il ne tardera pas à l'être. Du reste, le militaire est très-content de ce choix ; et voici le résumé de sa vie.

C'est un gentilhomme d'Alsace, à simple tonsure. Il a été jésuite dans sa première jeunesse, et a même professé. Il a quitté l'ordre pour être lieutenant, puis capitaine de milice. On veut que de là il ait successivement passé au service de l'électeur Palatin, de la maison d'Autriche et de l'empereur Charles VII. De là il est revenu en France, servir sous le maréchal de Saxe, qui en faisait un cas particulier, et a acquis ainsi les diffé-

(1) Appelé au département de la guerre.

Digitized by Google

rens grades militaires. Il avait été fait cordon rouge et était à la veille d'être maréchal de France, lorsque ses tracasseries avec M. de Broglio le dégoûtèrent et le déterminèrent à accepter les offres du feu roi de Danemarck. Le roi d'aujourd'hui l'ayant remercié avec un traitement pécuniaire considérable, M. de St. Germain préféra cent mille écus argent comptant, qu'il plaça sur le banquier de Hambourg, banqueroutier. On a rapporté le surplus.

M. de St. Germain était en bonnet rouge et en redingote dans son jardin, lorsque l'abbé Dubois, le frère du commandant du guet, est venu lui annoncer sa nomination. Il s'est écrié : *Est-ce qu'on songe encore à moi?* et est parti.

(13 *Novembre* 1775.) Cet été, la reine ayant choisi une robe de taffetas d'une couleur rembrunie, le roi dit en riant : *c'est couleur de puce*; et à l'instant toutes les femmes de la cour voulurent avoir des taffetas puce. La manie passa aux hommes : les teinturiers furent occupés à travailler des nuances nouvelles. On distingua entre la vieille et la jeune puce, et l'on sous-divisa les nuances même du corps de cet insecte : le ventre, le dos, la cuisse, la tête, se différencièrent. Cette couleur dominante semblait devoir être celle de l'hiver. Les marchands intéressés à multiplier les modes, ayant présenté des satins à la reine, sa majesté en a choisi principalement un d'un gris cendré. Monsieur s'est écrié qu'il était *couleur des cheveux de la reine*. A l'instant la couleur puce est tombée, et l'on a dépêché des valets de chambre de Fontainebleau à Paris, pour demander des velours, des ratines, des draps de cette couleur; et

Digitized by Google

dans ceux-ci certains coûtaient, la veille de St.-Martin, 86 liv. l'aune : leur prix courant est de 40 à 42 livres. Cette anecdote, frivole en apparence, annonce que si le monarque français a de la solidité dans la tête, malgre sa jeunesse, les courtisans sont toujours légers, petits et vains, comme sous le feu roi.

(18 *Novembre.*) On a célébré l'heureux avènement de M. le comte de St. Germain, dans une chanson sur l'air du menuet d'*Exaudet*, assez bien faite : c'est un précis historique de sa vie et de ses malheurs. La voici :

Saint-Germain,
Dès demain
Je m'engage :
De la gloire de l'état,
Du bonheur du soldat
Ton nom seul est le gage.
Autrefois,
A ta voix,
La victoire
Sur nos pas eût accouru,
Si l'on avait voulu
Te croire.
Mais périssent dans l'histoire,
Ainsi que dans ta mémoire,
D'un rival (1)
Trop fatal
A la France,
Les manœuvres et les maux
Qu'entraîne d'un héros
L'absence !

(1) Le maréchal de Broglio.

Digitized by Google

Des vertus
Qu'un Titus,
Notre père,
Va chercher dans les déserts,
Montrent à l'univers
Un nouveau Bélisaire.
Aujourd'hui,
Comme lui,
Tu pardonnes.
Puisse trouver du retour,
L'exemple qu'à la cour
Tu donnes !

(26 *Novembre.*) Le chansonnier de la cour a vraisemblablement jugé à propos de distinguer M. le duc de Bouillon, et de lui faire un pot à part, c'est-à-dire, de célébrer particulièrement ses sottises dans un vaudeville qui a plus de sel que tout le reste. Pour l'entendre, il faut se ressouvenir des folies que ce seigneur a faites en faveur d'une demoiselle *la Guerre*, de l'opéra. Il est sur l'air : *Si le roi m'avait donné, etc.*

Bouillon est preux et vaillant ;
Il aime *la Guerre* :
A tout autre amusement
Son cœur la préfère.
Ma foi, vive un chambellan
Qui toujours s'en va disant :
Moi, j'aime la Guerre, ô gué,
Moi, j'aime la Guerre.

Au sortir de l'opéra,
Voler à *la Guerre*,
De Bouillon qui le croira ?

Digitized by Google

C'est le caractère.
Elle a pour lui des appas
Que pour d'autre elle n'a pas :
Enfin c'est la Guerre, ô gué, etc.

A Durfort il faut *du Thé*; (1)
C'est sa fantaisie :
Soubise, moins dégoûté,
Aime *la Prairie ;* (2)
Mais Bouillon, qui pour son roi
Mettrait tout en désarroi,
Aime mieux *la Guerre*, etc.

(30 *Décembre* 1775.) On sait que M. de Voltaire était fort lié avec l'abbé de Voisenon, c'est à-dire, autant que deux gens de lettres peuvent l'être. Quoiqu'il en soit, il était naturel que le premier célébrât la mort de l'autre ; c'est ce qu'il a fait par une épitaphe, où l'on voit que la douleur ne l'a pas empêché de s'égayer sur cette triste matière. Voici comme il caractérise son confrère l'académicien :

Ici gît ou plutôt frétille,
Voisenon, frère de Chaulieu :
A sa muse vive et gentille,
Je ne prétends pas dire adieu,
Car je m'en vais au même lieu,
Comme cadet de la famille.

---

(1) Courtisane célèbre.
(2) Autre fille d'opéra.

Digitized by Google

(1776.)

(17 *Janvier.*) M. le Bailli du Rollet est soupçonné auteur d'une nouvelle brochure, intitulée : *Lettres sur les drames - opéra*, où il y a des assertions fort singulières, et où il insinue que son *Iphigénie* doit être désormais le mode de ces ouvrages modernes. On a, suivant l'usage, chansonné ce ridicule auteur par un vaudeville assez plaisant, et qui d'ailleurs rappelle des anecdotes bien propres à le ridiculiser encore plus. Le voici.

Chanson, sur l'air : *Oui, M. le Bailli.*

Je consens, mes chers frères,
A vous initier
Dans les profonds mystères
Du lyrique métier :
Croirez-vous mes préceptes ?
Oui, monsieur le Bailli,
Vous serez des adeptes.
Bon, monsieur le Bailli.

Connaissez-vous Armide ? (1)
Oui, monsieur le Bailli.
Quel ouvrage insipide !
Oui, monsieur le Bailli.

(1) Tous ces principes sont pris exactement dans *sa Lettre*.

Digitized by Google

Sans chaleur, sans génie.
Fi! monsieur le Bailli.
Mais, vive Iphigénie!
Oui, monsieur le Bailli.

Dans la scène lyrique ;
Quinault n'est plus le roi :
Lisez ma poétique,
Vous direz comme moi :
Nous n'avons qu'un génie.
Oui, monsieur le Bailli.
L'auteur d'Iphigénie.
Oui, monsieur le Bailli.

Admirez sa sagesse :
Modeste en ses essais,
Par respect pour la Grèce,
Il parle mal français, (1)
Même en pillant Racine,
Son génie affaibli,
Dément son origine.
Oui, monsieur le Bailli.

N'allez pas dans la fable
Vous choisir des sujets ;
Point de dieu, point de diable,
Ni fêtes, ni ballets ;
Cela sent trop l'enfance.
Oui, monsieur le Bailli.
On peut aimer la danse.
Hem! monsieur le Bailli. (2)

---

(1) Il n'y a que cela qui ne soit pas dans sa *Lettre*. Mais en est-ce moins vrai?

(2) On dit que l'auteur avait une si furieuse passion pour la

Digitized by Google

Toi, chef de mes athlètes ;
Qui de ce pays-ci,
Sais mesurer les têtes, (1)
Sois mon superbe appui :
Cours, cabale au parterre :
Du fond je t'ai saisi ;
La forme est ton affaire.
Oui, monsieur le Bailli.

(2 *Mars* 1776.) On a fait, sur la tragédie du *Connétable de Bourbon*, une chanson un peu meilleure que celles qui paraissent depuis quelque tems : elle en contient la critique, sans avoir cependant rien de bien saillant, de bien fin ou de bien gai. On en va juger.

Le Connétable me plaît fort :
Comme on y rit, comme on y dort ;
C'est une bonne pièce,
Eh bien !
Qu'on joue à nos princesses ;
Vous m'entendez bien.

François premier est un faquin,
Angoulême est une catin,
Et le dire à Versaille,
Eh bien !
C'était une trouvaille ;
Vous m'entendez bien.

---

danse, qu'un jour il pria un danseur de souffrir qu'il se substituât sous le masque à sa place, et qu'il parût à l'opéra. (*)

(1) On prétend qu'il a gagné un chapelier, grand aboyeur au parterre, pour applaudir à son opéra.

(*) Cette aventure est arrivée à Helvétius. (Note de l'Éditeur.)

Digitized by Google

Bourbon, pour nous faire enrager,
Déserte en pays étranger,
Puis il nous fait la nique,
Eh bien!
Aidé de la tactique; (1)
Vous m'entendez bien.

Parmi les glaives, les mousquets,
Adelaïde court après,
Lui dire l'amnistie,
Eh bien!
Que St. Germain publie;
Vous m'entendez bien.

En vain Stuart, son chevalier,
La couvre de son bouclier;
Mais une balle adroite,
Eh bien!
Vous la tue en cachette;
Vous m'entendez bien.

Enfin meurent tous ces héros;
Implorons Dieu pour leur repos,
Prions-le qu'il nous laisse,
Eh bien!
Siffler un peu la pièce;
Vous m'entendez bien.

(24 *Avril* 1776.) On raconte un propos de la reine au roi, qu'il faut prendre pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour une gentillesse que se permettent deux époux dans leur intimité, mais précieux, comme établissant le

(1) L'auteur, M. de Guibert, a fait un traité sur la tactique.

Digitized by Google

caractère des deux augustes personnages, et l'idée que la première a du ministère actuel. Sa majesté revenait de l'opéra de Paris. Le roi lui demanda comment elle l'avait trouvé. Elle répondit, *froid*. Il voulut s'informer si elle avait été bien reçue des Parisiens, si elle avait eu les acclamations ordinaires. Elle ne répondit point à cette question ; et le roi, comprenant ce que cela voulait dire, répliqua : « C'est qu'apparemment, madame, » vous n'aviez pas assez de plumes. — *Je voudrais vous* » *y voir, sire, vous avec votre St. Germain et votre* » *Turgot ; je crois que vous y seriez rudement hué*, » répliqua la reine avec une aimable vivacité qui fit rire le monarque.

(29 *Mars* 1776.) On n'a pas manqué de faire contre l'opéra nouveau quelques plaisanteries. Voici une épigramme moins mauvaise que le reste :

Pour jubilé l'on représente *Alceste :*
Les confesseurs disent aux pénitens :
Ne craignez rien ; à ce drame funeste,
Pour station, allez tous, mes enfans :
Par-là, bien mieux dans ce tems d'abstinence,
Mortifierez vos goûts et vos plaisirs ;
Et si par fois vous avez des desirs,
Demandez *Gluck* pour votre pénitence.

(5 *Mai* 1776.) Depuis peu, les marchands de nouveautés en tabatières, pour exciter le goût des amateurs par la variété, ont imaginé des boites plates, qu'ils ont, par cette raison, appelé des *platitudes*. Elles sont de carton et à très-bas prix. Madame la duchesse de Bourbon est allée ces jours derniers à l'hôtel de Jaback ; et

Digitized by Google

quand on a demandé à son altesse ce qu'elle desirait, elle a répondu : *des turgotines.* Le marchand a paru surpris et ignorer ce qu'elle voulait dire. « Oui, a-t-elle » ajouté, des tabatières comme celle-là, » en montrant la forme moderne. — « Madame, ce sont des *platitudes*, » a-t-il répliqué. — Oui, oui, a riposté la princesse ; » c'est la même chose. » Le nom leur en est resté, et cette gentillesse occupe Paris pour le moment : il n'est personne qui ne veuille avoir sa *turgotine* ou sa *platitude.*

(13 *Mai.*) *Épigramme.*

Sur les genoux de Perrette, sa femme,
Un menuisier mangeait sa soupe un jour.
Un sien ami l'aperçoit et l'en blâme :
Eh! qui pourrait s'attendre à pareil tour ?
Comment chez toi point de table, compère !
Un menuisier..... Eh! pourquoi t'étonner,
Dit l'artisan; voici tout le mystère :
Dès que j'ai fini de dîner,
Je n'ai que la nappe à lever,
Et je f... la table par terre.

(26 *Mai.*) On n'a pas manqué de lâcher des quolibets contre M. Turgot. Le bon mot le plus plaisant est celui de madame la marquise de Fleuri. Elle était dans une société où M. d'Alembert témoignait ses regrets sur la perte de ce ministre, en s'étendant sur la multitude de bonnes choses qu'il avait faites. On le contrariait à cet égard. « Au moins, s'écria-t-il, ne peut-on nier » qu'en peu de tems il n'ait fait un furieux abattis dans » la forêt des préjugés. — *C'est donc pour cela*, a repris

Digitized by Google

» avec vivacité la marquise, *qu'il nous a donné tant de* » *fagots.* »

(9 *Juin* 1776.) On voyait à la tête d'un *commentaire de la Henriade*, fait par la Beaumelle, et mis au jour par Fréron, le portrait de M. de Voltaire, accollé de droite et de gauche de ses deux éditeurs. Un partisan de ce grand homme a fait le quatrain suivant, où le madrigal est si finement enveloppé dans l'épigramme, qu'on a peine à l'y trouver. L'idée est prise du parallèle naturel que l'estampe présente avec le figure de Jésus-Christ au milieu des deux larrons :

Entre la Beaumelle et Fréron,
Un graveur a placé Voltaire :
S'il s'y trouvait un bon larron,
Ce serait sans faute un calvaire.

(14 *Juin.*) On ne saurait omettre un mot du roi à M. de Malsherbes, lorsque ce dernier, résistant à toutes les instances que lui faisait S. M. pour l'obliger à lui continuer ses services, elle s'écria : *Que vous êtes heureux ! que ne puis-je aussi quitter ma place !* Preuve combien ce monarque en sent l'importance et en même tems la difficulté.

(22 *Juin.*) Il court un jeu de mots qu'on appelle *les tout*, qui, sous le quolibet, caractérise assez bien les augustes personnages dont il est question. On dit *que le roi épargne tout ; que la reine dépense tout ; que Monsieur achète tout ;* et *que le comte d'Artois se moque de tout.*

(25 *Juin.*) A sa réception, M. de la Harpe avait

Digitized by Google

pour parrains, suivant l'usage, deux confrères : c'étaient MM. Suard et l'abbé Arnaud. La fonction de ces parrains est d'être à la droite et à la gauche du récipiendaire, de diriger ses mouvemens, de lui apprendre quand il doit ôter ou remettre son chapeau, etc. Un plaisant a jugé à propos de faire une épigramme contre le nouvel admis, et de lui associer les deux membres, qui, par leur position, se trouvaient plus exposés aux regards du public.

Soit que l'on ait placé dans notre académie,
Suard, Arnaud, la Harpe et gens de ce renom ;
Mais pourquoi, diable! trouve-t-on,
En aussi bonne compagnie,
Voltaire, Gresset et Buffon?

(27 *Juin.*) *Vers au fauteuil académique, où a été installé M. de la Harpe le* 20 *juin.*

Funeste et glorieux fauteuil,
Toi du talent le trône et le cercueil,
De ta vertu soporifique,
Sur le pauvre *Bébé* (1) répands l'heureux effet ;
Endors-le-moi d'un sommeil léthargique,
Pour être plus sûr de ton fait,
Avec *Gustave*, *Mélanie*,
Et des *conseils* la froide rapsodie.

(1) Fréron appelait la Harpe *Bébé*, du nom du nain du roi de Pologne, petit dans sa taille, son orgueil et ses colères.

Digitized by Google

Il faut rembourrer ton coussin :
Apprête-toi, voici le petit nain.
On le passe de main en main ;
Il est niché ! gloire à l'académie.
Là du fauteuil l'assoupissant génie,
Vient d'opérer ; il saisit le Bambin.
Ah ! n'allez pas troubler sa paix profonde :
N'est-il pas juste, amis, qu'il dorme enfin,
Après avoir endormi tout le monde ?

(9 *Juillet* 1776.) Les vapeurs étant plus que jamais le tic des jolies femmes, on a fait une chanson sur ce ridicule. Elle est assez bien faite et fort à la mode : elle a pour titre, *la Vaporeuse*, sur l'air : *Toujours, toujours, il est toujours le même.*

J'ai des vapeurs quand un galant soupire,
De déplaisir
L'amour me fait mourir :
Ne pouvez-vous languir,
Messieurs, sans me le dire ?
Épargnez la fadeur,
Trève de vive ardeur ;
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

A ma toilette un abbé me fait rire ;
Mon perroquet
Retient tout son caquet ;
Mon singe est plus coquet,
Depuis qu'il vient m'instruire.
Mais s'il m'offre son cœur,
Percé d'un trait vainqueur,
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Digitized by Google

Certain robin s'en vint un jour me dire :
Dieux! que d'appas !
On n'y résiste pas :
Et puis, d'un ton plus bas,
Aimez, belle Thémire :
Un peu de volupté
Sied bien à la beauté.
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Un beau marquis, que tout Paris admire,
Me divertit :
Il chante, il danse, il rit,
Il pétille d'esprit,
Il folâtre, il soupire ;
Quelquefois tout à coup
Il tombe à mes genoux.
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Un financier, n'allez pas en médire,
Me traite au mieux,
Ses soupers sont joyeux ;
Son Champagne mousseux,
En pétillant m'inspire ;
Mais dès qu'il s'attendrit,
Tout son feu me transit.
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Il est charmant, partout on le desire,
Mon médecin ;
C'est un homme divin :
Ses doigts, d'un blanc satin,
S'exercent sur ma lyre,
Puis il touche mon bras :
Un jour il le serra.
J'ai des vapeurs quand un galant soupire.

Digitized by Google

(6 *Août* 1776.) On s'entretient beaucoup de la mort du prince de Conti. Il a fini avec la même fermeté qu'il avait montrée dans toutes les circonstances critiques de sa vie, et n'a point perdu sa gaîté et sa présence d'esprit. Une fois voyant se promener ensemble son trésorier et son aumônier : *Voilà*, dit-il en riant, *les deux hommes les plus inutiles de ma maison.*

(27 *Août.*) Le sieur Clairval, le coryphée de la comédie italienne pour la haute-contre, a un très-grand crédit dans le comité des histrions, et influe beaucoup sur l'acceptation ou le renvoi des pièces. M. Guichard, ayant présenté à ces messieurs un opéra comique qu'ils ont rejeté, a attribué cette disgrâce à l'animosité du sieur Clairval. Il en a été si piqué, qu'ayant trouvé le portrait de cet acteur, il a écrit au bas ces deux vers, relatifs au jeu de l'acteur très-maniéré, à son organe très-faible, et à son ancienne profession de perruquier, qu'il a quittée pour se faire comédien, mais surtout à son despotisme envers les auteurs :

Cet acteur minaudier, et ce chanteur sans voix,
Écorche les auteurs qu'il rasait autrefois.

(13 *Septembre* 1776.) M. le comte d'Angivilliers, directeur et ordonnateur général des bâtimens, etc. a un goût particulier pour les gazons : il en a fait mettre devant le Louvre, sur l'esplanade entre ce palais et le cloître de Saint-Germain-l'Auxerrois ; il en a fait garnir la place de Louis XV, et en veut couvrir aussi l'intérieur de la cour du Louvre : un carré est déjà formé en face de la salle où l'académie française tient ses assemblées.

Digitized by Google

Un mauvais plaisant a fait à cette occasion le quatrain suivant :

Des favoris de la muse française ,
D'Angivillier a le sort assuré :
Devant leur porte il a fait croître un pré ,
Pour que chacun y pût paître à son aise.

(28 *Septembre.*) Voici un impromptu que monsieur de *Voltaire* a fait en faveur d'une madame *Pourra*, femme d'un banquier de Lyon, qui folâtrait avec lui et lui disait des choses agréables, et entr'autres combien elle s'intéressait à sa santé , lui ajoutant impérieusement qu'il fallait qu'il se conservât. Le poëte octogénaire lui répondit sur-le-champ avec une ingénieuse vivacité :

Vous voulez arrêter mon âme fugitive ;
Ah! madame, je le crois bien,
De tout ce qu'on possède on ne veut perdre rien ;
On veut que son esclave vive.

(26 *Octobre* 1776.) On a plaisanté sur les réclamations du clergé à l'égard de M. Necker ; on sait que M. de Maurepas a répondu à quelques évêques qui lui témoignaient leur surprise de l'élévation de ce protestant au ministère : *le roi vous le sacrifiera, si le clergé veut se charger de payer les dettes de l'état ;* on est parti de là pour faire un jeu de mots, qui a pourtant une sorte de sens. Le voici :

De ton choix, ô Necker! le dévot allarmé ,
Crie en vain : Quel scandale énorme !
Pour régir son trésor, quoi! Louis a nommé

Un enfant de Genève, un maudit réformé !
C'est qu'il s'entend à la réforme.

(8 *Novembre* 1776.) On prétend que dans son délire, M. de Clugny parlait si souvent de ses projets pour le paiement des dettes de l'état, qu'il s'écriait ne vouloir vivre que jusque-là. On a converti ces paroles en une épitaphe assez maligne :

Ci-gît un contrôleur digne qu'on le pleurât,
Aimant beaucoup la France et point du tout la vie,
Consentant de bon cœur qu'elle lui fût ravie,
Lorsqu'il aurait éteint les dettes de l'état.

(2 *Décembre* 1776.) Tandis que M. l'archevêque de Lyon cherche à convertir les incrédules par ses mandemens, le comte de *Montazet*, son neveu, colonel aimable et homme du monde, cherche à séduire les belles par ses poésies galantes. Tout récemment il vient d'enfanter une chanson digne de la Fare et de Chaulieu. On en va juger. C'est une romance de dépit :

Je ne veux plus aimer Annette,
Ses yeux me font trop de rivaux :
Mon âme est toujours inquiète ;
Jamais mon cœur n'a de repos.
J'entrevois jusqu'en sa conquête,
Bien moins de plaisirs que de maux.

Elle a la mine si coquette,
Le regard si doux, si flatteur,
Que chacun de nous l'interprète,
Et l'interprète en sa faveur :
J'aimerais cent fois mieux qu'Annette
Nous traitât tous avec rigueur.

Digitized by Google

Sans doute elle sera fidèle,
A qui pourra toucher son cœur ;
Mais son regard dépend-il d'elle ?
Et sera-t-il moins séducteur ?
Non, qu'elle soit tendre ou cruelle,
Je veux la fuir pour mon bonheur.

Je ne saurais quitter Annette,
Je le sens trop en ce moment :
Les torts que mon dépit lui prête,
Sont ce qu'elle a de plus charmant.
Qu'elle aime, elle sera parfaite,
Et je l'adore en attendant.

(25 *Décembre.*) On sait que les pièces de M. Dorat lui coûtent beaucoup pour prolonger leur existence sur la scène, et son *Malheureux imaginaire* est plus qu'une autre dans ce cas. C'est ce que publie assez ouvertement le sieur de la Harpe dans son journal, et ce qui a enfanté le bon mot appelé *le bon mot de l'académie*, parce qu'il est éclos chez M. d'Alembert dans une des assemblées qui se tiennent tous les soirs chez lui. On y est convenu, en rendant compte de la nouveauté, que *le changement du parterre était le meilleur que l'auteur eût fait à sa pièce.*

Digitized by Google

(1777.)

(25 *Janvier.*) MADAME la duchesse d'Anville est une femme singulière, qui aime beaucoup à jouer à la loterie royale de France. Ces jours derniers elle a rêvé que pour être heureuse, il fallait qu'elle fît choisir ses numéros par un fou. En conséquence, elle va aux *petites maisons*, et prie les chefs de cet hôpital de lui en faire venir un, mais raisonnable à quelques égards, et avec qui elle puisse causer. Le fou venu, elle lui déclare le sujet de sa visite, et le prie de vouloir bien lui nommer trois numéros sur lesquels elle puisse mettre avec confiance. Le devin, très-gravement, demande une plume et de l'encre, les écrit bien distinctement et séparément; puis montrant le papier à la duchesse: « Lisez, madame, étudiez bien ces numéros. Les sa-» vous par cœur? — Oui, monsieur..... » Alors il en fait trois parts, les plie en petites boules, les avale, puis il ajoute: « Madame, allez les prendre: c'est demain le » tirage; je vous réponds que ces numéros sortiront, » qu'ils vous feront un terne; mais je ne vous garantis » pas qu'il soit sec. » Tous les spectateurs de la scène rient beaucoup, et jugent que le plus fou n'est pas le prisonnier.

(19 *Février* 1777.) M. Dorat ayant jugé à propos de se louer à outrance dans une *lettre d'une académicienne des arcades de Rome*, on a pris la même tournure pour le dénigrer dans une épigramme attribuée à messieurs

Digitized by Google

Palissot et Clément. Il faut se rappeler que l'apologie roule principalement sur ses ouvrages dramatiques et sur *le Malheureux imaginaire*. L'épigramme est intitulée : *Confession poétique, par un académicien des arcades.*

De petits vers pour Iris, pour Climène,
Dans les boudoirs m'avaient fait quelque nom :
Desir me prit de briller sur la scène ;
Mais j'y parus sans l'aveu d'Apollon.
Là, comme ailleurs, s'achète la victoire :
A beaux deniers l'on m'a rendu la gloire ;
Mieux eût valu, ma foi, qu'on m'eût berné.
Que m'ont servi tant de prôneurs à gages ?
De mes succès où sont les avantages ?
Un seul encore, et je suis ruiné.

(22 *Février.*) Malgré la réduction du ballet des Horaces, on a fait une chanson qui peut-être n'aura pas beaucoup de sel lorsque le sujet sera perdu de vue et oublié, mais qui amuse aujourd'hui, et c'est à qui la chantera.

Chanson, sur l'air : *Palsambleu, M. le curé.*

Tout le monde est convaincu
Que le ballet des Horaces
En même tems est le ballet des Cu...
Le ballet des Curiaces.

Quel spectateur n'est point ému,
Voyant l'aîné des Horaces,
Prendre courage et pourfendre trois Cu...
Pourfendre trois Curiaces.

Digitized by Google

Ah! juste ciel! tout est perdu,
Dit Camille au sieur Horace :
Je suis ta sœur, et tu perces mon Cu...
Tu perces mon Curiace !

A l'instant son frère bourru,
Vous la poignarde avec grâce :
Camille tombe, et montre encor son Cu...
Montre encor son Curiace.

Vous, à qui Noverre est connu,
Jetez des fleurs sur ses traces :
A l'opéra j'aime à claquer les Cu...
A claquer les Curiaces.

(27 *Février.*) Le bruit a couru, il y a environ deux mois, que le nouveau directeur du trésor-royal, quoiqu'hérétique, avait dîné publiquement chez l'archevêque de Paris. Cette nouvelle certaine a été consignée dans une épigramme qui n'a transpiré que depuis peu. Il faut savoir que le prélat se nomme Christophe.

Nous l'avons vu, scandale épouvantable !
Necker assis avec Christophe à table,
Et vingt prélats savourant à l'envi,
De rouges bords le nectar délectable :
L'église en pleure, et le diable est ravi.
Mais en ce jour, d'une indulgence telle,
Quel serait donc le motif important
Qui de Beaumont a perverti le zèle ?
C'est que Necker, le fait est très-constant,
N'est janséniste, il n'est que protestant.

(27 *Mars* 1777.) Si les Français rient de leurs propres

Digitized by Google

maux, on ne doit pas s'étonner qu'ils rient de ceux des autres. On a fait ici une chanson sur les *Insurgens* (1), qui contient succinctement tous les faits relatifs à cette guerre.

Air *de Joconde.*

Pour amuser notre loisir,
Sans blesser la décence,
Il est naturel de choisir
Ce que l'on aime en France.
Il faut donc sur un nouveau ton,
Comme notre musique,
Ne parler ici que du Con-
Tinent de l'Amérique.

Qu'a donc fait certain général,
Dans cette injuste guerre ?
Aux Insurgens fort peu de mal,
Beaucoup à l'Angleterre.
Ces fiers ennemis de Boston,
De honte ou de colique,
Meurent à la porte du Con-
Tinent de l'Amérique.

Il en coûte bien des écus
A plus d'un royaliste,
Le tout pour ne voir que des culs
Que l'on suit à la piste.
Mais malgré tant d'exploits, dit-on,
Le sire britannique
N'aura jamais un poil du Con-
Tinent de l'Amérique.

(1) L'indépendance des États-Unis.

Digitized by Google

Fit-on jamais en pareil cas,
Plus brillante retraite ?
Aussi ne le cache-t-on pas
Dans certaine gazette :
Chacun parlant de Washington,
Et de sa politique,
Trouve qu'il est digne du Con-
Tinent de l'Amérique.

Pourquoi voudrait-on abolir
Ce droit de la nature ?
A Londre on en sait bien jouir,
Et même avec usure :
La liberté n'est pas un don,
Qu'aisément on trafique ;
Laissons-en donc jouir le Con-
Tinent de l'Amérique.

(20 *Mars.*) Mlle. Arnould, de l'opéra, se trouvant l'autre jour à la vente de feu M. Random de Boisset, au moment qu'on y avait exposé le buste de mademoiselle Clairon, a doublé la première enchère. Personne ne lui ayant contesté cette acquisition, cela a donné lieu au quatrain suivant qu'on lui a adressé :

Lorsqu'en t'applaudissant, déesse de la scène,
Tout Paris t'a cédé le buste de Clairon,
Il a connu les droits d'une sœur d'Apollon
Sur un portrait de Melpomène.

(27 *Mars.*) L'insolence de M. Dorat depuis quelque tems envers ses confrères et le public, lui a attiré plusieurs brocards. Voici une épigramme qui court depuis peu :

Digitized by Google

Un bel esprit sur le Pinde embusqué,
Surprit Thalie en un coin solitaire :
« Çà, qu'on m'embrasse. — Ah! fi! pédant musqué;
» Va, reste ici, tu n'es plus mousquetaire. »
Malgré ses cris, ce froid célibataire,
D'un baiser flasque à trois fois l'insulta,
Dont trois soufflets..... Mais, sans perdre courage,
D'un croc en jambe il vous la culbuta,
La chiffonna; puis, pour comble d'outrage,
Qu'arriva-t-il enfin? Il la rata.

(1er. *Mai* 1777.) On s'entretient de M. le comte de Falkenstein (1), et on recueille les dits et gestes mémorables.

Dans une des garnisons qu'on lui a fait passer en revue, on lui a montré le régiment de Schomberg, dragons, en lui observant que c'était autrefois le régiment des Hullans du maréchal de Saxe. « *Pourquoi lui avoir* » *fait changer de nom?* a-t-il répondu; *nous avons* » *encore à Vienne le régiment du prince Eugène.* »

L'autre jour s'étant présenté au château avant le lever, il est resté dans la galerie à causer avec les courtisans. Le roi, instruit qu'il était là, l'a fait inviter d'entrer. « *On va me prendre*, a-t-il dit, *pour un* » *favori.* »

(6 *Mai.*) Il court dans le monde des couplets chantés à une table où était M. le Mierre, sur l'air : *C'est un sorcier.* Ils sont agréables, surtout s'ils sont impromptus. On les dit d'un M. de Noailles, ancien gendarme de

(1) Joseph II, empereur d'Allemagne.

Digitized by Google

la garde, et font honneur à la gaîté et au talent de cet aimable convive.

Amis, buvons tous à plein verre :
Le vin est toujours mieux goûté
Quand on le boit avec le Mierre ;
Quand on le boit à sa santé :
Enivrons-nous, Bacchus l'ordonne ;
Mettons cette bouteille à bout,
Buvons tous, etc.
Que le guerrier boive à Bellone ;
Je sais bien mieux placer mon choix,
C'est à l'amitié que je bois.

Que le Parnasse et ses trompettes
Frappent l'écho qui retentit,
Je ne fais que des chansonnettes ;
Le sentiment fait peu de fruit.
Lorsque l'on aime, on ne peut guère
Prendre le ton du bel esprit :
On chante, on rit, etc.
En amitié, comme à Cythère,
Les cœurs sensibles savent bien
Que les grands mots ne prouvent rien.

A mon voyage en Amérique,
L'hymen m'a, je crois, bien traité :
Je ne me crois pas dans la clique,
Ou c'est sans l'avoir mérité.
J'ai femme aimable et très-pudique ;
Si j'entendais par-ci, par-là,
Le voilà-là, etc.
Je tiens l'écho peu véridique ;
Je crois toujours pleins de vertus
L'Amour, mes amis et Bacchus.

Digitized by Google

(26 *Mai*.) Quoique M. le comte de Falkenstein soit de mœurs austères, et n'ait pas l'habitude des galanteries fades de nos petits-maîtres de cour, il n'ignore point l'art de dire des choses agréables et spirituelles aux dames. On en peut juger par son propos à madame la comtesse Dubarri. Le jour où il fut la voir, comme il était question de se promener et de visiter les beautés extérieures du pavillon de Luciennes, ce prince offrit le bras à la comtesse, qui sembla honteuse de cet excès d'honneur et s'en avouer indigne. « Ne faites point difficulté, lui dit l'empereur ; *la beauté est toujours reine.* »

(27 *Mai.*) M. le comte de Falkenstein s'étant refusé à recevoir directement l'hommage de nos poëtes, nous n'avons point été inondés du déluge de vers qu'on craignait. Cependant il en perce toujours quelques uns, et voici un madrigal qui court, qu'on attribue à madame d'Esparbès :

De vos propres sujets n'avez-vous pas assez ?
Voulez-vous donc régner sur tout ce qui respire ?
Gagner ainsi les cœurs partout où vous passez,
Des princes vos voisins, c'est usurper l'empire :
Mille vertus vous font chérir ;
Vos bienfaits sont les lois que votre cœur impose,
Et voyager ou conquérir
Est pour vous une même chose.

(8 *Juin* 1777.) L'académie royale des beaux arts de Toulouse a voulu avoir le portrait de M. de Buffon. Il a été dessiné d'après nature par M. Pujos, peintre en miniature, associé honoraire de cette compagnie, et

Digitized by Google

gravé par M. Vangelisty. M. l'abbé de Lille y a mis ces vers : (1)

La nature pour lui prodiguant sa richesse,
Dans son génie, ainsi que dans ses traits,
A mis la force et la noblesse :
En la peignant il paya ses bienfaits.

(18 *Juin.*) Madame Paulze, femme d'un fermier-général, venue près de Ferney, où elle a une terre, a desiré voir M. de Voltaire ; mais sachant la difficulté d'être introduite, elle l'a fait prévenir de son envie, et pour se donner plus d'importance auprès de lui, a fait dire qu'elle était nièce de l'abbé Terray. A ce mot de Terray, frémissant de tout son corps, il a répondu : « Dites à madame la Paulze, qu'il ne me reste plus » qu'une dent, et que je la garde contre son oncle. »

L'abbé Coyer, dit-on, ayant très-indiscrètement témoigné son desir de rester chez M. de Voltaire, et d'y passer six semaines, celui-ci lui dit avec gaîté : « Vous » ne voulez pas ressembler à Dom Quichotte : il prenait » les auberges pour des châteaux ; et vous prenez les » châteaux pour des auberges. »

(21 *Août* 1777.) Le ridicule de M. Laus de Boissy, qui semblant mépriser l'état d'homme de lettres et de poëte, affecte de dire et d'écrire qu'il est un homme du monde, ne prenant la plume que pour s'amuser, lui a valu l'épigramme suivante de M. Landrin de Rubel :

Damis ne sera pas des nôtres.

---

(1) Ils sont cités ironiquement dans le petit almanach *des grands hommes*. (Note de l'Éditeur.)

Digitized by Google

Il n'écrit que pour son plaisir ;
Et lorsque l'on veut réussir,
Il faut écrire un peu pour le plaisir des autres.

(1^er^. *Octobre* 1777.) On rapporte un bon mot de la reine, le jour où elle est allée au salon. Après avoir admiré les marines de Vernet, et ne le voyant pas entre les artistes qui lui faisaient leur cour, elle l'a fait appeler et lui a dit obligeamment : « M. Vernet, je vois que » c'est toujours vous qui faites la pluie et le beau tems. »

(13 *Octobre.*) ***Extrait d'une lettre de Ferney, du 4 octobre.*** J'ai dîné aujourd'hui chez M. de Voltaire en très-grande compagnie. Comme nous avions la jolie madame ***de Blot***, il a voulu être galant, et il était plus coquet qu'elle des mines et de la langue. Pour vous donner une idée de la vigueur et de la gentillesse de son esprit, je ne vous en citerai que deux traits ; ils suffiront. La comtesse est tombée sur le roi de Prusse et a loué son administration éclairée et incorruptible. « ***Par où diable, madame***, s'est-il écrié, ***pourrait-on*** » ***prendre ce prince ? il n'a ni conseil, ni chapelle, ni*** » ***maîtresse.*** » On n'a pas manqué de parler de monsieur Necker, et j'étais curieux de sa façon de penser sur son compte. Il a apostrophé un genevois, qui était à table avec nous. « ***Votre république, monsieur, doit être bien glorieuse***, lui a-t-il dit : ***elle fournit à la fois à la France un philosophe*** (M. Rousseau) ***pour l'éclairer, un médecin*** (M. Tronchin) ***pour la guérir, et un ministre*** (M. Necker) ***pour remettre ses finances, et ce n'est pas l'opération la moins difficile. Il faudrait***, a-t-il ajouté, ***lorsque l'archevêque de Paris mourra***,

Digitized by Google

donner ce siège à votre fameux ministre Vernet, *pour y rétablir la religion.* »

(15 *Octobre.*) Un plaisant vient d'adresser une *épître aux Bostoniens :* il leur reproche de s'aviser de vouloir être libres lorsque le despotisme règne sur le monde entier. Cette idée, qui fait le fond de la facétie, donne lieu à des détails très-ingénieusement tournés. Il y a de la gaîté, de la vérité, et une excellente philosophie assaisonnée de sarcasmes adroits et piquans contre le gouvernement britannique, et en général contre tous les souverains, car on voit que l'auteur n'est rien moins que royaliste. On en va juger.

Parlez donc, messieurs, de Boston,
Se peut-il qu'au siècle où nous sommes,
Du monde troublant l'unisson,
Vous vous donniez les airs d'être hommes?
On prétend que plus d'une fois
Nous avez refusé de lire
Les billets doux que Georges trois
Eut la bonté de vous écrire.
Il paraît, mes pauvres amis,
Que vous n'avez jamais appris
La politesse européenne,
Et que jamais l'air de Paris
N'insinua dans vos esprits
Cette tolérance chrétienne
Dont vous ignorez tout le prix.
Pour moi, je vous vois avec peine
Afficher, malgré les plaisans,
Cette brutalité romaine
Qui vous vieillit de deux mille ans.
Raisonnons un peu, je vous prie :

Digitized by Google

Quel droit avez-vous plus que nous,
A cette liberté chérie
Dont vous paraissez si jaloux ?
D'un pied léger la tyrannie
Vole, parcourant l'univers ;
Ce monstre, sous des noms divers,
Écrase l'Europe asservie ;
Et vous, peuple injuste et mutin,
Sans papes, sans rois et sans reines,
Vous danseriez au bruit des chaînes
Qui pèsent sur le genre humain ;
Et vous, d'un si bel équilibre,
Dérangeant le plan régulier,
Seul auriez le front d'être libre
A la barbe du monde entier !
L'Europe demande vengeance :
Armez-vous, héros d'Albion ;
Rome ressuscite à Boston ;
Étouffez-la dans son enfance ;
Dans ses derniers retranchemens,
Forcez la liberté tremblante,
Qui toujours plus intéressante,
Se ferait de nouveaux amans.
Qu'elle expire, et que son nom même,
Presqu'ignoré chez nos neveux,
Ne soit plus qu'un mot à leurs yeux,
Et son existence un problème.

(31 *Octobre.*) Les querelles élevées entre les Gluckistes et les Lullistes ont dégénéré, suivant l'usage, en guerre très-vive, qui s'est faite à coups de plume. Il paraît journellement quelques écrits à cette occasion, où ces messieurs ne s'épargnent pas les injures. Mes-

Digitized by Google

sieurs de la Harpe et Marmontel sont les coryphées du dernier parti ; messieurs Arnaud et Suard sont à la tête du premier. Ceux-ci répandent leurs écrits sous l'enseigne de l'*Anonyme de Vaugirard*. Un plaisant vient de leur envoyer à la même adresse des espèces de stances ou couplets que voici.

A l'Anonyme de Vaugirard, sur sa réponse à M. le chevalier Gluck, inséré dans le journal de Paris, n^os. 296 et suivans.

Je fais, monsieur, beaucoup de cas
De cette science infinie,
Que, malgré votre modestie,
Vous étalez avec fracas
Sur le genre de l'harmonie
Qui convient à nos opéras :
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Armé d'une plume hardie,
Quand vous traitez du haut en bas
Le vengeur de la mélodie,
Vous avez l'air d'un fier-à-bras ;
Et je trouve que vos débats
Passent, ma foi, la raillerie :
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Votre style est plein d'embarras ;
De vos peintres la litanie,
Sur leurs talens votre fatras,
Sont une vaine rapsodie,

Digitized by Google

Un orgueilleux galimatias,
Une franche pédanterie ;
Et tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Le fameux *Gluck*, qui, dans vos bras,
Humblement se jette et vous prie,
Avec des tours si délicats
De faire valoir son génie,
Mérite sans doute le pas
Sur les Amphions d'Ausonie :
Mais tout cela n'empêche pas
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

(7 *Novembre* 1777.) Un autre plaisant du parti des Gluckistes a répondu à la facétie où l'on s'égaie sur le compte du musicien allemand et sur son *Armide*. Comme on l'attribue à M. de la Harpe, la riposte est dirigée contre lui en jouant sur son nom. Elle est intitulée : *Vers d'un homme qui aime la musique et tous les instrumens, excepté* la Harpe.

J'ai toujours fait assez de cas
D'une savante symphonie,
D'où résultait une harmonie
Sans efforts et sans embarras.
De ces instrumens hauts et bas,
Quand chacun fait bien sa partie,
L'ensemble ne me déplaît pas ;
Mais, ma foi, *la Harpe* m'ennuie.

Chacun a son goût ici-bas :
J'aime *Gluck* et son beau génie,
Et la céleste mélodie

Digitized by Google

Qu'on entend à ses opéras.
La période et son fatras
Pour mon oreille ont peu d'appas ;
Et, surtout, *la Harpe* m'ennuie.

(25 *Novembre.*) ***Madrigal à une coquette, par monsieur Roëttier.***

De vos yeux, Idamé, le succès est rapide ;
Mais vous avez d'amans un essaim trop nombreux :
L'Amour est un enfant que la foule intimide ;
Il lui faut des témoins, mais il n'en veut que deux.

Digitized by Google

(1778.)

(31 *Janvier.*) M. l'abbé Terray est depuis quelque tems dans un état de langueur qui fait craindre pour sa vie. On soupçonne qu'il a la gangrène dans le sang. *Cela n'est pas dangereux*, disent certains plaisans; *il s'est porté à merveille si long-tems, l'ayant dans le cœur.*

Le docteur Bouvart, non moins excellent patriote qu'habile médecin, ayant été appelé auprès de cet ex-ministre, le premier soin de celui-ci a été de lui demander quelque chose pour passer une bonne nuit. *J'y vais travailler*, a répondu le consulté, *quoique vous m'en ayez fait passer de bien mauvaises et encore plus à d'autres.*

(1er. *Février* 1778.) On ne parle dans toutes les conversations de Paris que des bons mots d'un ministre chez qui la vieillesse n'a point refroidi les saillies. Il continue à traiter les plus grandes affaires avec cette aisance, cette légèreté d'esprit, qu'il sait allier avec la profondeur du génie. M. l'ambassadeur d'Angleterre s'étant venu plaindre à M. le comte de Maurepas du traité prétendu fait par la France avec les Insurgens, il lui demanda sur quoi se fondait cette réclamation; et le vicomte de Stormont ayant répondu, qu'il ne pouvait regarder que comme sérieux un fait dont on avait parlé dans les carrosses du roi, le vieux ministre a repris :

Digitized by Google

« Savez-vous ce qu'on a dit dans les carrosses de la » reine? On a dit que les Anglais avaient fait tout ce » qu'ils avaient pu pour conclure le leur, mais sans » succès. Allez, monsieur l'ambassadeur, soyez tran- » quille ; sachez qu'en politique ceux qui en savent le » plus, sont ceux qui en disent le moins : il n'y a que » les sots qui parlent et croient. »

(12 *Février.*) M. de Voltaire est arrivé à Paris, avant-hier dans l'après-dinée. Il a mis pied à terre rue de Baune, chez M. le marquis de Villette, et une heure après, il est allé gaillardement, et de son pied, rendre visite à M. le comte d'Argental, quai d'Orçai. Il était dans un accoutrement si singulier, enveloppé d'une vaste pelisse, la tête dans une perruque de laine surmontée d'un bonnet rouge et fourré, que les petits enfans, qui l'ont pris pour un chie-en-lit dans ce tems de carnaval, l'ont suivi et hué.

Hier, M. de Voltaire s'est tenu toute la journée en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il a reçu ainsi la cour et la ville : il donnait pour excuse qu'il était extrêmement fatigué, incommodé : il parlait toujours de se mettre au lit et ne s'y mettait point. Voici quel était l'ordre du cérémonial. On était introduit dans une suite d'appartemens superbes, dont madame la marquise de Villette, maîtresse de l'hôtel, et madame Denis, nièce de M. de Voltaire, faisaient les honneurs. Elles tenaient cercle. Un valet de chambre allait avertir M. de Voltaire à chaque personne qui venait ; MM. le marquis de Villette et le comte d'Argental, chacun de leur côté, présentaient ceux que le philosophe ne connaissait pas, ou dont il avait perdu le souvenir ; il

Digitized by Google

recevait le compliment du curieux et lui répondait un mot honnête, puis retournait dans son cabinet, dicter à son secrétaire des corrections pour sa tragédie d'*Irène*.

Il paraît que sa tendresse paternelle pour cet ouvrage, qu'il aurait grande envie de voir jouer, n'est pas entrée pour peu dans son retour ici ; mais quelle a été sa douleur d'apprendre la mort de le Kain.

(13 *Février.*) Les Gluckistes ayant poussé les mauvaises plaisanteries jusqu'à donner de la consistance à leurs calembours, en mettant au bas d'une affiche de l'opéra de *Roland : l'auteur du poëme loge rue des Mauvaises-Paroles, et l'auteur de la musique, rue des Petits-Champs*, les Piccinistes ont pris leur revanche ; ils ont fait placarder *M. le chevalier Gluck, auteur* d'Iphigénie, d'Orphée, d'Alceste et d'Armide, *logé rue du Grand-Hurleur*. Ce dernier est parti pour Vienne.

(16 *Février.*) M. de Voltaire a continué ces jours-ci à recevoir des hommages, plutôt que des visites.

Samedi, les comédiens français ont député vers lui. Le sieur Bellecour le harangua, et M. de Voltaire lui répondit, après avoir parlé de sa mauvaise santé : *Je ne puis plus vivre désormais que pour vous et par vous.* Se tournant ensuite vers madame Vestris, il ajouta : *Madame, j'ai travaillé pour vous cette nuit comme un jeune homme de vingt ans.* Il voulait parler des corrections qu'il avait faites à sa pièce, et qu'il avait passé la nuit à l'arranger.

La députation des histrions partie, quelqu'un ayant observé que le sieur Bellecour avait débité son discours

Digitized by Google

d'un ton fort pathétique, et qui avait presque attendri les auditeurs, il répondit : *Oui, nous avons fort bien joué la comédie l'un et l'autre.*

On a observé aux comédiens, après le cérémonial rempli, que M. de Voltaire ayant toujours exalté *Cinna* comme le chef-d'œuvre de Corneille, ils auraient dû préférer de donner cette pièce lundi, au lieu d'*Heraclius*. A quoi ils ont promis de se conformer. Monsieur de Voltaire s'est engagé d'y aller, si M. Tronchin le lui permettait.

M. de Voltaire a été fort gai pendant toute l'audience qu'il a donnée ce jour-là. Il a beaucoup parlé politique; il a montré une lettre du roi de Prusse, qu'il avait reçue récemment; il a observé que ce monarque y posait pour principe, qu'il ne fallait pas prendre le bien d'autrui : « cependant, a-t-il ajouté en riant, il veut s'emparer » de quelque petite partie de la succession de l'électeur » de Bavière; mais sans doute c'est fondé en justice. » Quant à l'empereur, il faut qu'un grand prince comme » lui, occupe plus de terrain, et marche par une voie » large et spacieuse, convenable à sa dignité. »

(22 *Février.*) Monsieur le marquis de Villette ayant demandé à mademoiselle Arnould ce qu'elle pensait de sa femme, après l'avoir vue : « *C'est*, lui a-t-elle ré- » pondu, *une fort belle édition de la Pucelle.* »

(23 *Février.*) Quoique le roi ait déclaré qu'il n'aimait ni n'estimait M. de Voltaire, et que M. de Maurepas l'ayant pressenti sur le desir de cet illustre expatrié de venir à Versailles, S. M. lui a répondu, que c'était bien assez qu'elle fermât les yeux sur son séjour

Digitized by Google

à Paris. Cependant, par une inconséquence apparente, mais qui s'explique, si l'on veut y réfléchir, monsieur le comte d'Angivilliers a obtenu que, dans les statues à faire exécuter par l'académie de sculpture, après les dernières ordonnées, celle de M. de Voltaire serait comprise. Ce directeur général des bâtimens n'a rien eu de plus pressé que de faire savoir au héros cette nouvelle flatteuse pour son amour-propre; il a cru que M. Pigale, chargé de ce travail, serait le messager le plus agréable à lui envoyer. Le grand poëte comblé a répondu à l'artiste, aussi chargé de la statue du maréchal de Saxe, par les six vers suivans :

Le roi connaît votre talent :
Dans le petit et dans le grand,
Vous produisez œuvre parfaite.
Aujourd'hui, contraste nouveau !
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette.

(24 *Février.*) Pour donner une idée du genre des conversations de la ville et même de la cour, on va rapporter un calembour qui a fait une grande fortune, et que l'on cite partout. Il a été dit dans les jours où l'on craignait le plus la guerre. On sait que les rois sont aussi sujets aux faiblesses de la nature et de l'humanité. Louis XVI, au milieu d'un gros de courtisans, laissa échapper un signe d'affections venteuses..... *Bonne marque*, s'écrie le marquis de Bièvre présent : *voilà des bruits de paix* (de pet) *qui courent à Versailles.— Vraiment*, reprend un autre seigneur, dont par malheur on n'a pas retenu le nom, *ils n'ont pas lieu sans fondement.*

Digitized by Google

(25 *Février.*) M. le maréchal duc de Duras a décidé la contestation élevée entre les comédiens au sujet des rôles de le Kain. Il en a fait trois parts, distribuées entre Molé, Monvel et la Rive. On a fait sur ce dernier la plaisanterie suivante, qui n'est pas d'un admirateur de son talent :

Ah! quel affreux malheur m'arrive,
A dit Melpomène à Caron :
Le Kain a passé l'Achéron ;
Mais il n'a point laissé ses talens sur la Rive.

(26 *Février.*) M. l'abbé Sabattier, conseiller-clerc au parlement, homme aimable, d'excellente société, et dans le genre de l'abbé de Voisenon, sans avoir une réputation aussi brillante, étant un de ces jours derniers malignement questionné sur ce que c'était qu'une femme, répondit sur-le-champ par le quatrain suivant :

Eh quoi! me demander ce que c'est qu'une femme,
A moi, dont le destin est d'ignorer l'amour!
D'un aveugle affligé, vous déchireriez l'âme,
Si vous lui demandiez ce que c'est qu'un beau jour.

(26 *Février.*) M. l'abbé Terray a ordonné par son testament, que son corps serait transporté à sa terre de la Motte ; en sorte qu'après avoir été présenté à Saint-Sulpice, sa paroisse, il est parti mardi matin. Le peuple a témoigné la plus grande joie à son convoi. Lorsqu'on lui portait le viatique, les poissardes, en possession de distribuer les réputations, et presque toujours judicieusement, avaient déjà crié dans leur langage éner-

Digitized by Google

gique : *On a beau lui porter le Bon-Dieu, il n'empêchera pas que le diable ne l'emporte.*

(2 *Mars* 1778.) Avant que M. de Voltaire tombât malade, madame Dudeffant lui avait écrit pour aller voir *Roland* avec elle. Il répondit par le billet suivant :

De ce *Roland* que l'on vous vante,
Je ne puis avec vous aller, ô Dudeffant !
Savourer la musique et douce et ravissante :
Si Tronchin le permet, Quinault me le défend. (1)

(3 *Mars.*) Quelqu'un des philosophes qui forment la cour de M. de Voltaire, le voyant affligé de ne pouvoir aller à Versailles dans l'appareil qu'il aurait desiré, lui dit : « Vous êtes bien bon : savez-vous ce qui vous » serait arrivé ? Je vais vous l'apprendre. Le roi, avec » son affabilité ordinaire, vous aurait ri au nez et parlé » de votre chasse de Ferney ; la reine, de votre théâtre ; » Monsieur vous aurait demandé compte de vos revenus ; » Madame vous aurait cité quelques-uns de vos vers ; » la comtesse d'Artois ne vous aurait rien dit ; et le » comte vous aurait entretenu de la Pucelle. »

(8 *Mars.*) Épitaphe de monsieur l'abbé Terray,

---

(1) Le poëme de Quinault avait été retouché par Marmontel, ce qui lui avait attiré une épigramme où l'on trouvait ce vers :

. . . . . croit avoir fait
Les opéras qu'il gâte.

(Note de l'Éditeur.)

Digitized by Google

enterré à sa terre de la Motte, suivant ses dernières volontés :

Le grand abbé Terray, le dieu de la finance,
L'étalon des putains, le bourreau de la France,
Est donc enfin trépassé !
Ce prêtre a tellement toujours aimé la cotte,
Que, pour dernier asile, il a choisi la Motte.
Requiescat in pace.

(11 *Mars.*) Les partisans de monsieur de Voltaire ne pouvant nier sa confession, trop répandue dans le public, cherchent aujourd'hui à effacer les impressions fâcheuses qui en pourraient résulter, en la faisant envisager comme un acte dérisoire : pour preuve, ils en rapportent cette phrase, remarquable, au curé l'exhortant à rentrer au giron de l'église : *Vous avez raison, monsieur le curé ; il faut mourir dans la religion de ses pères. Si j'étais aux bords du Gange, je voudrais expirer une queue de vache à la main.*

Voici sa déclaration de foi. « Je soussigné, déclare » qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un vomissement » de sang à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant » pu me traîner à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice » ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de » m'envoyer M. l'abbé Gauthier, prêtre, je me suis » confessé à lui ; et que si Dieu dispose de moi, je » meurs dans la sainte religion catholique où je suis né, » espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera » pardonner toutes mes fautes ; et que si j'ai scan- » dalisé l'église, j'en demande pardon à Dieu et à elle. » (*Signé*) *Voltaire.* Le 2 mars 1778, dans la maison de

Digitized by Google

» M. le marquis de Villette, en présence de M. l'abbé » Mignot, mon neveu, et de M. le marquis de Ville- » vieille, mon ami. »

(19 *Mars.*) On a fait sur la confession de monsieur de Voltaire, une épigramme gaie, attribuée à monsieur de la Louptière.

Épigramme sur la confession de M. de Voltaire.

Voltaire et Lattaignant, d'humeur encor gentille,
Au même confesseur ont fait le même aveu ;
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier (1), que ce soit à Garguille :
Mons Gauthier cependant nous semble bien trouvé ;
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au chapelain des incurables.

(28 *Mars.*) M. de Voltaire s'est habillé jeudi pour la première fois depuis son séjour ici, et a fait toilette entière. Il avait un habit rouge doublé d'hermine, une grande perruque à la Louis XIV, noire, sans poudre, et dans laquelle sa figure amaigrie était tellement enterrée, qu'on ne découvrait que ses deux yeux, brillans comme des escarboucles. Sa tête était surmontée d'un bonnet carré rouge, en forme de couronne, qui ne semblait que posé. Il avait à la main une petite canne à bec de corbin ; et le public de Paris, qui n'est point accoutumé

(1) L'abbé Gauthier, le confesseur de monsieur de Voltaire, a converti l'abbé de Lattaignant, et est chapelain des incurables.

Digitized by Google

à le voir dans cet accoutrement, a beaucoup ri. Ce personnage, singulier en tout, ne veut sans doute avoir rien de commun avec la société ordinaire.

La gaîté de ce vieillard, intarissable, est revenue, et les bons mots recommencent à couler.

L'autre jour, madame de la Villemenue, vieille coquette, qui desire encore plaire, a voulu essayer ses charmes surannés sur le philosophe; elle s'est présentée à lui dans tout son étalage, et prenant occasion de quelques phrases galantes qu'il lui disait, et de quelques regards qu'il jetait en même tems sur sa gorge fort découverte : « Comment, s'écria-t-elle, M. de Voltaire, » est-ce que vous songeriez encore à ces petits coquins-» là? — *Petits coquins*, reprend avec vivacité le malin » vieillard, *petits coquins*, *madame; ce sont bien de* » *grands pendars.* »

(31 *Mars.*) Une scène assez plaisante s'est passée avant-hier aux Champs-Elysées, ou plutôt à la place de Louis XV, au sujet de M. de Voltaire. Un charlatan y était, cherchant à vendre de petits livres, où il enseignait des secrets de tours de cartes : « En voici un, » disait-il, messieurs, que j'ai appris à Ferney, de ce » grand homme qui fait tant de bruit ici, de ce fameux » *Voltaire*, *notre maître à tous!* »

(2 *Mai* 1778.) Lundi dernier, 17 avril, M. de Voltaire est allé à une séance particulière de l'académie française. L'abbé de Lille y lut quelques morceaux détachés de son poëme sur l'art d'orner, de peindre la nature et d'en jouir, et la traduction de la célèbre épître de Pope au docteur Arbuthnot. Pendant cette lecture,

Digitized by Google

le vieux malade se rappelait les vers anglais de Pope, les comparait à la traduction, et préférait celle-ci.

M. de Voltaire, à cette occasion, se plaignait de la pauvreté de la langue française; il parla de quelques mots peu usités, et qu'il serait à desirer qu'on adoptât, celui de *tragédien*, par exemple, pour exprimer un acteur jouant dans la tragédie. « *Notre langue est une* » *gueuse fière*, disait-il, en parlant de la difficulté » d'introduire des mots nouveaux; *il faut lui faire* » *l'aumône malgré elle.* »

(16 *Mai.*) On raconte que ces jours derniers, M. de Voltaire se trouvant chez madame la maréchale de Luxembourg, il fut question de la guerre. Cette dame en déplora les calamités, et souhaitait que les Anglais et nous, entendissions assez bien nos intérêts et ceux de l'humanité, pour la terminer sans effusion de sang et par un bon traité de paix. *Madame*, dit le philosophe bouillant, en montrant l'épée du maréchal de Broglio, qui était présent, *voilà la plume avec laquelle il faut signer ce traité.*

(8 *Juin* 1778.) On cite un très-beau vers bien propre à caractériser M. Franklin, et à servir d'inscription à son portrait:

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

(12 *Juin.*) Le testament de M. de Voltaire, à son ouverture, a étonné tout le monde. On comptait y trouver des dispositions qui feraient honneur à son esprit et à son cœur. Rien de tout cela; il est très-plat, et sent l'homme dur, qui ne songe à personne et n'est

Digitized by Google

capable d'aucune reconnaissance. Ce qui augmente l'indignation, c'est qu'il a deux ans de date et a été fait conséquemment avec toute la maturité de jugement possible. Voici les principaux articles :

A monsieur Vagnières, son secrétaire, son bras droit, dont il ne pouvait se passer, qu'il appelait son ami, son *fidus Achates*, 8,000 livres une fois payées : rien à sa femme et à ses enfans.

A son domestique, nommé *la Vigne*, qui le servait depuis trentre-trois ans, une année de gages seulement.

A la *Barbaras*, sa gouvernante de confiance, 800 liv. payées une fois seulement.

Aux pauvres de Ferney, 300 liv. une fois payées.

Six livres anglais à un M. Durieu ; du reste rien à qui que ce soit.

A madame Denis, sa nièce, 80,000 liv. de rentes, et 400,000 livres d'argent comptant, en ce qu'il la fait sa légataire universelle ; 100,000 livres seulement à l'abbé Mignot, son neveu, et autant à M. d'Ornoy.

(23 *Juin.*) Entre les différentes épitaphes faites pour M. de Voltaire, il faut distinguer celle-ci, soit à cause de sa concision, de sa justesse et de son impartialité, soit à cause de l'illustre auteur auquel on l'attribue, M. Rousseau de Genève :

Plus bel esprit que grand génie,
Sans lois, sans mœurs et sans vertu,
Il est mort comme il a vécu,
Couvert de gloire et d'infamie.

Digitized by Google

(28 *Juin.*) Le Mercure, depuis sa nouvelle organisation, porte le titre de *Mercure de France, dédié au roi, par une société de gens de lettres, contenant le Journal Politique des principaux évènemens de toutes les Cours ; les Pièces fugitives nouvelles en prose et en vers ; l'Annonce et l'Analyse des ouvrages nouveaux ; les Inventions et Découvertes dans les sciences et les arts ; les Spectacles ; les Causes célèbres ; les Académies de Paris et des provinces ; la Notice des édits, arrêts ; les Avis particuliers, etc.*

Monsieur de Fontanelle est toujours chargé de la partie politique ; M. d'Aubenton, des articles d'histoire naturelle ; MM. Macquer et Bucquet, de ceux de médecine et de chimie ; l'abbé Remy et M. Guyot, des morceaux de jurisprudence ; M. Suard, de tout ce qui concerne la philosophie, les sciences et les arts ; M. de la Harpe, enfin, de tout ce qui est du ressort de la littérature et des spectacles. Monsieur Imbert fournira des contes ; MM. Dorat et Berquin, des idylles, des romances et des pièces fugitives ; et MM. d'Alembert, Marmontel et Condorcet couronneront le tout par de la morale et de la métaphysique.

Il paraitra, en effet, un volume de 120 pages de dix jours en dix jours.

(3 *Juillet* 1778.) Il paraît que le clergé, malgré son zèle amer, n'a pu s'escrimer, comme il l'aurait desiré, sur le cadavre de M. de Voltaire, contre le prieur qui l'a inhumé à l'église, qui l'a reçu dans son sein. La même faiblesse du gouvernement qui l'a empêché de se prêter aux actes de rigueur qu'aurait pu exercer la famille, pour forcer le curé de Saint-Sulpice, l'empêche

Digitized by Google

d'autoriser les prêtres à exercer leurs vengeances sacrées. Ce qui les pique surtout, c'est que ce héros d'impiété les ait persiflés jusqu'au dernier moment. M. le curé de St.-Sulpice a demandé à M. de Voltaire s'il croyait en Dieu. A quoi il a répondu : « oui, très-affirmativement, en » ajoutant, qu'il en avait toujours fait profession, et » que tous ses ouvrages l'attestaient. » Interrogé ensuite s'il croyait en *Jésus-Christ*, il a répliqué : « *Au* » *nom de Dieu, ne m'en parlez pas.* » Tels sont les termes plaisans, mais sacramentaux, dont les témoins oculaires déposent qu'il s'est servi.

(5 *Juillet.*) Le fameux Jean-Jacques Rousseau n'a pas survécu de long-tems à Voltaire ; il vient de mourir dans le lieu de sa retraite à Ermenonville.

On dit aujourd'hui que les bruits qui ont couru sur lui et ses mémoires, viennent d'un *supplément* à ses œuvres en effet imprimé, et où il y a beaucoup de choses singulières.

(7 *Juillet.*) C'est le 2 de ce mois que Rousseau, revenant de la promenade à neuf heures du matin, est mort d'une attaque d'apoplexie, qui n'a duré que deux heures et demie. Il avait dessein, depuis quelque tems, de quitter Paris : il a cédé aux instances de l'amitié et s'est établi, sur la fin de mai dernier, dans une petite maison qui appartient au marquis de Girardin, seigneur d'Ermenonville, et située près du château.

Ce seigneur lui a rendu les honneurs funèbres. Son corps, après avoir été embaumé et enfermé dans un cercueil de plomb, fut inhumé le samedi suivant, 4 du présent mois, dans l'enceinte du parc d'Ermenonville,

Digitized by Google

dans l'île dite *des Peupliers*, au milieu de la pièce d'eau appelée *le petit Lac*, et situé au midi du château, sous une tombe décorée et élevée d'environ six pieds. Rousseau était né le 28 juin 1712.

(18 *Juillet.*) *Le Baptême à la Grecque, à M. le comte Strogonoff, seigneur russe, sur le baptême de mademoiselle sa fille.*

Oui, vous baptisez mieux que nous,
Cher comte, il faut que j'en convienne :
Le diable est mieux chassé par vous
Que dans notre église romaine.
Que peuvent quelques gouttes d'eau,
Contre la tache originelle ?
Chez nous, à peine elle ruisselle,
Vous y plongez l'enfant nouveau :
Voilà, comte, ce qui s'appelle
Envoyer le diable à vau-l'eau.
Quand Pierre, dans son eau lustrale,
Trempant son triste goupillon,
Croyait, par son aspersion,
Donner la grâce baptismale
A mainte et mainte nation :
A coup sûr plus d'un Néophite
Dut, échappant à l'eau-bénite,
Garder sa tache et son démon.
Jean-Baptiste était bien plus sage ;
Il conduisait dans le Jourdain
Hommes et femmes de tout âge,
Accompagnés de leur parrain.
Là, baignant ses catéchumènes
Et par-dessus et par-dessous,
Les diables, comme des hibous,

Digitized by Google

De leurs corps sortaient par douzaines,
Et s'échappaient par tous les bouts.
Il n'est point d'esprit plus rebelle
Que celui qui se fit serpent,
Pour tenter la femme d'Adam.
Ève, sans doute, était très-belle :
Lucifer en fut plus ardent
Pour se bien cantonner chez elle.
Depuis, toute beauté femelle
N'a point dans son corps de parcelle
Où ne se loge le méchant.
Joli minois, taille élégante,
Pieds délicats et faits au tour,
Tétons arrondis par l'Amour,
Bras potelés, bouche charmante,
Par-dessus tout, un œil fripon,
Tous ces appas ont leur démon.
Lisez *Bougens* (1) sur ce chapitre,
Et vous plaindrez à juste titre
Notre souci, notre embarras,
Quand d'une immonde fourmillière
Nous voulons purger tant d'appas
Par notre baptême ordinaire :
Il faut le vôtre en ce cas-là,
Surtout pour fille de comtesse,
Qui dans quinze ans nous offrira
L'esprit, la grâce enchanteresse
De la maman qui la forma.
Je ne dis rien de son papa,

---

(1) Le père Bougens, jésuite, auteur d'un petit Traité *sur l'âme des bêtes et sur celle des femmes*, qu'il prétend animées par des démons.

Digitized by Google

Que le plus mince éloge blesse.
Mais pourtant, si je connaissais
Quelque mot qui rimât en *Ecque*,
Sans le flatter je m'écrierais :
Vive le baptême à la Grecque !

(21 *Juillet.*) Jean-Jacques Rousseau était fort lié avec un horloger, beau-père du sieur Corencé, l'un des entrepreneurs utiles du *Journal de Paris*. On croit que c'est cet horloger qui est dépositaire des papiers et autres effets littéraires de la succession de ce philosophe. Comme on avait fait courir des bruits sinistres sur sa mort, qu'on prétendait volontaire, il se répand un extrait des minutes du bailliage et vicomté d'Ermenonville, du 3 juillet, par lequel il est constaté juridiquement, et d'après la visite des gens de l'art, que Rousseau est mort d'une apoplexie séreuse.

Quant aux motifs de sa retraite, ils sont également contenus dans un écrit de sa main, daté du mois de février 1777, par lequel l'on voit que, forcé de quitter Paris, par la modicité de son revenu, il demande une retraite. Il ne rend point compte, au surplus, des raisons qui l'avaient obligé de se priver des secours qu'il se procurait en copiant de la musique, genre de travail dont il s'était abstenu depuis quelque tems. Voici ce singulier mémoire domestique.

« Ma femme est malade depuis long-tems, et le pro-
» grès de son mal, qui la met hors d'état de soigner son
» petit ménage, lui rend les soins d'autrui nécessaires
» à elle-même, quand elle est forcée à garder son lit.
» Je l'ai jusqu'ici gardée et soignée dans toutes ses

Digitized by Google

» maladies : la vieillesse ne me permet plus le même
» service. D'ailleurs, le ménage, tout petit qu'il est,
» ne se fait pas tout seul ; il faut se pourvoir au dehors
» des choses nécessaires à la subsistance et les préparer ;
» il faut maintenir la propreté (1) dans la maison. Ne
» pouvant remplir seul tous ces soins, j'ai été forcé,
» pour y pourvoir, d'essayer de donner une servante à
» ma femme. Dix mois d'expérience m'ont fait sentir
» l'insuffisance et les inconvéniens inévitables et intolé-
» rables de cette ressource dans une position pareille à
» la nôtre. Réduits à vivre absolument seuls, et néan-
» moins hors d'état de nous passer du service d'autrui,
» il ne nous reste dans les infirmités et l'abandon,
» qu'un seul moyen de soutenir nos vieux jours : c'est
» de trouver quelqu'asile où nous puissions subsister à
» nos frais, mais exempts d'un travail qui désormais
» passe nos forces, et de détails et de soins dont nous
» ne sommes plus capables. Du reste, de quelque façon
» qu'on me traite, qu'on me tienne en clôture formelle
» ou en apparente liberté, dans un hôpital ou dans un
» désert, avec des gens doux ou durs, faux ou francs,
» (si de ceux-ci il en est encore) je consens à tout,
» pourvu qu'on rende à ma femme les soins que son
» état exige, et qu'on me donne le couvert, le vêtement
» le plus simple et la nourriture la plus sobre jusqu'à la
» fin de mes jours, sans que je sois plus obligé de me
» mêler de rien. Nous donnerons pour cela ce que nous

(1) Il est écrit en note à cet endroit : « Mon inconcevable
» situation, dont personne n'a d'idée, pas même ceux qui m'y
» ont réduit, me force d'entrer dans ces détails. »

Digitized by Google

» pouvons avoir d'argent, d'effets et de rentes, et j'ai » lieu d'espérer que cela pourra suffire dans des pro- » vinces où les denrées sont à bon marché, et dans des » maisons destinées à cet usage, où les ressources de » l'économie sont connues et pratiquées, surtout en me » soumettant, comme je fais de bon cœur, à un régime » proportionné à mes moyens. »

(29 *Juillet.*) Voici la préface que Rousseau destinait à ses mémoires; elle est courte et en forme d'avertissement, mais d'une tournure originale et vraiment éloquente.

» Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, » et l'exécution n'aura point d'imitateurs. Je veux mon- » trer à mes semblables un homme dans toute la vérité » de la nature; et cet homme c'est moi.

» Moi seul je sens mon cœur, et je connais les » hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux qui » existent; je ne vaux pas mieux ou moins; je suis » autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le » moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne » peut juger qu'après m'avoir lu.

» Que la trompette du jugement dernier sonne quand » elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me pré- » senter devant le souverain juge; je dirai hautement: » Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je » fus: j'ai dit le bien et le mal avec la même franchise; » je n'ai rien tu, rien déguisé, rien pallié; je me suis » montré coupable et vil quand je l'ai été; j'ai montré » mon intérieur comme tu l'as vu toi-même. Être éter- » nel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de » mes semblables; qu'ils écoutent mes confessions,

Digitized by Google

» qu'ils rougissent de mes indignités, qu'ils gémissent » de mes misères, que chacun dévoile à son tour son » cœur au pied de ton trône, et qu'un seul te dise en- » suite, s'il l'ose, je fus meilleur que cet homme-là. »

(15 *Août* 1778.) On n'a pas manqué de plaisanter M. le duc de Chartres sur ses exploits maritimes (1), sur son retour à Paris, sur son ostentation de se montrer à l'opéra, et sur la sotte admiration dont l'ont accueilli les badauds. Ce vaudeville, un des meilleurs faits depuis long-tems, où l'on retrouve le sel de nos anciens, et toute la gaîté française, a été fort accueilli à la ville et même à la cour. On sait que M. le comte de Maurepas, qui aime la raillerie et la souffre, l'a goûté beaucoup et l'a entendu chanter à sa table en petit comité. Il est sur un air très à la mode au retour du parlement, *les Revenans*; en sorte que cet air même fait épigramme. L'auteur s'adresse à son altesse sérénissime :

Vous faites rentrer notre armée ;
L'Angleterre, très-allarmée,
Vous en louera :
Et vous joindrez à ce suffrage
Les lauriers et le digne hommage
De l'opéra.

Quoi! vous avez vu la fumée ?
Quel prodige! la renommée
Le publiera :

(1) Le combat d'*Ouessant*, gagné par la flotte française, commandée par M. *d'Orvilliers*, malgré la lâcheté du duc de Chartres. (Note de l'Éditeur.)

Digitized by Google

Revenez vîte ; il est bien juste
D'offrir votre personne auguste
A l'opéra.

Tel cherchant la toison fameuse,
Jason sur la mer orageuse
Se hasarda :
Il n'en eût qu'une, et pour vos peines
Je vous en promets par douzaines
A l'opéra.

Chers badauds, courez à la fête :
Parmi vous, criez à tue-tête :
Bravo! brava!
Cette grande action de guerre
Est telle qu'il ne s'en voit guère
Qu'à l'opéra.

Grand prince! poursuis ta carrière,
Franchis noblement la barrière
De l'opéra :
Par de si rares entreprises
A jamais tu t'immortallises
A l'opéra.

(17 *Août.*) *La Complainte des Barmécides*, pantomime farce, a eu infiniment plus de succès que la tragédie, malgré l'affectation de la Harpe à regarder ses onze représentations comme un triomphe. Il a fait imprimer cette pièce et l'a dédiée à un certain comte de Schowalow, russe, qui avait la bonhomie, à chaque fois où la recette, au-dessous de 800 livres, menaçait le poëte de voir *les Barmécides* tomber dans les règles, d'envoyer un supplément qui prévînt ce malheur.

Digitized by Google

(18 *Août.*) M. de Caze, fils du fermier-général, est un jeune maître des requêtes, amoureux fou de mademoiselle le Fèvre, actrice des Italiens, femme du sieur Dugazon de la comédie française. Pour mieux couvrir son jeu, jouir plus à son aise de l'une, il avait présenté l'autre chez son père. On sait que cet acteur est grand farceur, même en société, et le jeune magistrat et lui faisaient souvent des parades pour amuser la compagnie et les maîtres de la maison. On ne sait comment le sieur Dugazon s'est douté des motifs de son introduction dans cette famille et du bon accueil qu'il y recevait. La jalousie s'est emparée de lui, et, pour avoir une preuve complète de l'infidélité de sa moitié, un matin il s'est introduit dans l'appartement du jeune Caze, a fermé les portes, et, le pistolet sur la gorge, l'a forcé de lui rendre les lettres et le portrait de Mlle. le Fèvre. Il s'en est allé après cette expédition. M. Caze, revenu de sa frayeur et le suivant sur l'escalier, criant à l'assassin, au voleur, qu'on arrête ce coquin..... Dugazon, sans s'effaroucher, ni sans précipiter son pas, répond avec un grand sang-froid : *A merveille, bien joué; la scène est excellente ; les domestiques y seraient pris, s'ils n'étaient accoutumé à nos farces.....* Avec ces propos il gagne la porte, et laisse les valets incertains si c'est une comédie ou non.

(21 *Août.*) On prétend que la reine a singulièrement annoncé au roi la certitude de sa grossesse. « Sire, lui » a-t-elle dit, je viens vous demander justice contre un » de vos sujets qui m'a violamment insultée..... » Le roi, ému du ton sérieux de sa majesté, s'est empressé de la faire expliquer. « Oui, sire, a-t-elle continué, il

Digitized by Google

» s'en est trouvé un assez audacieux, le dirai je? pour » me donner des coups de pieds dans le ventre. » Alors son auguste époux a compris le calembour, et en a ri de bon cœur.

Quoiqu'il en soit, voici des vers composés à ce sujet :

Avec trop de lenteur s'annonçait à nos vœux
L'auguste rejeton que nous donnent les cieux ;
Mais le récit d'une victoire (1)
A paru l'animer soudain ;
N'en doutons pas, c'est un dauphin :
Dès l'instant qu'il respire, un Bourbon sent la gloire.

(25 *Août.*) Aujourd'hui, à la séance publique de la St.-Louis, pour la distribution du prix, on a répandu dans l'auditoire une épitaphe de M. de Voltaire, dont le buste, placé au-dessus du directeur, et le seul qui soit dans la salle, semblait le rendre le dieu de l'assemblée, proposé à ses hommages. Cette épitaphe est attribuée à M. de la Place (2) :

O Parnasse! frémis de douleur et d'effroi ;
Muses, abandonnez vos lyres immortelles :
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure et repose-toi.

(28 *Août.*) Malgré le succès prétendu de M. de la Harpe, succès (3) dont lui seul parle et que lui seul

(1) La victoire d'*Ouessant.*

(2) Ces vers sont du poëte *le Brun* (Pindare). (Note de l'Éditeur.)

(3) Les Barmécides.

Digitized by Google

certifie, on cite un fait bien propre à le réfuter et bien désolant; c'est que les onze représentations de sa tragédie n'ont produit qu'environ 14,000 livres de recette; c'est que l'avant-dernière représentation n'a pas monté à 800 livres, et la dernière à 900; c'est que le parterre n'était garni que de ses partisans, qu'on appelait *les Pères du désert.*

(1er. *Octobre* 1778.) La reine a pris tellement goût pour le jeu, surtout depuis sa grossesse, qui ne lui permet pas de sortir autant qu'elle a coutume, qu'il y a régulièrement un pharaon établi chez S. M. C'est M. de Chalabre, le fils du joueur si renommé, qui est son banquier. Dernièrement, il a représenté à la reine qu'il ne pouvait suffire à son emploi, et avait besoin d'un second. Sa majesté y a consenti, et lui a dit de choisir qui il voudrait. Il a jeté les yeux sur un M. Poinçot, chevalier de St. Louis, qui, la première fois où il s'est rendu au cercle de la reine, n'a pu, suivant l'étiquette, s'asseoir, n'ayant pas le brevet de colonel, le dernier grade qui donne ce droit. Il se trouvait ainsi debout seul lorsque sa majesté a paru. Elle s'en est aperçu, et, sans égard au cérémonial, si essentiel à Versailles, a ordonné qu'on donnât un siège à M. Poinçot : ce qui fit gémir les courtisans rigides, attachés aux formes.

(31 *Octobre.*) M. Dorat répand un *portrait de M. de Voltaire en vers* qui ne plaît pas à tous ses partisans. En convenant de ses grandes qualités, il ne dissimule pas ses défauts : au reste, tout porte sur l'auteur, et rien sur la personne, qu'il avait précédemment assez maltraitée dans d'autres vers qu'il a prudemment désavoués. Voici ceux d'aujourd'hui :

Digitized by Google

Raphaël pour le trait, Rubens pour la couleur,
De la prose et des vers possédant la magie,
Écrivain très-sensible, ou très-malin railleur,
Dans le vaste champ du génie,
De chaque genre il a cueilli la fleur :
Le rire est son secret, son arme est la saillie :
Que de fois dans ces riens dont il est créateur,
Déguisant la raison sous l'air de la folie,
Sans en prendre le ton, il fut législateur !
Sachant tout embrasser, sans peine il associe
Le compas de Newton aux pompons d'Émilie ;
Même après La Fontaine, il est joyeux conteur,
Même après l'Arioste, il charme l'Italie ;
Il s'élève, descend, gaîment se multiplie :
Plein de grâce ou de nerf, de souplesse et d'ardeur,
Il plane en aigle, en serpent se replie ;
Au Plaute des Français laisse la profondeur,
Et va d'un fard brillant enluminer Thalie.
Plus piquant que fidèle, agréable et trompeur,
Par ses jolis romans l'histoire est embellie ;
Bien loin de se montrer scrupuleux narrateur
Des sottises qu'il apprécie,
Toujours en philosophe, il ment à son lecteur,
Qu'avec la vérité si souvent on ennuie ;
Et rival des anciens, autant qu'imitateur,
Dans l'épopée ou dans la tragédie,
Ornant ce qu'il dérobe, il est plus qu'inventeur.

(2 *Novembre* 1778.) Le caractère de M. le comte de Maurepas ne se dément point, même dans les accès de la goutte, il conserve sa gaîté, et les saillies partent avec autant de facilité que dans une partie de plaisir. On montre une lettre de ce ministre à madame la marquise

Digitized by Google

de Flamarins, sa parente ; il lui marque, en parlant de son état, et en se félicitant d'avoir la liberté de lui écrire: *Si je ne puis plus faire la belle jambe, au moins m'est-il permis de faire encore les beaux bras.*

(18 *Novembre.*) Tout le monde a su l'évènement arrivé au jeu de Marly, d'un rouleau de louis faux substitué à un véritable. C'est un mousquetaire réformé, nommé *Dulugues*, qui était l'auteur de cette fraude. Il a été arrêté et enfermé. On assure qu'il avait été présenté le matin. Cette police est, sans doute, très-bien faite ; mais il serait à desirer qu'on l'étendît aux duchesses, qui journellement escroquent les joueurs crédules leur confiant leur argent. Cette filouterie se pratiquait dès le tems du feu roi, qui en avait pris plusieurs en flagrant délit, et les avait avertis ; mais comme il n'y a rien de si impudent que les femmes de cour, au moyen de l'impunité, elles continuent. Dernièrement, Madame disait à MM. de Chalabre et Poinçot, les banquiers du jeu de la reine : «On vous friponne bien, mes» sieurs — Madame, nous ne nous en apercevons pas, » lui répondirent-ils par décence ; mais ils s'en aperçoivent très-bien, et n'osent le manifester.

(1^er^. *Décembre* 1778.) M. d'Alembert a fait placer le buste de Molière, exécuté par Houdon, à l'académie. Quand il a été question d'y mettre une inscription, quelqu'un avait proposé d'écrire : *Molière de l'académie française après sa mort*, et cette phrase avait été retournée dans tous les sens. On a préféré ce vers de monsieur Saurin :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Digitized by Google

(6 *Décembre.*) C'est le sieur Grimm, ministre plénipotentiaire du duc de Saxe-Gotha, qui a fait pour l'impératrice des Russies l'achat de la bibliothèque de Voltaire, et c'est dans son superbe parc de Czarskozelo que doit être bâti le château pareil à celui de Ferney, avec toutes ses attenances et dépendances. Il y sera élevé un Musœum, dans lequel on arrangera les livres dans l'ordre où ils étaient placés. Le sieur Vagnières, secrétaire du défunt, doit se rendre à Pétersbourg à cet effet. La statue du maître s'élevera au milieu.

Cette souveraine a joint aux présens qu'elle a fait remettre à madame Denis, une lettre écrite de sa main, en date du 15 octobre. La souscription est *pour madame Denis, nièce d'un grand homme qui m'aimait beaucoup.* Cette épître singulière est un monument à conserver.

» Je viens d'apprendre, madame, que vous consen-
» tez à remettre entre mes mains ce dépôt précieux
» que monsieur votre oncle vous a laissé, cette biblio-
» thèque que les âmes sensibles ne verront jamais sans
» se souvenir que ce grand homme sut inspirer aux
» humains cette bienveillance universelle que tous ses
» écrits, même ceux de pur agrément, respirent,
» parce que son âme en était profondément pénétrée.
» Personne avant lui n'écrivit comme lui : il servira
» d'exemple et d'écueil à la race future. Il faudrait
» unir le génie et la philosophie aux connaissances et
» à l'agrément, en un mot, être M. de Voltaire, pour
» l'égaler. Si j'ai partagé avec toute l'Europe vos regrets,
» madame, sur la perte de cet homme incomparable ;
» vous vous êtes mise en droit de participer à la recon-

Digitized by Google

» naissance que je dois à ses écrits. Je suis, sans doute,
» très-sensible à l'estime et à la confiance que vous me
» marquez ; il m'est bien flatteur de voir qu'elles sont
» héréditaires dans votre famille. La noblesse de vos
» procédés vous est caution de mes sentimens à votre
» égard.

» J'ai chargé monsieur Grimm de vous en remettre
» quelques faibles témoignages, dont je vous prie de
» faire usage. »

Signé CATHERINE.

Digitized by Google

(1779.)

(8 *Janvier.*) Simon-Mathurin Lantara de Fontainebleau, mort, le vingt-deux du mois de décembre, à l'hôpital, est un de ces artistes obscurs et malheureux, dont la réputation ne perce qu'après le trépas. Il était né avec l'instinct du génie. Dès ses plus tendres années, il dessinait des paysages sur les portes des maisons, et par le seul effort de son talent; sans éducation, il était parvenu dans son art à un point de perfection étonnant. Il n'était occupé que d'un genre, pour lequel il avait un goût irrésistible. On le voyait souvent les yeux fixés sur un sombre orage, ou sur un brillant crépuscule, se pénétrer des jeux bizarres de la nature. Personne n'a mieux exprimé les différentes heures du jour; il excellait dans la perspective aérienne. La vapeur de ses paysages approche beaucoup de celle de Claude Lorrain : ses matinées respirent une fraîcheur ravissante. On a de lui des soleils levans et couchans dignes de piquer la curiosité des amateurs : ses clairs de lune sont d'un argentin où l'on ne peut s'empêcher de reconnaître une vérité unique. L'indigence le forçait à travailler à peu de frais pour exister, et des maîtres impérieux trafiquaient de ses ouvrages, se les attribuaient, et, non contens d'en ravir le lucre, s'en faisaient aussi une réputation.

(9 *Janvier.*) Le jour de l'an, le comte d'Artois et le duc de Chartres, pour s'amuser, avaient fait une liste

Digitized by Google

à sept colonnes, dans chacune desquelles ils classaient toutes les femmes présentées, qui venaient faire leur cour à Versailles. Ces sept colonnes étaient *Belles*, *Jolies*, *Passables*, *Laides*, *Affreuses*, *Infâmes*, *Abominables*. Une seule s'est trouvée inscrite dans la première colonne, et deux dans la seconde. Les méchans de la cour n'ont pas manqué de prendre des copies de cette liste, et d'en faire part aux femmes étiquetées. Entre celles-là était la marquise de *Fleury*, rangée parmi les *Abominables*. Si elle n'est pas partagée des dons de la nature à l'extérieur, elle a beaucoup d'esprit et du plus malin. Quelques jours après, elle s'est trouvée à souper au Palais-Royal. Le duc de Chartres est venu causer avec elle. La marquise l'a reçu bien froidement. Il s'en est suivi une explication. Le prince s'est assez mal défendu : madame de Fleury, outrée, a fini par dire : *Heureusement, monseigneur, il y a à appeler de votre jugement : on sait que vous ne vous connaissez pas mieux en signalement qu'en signaux* (1). Le duc de Chartres est resté fort sot.

(12 *Janvier.*) On a remarqué une observation de *Monsieur*, au baptême de Madame, fille du roi. On sait que ce prince tenait l'enfant sur les fonts pour le roi d'Espagne. Le grand-aumônier lui a demandé quel nom

(1) Au combat d'Ouessant, le duc de Chartres, qui commandait l'escadre Bleue, feignit de ne pas entendre les signaux, pour ne pas donner. M. *Lamothe-Piquet*, son capitaine de pavillon, indigné de sa lâcheté, lui présenta un pistolet, en lui disant : « *Monseigneur, après une pareille conduite, il ne vous reste qu'à vous brûler la cervelle.* » (Note de l'Éditeur.)

Digitized by Google

il voulait lui donner. *Monsieur* a répondu : « Mais ce » n'est pas par où l'on commence ; la première chose » est de savoir quels sont les père et mère ; c'est ce que » prescrit le rituel. » Le prélat a répliqué que cette demande devait avoir lieu lorsqu'on ne connaissait pas d'où venait l'enfant ; qu'ici ce n'était pas le cas, et que personne n'ignorait que Madame était née de la reine et du roi. Son altesse royale, non contente, s'est retournée vers le curé de Notre-Dame, présent à la cérémonie, a voulu avoir son avis, lui a demandé si lui curé, plus au fait de baptiser que le cardinal, ne trouvait pas son objection juste. Le curé a répliqué avec beaucoup de respect, qu'elle était vraie en général ; mais que dans ce cas-ci, il ne se serait pas conduit autrement que le grand-aumônier : et les courtisans malins de rire. Tout ce qu'on peut inférer de là, c'est que *Monsieur* a beaucoup de goût pour les cérémonies de l'église, est fort instruit de la liturgie, et se pique de connaissances en tout genre.

(13 *Janvier.*) Il paraît que l'académie se propose de rendre l'assemblée pour la réception de M. Ducis, la plus brillante qu'il y ait encore eue, afin d'égaler, s'il est possible, la gloire du héros défunt, qu'il s'agit de célébrer. M. d'Alembert a déclaré que ce jour devait être consacré tout entier à sa mémoire, et qu'il s'abstiendrait de lire aucun éloge étranger. On se fait inscrire avec empressement depuis l'élection, et tous les billets sont déjà retenus. Cela n'a pas empêché les plaisans de rire sur le compte du récipiendaire. Comme il a été admis dans ce corps précisément au tems où les divers spectacles de Paris, même les forains, donnaient,

Digitized by Google

gratis, entrée au peuple, en réjouissance de l'accouchement de la reine, on a dit que les bateleurs du Louvre avaient aussi donné leur *gratis* : pur jeu de mot ; car il y a la moitié des membres de la compagnie qui ne valent pas M. Ducis.

(14 *Janvier.*) L'abbé de Lattaignant, le fameux chansonnier, vient de mourir dans un âge très-avancé, malgré ses débauches. Il s'était converti depuis quelques années, et il faut se rappeler que c'était l'abbé Gauthier, le confesseur de M. de Voltaire, envoyé à ce poëte par son confrère, qui avait opéré ce miracle. Il était difficile que dans les cours de ses vaudevilles, l'abbé de Lattaignant n'offensât personne. Un des mécontens, voulant lui donner la rétribution ordinaire, se trompa, et s'adressa à un autre, chanoine de Rheims comme lui, qui lui ressemblait beaucoup. Le chansonnier en plaisantait depuis, et l'appelait *son receveur.* On peut juger par ce trait combien l'abbé de Lattaignant, d'une famille honnête et même distinguée dans la robe, avait toute honte bue : il était aussi exclus de la bonne compagnie, dont il aurait pu faire l'amusement par ses saillies et sa gaîté.

(18 *Janvier.*) La faculté s'est assemblée le 13 pour recevoir de nouveaux ordres du roi, et S. M. ayant révoqué son interdiction du comité, elle a repris la plénitude de ses fonctions. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait chansonnée et épigrammatisée. Voici une des meilleures pasquinades sur la circonstance :

Plus de mort! plus d'enterrement!
Les médecins ferment boutique.

Digitized by Google

Oh! dit un curé, doucement,
Ils n'ont pas quitté la pratique.

(25 *Février* 1779.) On ne saurait nombrer les propos piquans que le duc de Chartres a remboursés dans ces jours de liberté et de licence, où sous l'incognito se disent bien des vérités. A un bal de l'opéra, il faisait la revue des femmes avec M. de Genlis. Ce dernier lui en fit remarquer une qui le frappa par la figure. Le prince la regarda sous le nez, et dit : « *Ah! c'est une beauté passée.* — *Monseigneur*, lui réplique la dame piquée, *c'est comme votre renommée.* »

(22 *Mars* 1779.) Mlle. Arnould, en possession d'être citée dans toutes les affaires de l'opéra, disait ces jours derniers à M. Amelot, à l'occasion des troubles actuels de ce spectacle et des rigueurs qu'il déploie : « Vous devez savoir, monseigneur, qu'il est plus aisé de composer un parlement qu'un opéra. » Apostrophe mortifiante pour ce ministre, qui était intendant de Bourgogne lors des troubles de la magistrature, et a concouru à la destruction et reconstruction du parlement de Dijon.

La même disait ces jours derniers, en parlant de mademoiselle Duranci, jouant *Clitemnestre* dans *Iphigénie* et sifflée : « C'est étonnant, car *elle a la voix du peuple.* » C'est qu'elle a une vilaine voix, et le cri est un peu poissard.

(31 *Mars.*) Les plaisans n'ont pas manqué de s'égayer sur la division qui règne aujourd'hui à l'opéra. L'un d'eux a fait une caricature, où il a représenté mademoiselle Duplan assise devant son miroir, retroussée,

Digitized by Google

les jambes écartées, se regardant et se récriant : au bas sont ces paroles : *O ciel! après vingt ans de service, quel congé !*

Les calembours sont toujours à la mode ; nos beaux esprits y font même des découvertes singulières. Le grand faiseur, le marquis de Bièvre, soupant l'autre jour avec le peintre Vernet, lui présente un morceau de pain, et lui dit : « Monsieur Vernet, *voilà qui est bien peint* (pain). — Celà? répond le peintre, *ce n'est qu'une croûte.* »

(1^er^. *Avril* 1779.) L'humeur des partisans de l'ancienne musique contre la révolution opérée en ce genre, n'est pas finie, et l'un d'eux l'a témoignée dans l'épigramme suivante, une des plus jolies choses qu'ait enfantées la querelle élevée à ce sujet. Elle est intitulée : *l'Opéra champêtre.*

Qu'ils me sont doux ces champêtres concerts,
Où rossignols, pinçons, merles, fauvettes,
Sur leur théâtre, entre des rameaux verts,
Viennent *gratis* m'offrir leurs chansonnettes ;
Quels opéras me seraient aussi chers !
Là n'est point d'art, d'ennui scientifique ;
Gluck, Piccini n'ont point noté les airs :
Nature seule en a fait la musique,
Et Marmontel n'en a point fait les vers.

(4 *Avril.*) On connaît depuis long-tems un ouvrage de monsieur Dorat, intitulé *les Baisers*, imprimé avec un luxe typographique admirable, surtout avec des estampes charmantes. On sait l'épigramme sanglante qu'affecta de faire en action contre l'auteur présent, un

Digitized by Google

particulier entrant chez son libraire, demandant le livre, l'achetant, puis, sans sortir, le découpant, enlevant les vignettes, et laissant tout le reste comme inutile. Un caustique vient de répandre une autre épigramme écrite, non moins piquante, avec ce titre :

Sur un insipide ouvrage, intitulé LES BAISERS.

Vous, qui lisant les vers faits pour Lesbie,
Avez d'amour trop senti l'aiguillon,
Si voulez voir sa flamme refroidie,
Et de Vénus pâlir le vermillon,
Il n'est besoin que nonain vous indique
Du nénuphar le breuvage pudique :
Prenez, prenez vers réfrigératifs,
Que Dorilas ses *Baisers* intitule,
Et calmerez, tant fussent-ils rétifs,
Les feux malins dont vous brûlait Catulle.

(13 *Avril.*) On sait combien les femmes ont besoin d'indulgence aujourd'hui où les sociétés sont pleines d'arrangemens particuliers, et où il n'y a pas de mari qui n'ait au moins un coadjuteur. Ces jours-ci, une prude censurait le déréglement général, et blâmait la facilité avec laquelle on s'y prête. Un poëte a fait sur-le-champ cette épigramme contre le prédicateur en cornette.

La Tolérance.

Qu'en son faux zèle une prude est amère !
Damner le monde est un plaisir d'élus :
Mais le Sauveur, à la femme adultère,
Dit sans courroux : « Allez, ne péchez plus. »
Telle est du ciel la sublime indulgence !

Digitized by Google

Il plaint l'erreur, il pardonne à l'offense ;
Il n'arme point ni le fer ni le feu ;
La pécheresse eut sa grâce accordée :
Mais qu'on suppose, à la place de Dieu,
Prude ou docteur, elle était lapidée.

(16 *Mai* 1779.) On a parlé du poëme sur la musique de M. Marmontel : il embrasse aussi la peinture. On sait que l'abbé Arnaud, le prôneur du chevalier Gluck, y est fort maltraité. Voici deux épigrammes qu'il a enfantées à ce sujet :

Ce Marmontel si gros, si long, si lent, si lourd,
Qui ne déclame pas, mais beugle,
Juge de peinture en aveugle,
Et de musique comme un sourd.

Ce pédant à fâcheuse mine,
De ridicules tout bardé,
Dit qu'il a pour les vers le secret de Racine :
Jamais secret ne fut à coup sûr mieux gardé.

(21 *Juin* 1779.) Le nouvel opéra d'*Iphigénie en Tauride* fait triompher plus que jamais les partisans du chevalier Gluck. L'un d'eux persiffle cruellement ses adversaires, le chevalier de Chatellux, Marmontel, la Harpe et les autres, dans le dithyrambe suivant. Il est intitulé :

Boutade d'un citoyen de Paris, en perruque nouée, sortant de voir la nouvelle Iphigénie, etc.

Destructeur de la paix publique,
Brigand ! quel instinct diabolique

Digitized by Google

Au sein de Paris t'attira ?
Ennemi du rithme gothique,
De la phrase périodique,
Qu'un grand poëte célébra,
Rends-nous notre chant pacifique,
Notre fredon soporifique,
Et tous nos flon flon la rira.....
Quoi donc! le pouvoir tyrannique
De ton déchirant opéra,
Renverse en un jour tout cela!
Quoi! d'un théâtre léthargique,
La terrible scène tragique
S'empare : on y sanglotera!
Plus de batelage italique!
Le trône, le sceptre lyrique,
Aux mains d'un tyran restera.
Entends mon vœu patriotique :
Dès que le sommeil t'atteindra,
Puisse quelque furie étique,
D'un ton traînant et syllabique,
Te crier : Qu'il meure! il mourra!
Il a tué notre musique!
Puis, quand l'effroi t'éveillera,
Que du lit il te chassera,
Puisse la chute d'un portique
Écraser ta tête rustique,
Et le démon qui l'inspira!
Eh! périsse ton style antique,
Et ta sublime poétique,
Et ton orchestre despotique,
Et ton génie, *et cætera.*

(6 *Juillet* 1779.) Dans la renaissance de la poésie parmi nous, nos poëtes se sentant de la galanterie de la

Digitized by Google

vieille cour, agitaient des problèmes amoureux, qui nous paraissent fort ridicules aujourd'hui. Cependant M. le Brun vient d'en renouveller un de cette espèce, qui fait fortune : c'est *le Jugement de l'Amour sur les yeux noirs et sur les bleus.*

Un jour les beaux yeux noirs aux vives étincelles,
Et les bleus aux regards doux, tendres et mourans,
(Jamais plus grave objet n'intéressa les belles)
Voulurent à la fin terminer leurs querelles,
Et que l'Amour fixât leurs rangs.
Au juge de Cythère ils présentent requête ;
Ils plaident. Mes amis, c'est bien en pareil cas,
Qu'il est charmant de voir plaider les avocats.
L'Amour, en bonne et grave tête,
Sur la foi des baisers, intègres rapporteurs,
Met ainsi d'accord les plaideurs :
« Les yeux noirs savent mieux briller dans une tête ;
» Les bleus sont plus touchans à l'heure du berger.
» Les yeux noirs savent mieux conquérir, ravager ;
» Les bleus gardent mieux leur conquête.
» Les noirs prouvent un cœur plus vif, mais plus léger ;
» Les bleus, un cœur plus tendre et moins prompt à changer.
» Les noirs lancent mes traits; les bleus, ma douce flamme.
» Les noirs peignent l'esprit, et les bleus peignent l'âme. »

(2 *Août* 1779.) M. le prince de Condé continue d'embellir Chantilly. On y a découvert depuis peu une statue d'un enfant de la grandeur de trois pieds, nu, sans bandeau, sans carquois, sans flèches et sans ailes, tenant dans sa main un cœur enflammé. Ce qui a fourni l'idée des vers suivans, mis au bas de cette statue, qu'on a placée dans l'Isle-d'Amour. Ils sont de la composition

Digitized by Google

de M. Grouvelle, secrétaire des commandemens de son altesse, jeune poëte que lui a donné M. de Chamfort, qui occupait précédemment sa place. Les voici :

N'offrant qu'un cœur à la beauté,
Aussi nu que la vérité,
Sans armes comme l'innocence,
Sans ailes comme la constance,
Tel fut l'Amour au siècle d'or :
On ne le trouve plus, mais on le cherche encor.

(19 *Août.*) Le roi a fait dernièrement une espièglerie à la reine, dont le but moral était de donner une petite leçon à son aimable compagne. Elle est dans l'usage de faire des parties de nuit avec le comte d'Artois, d'aller à la comédie de la ville ou ailleurs, et de se retirer fort tard. Sa majesté, le soir, donna à l'orde la consigne que passé onze heures, on ne laissât entrer dans la grande cour du château aucune voiture, sans exception. La reine étant venue avec son beau-frère à une heure ou deux du matin, fut très-surprise de se trouver arrêtée par le garde-du-corps en sentinelle. En vain fit-elle venir l'officier supérieur et le capitaine des gardes ; tous deux déclarèrent que c'était l'ordre exprès qu'il n'était pas permis de transgresser. Il fallut rétrograder, et que sa majesté et le comte d'Artois fissent un long tour pour rentrer d'un autre côté. Le lendemain, explication avec le roi, qui déclara que toujours couché à onze heures du soir, et ayant besoin de repos, le bruit dans la nuit le réveillait. Il pria en conséquence la reine de s'y conformer. Cependant la consigne est levée pour sa majesté seule.

Digitized by Google

(29 *Août.*) Entre les pièces de poésie qui ont concouru pour le prix, excepté les deux dont on a parlé, l'académie n'en a jugé aucune digne d'une mention honorable, ou dont on pût extraire quelque morceau détaché susceptible d'éloge : un seul vers a trouvé grâce (1), et a paru mériter d'être cité pour sa beauté, et comme capable de servir d'inscription à un buste de Henri IV :

Le seul roi dont le pauvre ait gardé la mémoire.

(13 *Septembre* 1779.) On peut se rappeler la jolie pièce des *Tu* et des *Vous* de Voltaire. Une dame ayant fait dernièrement un voyage à Ermenonville, demanda sur les lieux si Rousseau tutoyait sa femme. Sur l'affirmative, elle fit les couplets suivans.

Air : *Chantez, dansez, amusez-vous, etc.*

De Jean-Jacques prenons le ton,
Et ne parlons que son langage ;
Que *sous* ne soit plus de saison ;
D'un couple heureux soyons l'image :
Vous effarouche les Amours,
Et *toi* les ramène toujours.

Tu tiens à *vous*, peut-être à moi ;
Moi j'aime *toi* ; c'est ma folie :
Et tel est mon amour pour *toi*,
Que pour *toi* seul j'aime la vie.
Vous effarouche, etc.

(1) Cette pièce était de M. *Gudin*.

Digitized by Google

Ce vilain *vous* peint la froideur,
Ce joli *toi*, peint la tendresse ;
Vous souvent afflige le cœur,
Toi bien placé comble d'ivresse.
Vous effarouche, etc.

Plus donc de *vous*, mais tenons *toi* ;
Toi fixe à jamais mon hommage.
Quelqu'un dira : Mais c'est la loi :
Je suis mon cœur, et non l'usage.
Vous effarouche les Amours,
Et *toi* les ramène toujours.

(26 *Septembre.*) Il courait depuis quelques jours un quatrain sur le prince d'Hénin, capitaine des gardes-du-corps du comte d'Artois, qu'on n'a pas daigné recueillir dans le moment, parce qu'il ne contenait qu'un calembour. Malheureusement, sous cette pointe grossière, étaient renfermées des vérités dures, concernant la bêtise, la crapule et la nullité de ce seigneur, lié avec toutes les impures de Paris, et surtout ne désemparant pas de chez Mlle. Arnould, qu'il ennuie du matin au soir. Il a su que le quatrain était de M. le marquis de *Champcenets*, gouverneur des châteaux de Meudon, Belle-Vue et dépendances, en survivance de son père, un des chansonniers de la cour et rival en ce genre du marquis de Louvois. Il s'est plaint au comte d'Artois, son maître, et M. de Champcenets a été condamné par le roi à être exilé pendant deux ans, dont six mois dans un château fort, et pour le reste, sa famille a obtenu qu'il le passerait à voyager. Cette anecdote rend précieux les vers qu'on dédaignait.

Digitized by Google

Depuis qu'auprès de ta catin
Tu fais un rôle des plus minces,
Tu n'es plus le prince d'Hénin (des Nains),
Mais seulement le Nain des princes.

(30 *Septembre*) *Supplément à la gazette de France, du vendredi 27 septembre* 1779.

D'Amathonte, le 17 septembre 1779.

La division s'est mise dans les flottes combinées des reines *Vénus* et *Melpomène*, et les deux partis sont prêts d'en venir à une guerre civile. La jalousie est le principe du désordre.

L'amiral Vestris n'a pu soutenir l'éclat de la gloire de l'amiral de Sainval l'aînée, et a résolu la perte de cette rivale, dont les grandes qualités attiraient l'admiration publique.

ESCADRE BLANCHE, *portant le pavillon de la reine Vénus.*

CAPITAINES.	VAISSEAUX. *Can.*	NOTES.
Madame VESTRIS, amiral.	*Le Duras.* 100. Vaisseau qui a plus d'apparence que de solidité.	Le maréchal duc de Duras, gentilhomme de la chambre de service, supérieur des comédiens, et amant de la dame Vestris, bavard, sans parole et sans fermeté.
BRIZARD.	*L'Intérêt.* 90. Vieux bâtiment.	Ce comédien, le chef du parti de Mlle. Vestris, est âgé et très-ladre.

Digitized by Google

CAPITAINES.	VAISSEAUX. *Can.*	NOTES.
PRÉVILLE.	*Le Courtisan.* 75. Bâtiment ruiné.	Ce comédien cherche à se mettre bien avec le supérieur, et d'ailleurs est usé de débauches.
DESESSARTS.	*Le Balourd.* 74. Mauvais voilier.	C'est un acteur très-épais et très-bête.
LA RIVE.	*Le Beldtre.* 74. Bâtiment mou.	Bel acteur, ayant des dents bien blanches, qu'il montre, mais froid.
PONTEUIL.	*L'Inutile.* 64. Bâtiment radoubé.	Comédien médiocre, qui a reparu depuis peu au théâtre.
VANHOVE.	*Le Tartuffe.* 64. Louvoye supérieurement.	Avait paru du parti de Mlle. Sainval, et en a changé, voyant l'autre parti l'emporter.
COURVILLE.	*Le Ridicule.* 64. Porte bien la voile.	Il est hue dès qu'il paraît, et va toujours son train.
BOURET.	*L'Honnête.* 64. Bâtiment plat.	Comédien qui a des mœurs, mais est un piètre homme.
DUGAZON.	*L'Intrigant.* 50. Bâtiment sujet à ployer.	Comédien qui cherche à faire sa cour aux dépens de tous ses camarades.
Mad. PRÉVILLE.	*La Vengeance.* 50. Bâtiment lent à la marche, mais sûr.	Bonne actrice, froide, facile à irriter et implacable.
Madame BELLECOUR.	*Le Profond.* 50. Sujet aux voies d'eau.	Vieille actrice dévergondée.

Digitized by Google

FRÉGATES.

Mlle. LUZY.	*La Coquette.* 32. Mal radoubée.	Cette actrice a une maladie de femme, incurable.
Mad. DUGAZON.	*L'Effrayante.* 32. File 15 nœuds par heure.	Allégorie relative à son intérieur et à sa lubricité.
Madame SUIN.	*La Fatigante.* 20. File 18 nœuds.	Même caractère, même tempérament.

ESCADRE ROUGE, *portant le pavillon de la reine Melpomène.*

CAPITAINES.	VAISSEAUX. *Can.*	NOTES.
SAINVAL l'aînée, amiral.	*Le Talent.* 120. A une superbe batterie.	La meilleure actrice actuelle, vigoureuse, et dans le genre de Mlle. Dumesnil.
MOLÉ.	*Le Ferme.* 100. Peut servir encore long-tems.	C'est l'acteur qui a déployé le plus de vigueur dans le tripot, en faveur de l'expulsée.
MONVEL.	*L'Ingénieux.* 90. Vaisseau rare pour les qualités.	Ce comédien est en même tems auteur; il fait des pièces de théâtre.
AUGÉ.	*L'Admirable.* 90. Vaisseau à conserver.	Excellent comédien dans les rôles de valet, et d'un genre difficile.
D'AZINCOURT.	*Le Neuf.* 80. A examiner.	Ce comédien n'est reçu que depuis 1778.

Digitized by Google

CAPITAINES.	VAISSEAUX. *Can.*	NOTES.
FLEURY.	*Le Véridique.* 64. Vaisseau d'une batterie qui fait fuir tout ce qui l'approche.	Éloge du caractère de cet acteur.
Mlle. SAINVAL cadette.	*La Sensible.* 54. Bâtiment peu durable.	Cette actrice a de l'âme, mais de faibles moyens.
Mlle. DOLIGNY.	*Le Séduisant.* 64. Vaisseau à réformer.	Actrice qui a plu long-tems, sans qu'on sache trop pourquoi, et sans moyens.
Mlle. FANIER.	*Le Prétendant.* 64. Vaisseau qui a besoin d'un fréquent calfatage.	Actrice très-apprêtée dans son jeu et surtout dans sa toilette.

FRÉGATES.

Mlle. LA CHASSAIGNE.	*L'Insouciante.* 32. Durera long-tems.	Caractère de cette actrice.
Mlle. CONTAT.	*La Dédaigneuse.* 32 N'attrape rien.	Caractère de cette actrice, peu renommée pour ses conquêtes.

Le capitaine *Raucourt*, corsaire vigoureux, montant la *Sophie* (1), avec 500 volontaires, *des deux sexes*, vient de se joindre à l'escadre blanche. Ce bâtiment, armé à Florence, est malheureusement, quoique cons-

(1) Il faut savoir que Mlle. Arnould se nomme *Sophie*, et c'est ainsi qu'elle est surtout appelée parmi les tribades.

Digitized by Google

truit depuis peu, très-fatigué, vu son service fréquent, surtout dans son arrière, par une artillerie trop forte. On ne croit pas qu'il puisse tenir la mer long-tems; et le lundi 13, il a essuyé un grain violent, à la hauteur de l'île *Phèdre* (1), qui l'aurait fait relâcher, si le capitaine *Raucourt* n'était intrépide. Il a seulement usé de prudence, et vogue sous ses basses voiles.

L'amiral *Vestris* a commencé les hostilités et donné chasse à l'amiral *Sainval*, qui, contrarié par le vent, sans munition et mal secondé des siens, a été coupé et forcé de gagner quelque port neutre.

Le commandement aurait dû être dévolu à *Sainval* cadette, capitaine du *Sensible*; mais n'étant pas mieux secondée, elle est allée solliciter les secours de la reine *Melpomène*.

Pendant ce tems, toute l'escadre rouge, affamée, s'est rendue au *Duras*, sauf le capitaine *Molé*, qui s'est expliqué hautement, au risque d'être démonté; et si les renforts de la reine *Melpomène* n'arrivent promptement, ses états sont absolument à la veille d'être dévastés par les ennemis.

On assure que la retraite du capitaine *Sainval* cadette ayant donné des inquiétudes, on a fait l'impossible pour le ramener, et qu'il servira sous les ordres de l'amiral de l'escadre blanche; lâcheté dont on s'indigne.

Le prince des *Nains* (2), qui aime singulièrement le

---

(1) Mlle. Raucourt a été violemment sifflée à une représentation de la tragédie de *Phèdre*, où elle jouait.

(2) Le prince d'*Hénin*, l'amoureux de Mlle. Arnould, et qui en conséquence protège Mlle. Raucourt.

Digitized by Google

corsaire *Raucourt*, à cause du bâtiment qu'elle monte, sur lequel il a fait quelques traversées, s'intéresse fortement à elle, et lui a concilié la reine et les princes de la famille royale.

(2 *Octobre* 1779.) On a réduit dans un quatrain le bon mot prétendu de Me. Linguet : il devient ainsi plus vif. D'ailleurs, la pointe de cette épigramme est une épée à deux tranchans : *in utrumque feriens.*

Au maréchal duc de Duras, tourné en ridicule par Me. Linguet, dans un de ses derniers numéros :

Monsieur le maréchal, pourquoi cette réserve ?
Lorsque Linguet hausse le ton.,
N'avez-vous pas votre bâton ?
Au moins qu'une fois il vous serve.

(15 *Octobre.*) On cite un bon mot de M. le duc de Chartres à madame la duchesse, accouchée. *Quoi!* lui dit l'époux en soupesant le nouveau-né, *vous ne me donnez qu'un enfant, à moi qui ai travaillé pour quatre.*

(16 *Octobre.*) A celle qui se reconnaîtra (1) :

Toi, la plus belle des *Didons*, (2)
Chaste un peu moins que Pénélope,
Dans ce pays d'illusions,
Il n'est rien que nous ne fassions

(1) Cette épître est attribuée, par les uns, à *Dorat*, et par quelques autres, au marquis de *Villette*. (Note de l'éditeur.)

(2) Mlle. Raucourt joue le rôle de *Didon* avec succès, et y a toujours brillé.

Digitized by Google

Pour fuir l'ennui qui nous galoppe.
Plumes en l'air, nez en avant,
On court, grimpé sur la chimère,
Vers le plaisir qui fuit d'autant;
On aime; on plaît à sa manière:
Le plus sage tourne à tout vent;
L'un atteint l'Amour par-devant,
L'autre l'attrape par-derrière.
Le caprice est ce qui nous meut;
Le diable emporte les scrupules.
Enfin on fait du pis qu'on peut:
Tout le monde a des ridicules;
Mais n'a pas des vices qui veut.
Du tien ne vas pas te défaire;
Dans la Grèce on en faisait cas,
Et sur le vice on sait, ma chère,
Que les Grecs étaient délicats;
Dans Rome encor, ville exemplaire,
Messaline, Actée ou Glycère,
Ne t'auraient pas cédé le pas.
Jours de débauche et de lumière,
Beaux jours de la corruption,
Les petits soupers de Néron
Auraient bien été ton affaire.
Là nul censeur contredisant,
Jeunes Bacchantes très-humaines,
Au corps souple, au geste agaçant,
Auraient imité tes fredaines
Et su provoquer ton talent.
Saint Jérôme cite souvent
Le tempérament des Romaines.
Quoiqu'il en soit, au gré du tien
Éduque nos Parisiennes;
Il est des excès qu'en tout bien

Digitized by Google

Il faudra que tu leur apprennes.
Ceignant le pampre et le laurier,
N'obéis qu'à ta fantaisie ;
Garde ton essor cavalier,
Et ton audace et ton génie,
Et cet amour peu familier,
Dont le costume irrégulier
Tente la bonne compagnie.
Monte le matin un coursier
D'Angleterre ou d'Andalousie ;
Aime le soir Souck et Julie ; (1)
Le lendemain viens larmoyer,
Tenant l'urne de *Cornélie* ;
Le parterre a beau guerroyer,
Laisse à tes pieds siffler l'Envie :
Tout va, tout prend, tout nous est bon ;
Nous aimons à voir une reine
En pet-en-l'air, en court jupon,
Beaucoup plus lascive que vaine,
Faire du myrte une moisson,
De ses bras lier sa *Climène*,
Et mettre sans tant de façon
La cocarde du fier dragon
Sur l'oreille de Melpomène.
Va, dans ce siècle de bon ton,
Les mœurs sont une singerie,
Les préjugés une chanson,
Et la sagesse une folie.
Nous sommes libertins à fond ;
Par nous tu dois être accueillie.
L'oubli joyeux de la raison

(1) Deux fameuses tribades entre nos courtisanes.

Digitized by Google

Est un don du ciel qu'on t'envie :
Nargue les sots, cède à tes goûts ;
Donne aux femmes des rendez-vous,
Parle aux hommes philosophie ;
N'en aime aucun, trompe les tous ;
Sois gaie, insolente et jolie ;
Sur la scène, avec énergie,
Prends le sceptre, règne sur nous ;
Tiens le thyrse dans une orgie,
Et tu n'auras que des jaloux.

(18 *Octobre.*) *Vision du prophète Daniel, trouvée nouvellement dans les ruines de Jérusalem, traduite de l'hébreu par un amateur.*

Et le premier jour du mois de Nisam, j'étais couché sur les bords de l'Euphrate, déplorant dans mon cœur les malheurs de Sion, et je me flattais qu'un jour Jéhova laisserait désarmer sa colère, que nous reverrions le grand fleuve Jourdain, qui a quarante-cinq pieds de large, et le beau pays qu'il arrose, et que l'heureux tems reviendrait où nous pourrions encore égorger nos ennemis, comme Adonaï nous le prescrit ; piller leurs possessions, comme il nous l'ordonne ; massacrer leurs femmes et leurs filles, brûler des milliers de vieillards, et écraser sur la pierre les têtes des petits enfans, pour accomplir la loi de l'Eternel.

Et je me réjouissais dans ces douces pensées.
Et tout d'un coup mes yeux se fermèrent.
Et un doux sommeil s'empara de mes sens.
Et je m'endormis profondément sur le rivage.
Et je me figurais être dans le palais de Babylone.

Digitized by Google

Et comme je suis curieux, je parcourais ce vaste édifice ; et j'entrai dans une grande salle.

Elle était partagée par le milieu.

Et la partie qui était devant moi représentait un palais, et il était formé de châssis recouverts de toiles peintes, le tout assez mal illuminé.

Et je fus étonné, quand je me retournai, de voir l'autre partie de l'appartement entourée de trois rangs de cages remplies de femmes Caldéennes, brillantes de pierreries, assez mal assises, entassées les unes sur les autres, et plongées dans une obscurité qui m'empêchait de discerner leurs traits.

Et au milieu de cette enceinte j'aperçus quatre à cinq cents hommes, tant jeunes que vieux, debouts, pressés l'un contre l'autre, tous le visage tourné vers le palais de toile peinte, gardant quelquefois un profond silence, et l'interrompant quelquefois pour frapper dans leurs mains, et pour crier *bravo* ou *paix-là*.

Et je me dis, ces gens-là sont fous ou ivres.

Et je vis qu'ils écoutaient attentivement ce que disaient des hommes et des femmes qui s'entretenaient tout haut de leurs affaires dans ce palais de châssis recouverts de toiles peintes.

Et ils avaient l'air d'éprouver de grands malheurs, de ressentir de vives afflictions, de se parler d'amour, de se prodiguer des injures, de se confier des secrets, et ils criaient à tue-tête.

Et personne ne leur disait : *Taisez-vous donc, ne criez pas si fort ; vous êtes des imprudens, on entend tout ce que vous dites.*

Et j'avais envie de les avertir ; mais quand je vis que

Digitized by Google

tout le monde avait du plaisir à être de moitié dans leurs confidences, je fis comme les autres.

Et il y en avait quatre ou cinq qui s'égosillaient, et on leur criait *bravo*, et moi je disais ces gens-là m'étourdissent.

Et ils ont beau se frapper l'estomac, lever les mains au ciel, trépigner sur le carreau, secouer leurs plumes, et se déchirer la poitrine, ils ne me touchent point, et je sens que s'ils parlaient de ce qu'ils disent, cela serait fait pour m'intéresser.

Et je fis cette réflexion tout haut, et un vieux Caldéen, qui était à mes côtés, m'entendit, et me dit : Tu as raison, esclave, tous ceux que tu vois là sont des braillards.

Et ils ignorent que les grandes passions sont muettes, et ne s'expriment que par des accens étouffés.

Et leur âme n'est que dans leur cerveau.

Et leur sensibilité n'est que dans leur gosier.

Et leur chaleur n'est que dans leurs gestes.

Et leurs effets ne sont que des pantomimes outrées.

Et leurs grands traits ne sont que des dissonances perpétuelles, des sons insupportables.

Et ils ne font que crier, parce qu'ils ne savent point parler.

Et leur physionomie grimace toujours, ou n'exprime rien, parce que l'âme seule donne aux traits du visage l'expression propre à chaque sentiment.

Et leur voix saute toujours du haut en bas et du bas en haut, parce qu'ils ne connaissent rien au langage des passions, à la marche de la nature et à l'expression du sentiment.

Digitized by Google

Et ce qu'ils font s'appelle jouer la tragédie, c'est-à-dire, exécuter les chefs-d'œuvres des plus grands maîtres qui ont mis en action les dits et faits, les actes de vertu, les crimes, les malheurs des hommes célèbres, ou les révolutions des empires.

Et pour rendre ces chefs-d'œuvres, il faut du talent.

Et ces gens là n'en ont point.

Et tu vois bien cet homme noir (1), dont le visage serait assez bien, s'il disait quelque chose; qui a la jambe grêle, le buste mal attaché, les bras longs et la tête roide; qui s'admire avec le sot orgueil d'un paon, et se retourne tout d'une pièce, comme un loup; et c'est-là l'homme qui succède au plus grand tragédien (2), dont s'honore notre patrie! Et pour le remplacer, celui-ci n'a qu'une grosse voix, une poitrine forte, des poumons d'airain, beaucoup d'amour-propre et un grand fonds d'impudence; et pour suppléer à l'âme et à l'intelligence qui lui manque, il crie, se bat les flancs, frappe des pieds sur le parquet, et jette à chaque instant ses bras par-dessus sa tête; et Babylone a été quelque tems dupe de ses contorsions; mais l'erreur n'a pas duré; et l'on sait maintenant l'apprécier.

Et écoute ces brouhaha, ces ris qu'il excite; cela s'appelle des huées; c'est avec cela que l'on accueille et que l'on récompense des automates comme lui, qui ont l'audace d'entreprendre plus qu'ils ne peuvent faire.

---

(1) Portrait mal fait, qui convient, à certains égards, au sieur la Rive, et à d'autres au sieur Ponteuil, et ne caractérise réellement bien ni l'un ni l'autre: ainsi le lecteur choisira.

(2) Le Kain.

Digitized by Google

Et tu entends comme ces huées redoublent; et tu vois bien comme il les mérite.

Et tu peux t'imaginer qu'il aura la bêtise et l'orgueil de ne les imputer qu'à des ennemis qui veulent lui nuire; et moi qui le connais, je dis que cela sera mal à propos; et je te jure par Belus, que s'il annonçait seulement des dispositions, il n'éprouverait que des encouragemens; mais on désespère avec raison de lui, et l'on punit à juste titre ses prétentions et son impudence.

Et tu vois bien cette petite femme (1), dont la tête est trop grosse pour son corps, dont les yeux sont éteints, et qui a recouvert son teint gréneleux et tanné, et ses traits effacés par un triple enduit de céruse et de vermillon : eh bien, sous ce pastel imposteur, sous ce masque qui de loin, et grâces aux lumières, lui donne encore un certain éclat, elle cache une âme plus fausse encore que sa beauté d'emprunt. Et vois-tu ces gestes compassés, et entends-tu les sons aigus de sa voix, ou rauque, ou glapissante, qui détruit la noblesse et l'énergie du caractère passionné qu'elle doit nous peindre? Et que penses-tu de la voir perpétuellement courbée en deux, gesticuler à tour de bras, mettre la main sous le nez de son père ou de son amant, et dire *je vous aime*, comme on dit une injure? Et remarques-tu que, malgré ces contorsions d'énergumène, malgré ces hauts-le-corps et ces cris qui ne partent que du gosier ou du cerveau, cette femme ne dérange jamais l'édifice de sa coiffure ni la symétrie de son ajustement, et que son visage qu'on croirait découpé d'un tableau, a toujours

(1) Madame Vestris.

Digitized by Google

le même coloris, la même expression, et ne varie jamais? Et fais-tu attention que les applaudissemens qu'elle reçoit, rares et clair semés, partent de quelques pelotons d'ignorans soudoyés, que l'on va ramassant de carrefours en carrefours, et qui n'entendent que le signal convenu pour étourdir leurs voisins?

Et t'aperçois tu de ces *chut*, de ces *paix-là*, *paix*, dont le nombre et la force étouffent les applaudissemens mercenaires? L'indignation les arrache aux gens de goût, qui ne peuvent voir accorder à l'impudante et orgueilleuse nullité ce qui ne doit être que la récompense du talent.

Et je regardais tout ce que montrait le Babylonien.

Et j'écoutais tout ce qu'il me disait.

Et je voyais qu'il avait raison.

Et je lui dis : on ne sait donc point à Babylone faire justice de l'orgueil et de l'impudence; et j'ajoutai : si Jéhova, qui a montré son derrière à Moyse dans le buisson ardent, nous avait accordé un autre spectacle, s'il nous avait envoyé de mauvais comédiens bien impudens et bien orgueilleux, nous l'aurions prié de les traiter comme il a fait des peuplades entières, qui n'avaient d'autres torts que d'être chez elles, et de ne pas permettre que nous les en chassions.

Et Jéhova nous aurait exaucés, car il n'entend pas raillerie; et je trouve que vos Dieux sont bien patiens de souffrir comme cela qu'on ennuie impunément le public : mais chacun fait chez soi comme il juge à propos.

Digitized by Google

Et quel est ce vieillard aveugle (1) qui paraît là-bas, soutenu par une jeune fille? Ses cheveux blancs imposent le respect.

Et le Caldéen me répondit : Celui-ci n'a besoin que de se montrer pour affecter l'âme et pour toucher le cœur.

Et considère un peu la noblesse et la simplicité de ses mouvemens et le pathétique de son organe; et il n'est pas nécessaire que je t'avertisse qu'il pèche par l'intelligence, qu'il entend à peine ce qu'il dit, et qu'il déraisonne le plus souvent.

Et tu t'en apercevras facilement; mais laisse-le s'échauffer, laisse l'action l'entraîner sans qu'il s'en doute, à quelque morceau de force et d'énergie.

Et tu seras toi-même entraîné. Et tu entendras le cri de la nature retentir jusqu'à ton cœur.

Et l'explosion de l'âme de ce vieillard remuera tes entrailles.

Et il aura l'air d'avoir de l'esprit.

Et si l'âge qui s'avance ne détruit pas entièrement ses forces, l'ensemble de son talent te fera toujours plaisir.

Et tu lui pardonneras ses défauts en faveur de ses bonnes qualités.

Et je trouvai que le Babylonien raisonnait juste.

Et je lui dis : Cette jeune fille (2) qui soutient le vieillard, ne t'émeut-elle pas comme moi?

---

(1) Le sieur Brizard faisant le rôle d'*Œdipe* dans la tragédie de M. Ducis.

(2) Mlle. Sainval cadette, faisant le rôle d'*Antigone* dans la même tragédie.

Digitized by Google

Et sa figure ne te paraît – elle pas douce et intéressante ?

Et il repartit : Sa voix arrive jusqu'à mon cœur ; son âme me parle, elle séduit, elle touche, elle enchaîne tout ce que le sentiment a de plus doux ; elle sait l'exprimer : tout ce que les passions ont d'orageux et de terrible, elle a l'art de le peindre ; rien n'est étranger à son talent.

Et cet homme fluet et délicat (1) que tu découvres dans l'éloignement, va compléter l'illusion qui s'empare de tes sens.

Et tu ne l'entendras pas hurler comme cet énergumène qui t'étourdissait il n'y a qu'un moment (2).

Et il maîtrisera toutes tes facultés.

Et son âme brûlante entraînera la tienne.

Et en l'écoutant, tu ne t'apercevras plus de ce que la nature lui a refusé.

Et je vis effectivement un tableau qui déchira mon cœur.

Et je me crus transporté dans un autre pays ; et ce vieillard, la jeune fille et son frère me firent éprouver tous les sentimens dont ils étaient animés.

Et je conclus que le peuple Babylonien n'avait pas tort de chérir ceux qui lui procuraient des plaisirs aussi vifs.

Et bientôt je cessai de voir : une nuit profonde m'en-

---

(1) Le sieur Molé faisant le rôle de *Polinice* dans la même tragédie.

(2) Partialité aveugle, car le sieur Molé crie plus qu'aucun acteur.

Digitized by Google

vironna, et je me trouvai dans un bois, au milieu duquel il y avait un tombeau.

Et les soldats traînèrent ce jeune homme à ce tombeau.

Et j'aperçus une femme échevelée (1), armée d'un poignard, qui s'avançait, le désespoir dans les yeux, pour immoler le jeune homme.

Et une voix lui criait : *c'est Egiste !*

Et dans cette femme égarée et furieuse, je ne vis qu'une tendre mère craintive, agitée, tremblante pour les jours de son fils.

Et son action forte et vigoureuse, le jeu de sa physionomie, les accens étouffés de sa voix, ses discours, d'autant plus persuasifs, qu'ils semblaient l'expression forte de son âme, m'arrachèrent à mes réflexions, réveillèrent mes esprits et firent palpiter mon cœur.

Et je partageai les allarmes de cette mère infortunée. Ses cris désespérés retentirent jusqu'au fond de mon âme ; sa position affreuse et le choc perpétuel de ses sentimens, tous variés, tous distincts, tous frappans, tous naturels, me transportèrent hors de moi.

Et mes larmes avaient coulé en abondance ; mon cœur était oppressé ; je ne respirais plus qu'à peine.

Et de nouveaux tableaux, moins terribles, mais non moins séduisans, vinrent frapper mes regards.

Et je vis une jeune beauté (2), douce, ingénue, dont le maintien annonçait la candeur.

---

(1) Mlle. Sainval l'aînée, faisant le rôle de *Mérope* dans la tragédie de ce nom.

(2) Mlle. Doligny, qui n'est cependant ni jeune, ni jolie.

Digitized by Google

Et elle parlait d'amour avec le ton qui persuade.

Et elle intéressait tous les sentimens, parce que son âme était de moitié dans tout ce qu'elle disait ; que sa voix avait un charme inexprimable ; et que l'honnêteté, la décence accompagnaient ses regards, ses gestes et ses discours.

Et elle adressait la parole à un homme (1) que j'aurais cru jeune, à n'en juger que par les agrémens de sa physionomie, par l'élégance de sa taille et les grâces de tous ses mouvemens.

Et cet homme était plein de feu ; et tout ce qui sortait de sa bouche était autant de saillies rendues encore plus brillantes par la manière dont il les exprimait.

Et il avait un ami auquel il se confiait.

Et cet ami (2), plus jeune que lui, plaisait à ma raison et touchait mon cœur : moins brillant que l'autre personnage, il n'en était pas moins agréable ; il avait de la fierté, de la noblesse, des grâces dans le maintien, de la finesse dans ses regards ; je remarquai qu'il était à son aise dans tout ce qui exige l'ironie maligne et la plaisanterie de sang-froid ; sa voix et sa prononciation le trahissaient quelquefois, mais il réparait ce défaut par une intelligence sûre et une sensibilité vraie.

Et voici qu'après eux m'apparurent trois esclaves de différens sexes, deux hommes et une femme ; et la femme (3) était vive, gaie, et me communiqua bientôt

(1) Le sieur Molé, dans le comique.

(2) Le sieur Monvel.

(3) Mlle. Fanier.

Digitized by Google

le plaisir qui l'animait, et le désordre charmant de ses idées.

Et sa physionomie brillante et son petit nez retroussé se gravèrent dans ma tête, et n'en sont pas encore effacés.

Et les deux hommes m'amusèrent également : l'un (1), grand, bien découplé, plaisant sans chercher à l'être, l'œil expressif et plein de feu, portait sur son visage tout le caractère et l'audace de la fourberie.

Et mille voix répétèrent autour de moi : C'est un honnête homme ! Et l'autre (2), taillé délicatement, annonçait plus la ruse que la scélératesse, savait exciter le rire sans outrer la plaisanterie, et ne sacrifiait jamais la raison au desir de paraître comique.

Et chacun disait : J'aimerais mieux être servi par lui toute ma vie, qu'un quart d'heure par ce bouffon dégoûtant (3), que nous sommes condamnés à supporter vingt ans; vil histrion, dont la gaîté n'est que grimace, dont la plaisanterie n'est qu'une charge infame, digne en tout de ses sœurs (4), par sa nullité, son effronterie, son orgueil et sa méchanceté.

Et je m'applaudis de n'être point obligé de voir celui que l'on peignait sous ces affreuses couleurs.

Et j'admirais les autres.

Et j'applaudis à leurs talens.

---

(1) Le sieur Augé.

(2) Le sieur Préville.

(3) Le sieur Dugazon.

(4) Mademoiselle Dugazon et madame Vestris.

Digitized by Google

Et dans l'ivresse où me plongeait une si douce illusion, je m'écriais : *Dieu d'Israël! conserve des êtres qui produisent en nous des sensations si vives et si touchantes.*

Et comme j'adressais ma prière à Jéhova, je vis cette petite femme à la grosse tête, au teint plâtré, qui criait, se démenait, et tâchait d'animer ceux qui l'entouraient, contre cette mère intéressante, dont l'âme de feu avait pris tant d'empire sur mes sens.

Et elle prononçait d'une voix forte : *Chassez-la! chassez-la!* elle a plus de mérite que moi : *chassez-la!* tant qu'elle sera parmi nous, je ne servirai qu'à augmenter son triomphe : *chassez-la!*

Et cette petite femme, telle que les Caldéens représentent le mauvais principe, était armée de serpens, et elle les jetait sur tous ceux qui l'environnaient.

Et tous ceux qu'avaient touché ces reptiles impurs, se rangeaient du côté de l'Arimane femelle, et ils criaient: *Chassez-la! chassez-la!*

Et un de ces serpens, couleur d'or et d'argent, s'élance sur le vieillard aveugle (1), dont j'avais été si satisfait; et le venin agissant dès l'instant, il se mit à crier comme les autres : *Chassez-la! chassez-la!*

Et vainement neuf ou dix esprits bienfaisans s'armèrent pour la défendre; ils furent repoussés; et la petite femme aux traits effacés, à la voix rauque et glapissante, hurlant comme une forcenée, traînait par les génitoires

(1) Le sieur Brizard était un des plus acharnés de la troupe contre Mlle. Sainval.

Digitized by Google

un vieux satrape (1), à qui elle criait : Vous avez le pouvoir ; abusez-en : j'ai forniqué avec vous ; souvenez-vous-en ; vengez mon amour-propre offensé : *chassez-la ! chassez-la !*

Et le public criait : *Haro !*

Et le satrape dit à sa vieille concubine : *Je n'oserais ; on me crie haro : que dirait le public ?*

Et la concubine répondit : Moquez-vous du *qu'en dira-t-on* : vous connaissez mes talens au jeu d'amour, narguez le public et vengez-moi ; vous aurez du plaisir.

Et comme il se défendait moitié par honte, moitié par probité, elle lui lança le plus venimeux de ses serpens, celui qu'elle avait nourri de son lait.

Et alors le vieux satrape devint furieux, et il se mit à crier : *De par le roi, qu'on a trompé*, je t'ordonne de sortir de Babylone, et de ne point approcher de la banlieue : tu seras punie d'avoir plus de talens que ma concubine.

Et tu seras rayée du nombre des élus, parce que tu as eu l'audace de plaire.

Et seront traités comme toi, si Dieu me donne vie, tous ceux qui se déclareront de ton parti, ou qui auront plus de mérite que ma concubine.

Et nul n'aura de talens, hors nous et nos amis.

Et le public aura beau se plaindre, il faudra qu'il avale ma créature.

Et l'on me traitera d'imbécile ; je le sais.

---

(1) Le maréchal duc de Duras, gentilhomme de la chambre, supérieur des comédiens et l'amant de la dame Vestris.

Digitized by Google

Et ma concubine viendra me voir le matin.

Et je serai consolé.

Et je rappellerai la prostituée de Babylone (1); elle reviendra parmi vous, qui, déjà très-avilis par le préjugé le plus injuste, serez couverts de fange par moi, votre protecteur, en vous forçant de recevoir celle qu'ont rejetée toutes les nations; et le peuple qui l'écoutait, se mit à crier : *Au scandale! à l'impureté!*

Et l'on entendit crier : *Place, place au prince des Nains* (2).

Et je regardais, croyant voir à la tête d'une troupe de Pygmées, un avorton, rebut de la nature.

Et j'aperçus un grand homme pâle et maigre, à l'œil bête, au rire niais, affectant un air d'importance; et quelle fut ma surprise quand je vis à travers son corps diaphane, qu'au lieu de sang, une boue noire et empestée circulait dans ses veines, et que ce rayon émané de la Divinité qui nous anime, par qui nous pensons, qui ennoblit notre tête, s'était éteint chez lui dans cette fange impure.

Et son cœur corrompu tombait en pourriture.

Et l'on n'y distinguait aucun de ces sentimens qui caractérisent la noblesse. La lâcheté, la poltronnerie, la débauche infame, le mensonge, la flatterie, l'avarice et la duplicité se partageaient le reste de ce cœur gangrené.

---

(1) Mlle. Raucourt, rentrée à la comédie.

(2) Le prince d'Hénin, protecteur de Mlle. Raucourt, et son amant aujourd'hui.

Digitized by Google

Et il perça la foule, conduisant sur le poing une femme que je pris pour un homme, à sa démarche effrontée, à sa voix forte, à sa taille gigantesque.

Elle jetait des regards lascifs sur toutes celles de son sexe (1); et une voix cria : *La voilà, celle qui a renchéri sur toutes les abominations dont les peuples se sont souillés.*

Et elle va renouveller ici les scènes de débauche et de luxure qu'elle y donna jadis : mères, ne quittez pas vos filles; amans, veillez sur vos maitresses; maris, prenez garde à vos femmes.

Et si vous vous relâchez un moment, elle entrera dans votre lit; elle polluera ce que vous avez de plus cher.

Et le vieux satrape s'efforçant de couvrir cette voix, montrait au public la prostituée de Babylone, et répétait fortement : Elle n'a ni âme ni intelligence; elle n'effacera pas ma concubine; c'est ce qu'il nous faut.

Et j'entendis tout cela.

Et je vis toutes les abominations de l'homme de boue et de son androgyne.

Et furieux, je donnais à tous les mauvais principes du monde le satrape, la concubine et tous ceux qui avaient conspiré la perte de cette mère infortunée et proscrite, dont le crime était d'avoir plus de mérite; et comme je jurais de toutes mes forces, le peuple de Babylone et des contrées adjacentes s'ameuta, se mit à crier comme moi; et l'on n'entendait que brocards, coups de sifflets, huées et malédictions.

Et ce tapage affreux me réveilla.

---

(1) Mlle. Raucourt est une tribade renommée.

Digitized by Google

Et je me trouvai assis sur les bords de l'Euphrate ; et je vis que tout ce qui venait de se passer à mes yeux, n'était que l'effet d'un songe.

Et il avait fait une telle impression sur moi, qu'il sera toujours présent à ma mémoire.

(1er. *Novembre* 1779.) *Chanson* (1) *à l'endroit des dames de la comédie française, par leur très-humble serviteur Luxembourg* (2).

Sur l'air, des trois fermiers : *C'est bien doux, etc.*

La Vestris achète à grand prix
Les bravo de la populace ;
A force d'art et de grimace,
Elle fait applaudir ses cris ;
Elle ne vaut pas à tout prendre (*Bis.*)
Pas un sou
Pas un sou
Pas un soupir tendre. (*Bis.*)

Sainval cadette a des talens ;
Elle plaît sans aucunes ruses ;
C'est la favorite des muses,
C'est la reine des sentimens ;
Mais elle emploie avec fréquence (*Bis.*)
Trop de vi
Trop de vi
Trop de violence. (*Bis.*)

---

(1) Cette chanson est attribuée au marquis de *Louvois* et à M. de *Champcenets*.

(2) Luxembourg était l'aboyeur qui appelait les voitures à la porte de la comédie.

Digitized by Google

Quand sa sœur se possède un peu,
C'est le chef-d'œuvre le plus rare ;
Mais lorsque son esprit s'égare,
D'un diable en fureur c'est le jeu :
On frémit ; elle est redoutable (*Bis.*)
Comme un con
Comme un con
Comme un connétable. (*Bis.*)

Luzzy obtient avec raison
Les éloges les plus sincères ;
Elle rend tous les caractères,
On l'applaudit à l'unisson ;
Mais où Luzzy est précieuse, (*Bis.*)
C'est en cu
C'est en cu
C'est en curieuse. (*Bis.*)

Fanier que chante maint auteur,
Inspire ce qu'ils disent d'elle ;
Toujours vive et toujours nouvelle,
De leur verve excite l'ardeur,
Et pour augmenter leur flamme, (*Bis.*)
Elle fou
Elle fou
Elle fournit l'âme. (*Bis.*)

D'Oligny bravant les amours,
Plaît sans avoir fait parler d'elle ;
Son cœur est pur, son âme est belle ;
Elle se rit des vains discours,
En réduisant le cœur des femmes, (*Bis.*)
Ébranlant
Ébranlant
Ébranlant leurs âmes. (*On la dit tribade.*)

Digitized by Google

Préville eut d'abord du malheur ;
Mais on la connut à l'usage,
Et le public qui l'encourage,
Claqua dans le *Dissipateur*,
Ce sein jadis si plein de charmes, (*Bis.*)
Et si mou
Et si mou
Et si mouillé de larmes. (*Elle pleure dans la pièce.*)

Il reste Belcour et Drouin,
Dont le théâtre est bientôt quitte ;
Toujours déchirant le mérite,
Le public les connut enfin ;
Il fut dégoûté de l'usage (*Bis.*)
De leur com
De leur com
De leur commérage. (*Bis.*)

Molé, Suin, ne croyez pas
Mériter ainsi l'on vous chante ;
Avec Dugazon l'insolente,
Rampez dans le rang le plus bas,
Qu'avec Hus vous alliez en outre, (*Bis.*)
Vous alliez
Vous alliez
Alliez-vous faire..... etc. (*Bis.*)

(11 *Novembre*) Les logogriphes sont, en général, un jeu d'esprit trop puéril et souvent trop bête pour mériter l'attention des vrais littérateurs ; cependant tous les genres peuvent être poussés à un point de perfection qui fasse distinguer certaines pièces : tel est le logogriphe suivant, composé par une dame, et qui se sent des grâces et de la finesse de son auteur :

Digitized by Google

La nuit j'habite sur la terre,
Et le jour je remonte aux cieux :
J'éblouis les regards d'un éclat radieux ;
Mais je n'ai qu'un matin pour plaire.
Cinq lettres font mon nom : supprimez la première,
Je suis un prophète fameux ;
Je deviendrai la fleur que l'on aime le mieux,
En retranchant l'avant-dernière :
Otez-les toutes deux, j'offre un mot précieux,
Dont l'Amour même fait mystère,
Et qu'à l'amant qui sait lui plaire,
L'amante ne dit que des yeux.

Le mot est *rosée* : on y trouve *Osée*, *rose*, *ose*.

(15 *Novembre.*) L'académie française a déja tenu un comité pour se concilier sur l'élection future du successeur de M. de Foncemagne. Il paraît que tous les partis sont à-peu-près d'accord et se réunissent en faveur de M. de Chabanon, de l'académie des belles-lettres. C'est un garçon bien né, de mœurs douces et liantes, porté autrefois par M. de Voltaire, chez lequel il avait résidé long-tems et qui postule depuis dix ans. Son mérite littéraire est médiocre, et de ce côté il aurait dix concurrens à passer devant lui : c'est ce qui a donné lieu à l'épigramme suivante, pour l'intelligence de laquelle il faut savoir que c'est en même tems un excellent violon ; il passe entre les amateurs pour le premier coryphée en ce genre après Saint-Georges.

A Foncemagne on veut, dit-on,
Pour le fauteuil soporifique,
Faire succéder Chabanon :
Mais son mérite académique ?

Digitized by Google

Aucun : il est grand violon ;
Dans le sein de la compagnie,
Manquant d'accord et d'unisson,
Il rétablira l'harmonie.

(31 *Décembre* 1779.) M. Dillon, colonel, un de ceux qui se sont distingués en Amérique, même un des blessés, revenu depuis peu, à paru au lever du roi, où il devait être présenté. S'étant rendu plus tard qu'il ne fallait, au lieu de l'accueil gracieux qu'il attendait, il n'a reçu d'autres mots de Sa Majesté que ceux-ci : *M. Dillon, la tête vous a tenu long-tems sur le chevet ce matin.* A quoi il a répliqué douloureusement : *Sire, quand il s'agit de votre service il n'en est pas de même.*

(31 *Décembre.*) *Annonces, affiches et avis divers, ou Journal général de France* (1).

Terres et Biens seigneuriaux à vendre.

Terre et grand fief dans l'isle Maquerelle, (2) partie en bois taillis, partie en terres labourables, appartenant à Mlles. Misis, Doucet et Montauban, à vendre en totalité ou par portion : s'adresser aux propriétaires, rue des Cordeliers, et en leur absence, à Madame Gourdan. (3).

---

(1) Cette plaisanterie est attribuée au vicomte de Ségur.

(2) Isle du côté du Gros-Cailloux, qui porte en effet ce nom.

(3) Mère abbesse.

Digitized by Google

Fief et château des Deux-Portes à vendre par licitation, payable en monnaie de France et monnaie de l'Empire : on recevra de l'argent de toutes mains. S'adresser à Mlle. Rosalie, dite Levasseur (3).

Biens en roture à vendre ou à louer.

Quatre grands quartiers d'héritages à vendre, avec une très-grande entrée, fort fréquentée sur le devant, et une porte bâtarde sur le derrière, qui l'est presque autant. S'adresser à Mlle. Porsin, à toute heure du jour, en sa maison, rue Troussevache, excepté depuis six heures du soir jusqu'à huit, qu'elle travaille aux Tuileries.

Grand et magnifique terrein, dit *le trou d'Enfer*; propre à faire un harras de jeunes chevaux. S'adresser à Madame de Mollet, rue Jean-Pain-Mollet, aux Vaches suisses, qui le fera voir avec la plus grande facilité.

Plusieurs arpens de marais propres à faire des pâturages, sans garantie d'hommes et d'animaux, à cause des fondrières. S'adresser à Mlles. Crépeaux, Bigotini, Coulon et Puisieux, à l'académie royale de musique.

Maisons ou appartemens à louer.

Plusieurs grands et beaux appartemens à l'Hôpital général, vacans par la retraite des demoiselles Granville, Souck et Raucourt. S'adresser aux anciennes

(4) Elle est maîtresse de M. le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur de l'empereur.

Digitized by Google

locataires, rue Vuide-Gousset, à la Levrette, et au besoin un peu plus haut.

Portion de lit à louer pour le premier du mois prochain. S'adresser à Mlle. Violette, ou à sa femme de chambre, rue Verte, à la Pantoufle, et dans peu à l'Hôtel-Dieu.

Petit appartement, au cinquième, en siamoise, à troquer contre un appartement au premier, en damas de trois couleurs. S'adresser à Madame Sainte-Marie, ouvrière en tour de lit, rue de la nouvelle Halle, ou chez Madame de Launay (1), rue des Petits Champs, où elle travaille à la journée.

Passage public, dit *le passage du Saumon*, ouvert à tout le monde, à louer. S'adresser à Mad. Thevenin, rue du Hasard, à l'As de Pique.

Vente de meubles, tableaux et effets.

Une Vénus aux belles, fesses, en marbre blanc, représentant Mlle. Contat (2), d'un beau genre, et pouvant servir de modèle, si les pieds et les mains étaient du même auteur.

Tableau représentant Mlle. Colombe (3) en Pomone,

---

(1) Fameuse abbesse qui a supplanté madame Gourdan et a la vogue aujourd'hui.

(2) Actrice de la comédie française, belle fille qui a les mains et les pieds vilains.

(3) De la comédie italienne, belle fille, mais prodigieusement grosse et grande.

Digitized by Google

grand comme nature, sur deux pieds quatre pouces de large; elle est peinte offrant ses prémices au dieu des jardins. La taille du dieu, quoique colossale, ne paraît pas encore proportionnée.

Beau tableau représentant Danaé, recevant une pluie d'or dans le tonneau des Danaïdes. S'adresser à Mlle. Duthé.

Modèle d'antique, d'après Mlle. Beauvoisin. Cette figure a pu représenter autrefois une assez jolie nymphe, mais les outrages du tems et des plâtres l'ont presque entièrement défigurée.

Les sept pêchés mortels du Poussin, fameux tableau copié par un bon maître; savoir: l'Avarice, représentée par Mlle. Aménaïde; la Paresse, par Mlle. Beaupré (1); la Colère, par Mlle. Luzzy (2); la Luxure; par Mlle. Laguerre (3); la Gourmandise, par Mlle. Urbin (4); l'Orgueil, par Mlle. Thevenet; l'Envie, par la Dlle. Dugazon (5). Ce tableau est frappant pour les ressemblances.

Meubles et effets de Mad. la Borde, à vendre par autorité de justice; savoir: un lit avec sa courtepointe fort usée, sur le devant un canapé en cuir du Levant, entièrement éliné: un bidet garni de plusieurs seringues à injection; quelques boëtes de pillules et plusieurs pots de pommade astringente.

---

(1) De la comédie italienne.
(2) De la comédie française.
(3) De l'opéra.
(4) Courtisane fameuse par son luxe, et sans talent connu.
(5) De la comédie française.

Digitized by Google

Très-jolie serinette à vendre chez la dame Trial (1), rue du Perroquet, à l'enseigne des Prétentions.

Cinq mille livres de rente en mille parties, de cinq livres chacune, sur différens particuliers très-solvables. S'adresser à Mlle. Demarcq (2).

Vente de chevaux, voitures et autres effets.

Berline anglaise, chevaux et équipage, après le départ de Mlle. Dufayel (3) pour la Salpétrière.

Deux jolis poulains égaux, parvenus à leur croissance. S'adresser, pour les voir, à Mlle. Trecourt (4), et pour le prix à Mad. sa mère, au cinquième arbre dans la grande allée du Palais Royal.

Très-beau perroquet vert chez Mlle. Félix, qui ne sait encore dire que : « montez, Monsieur, payez, » baisez mon cœur, et allez-vous en. » Mais l'on espère qu'il en apprendra davantage par la suite. Prix : un louis.

Livres nouveaux.

L'art de faire de l'esprit et d'y mêler celui des autres,

---

(1) La première cantatrice de la comédie italienne, à qui l'on reproche de ne pas être actrice.

(2) Fameuse pour les détails, et ne refusant pas les petits profits.

(3) De la comédie italienne, accusée d'avoir voulu empoisonner sa sœur par jalousie.

(4) Renommée pour distribuer le mal immonde.

Digitized by Google

par Mlle. Arnould (1), rue des Deux-Portes, à la ménagerie.

Nota. On voit aussi au même endroit un morceau d'histoire naturelle à vendre ou à troquer; c'est une mâchoire de requin d'une grandeur effroyable, mais les dents parfaitement bien conservées.

L'art de composer sa figure et de rétrécir sa bouche aux dépens du reste. Un volume petit *in*-12, papier d'Hollande. S'adresser à Mlle. Bouton de Rose, rue Bétizy, à la Grimace.

Traité d'ostéologie, ou le Squelette des grâces, par Mlle. Guimard (2), rue de la Planche, à l'Arbre sec.

Traité du renoncement des passions, par Madame Justine; rue de Sodome; au Bien-venu.

Demandes particulières.

Un locataire qui occupe un très-grand appartement sur le devant, chez Madame Fourcy, desirerait y faire faire, par entreprise, un retranchement ou des cloisons pour y être moins à son aise; il se tiendra sur le derrière pendant les réparations.

Un particulier, possesseur de la demoiselle Sainte-

---

(1) Émérite de l'opéra, fameuse pour ses méchancetés et ses bons mots. Elle passe aussi pour tribade; elle a de fort vilaines dents, et put de la bouche. Un jour qu'elle disait qu'elle avait le cœur sur les lèvres: *Je ne suis pas surpris*, lui répartit quelqu'un qu'elle plaisantait, *que vous ayiez l'haleine si mauvaise.*

(2) La première danseuse de l'opéra, sèche et maigre.

Digitized by Google

Marie l'aînée, desirerait trouver un maître qui lui apprît à parler et à ne rien prendre.

Le sieur Agironi, traitant les maladies vénériennes, offre pour preuve de son talent de faire visiter Madame Rosten, qui mange et agit actuellement comme si elle n'avait jamais été attaquée de ce mal.

La Dlle. la Forest (1) offre de donner pour un morceau de pain les ruines de Palmyre, épreuve retouchée.

La Dlle. Balthazar desirerait emprunter six francs; elle donnera une galanterie pour les intérêts, et son père et sa mère en nantissement pour le principal.

La dame Vestris (2) prévient le public qu'elle achettera tous les sifflets, à quelque prix qu'ils soient; elle demeure toujours rue du Champ-Plâtreux (3).

La Dlle. Renard propose de mettre ses faveurs en loterie; la délicatesse de son âme répugnant à ruiner tous ses amans pour soutenir son état de fille du monde. La quinzaine de ses faveurs sera divisée en cinq lots, qui écherront aux cinq numéros sortant à chacun des tirages de la loterie royale de France. Le porteur de

---

(1) Vieille courtisane très-renommée jadis, aujourd'hui laide et ruinée.

(2) De la comédie française. Il faut se ressouvenir que le public lui en veut beaucoup, et la siffle souvent depuis qu'elle a fait renvoyer Mlle. Sainval.

(3) Elle est accusée de mettre beaucoup de blanc sur sa figure.

Digitized by Google

chacun des numéros sortis de la roue de fortune, gagnera un terne nocturne, et aura de plus à souper, et pourra donner ou céder des coupons à qui bon lui semblera; les billets seront de douze livres, et seront garantis par le sieur Agironi (1): la Dlle. Renard les délivrera elle-même rue du Puits-qui-parle, au Buisson ardent (2), et dans la grande allée du Palais-Royal, depuis une heure jusqu'à deux heures après midi et après minuit.

Charges et Offices à vendre.

Charge de maquereau suivant la cour, à vendre ou à troquer contre un bénéfice. S'adresser à MM. les abbés Chotard (3) et Guigony.

Annonces diverses.

La Société royale de médecine propose pour prix de l'année prochaine deux médailles d'or de la valeur de 1200 livres chacune. La première sera adjugée au meilleur mémoire sur les maladies des Dlles. Cléophile et Dervieux (4); et la seconde, au meilleur mémoire sur une épizootie, nommé par les savans *Furor amoris antiphisici*, dont les Dlles. Raucourt, Souck, Sophie,

(1) Empirique renommé pour le mal vénérien, cité ci-dessus

(2) Elle passe pour être rousse.

(3) Abbé qui fournissait autrefois des filles au prince de Conti.

(4) Deux danseuses de l'opéra, retirées pour cause de maladies.

Digitized by Google

Agnès, Denise et Colombe (1), ont infecté la capitale. Ces deux mémoires devront contenir les remèdes nécessaires, et attendu la nature extraordinaire et opiniâtre de ces maladies, tous les savans, tant regnicoles qu'étrangers, sont invités à concourir.

La Dlle. Gonorrhée l'aîné, dite Colombe, et la Dlle. Gonorrhée la jeune, dite Adeline, ont ouvert un cours d'expérience priapique, tant masculin que féminin, en leur demeure, rue de l'Egoût, à l'enseigne de Messaline; elles se proposent d'y résoudre tous les problêmes de l'*Arétin*; il y aura deux séances par jour, les dames entreront sans payer, et la livrée en payant.

La Dlle. Durancy (2) continue de montrer sans succès un ours africain. Cet animal est couvert depuis les pieds jusqu'à la tête d'un poil extraordinairement long; il ne se nourrit que de chair humaine; il en fait une prodigieuse consommation tous les jours.

On peut voir chez la Dlle. Bianchi, dite Argentine (3), rue de l'Amant jaloux (4), un squelette, qui marche, mange, digère et couche comme une personne naturelle; il n'y a que la tête et le cœur qui ne fassent point de fonctions; il parle italien, bégaie le francais, machonne l'anglais et n'écorche personne.

---

(1) Fameuses tribades.

(2) Actrice de l'opéra, laide, mais renommée pour sa luxure.

(3) Actrice des Italiens, fort maigre.

(4) Elle est maîtresse de M. d'Hell, auteur de l'*Amant jaloux*.

Digitized by Google

Enterremens.

Enterrement de *Jean* l'*Arétin*, mort d'éthisie hier, entre les bras de la Dlle. de Laguerre (1) son écolière : il a institué pour son héritière la Dlle. Bellecourt (2), qui lui succède ; elle donnera des répétitions tous les jours rue du Tonneau (3), au double Crochet (4).

Traits de bienfaisance.

Un journaliste doit se faire une loi sévère de publier avec exactitude les traits de bienfaisance et de vertu qui viennent à sa connaissance : il y trouve deux avantages, celui d'exciter par-là l'émulation de ses lecteurs, et celui de répondre aux detracteurs des mœurs de ce siècle caractérisé par la générosité, la tolérance et l'encyclopédie : M. D**. fermier des attraits de la Dlle. Michelot (5), arrive un jour chez elle en sortant de la paume, épuisé de fatigue et de chaleur ; il demande un verre d'eau et de vin : la beauté sonne, et bientôt un laquais balourd apporte ce rafraîchissement ; mais en le présentant à M. D**., qui était assis, il lui marche sur le pied. M. D**., qui a eu autrefois un fort joli pied, a aujourd'hui des cors. Dans sa douleur, il dit à la danseuse : « que ne renvoie-tu ce brutal-là, il est d'une

(1) De l'opéra, déjà citée.
(2) De la comédie française.
(3) Elle est grosse comme un mulet.
(4) Elle couche avec un musicien.
(5) Danseuse de l'opéra.

Digitized by Google

» mal-adressé effroyable. — Tu vas voir que je renverrai » mon frère pour te faire plaisir, » lui répartit la Dlle. Michelot. Et le laquais ne fut pas renvoyé ; il en fut quitte pour une leçon de la part de sa sœur et pour quelques menaces. Ce triomphe charmant de la tendresse fraternelle sur la vanité, nous a paru digne d'être transmis à la postérité la plus reculée.

Anecdotes.

Malgré la rigueur des lois contre les duels, l'amour qui ne connaît pas de lois, allait ensanglanter les boulevards, et quel qu'eût été le vainqueur, la France était à la veille de faire une perte irréparable sans le dévouement de la Dlle. Montauban (1). Voici le fait.

Le Pierrot de Nicolet, dont les talens font depuis long-tems les délices de la capitale, était, depuis long-tems, en possession du cœur et du lit de la Dlle. Laguerre, lorsque cette chanteuse s'est subitement éprise du célèbre Jeannot, le Pâris des boulevarts. Les deux rivaux étaient prêts d'en venir aux mains, lorsque la Dlle. Montauban est venue généreusement offrir de se charger de la consolation de Pierrot. Le baladin, après avoir un peu balancé, s'est enfin résigné : il a embrassé son rival, la paix s'est rétablie, et l'on assure que les deux couples amoureux ne se quittent plus.

Spectacles.

Les comédiens français donneront aujourd'hui *le Fat*

(1) Figurante à l'opéra.

Digitized by Google

puni, *et l'Impertinent*. Le sieur la Rive (1) remplira les deux rôles.

Les comédiens italiens donneront aujourd'hui la première représentation de *la Courtisanne amoureuse*, au profit du sieur Julien (2) qui va quitter le spectacle.

Aux boulevarts, les différentes troupes donneront aujourd'hui relâche, pour le service de la cour (3).

Cette feuille paraît tous les jours : le bureau pour l'abonnement est au foyer de l'Opéra.

---

(1) Acteur de la comédie française, accusé injustement ici d'être fat et impertinent.

(2) Acteur de la comédie italienne, qu'une fille riche veut épouser, à condition qu'il quittera le spectacle.

(3) Autrefois ces farceurs n'allaient jamais à la cour ; ce n'est que depuis madame Dubarri.

Digitized by Google

(1780.)

(12 *Janvier.*) Les agréables, aujourd'hui, portent deux montres, et ceux qui ne peuvent les avoir réellement, les font soupçonner, en laissant passer un cordon à chaque gousset. Le maréchal duc de Richelieu, un de ces vétérans de la fatuité, si bien dépeints par Gresset, malgré son âge plus qu'octogénaire, est trop petit-maître, trop frivole, pour n'avoir pas adopté cette élégance. Un de ces jours, comme il s'habillait, et que ses deux montres étaient étalées sur sa cheminée, quelqu'adulateur le félicite sur ces jolis bijoux, lui demande la permission de les voir de plus près, de les examiner, de les comparer. Comme il les tenait, il craint qu'une ne lui échappe, et sans la pouvoir retenir, laisse tomber l'autre : les voilà toutes deux à terre. Honteux de sa gaucherie, il demande mille pardons au maître, qui le rassure. « Pourquoi vous désespérer, lui dit le maré-» chal; je ne les ai jamais vues aller si bien ensemble. »

(29 *Janvier.*) Entre les bons mots du maréchal de Richelieu qui ont amusé la cour, on en cite un comme plus fin et plus remarquable que les autres. Le roi, depuis son dernier accident, le félicitait sur le rétablissement de sa santé ; « car vous n'êtes pas jeune, lui » disait sa majesté ; vous avez vu trois siècles. — Pas » tout à fait, sire, répondit-il ; mais trois règnes. — » Soit : eh bien ! qu'en pensez-vous ? — Sire, sous » Louis XIV, on n'osait dire mot ; sous Louis XV, on » parlait tout bas ; sous votre majesté, on parle tout » haut. »

Digitized by Google

(3 *Février* 1780.) Ces jours derniers, on a donné sur le théâtre *des Variétés*, la première représentation du *Gage touché*. Dès le commencement, le public a montré des dispositions peu favorables ; les murmures et les huées ont suivi ; enfin on en est venu à demander l'auteur par dérision. L'auteur, qui était dans la coulisse, prend son parti sur-le-champ, s'élance sur la scène : « Messieurs, dit-il aux spectateurs, vous demandez » l'auteur ; le voilà. J'ai eu le bonheur de vous amuser » par des *Proverbes* : mettez que ceci en soit un autre : » *Qui compte sans son hôte, compte deux fois.* » Il a tiré sa révérence. Le public a applaudi l'auteur, et la pièce a eu grand succès.

(16 *Février.*) On varie sur la manière dont le duc de Fronsac a pris le mariage du maréchal de Richelieu (1), son père. Il paraît cependant qu'il n'en est pas content. On dit que son père est allé lui-même lui en faire part, en lui ajoutant : « Je suis plus honnête que vous : vous » ne m'avez pas annoncé votre mariage ; je vous pré- » viens du mien ; je vous préviens aussi que, malgré » mes quatre-vingt-quatre ans, je compte avoir un » enfant, et qu'il sera meilleur sujet que vous. »

(18 *Février.*) *Extrait d'une lettre d'Avignon du* 10 *février.* Les trophées en l'honneur de Mlle. Sainval

(1) On raconte que le maréchal de Richelieu annonçant son mariage à son fils, lui dit : « *M. le duc, que cela ne vous inquiète pas ; s'il vient un enfant de ce mariage, nous en ferons un évêque.* — *M. le maréchal,* lui répondit le duc de Fronsac, *vous ne feriez pas mal d'en faire un cardinal ; ils n'ont pas fait de tort à la famille.* » (Note de l'Éditeur.)

Digitized by Google

l'aînée, s'accumulent dans tous les endroits où elle passe, et son exil la couvre d'une gloire dont elle n'aurait jamais joui à Paris. Après une représentation de *Médée* sur notre théâtre, une colombe est venue lui apporter une couronne, à laquelle étaient attachés les vers suivans :

Illustre ornement de la scène,
Toi, dont l'âme porte en nos sens
Tous les sublimes mouvemens,
Dont s'enorgueillit Melpomène,
Sainval, reçois le juste encens
Que nous devons à ton génie,
Et revois ici ta patrie,
Puisqu'on y chérit les talens.

(19 *Février.*) Les bouts-rimés sont, sans doute, un jeu puéril, dont ne s'occupent pas les bons littérateurs ; cependant il en est quelquefois d'assez heureux pour mériter une exception : tels sont ceux-ci, impromptu de table, par M. Feutry, membre de la société philosophique de Philadelphie.

On découvre souvent dans les antiques . fables,
De consolantes . . . . . vérités,
Même au présent siècle . . . applicables.
Rappelons-nous d'Augias les . . . étables :
D'abord les environs en furent . . . infectés ;
Ces mortelles vapeurs empoisonnaient . l'Élide.
Arrive un demi-dieu ; c'était le preux . Alcide :
Du fleuve Alphée il détourne le . . . cours ;
L'onde emporte les . . . immondices :
Par ces travaux pénibles et . . . propices,
D'un peuple entier il conserve les . . jours.

Digitized by Google

Tels on voit chez un autre, à ce qu'on dit . volage,
Du Necker (1) les flots . . . introduits,
Enlever les abus par le vice . . . . produits.
Eh bien! l'Alphée en fit-il d . . avantage?

(2 *Mars* 1780.) La lenteur que nous mettons à toutes nos opérations maritimes, a donné lieu dernièrement à un bon mot de la part du duc de Choiseul, qui, en général, assez ami de M. de Sartines, n'a pu s'empêcher de se le permettre avec sa gaîté ordinaire, en parlant de ce qui vient d'arriver à Gibraltar. « Je ne sais, » dit-il, comment fait ce ministre; mais sa pendule » retarde toujours. »

(13 *Mars.*) Entre tous les complimens que madame la comtesse de Genlis a reçus au sujet de son *Théâtre pour les jeunes personnes*, celui qui l'a le plus flattée est la lettre de M. de Buffon, qu'elle répand avec complaisance et qui mérite d'être conservée, comme marquée à un point d'originalité rare. Il lui écrit :

» Je ne suis plus amant de la nature; je la quitte » pour vous qui faites plus et méritez mieux : elle ne » sait que former des corps, et vous créez des âmes. » Que la mienne n'est-elle de cette heureuse création! » J'aurais ce qui me manque pour plaire, et vous jouiriez avec plaisir de mon infidélité. Pardonnez ce » moment de délire et d'amour; je vais maintenant » parler raison.

» Votre charmant théâtre, madame la comtesse, me » fait autant de plaisir que si j'étais encore dans l'âge » auquel vous l'avez consacré. Vieux et jeunes, grands

(1) Rivière d'Allemagne, qui se jette dans le Rhin, etc.

Digitized by Google

» et petits, tous doivent étudier ces tableaux touchans, » où les vertus, dominées par l'éducation, triomphent » des vices et des ridicules : pris dans la société, chaque » trait porte l'empreinte de votre âme céleste : vous » l'avez peinte à toutes scènes, sous un emblême différent. Un tact exquis, une philosophie saine, la morale la plus pure, une connaissance parfaite du » monde, toutes les grâces de l'esprit et du style » ont conduit, animé vos pinceaux. Quoique vous » n'ayez pas parlé du bon Dieu, je crois néanmoins » fermement aux anges : vous êtes un de ceux qu'il a » le mieux doué. Recevez, en cette qualité, toutes mes » adorations : nul mortel ne peut vous en offrir de plus » sincères et de mieux senties. »

(21 *Mars.*) M. le comte de Chabot, honoré du glorieux surnom de *Balafré*, qui commandait cet automne l'armée de Flandres, meurt d'une écorchure à la jambe. Son chirurgien, entre les mains duquel il était, voyant la plaie empirer, le prévint qu'il desirait un médecin. « Cela étant, a dit le malade, qu'on appelle en même » tems un prêtre et un notaire. » Depuis ce tems, il fait lui-même ses bulletins et annonce avec le plus grand sang-froid les progrès de la gangrène.

(28 *Mars.*) M. *Bussy Putain*, ainsi surnommé à cause de son goût pour les filles, et la maladie grave qu'il a gagnée dans leur commerce, est un goguenard fécond en saillies et en méchancetés. M. Roucher lui ayant fait présent de son poëme *des Mois*, dont toutes les sociétés voulaient entendre la lecture avant qu'il fût imprimé, et que personne ne lit depuis qu'il l'est. Il lui a répondu par le quatrain suivant :

Digitized by Google

De vos vers, triste destinée !
Les reprenant cent et cent fois,
Enfin j'ai lu vos douze Mois,
Et je suis vieilli d'une année.

(4 *Avril* 1780.) L'année dramatique, comme l'on sait, finit et recommence à Pâques ; c'est durant ces vacances que se consomment les changemens qu'on veut opérer dans les divers spectacles. On a vu ceux de l'opéra. Voici ce qui s'est passé à la comédie française : en deux mots ; des pertes et point d'acquisitions. Il n'est nullement question de la grande Sainval, et il est à craindre qu'elle ne reste expulsée. La dame Drouin, plus connue sous le nom de Mlle. Gaultier, se retire, et il en était tems. Reçue en 1742, elle avait 38 ans de service. Heureusement ses rôles de charge, presque tous, n'acquéraient que plus de mérite et de vérité avec l'âge. Elle était recommandable par une grande complaisance à jouer tout ce qu'on voulait et aussi souvent qu'on voulait. Elle présidait depuis quelques années aux comédies de madame de Montesson, qui daignait la consulter et prendre ses leçons. On assure que, remplie d'esprit, de goût et d'intelligence, elle est encore plus propre à former des actrices qu'à l'être. Elle va se livrer plus particulièrement aux plaisirs et à l'instruction de la troupe illustre de la chaussée d'Antin.

Jouer pendant 27 ans les rôles d'amoureuse, et les soutenir par un air de jeunesse et toutes les grâces de la coquetterie, ce n'est point maladroit de la part de Mlle. Hus, qui renonce enfin à ce métier, sur le théâtre, qui même aujourd'hui, devenue Mad. le Lièvre, est

Digitized by Google

dans la réforme depuis long-tems. Sa retraite a donné occasion de révéler sa charité. Emule de Mlle. Guimard en bienfaisance, sans avoir eu, comme cette dernière, un poëte pour la chanter, on raconte que dans un hiver rigoureux, elle a fait distribuer jusqu'à 600 livres de pain par semaine, aux ouvriers que la dureté de la saison empêchait de gagner leur vie.

Dans cet intervalle du reste, les comédiens n'ont donné que sept nouveautés et neuf pièces remises; ce qui n'est pas remplir la moitié de leurs engagemens. Entre les premières, on ne voit guère que l'*Amour français* de M. Rochon de Chabanne, dont le succès n'ait pas été équivoque.

(5 *Avril.*) Le théâtre italien éprouve en général plus de variations que le français; il perd cette année trois sujets, dont le plus ancien n'avait pas seize ans de pratique; c'est la demoiselle Beaupré, piquante par un grand air de jeunesse, par une assurance qu'elle eut dès son début, et par le mélange, dans son jeu, fort rare de la naïveté et de la finesse. Le sieur Julien, reçu en 1772, avait une propreté de chant remarquable, et quitte au moment précisément où le public, qui ne l'avait pas toujours goûté, commençait à se faire à son action. Enfin le sieur Nainville, admirable par son organe, qui, sans faire oublier Caillot, le remplaçait quelquefois, abandonne aussi la scène, où il n'était que depuis 1769, quoique ses poumons robustes semblassent lui permettre de résister encore long-tems aux fatigues de son métier.

Dix acteurs et actrices suppléent à ces trois retirés. On doit distinguer dans ce nombre, M. Favart fils,

Digitized by Google

recommandable par son nom ; la demoiselle Lescaut, fille naturelle de Clairval, son élève, et qui se sent d'un tel père et maître ; le sieur Valeroi, bon valet ; la dame Verteuil, précédée déjà d'une sorte de réputation ; enfin le célèbre Volange, qui, reçu à l'essai, a lieu d'espérer d'obtenir plus d'indulgence et, sans doute, deviendra plus modeste.

Dans les huit pièces à ariettes que les Italiens ont donné, et les cinq comédies, il n'en est pas plus de deux qui aient eu un succès décidé. Ils ont remis, avec peu de succès, neuf pièces de l'ancien répertoire.

(7 *Avril.*) On a oublié de faire mention de la perte de M. le chevalier de Jaucourt, mort le 3 février dernier. Cet homme de qualité, entraîné par son ardeur pour les sciences, avait étudié en médecine à Leyde, sous le fameux Boerhaave, et s'y était fait admettre au doctorat. C'était un des principaux coopérateurs de l'Encyclopédie. Il possédait plusieurs langues, surtout l'anglaise, et a beaucoup aidé de ses conseils M. le Tourneur pour sa traduction des *Nuits d'Young*.

(17 *Avril.*) Il se répand un calembour d'une espèce assez singulière. On raconte qu'un particulier, se nommant *Franqlin*, est venu de province, muni de ses titres, pour voir avec le fameux Franklin s'il ne serait pas son parent : que celui ci, après les complimens réciproques, l'a prié de conférer avec son secrétaire sur cet objet : que le secrétaire, dès l'aperçu du nom, lui a observé qu'il ne s'écrivait pas de même, et, sans en voir davantage, lui a dit : « Monsieur, de votre Q (cul) faites un » K (cas), et vos papiers vous serviront. »

(24 *Avril.*) M. le marquis de Chatellard, ancien

Digitized by Google

maréchal de camp, ayant écrit à M. le prince de Montbarrey, pour se plaindre d'avoir été oublié dans la promotion des lieutenans-généraux, ce ministre lui a répondu qu'il était sur la liste, mais que S. M. l'avait rayé : sur quoi il a fait apporter tous ses habits militaires, ses parchemins et autres titres et marques de ses services militaires au pied du poteau de la justice et les a brûlés. Il a écrit à plusieurs de ses fils, au service, qu'ils eussent à quitter sur-le-champ, sinon qu'il les déshériterait. Il est fort riche, et son grief aux yeux de la cour, est d'avoir été très-parlementaire, et d'avoir prêté de l'argent à plusieurs membres du parlement de Grenoble, mandés en cour lors de la dragonnade de M. Dumesnil.

(26 *Avril.*) M. le marquis de Saint Marc, ancien officier aux gardes, celui qui a déjà adressé des vers à M. de Voltaire le jour de son triomphe à la comédie française, en a aussi composé en l'honneur de M. Louis, qu'il lui a envoyés le jour de l'inauguration de la salle de Bordeaux, dont il a été l'architecte. Les voici :

Quel spectacle enchanteur! quel monument pompeux!
Sous ces voûtes retentissantes,
Les Arts parés de fleurs, les Muses triomphantes
Invitent les mortels à s'unir à leurs jeux.
Ce jour enfin, *Louis*, au temple de mémoire
Voit inscrire ton nom et tes nobles travaux :
Nos neveux, ainsi que l'histoire,
Ne pourront parler de Bordeaux
Sans parler aussi de ta gloire.
La sombre et criminelle envie
Vainement contre toi dirigea ses serpens;

Digitized by Google

La main de la justice a pris la faulx du tems
Et les a fait tomber sans vie.
Bientôt vers cent climats divers
La Nayade de la Garonne,
Effleurant dans ses jeux la surface des mers,
Ira s'enorgueillir aux yeux de l'univers
Des lauriers dont on te couronne.
Jouis de ton triomphe, entends de toutes parts
Honorer en toi le grand homme,
Par qui la France, asile des beaux arts,
Ne doit plus envier ni la Grèce ni Rome.

(28 *Avril.*) Un facteur de la grande poste pour l'école militaire, a gagé, la semaine dernière, qu'il irait les yeux bandés de ce lieu à la grande poste. Il est parti à quatre heures du matin; il a passé l'eau à la place de Louis XV, dans un batelet qu'il est allé chercher lui-même, sans le secours de la voix ni du batelier: parvenu aux galeries du Louvre, il a indiqué la sonnette de l'imprimerie royale, et dans la rue Froidmanteau, il s'est arrêté vis-à-vis un marchand de vin, dont il était connu, et a demandé un verre de vin. Il était suivi des parieurs, et est arrivé en triomphe à dix heures au terme de sa marche.

(6 *Mai* 1780.) M. Dorat est mort samedi dernier d'une espèce de maladie de consomption, agravée par le chagrin que lui donnaient le dérangement de ses affaires, et encore plus le peu de succès de ses derniers ouvrages. Il était dans une telle détresse, qu'il n'aurait pas eu un bouillon, si madame de Beauharnois n'était venue à son secours.

M. le curé de Saint-Sulpice a rendu trois visites au

Digitized by Google

malade, qui s'est montré docile aux soins charitables du pasteur, mais a toujours éludé de se confesser, sous prétexte que les médecins lui donnaient encore de l'espérance. Il s'est ainsi escamoté aux prêtres.

Il paraît que les lettres perdent peu actuellement en cet auteur, qui, doué seulement d'une certaine portion de talent, l'avait rendue et au-delà. Circonscrit dans un genre de poésie agréable, il l'avait épuisé et ne faisait plus que se répéter. Quant au grand genre, ses tragédies et ses comédies trahissent partout son impuissance.

On a fait le quolibet de dire que cet évènement *avait fait perdre l'esprit* à la comtesse de Beauharnois, parce qu'on prétendait que les ouvrages de cette dame étaient en très-grande partie du défunt.

Monsieur Dorat laisse pour héritage environ cent mille francs de dettes. Il était si dénué de ressources, qu'il est mort sur une chaise longue, que lui avait envoyée Madame de Beauharnois. Il paraît pourtant que ses derniers soupirs ont été pour Mlle. Fannier. Il y allait encore tous les jours, c'est-à-dire, qu'on le descendait en fauteuil, qu'on le mettait dans une chaise à porteurs, et qu'on le montait chez cette actrice. Il a dit au curé de Saint-Sulpice, la première fois qu'on lui a annoncé ce pasteur, qu'il n'avait rien écrit contre la religion, et qu'il en avait toujours respecté les ministres. Le curé lui a répondu qu'il le savait, qu'il avait ses œuvres dans sa bibliothèque, et les lisait avec grand plaisir; qu'il ne venait pas pour le convertir, mais pour lui offrir des secours pécuniaires. Le poëte les a refusés, en lui témoignant toutes sa re-

Digitized by Google

connaissance, et c'est avec cette aménité de part et d'autre, que les choses se sont traitées.

. (20 *Mai.*) Il y a quelques jours que le Maréchal de Biron, curieux d'avoir à sa table tous les étrangers de distinction ou de mérite, a donné à dîner à Paul Jones. Ce Seigneur questionne beaucoup, et par deux réponses qu'on a retenu de l'Américain, on pourra juger de sa tournure d'esprit. Le maréchal lui parlant du capitaine Pierson, commandant du *Serapis*, adversaire qui lui a valu sa gloire, lui dit qu'il avait été fait chevalier : *puissé-je, Monsieur le Maréchal, quelque jour le faire créer Lord!*

Le maréchal, quelque tems après, lui demanda s'il avait été à la revue, s'il avait bien suivi les manœuvres du régiment des gardes ? *J'aurais bien mieux aimé*, répondit-il, *le voir manœuvrer au parc St.-James.*

(26 *Mai.*) Un des objets de promenade des environs de Paris actuellement, c'est *Bagatelle.* La cour étant à la Muette, cela a donné lieu de visiter davantage ce joli palais de féerie. On ne le voit point en arrivant; on entre en un petit bois taillis fort inculte, qui n'est entourré que d'une simple claye. On travaille encore actuellement à le rendre plus agreste, par des rochers et des sites dont on augmente le sombre et la tristesse. On ne parvient au château que par une route tortueuse. On le trouve enfin et l'on lit au-dessus cette devise : *Parva sed apta....* Six statues placées dans l'entrée circulaire de l'intérieur caractérisent davantage son usage, le silence, le mystère, la folie, etc. ; plus loin un Hercule dans ses plus brillans attributs paraît avec celles-ci partager l'empire du lieu. Tout en est recherché, jusqu'aux bornes sur

Digitized by Google

pierres, d'un fini précieux, ou d'une taille, d'une couleur originale. Le rez-de-chaussée ne consiste qu'en un petit vestibule, une salle à manger, un salon, un boudoir et un billard. Le boudoir offre toutes sortes de peintures voluptueuses de nos maîtres modernes. Greuze, Fragonard, la Grenée, etc. Un lit de roses et des glaces qui répètent de tous côtés les atitudes des amans, ne présentent cependant que ce qu'on voit dans d'autres châteaux, au pavillon du roi, par exemple.

Ce qui frappe le plus les amateurs, c'est une vue ménagée avec tout l'art possible, ce sont des tapis de verdure qui la reposent doucement jusqu'à la rivière, c'est le pont de Neuilly qui semble avoir été construit-là pour perspective.

L'escalier en bois d'acajou est d'une singularité rare et d'une hardiesse à étonner les connaisseurs; il est fort étroit, on n'y peut pas donner la main à une Dame: par cet escalier, on monte en haut où sont quelques chambres à coucher: celle du prince, qu'il n'a jamais habitée, est vraiment remarquable; elle est en forme de tente, et tout y désigne un appartement militaire. Les pilastres sont figurés en faiceaux d'armes, surmontés d'un casque; les jambages du chambranle de cheminée sont deux canons sur leur culasse; les chenêts, figurés en boulets, en bombes, en grenades; les bras de cheminée en cors-de-chasse, etc.

Un jardin petit, mais composé uniquement de fleurs, de plantes et d'arbustes étrangers, fournit ensuite aux physiciens, aux botanistes, aux fleuristes de quoi s'exercer.

Les jours des souterrains sont ménagés par des espèces

Digitized by Google

de grilles pratiquées dans les marches pour parvenir au vestibule et qui entourrent le pavillon. Des communs, à droite et à gauche, bâtis à l'entrée et hors de l'enceinte, annoncent que les profanes, même attachés à son altesse, ne doivent point venir troubler par leur présence les mystères du lieu ; ce que confirment des servantes placées dans la salle à manger, fabriquées avec le goût exquis régnant dans tout le reste.

Au surplus, *Bagatelle* ne se ressent point de la précipitation avec laquelle il a été construit et paraît d'une solidité qui dément son nom.

(5 *Juin* 1780.) M. le comte d'Artois aime beaucoup la paume, il y venait souvent jouer, à Paris, dans les jeux renommés. Un jour qu'il était de mauvaise humeur contre la galerie, il ordonna qu'on fit sortir le public, en se servant d'expressions très-indécentes, qu'il a familièrement à la bouche : *ces B..... là..... ces J..... f....* Un seul officier demeura. *Est-ce que vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit?* lui cria cette altesse royale : *oui, monseigneur, mais comme je ne suis ni un B..... ni un J.....f..... je suis resté.* Le prince sentit alors sa sottise, et pour ne plus être dans le cas d'en commettre de semblable, il fait construire actuellement, rue de Vendôme, sur le Boulevart, un jeu de paume à son usage seul et à la portée de son palais du Temple.

(5 *Juin.*) M. Feutry, auteur ancien de quelques poësies qui étaient restées ensevelies dans les journaux, depuis quelque tems, acquiert de la consistance ; il fait des vers pour les grands et ses bons mots se répètent. On cite que ces jours derniers étant allé voir le Saint-

Digitized by Google

Satyre de M. Caffiery, dont on a parlé, on lui demanda son avis : « il égale le plus bel antique, » répondit-il, « et je le trouve digne de la main qui nous a donné le » grand Corneille au salon : » en ajoutant : « l'un pense » et l'autre parle. » Eloge juste, laconique et très-bien senti des deux ouvrages.

(14 *Juin.*) M. Caron de Beaumarchais, tour-à-tour politique, négociateur, commerçant, auteur, plaideur, dissertateur, libertin, embrasse tous les rôles à la fois et croit pouvoir y suffire. Dans ses momens de loisir, il s'amuse encore par des bagatelles, et c'est ainsi qu'il répand aujourd'hui une *chanson* ou des *stances sur les femmes*, où il les maltraite fort, pour prouver, qu'il connaît la manière de leur plaire et de s'en faire prôner.

Rose timide, simple et bonne,
Reçoit son amant dans ses bras ;
Il l'examine, et la friponne
Devient vaine de ses appas.

Combien de femmes l'on *acquière* (1),
Ou par de l'or, ou par des soins !
La pire, la meilleure affaire
Coûte un peu plus, coûte un peu moins ;
Et quant aux mœurs, la différence
Des filles aux femmes d'honneur,
Est celle qu'on remarque en France
Entre l'artiste et l'amateur.

(1) Faute de grammaire. Le verbe acquérir fait à la troisième personne du présent, au singulier, *acquiert*.

Digitized by Google

Les femmes sur leur contenance
Ont le plus absolu pouvoir,
Portant au cercle une décence
Qu'elles quittent dans leur boudoir.
Le masque tombe, et l'on s'arrange
Pour jouir de la volupté :
Là tout plaît, pourvu qu'on se venge
Des ennuis de l'honnêteté.

Si chacune faisait écrire
Les bons tours qu'elle s'y permet,
Quel plaisir on aurait à lire
Cet ouvrage utile et follet !
On y verrait du gai, du leste :
Quant aux sentimens, serviteur,
Car la femme la plus modeste
Est un vrai page au fond du cœur.

Si vous voyiez celle que j'aime,
Me dit un Céladon d'amant,
Vous changeriez bien de système,
Car c'est une âme à sentiment ;
C'est la vertu la plus auguste.
Ah ! je connais le pavillon ;
La friponne s'est peinte en buste ;
Tu n'en vois que le médaillon.

Vous, jeunes gens, que je conseille,
Gardez-vous bien de me citer :
Ce que je vous dis à l'oreille
Ne doit jamais se répéter.
Retenez ce bon mot d'un sage,
Des mœurs c'est là le grand secret :
Toute femme vaut un hommage ;
Bien peu sont dignes d'un regret.

Digitized by Google

Sexe charmant, si je décèle,
Votre cœur en proie au desir,
A l'Amour je suis infidèle,
Mais je suis fidèle au plaisir.
D'un badinage, ô mes déesses!
Gardez-vous bien de vous venger :
Tel glose, hélas! sur vos faiblesses,
Qui brûle de les partager.

(23 *Juin.*) *Copie de la Lettre écrite à M. Hector, chef d'escadre, commandant de la marine à Brest. Mai* 1780.

« J'apprends avec plaisir, Monsieur, l'heureux choix » que le ministre a fait de vous et je vous félicite de » vous trouver tout-à-coup dans un poste où l'on peut » servir efficacement sa patrie, soit en dirigeant les » armemens avec activité, soit en donnant au gouver- » nement des lumières et des idées, dont il peut avoir » besoin, soit enfin en rectifiant dans la partie exécu- » trice les dispositions mal combinées dans les divers » ordres qui pourront vous être enjoints.

» Tel est en abrégé l'avantage précieux dont vous » pourrez faire usage en faveur d'une nation qui est en » droit de l'attendre de vous; mais pour parvenir à un » but si glorieux, je ne puis vous dissimuler que vous » avez bien des obstacles à surmonter; les uns, vous les » trouverez dans vous-même, les autres dans l'esprit » d'un corps qui fut toujours fatal à la France. Au » reste, dans les circonstances critiques où nous nous » trouvons, j'espère que rien ne vous arrêtera, et que

Digitized by Google

» connaissant que vous n'avez été d'aucune utilité à la » marine jusqu'à présent, vous vous déterminerez du » moins à sauver la dernière moitié de votre carrière du » deshonneur qui la menace, si vous n'adoptez des » principes opposés à ceux qui ont fait jusqu'ici la base » de votre conduite.

» Il règne des obstacles qui vous sont personnels, » Il faut les détruire. Descendez-vous en ligne directe » du héros de Troye, ou du valet de Carreau? C'est » un problême que *l'observateur Anglais* a voulu déci- » der. C'est à vous à nous en donner la solution. Soyez » juste ; faite le bien qui vous sera conseillé ; mettez- » vous au-dessus de la crainte dans les opérations avan- » tageuses à l'Etat, et méprisez les vils propos qui se » tiennent dans les infâmes tripots de la marine. N'au- » torisez jamais par une nonchalance imbécile les voies » de fait de quatre officiers de votre corps, qui mettent » bravement l'épée à la main contre un honnête homme » qui a eu le malheur de les voir se cacher dans le » combat; soyez ferme dans le maintien de la disci- » pline, ne vous occupez plus de petitesse, faites valoir » les talens et la bravoure dans quelques individus que ce » puissent être et partout où ils se rencontreront. Alors » j'ose vous assurer que vous serez digne par vous- » même de commencer une troisième branche d'Hector.

» Afin de passer pour brave, comportez-vous comme » si vous l'aviez toujours été, et en conséquence soyez » inexorable pour tous ceux de vos ignorans camarades » qui n'auraient pas cette première qualité d'un mili- » taire. Par exemple, ne souffrez pas qu'un officier tel

Digitized by Google

» que *Kgariou* (1) soit jamais admis à aucun service ;
» qu'il n'ait arraché sa croix de Saint-Louis des mains
» des Anglais, qui s'en emparèrent en amarinant la
» *Danaé*, qu'il abandonna si lâchement l'année der-
» nière à Cancale, sacrifiant ainsi aux yeux de la pro-
» vince son honneur, ses brevets, ses signaux, fuyant
» avec ses couverts de table dans la poche de son habit
» brun, habit qu'il avait préféré à celui du roi, afin
» d'être moins distingué dans le combat.

» Je dois vous apprendre ce qui a donné lieu à cette
» épitaphe :

Ci-gît qui ne serait pas mort,
S'il avait eu l'esprit du corps.

» C'est la remarque que le public a faite depuis l'ac-
» tion glorieuse de M. de Couëdic (2), qu'il n'y a pas
» eu une frégate pour croiser dans la manche ; ce qui
» prouve évidemment que ce n'est pas par ce chemin
» que les officiers de la marine se proposent d'atteindre
» au grade de vice-amiral.

» J'apprends qu'il paraît fréquemment sur les côtes de
» Bretagne et de Normandie de petites escadres anglaises,

---

(1) Le chevalier *de Kgariou*, lieutenant de vaisseau, qu'il ne faut pas confondre avec MM. de Kergariou de Roscouette et le comte de Kergariou Loemaria, capitaines de vaisseaux : au reste, le premier a réparé sa faute en se faisant tuer glorieusement sur *la Belle-Poule*.

(2) Mort en soutenant avec honneur et gloire le pavillon français.

Digitized by Google

» qui non-seulement narguent notre pavillon, mais » encore interceptent tout le commerce du cabotage; » leurs commandans n'ont pas peur de compromettre les » vaisseaux de leur roi, et vous prouvent insolemment » qu'on ne périt pas pour naviguer dans la Manche, à » notre porte, au milieu de nos rochers. Ah! pourquoi » ne rencontrent-ils jamais des vaisseaux français qui » les en éloignent? Si les Anglais osent tout, c'est » qu'on ne leur oppose rien; c'est que toutes nos forces » maritimes sont concentrées dans le port de Brest, et » n'en sortent que pour faire des processions aussi » vaines que ridicules. Mais qui peut vous excuser au- » jourd'hui que vous avez un si bel exemple dans la » personne de M. d'Estaing? Voilà, soyez en sûr, le » héros que la France admire dans sa marine. C'est lui » que nos ennemis même ont reconnu pour un grand » homme. Les vertus de ce général plein de bravoure, » d'activité, de connaissances, de générosité, de pa- » triotisme, de grandeur d'âme, ne pourront-elles » vous inspirer aucun des sentimens qui l'animent? Si » vous n'avez pas le courage de l'imiter, ayez au moins » celui de l'admirer, et ayez assez d'honneur pour » faire respecter ce nom chéri par tout Français, qui » n'est pas imbu de vos misérables préjugés; que dé- » sormais un insolent garde-marine ne cherche pas et » ne trouve pas sur votre visage un sourire approbatif » des propos que la lâcheté, la basse jalousie et l'igno- » rance peuveut enfanter.

» Que ne pourrai-je pas vous dire de votre vieux *d'Orviliers*, dont l'âme pusillanime s'amuse à pleurer » son fils, mince sujet, quand il a une patrie à défen-

Digitized by Google

» dre, et son honneur à venger; d'un *Duchâteau* » ignorant; d'un petit impudent *de l'Angle*, dont la » gazette de Leyde a été forcée de relever la turpi- » tude d'un *Chambertand*, qui implore la protection du » fort de la Couchée, sous la batterie duquel il fit tirer » 45 coups de canons de retraite, afin de conserver les » trumeaux de sa chambre; d'un *Roquefeuille*, qui » fuit à toutes voiles devant un côtier de sa force, et » cela à la vue de tous les habitans d'une ville, et du » quartier général de l'armée de Vaux?

» Que ces exemples et mille autres servent une fois » à réprimer votre morgue, et à vous inspirer le vrai » courage. C'est l'objet de cette lettre patriotique, et le » vœu de ceux qui l'écrivent. *Adieu.* »

(25 *Juin* 1780.) *La Veuve du Malabar* est imprimée avec le second titre : ou *l'Empire des Coutumes*, qui lui donne un air philosophique.

M. le Mierre a dédié son ouvrage *aux mânes de Dorat, mort le premier jour de la représentation de la Veuve du Malabar.* Tel est le titre de son épitre détestable, où l'on ne trouve que cette anecdote précieuse en note : « qu'on m'apprenne le plutôt qu'il se pourra » le succès de *la Veuve du Malabar*, cela me fera passer » une bonne nuit. » *Voilà les dernières paroles de M. Dorat.*

(18 *Juillet* 1780.) Voici sur Paul Jones un quatrain, de M. de la Dixmerie d'un goût original, qui le rend digne d'être conservé :

Jones dans les combats, en ressources fertile,
Agit envers ses ennemis,

Digitized by Google

Comme agit envers nous une coquette habile :
On croit la prendre et l'on est pris.

(29 *Juillet* 1780.) Madrigal de M. le Grand, à une dame dont le mari cultive la poésie :

C'est le plus grand des infidèles
Que vous avez pris pour époux ;
Je lui connais, je le dis entre nous,
Neuf maîtresses au moins qui ne sont pas cruelles :
Mais, Aglaé, point de courroux ;
Vos rivales sont neuf pucelles.

(5 *Août* 1780.) M. de Murville, toujours assidu courtisan de Mlle. Arnould, ne cesse d'enfanter des madrigaux en son honneur ; voici un quatrain pour mettre au bas du buste de cette actrice, qui a été fort goûté dans sa société :

Ce buste nous enchante ; ah ! fuyez, mes amis,
Fuyez ! que de périls on court près du modèle !
Je n'ai jamais vu d'homme en sa présence admis
Qui n'entrât inconstant et ne sortît fidèle.

(26 *Août.*) Depuis que la reine est allée visiter le château d'Ermenonville, le lieu est devenu plus fréquenté que jamais. Entre les hommes qui y ont été, plusieurs se sont distingués par les vers qu'ils ont laissés, fruit d'une verve excitée par la vue de tant de morceaux délicieux du même genre qu'on y trouve. Voici ceux du duc de Nivernois :

Je ne traiterai plus de fables
Ce qu'on nous dit de ces beaux lieux,

Digitized by Google

Où les mortels devenus presque Dieux,
Goûtent sans fin des douceurs ineffables :
De l'Élysée où tout est volupté,
Je regardais le favorable asyle
Comme un beau rêve à plaisir inventé :
Mais je l'ai vu, ce séjour enchanté,
Oui, je l'ai vu ; je viens d'Ermenonville.

(30 *Août.*) La femme de M. Marmontel ayant fait une fausse couche, l'épigramme a suivi sur-le-champ :

Marmontel se flattait enfin
De porter le doux nom de père ;
Sa femme devait en lumière
Mettre incessamment un Dauphin :
Mais espérance mensongère !
Eh bien ! quoi ?.... Vous le devinez ;
Depuis long-tems il ne peut faire,
Hélas ! que des enfans morts-nés.

(20 *Septembre* 1780.) M. de Caraccioli, l'auteur des prétendues *lettres de Gangauelli*, fait aussi des vers ; il a célébré par ceux-ci la déclaration du roi portant établissement de nouvelles prisons :

Je l'ai baisé dix fois cet édit précieux,
Qui sur les malheureux étend la bienfaisance !
Et des torrens de pleurs ont inondé mes yeux,
Et de Necker mon âme a béni l'existence.
On n'ira plus parmi les morts
Chercher, en gémissant, des bons rois un modèle ;
Dans l'ardeur des plus vifs transports,
On dira *Louis Seize*, au lieu de Marc-Aurèle.

Digitized by Google

(30 *Septembre*) Un partisan de l'abbé de Condillac, devançant les éloges que doivent en faire à l'académie et le récipiendaire son successeur et le directeur de la séance, vient d'en publier un, qui éclaircit la vie et les ouvrages de ce savant peu connu.

Il était né, en 1725, d'une famille noble du Dauphiné, la petite fortune de ses parens les détermina à lui en chercher une dans l'église, ainsi qu'à son frère l'abbé de Mably; mais se livrant plus à l'étude qu'à l'intrigue et au manège nécessaire pour réussir dans cet état, il n'avança point.

Son premier ouvrage fut une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*. C'est une exposition des idées de Locke et sur-tout de sa méthode, avec de nouveaux développemens et quelques idées nouvelles.

Il publia ensuite son *Traité des Systèmes*, où il prouva que l'édifice des systèmes les plus célèbres n'était fondé que sur une supposition, qu'on ne se donnait pas la peine d'examiner, ou plus souvent encore sur quelques équivoques de mots.

Vint son *Traité des sensations*, où il examinait les idées que l'esprit peut devoir à chaque sens en particulier et la manière dont nos idées naissent de nos sensations. Une anecdote à l'égard du plan de cet ouvrage, où l'auteur suppose une statue, qui acquiert successivement toutes les sensations différentes et qui s'organise comme nous, est oubliée par l'historien; c'est qu'il le devait à Mlle. Ferant, et ne s'en cachait point.

Parut enfin le *Traité des animaux*, où l'on trouve une critique sévère du système de M. de Buffon sur la

Digitized by Google

nature des animaux, et de quelques morceaux de son *Histoire naturelle.*

Précepteur de l'Infant, duc de Parme, M. l'abbé de Condillac composa pour l'éducation de ce prince une *Grammaire philosophique*; *l'Analyse des principes de l'art d'écrire*; des *Elémens de Mécanique, d'Astronomie et de Physique*, enfin une *Histoire ancienne et moderne.* Ce volumineux recueil n'est pas celui de l'auteur qui aiteu le plus de succès.

En 1776, il fit imprimer un ouvrage *sur le commerce*, où il traita avec peu d'égards quelques écrivains, dont cependant il empruntait les idées. Ce livre est rempli d'erreurs, et l'on voit que le spéculateur avait négligé de consulter les gens du métier, qui aurait pu le redresser.

Son dernier livre a été une *Logique destinée aux écoles nationales de la Pologne.* On lui reproche d'y avoir parlé, au sujet des géomètres, de ce qu'il n'entendait pas.

En général, ses traités, tous d'une métaphysique profonde, sont clairs et faciles à lire. Il est peu de philosophes de sa classe où l'on trouve plus de vérités et moins d'erreurs. Il ne lui en coûtait rien de se rétracter sur celles-ci.

L'abbé de Condillac à sa mort préparait un dictionnaire, où chaque mot eût été suivi de l'analyse de l'idée dont il donne le signe : entreprise dont la vaste exécution avait effrayé jusqu'à lui tous les philosophes.

(18 *Octobre* 1780.) Le sieur Parisau, ci-devant directeur des élèves de l'opéra, auteur et acteur, a eu un ordre de début pour les Italiens. Lorsqu'il s'est pré-

Digitized by Google

senté à l'assemblée pour se faire agréer des comédiens, le sieur Michu a témoigné de l'humeur et s'est écrié : « Je crois qu'on veut nous infecter de tous les farceurs » des boulevards. » Le sieur Volange présent, humilié de la réflexion, lui a dit : « *Monsieur Michu, si je ne respectais votre sexe, vous auriez affaire à moi.* » Il a en effet la réputation d'appartenir à un juif, nommé Peixotto, très-riche et qui l'entretient comme sa maîtresse.

(27 *Octobre.*) Une madame Falconet ayant exécuté le buste de la chevalière d'Eon, M. Blin-de-Sainmore a fait le quatrain suivant :

Ce marbre, où de d'Eon le buste est retracé,
A deux femmes assure une gloire immortelle ;
Et par elles vaincu, l'autre sexe est forcé
D'envier à la fois l'artiste et le modèle.

(28 *Octobre.*) Entre les diverses épigrammes lancées par les deux adversaires, Dorat et Boissy, voici la plus saillante. Elle est de M. Guinguené, et intitulée *Testament de Dorat :*

Dorat mourant dit à sa belle amie :
Point ne souffrez, quand je n'y serai plus,
Auprès de vous quelque brillant génie
Aimable, gai, galant, tel que je fus
Vous l'aimeriez; car votre sexe oublie ;
Et m'oublier ce serait perfidie.
Choisissez donc quelque esprit bien obtus,
Un pédant froid jouant l'étourderie,
Un plat rimeur aux sifflets endurci,
Un sot enfin..... La belle a pris Boissy.

Digitized by Google

(3 *Novembre* 1780.) La santé délicate de la reine, exigeant des ménagemens, a déterminé la faculté de conseiller à S. M. de s'abstenir de jouer la comédie ; ce qui met en déroute la troupe royale. On assure que le comte d'Artois jouait très-bien ; mais à l'égard de la reine, on rapporte une ingénuité d'un subalterne qui, assez heureux pour assister à une représentation de cette espèce, et interrogé par un de ses camarades sur ce qui en était, lui dit en confidence : « Il faut avouer » que c'est *royalement mal joué.* »

(9 *Novembre.*) On a su quelques détails concernant la querelle des deux augustes belles-sœurs (1), à laquelle était présent le comte d'Artois, venu aussi pour déterminer *Madame.* Cette princesse ayant rejeté bien loin la proposition comme indigne d'elle, la reine lui avait répondu : « Mais dès que moi, reine de France, je la » joue, vous ne devriez pas avoir de scrupule. » A quoi *Madame* avait répliqué : « Mais, si je ne suis pas reine, » je suis du bois dont on les fait. » S. M. trouvant ce parallèle mauvais, était partie de là pour faire sentir à sa belle-sœur combien elle regardait, au-dessus de la maison de Savoye, la maison d'autriche, qui ne le cédait, avait-elle ajouté, pas même à celle de Bourbon. M. le comte d'Artois, resté muet jusqu'alors, avait pris la parole et dit en riant : « Jusqu'ici, madame, j'ai craint » de me mêler de la contestation, vous croyant fâchée, » mais, pour le coup, je vois bien que vous plaisantez : » sarcasme qui avait terminé la scène. Toute cette pique,

(1) La reine était brouillée avec *Madame*, parce que cette dernière n'avait pas voulu jouer la comédie.

Digitized by Google

du genre de celles qu'il est difficile de ne pas voir élever dans les familles de tems en tems, est heureusement terminée et n'a influé en rien, même sur l'union de la maison royale, qui n'en a jamais paru troublée à l'extérieur.

(11 *Novembre.*) Les réunions chez M. d'Alembert sont de jour en jour plus brillantes. On voit une grande quantité de voitures à sa porte. Jeudi 2 novembre, son amour-propre reçut une petite mortification en si bonne compagnie. M. le comte d'Aranda était chez lui. M. d'Alembert lui demande s'il connaît le nouveau dictionnaire de l'académie de Madrid. L'ambassadeur d'Espagne répond que non, et paraît douter de son existence. Le secrétaire de l'académie française, lui dit, qu'il l'a reçu de la part de cette compagnie, le fait apporter et le montre à l'assemblée. « Mais, réplique le » seigneur étranger, vous avez donc une lettre d'envoi? » —Non, ajoute M. d'Alembert; c'est un tel qui me » l'a adressé de sa part. » Il nomme en même tems un nom espagnol. « Je connais fort cet homme, repart en » riant le comte d'Aranda; mais ce n'est ni un acadé- » micien, ni la compagnie; c'est son relieur, qui, » pour vous engager à dire du bien de l'ouvrage qu'elle » n'avoue pas, vous l'aura adressé..... »

(12 *Novembre.*) Il est grandement question du mariage de M. André de Murville, jeune poëte déjà connu pour avoir couru dans la liste académique, avec une fille de Mlle. Arnould. Il est si épris de sa future, d'une figure commune et même laide, qu'il la croit une Vénus, et lui a adressé le quatrain suivant, d'un ridicule rare aux yeux de ceux qui connaissent l'héroïne :

Digitized by Google

Celle dont le portrait ici n'est point flatté,
Digne des chants d'Ovide et du pinceau d'Apelle,
N'a rien vu sous les cieux d'égal à sa beauté,
Rien, si ce n'est l'amour que je ressens pour elle. (1)

(13 *Novembre.*) On a fait sur l'expulsion de M. de Sartine l'épigramme suivante, très-peu piquante et bonne seulement à conserver comme historique et constatant l'idée qu'avait le public de ce ministre à cette époque :

Sartine, qui long-tems nous balaya les rues,
Et les filles d'honneur perdues,
Les voleurs, les escrocs et les mauvais sujets ;
Par une audace trop extrême,
Des mers voulût aussi balayer les Anglais ;
Mais pour avoir trop cher fait payer ses balais ;
Il s'est vu balayer lui-même.

(15 *Novembre.*) Malgré le froid accueil que l'on fait à la refonte du poëme de *Persée*, malgré la force avec laquelle on s'est élevé dans le plus grand nombre des papiers publics contre la témérité de M. Marmontel, de profaner par ses mutilations et interpellations notre prince des poëtes lyriques, malgré les éloges ironiques des autres, malgré les calembours de toute espèce, les épigrammes qui l'accablent de toutes parts, le savetier de l'opéra soutient tout cela avec une insolence sans exemple ; il répond que s'il y a de mauvais vers dans

(1) M. de Murville vient de faire imprimer ce quatrain dans le recueil de ses poésies comme adressé à Mlle. de Tourcheville.

Digitized by Google

Persée, ce sont ceux de Quinault, qu'il a conservés. Entre diverses plaisanteries qu'occasionne la guerre qu'on lui fait, voici la plus saillante :

Quinault par la douceur de ses aimables vers,
Suspendait le tourment des ombres malheureuses :
Cherchons, pour l'en punir, des peines rigoureuses,
S'écria le Dieu des enfers.
Il invente aussitôt le mal le plus horrible,
Dont au Tartare même on se fût avisé.
Je veux faire, dit-il, un exemple terrible ;
J'ordonne que Quinault soit Marmontélisé.

(23 *Novembre.*) M. Gilbert est mort le 16 de ce mois, âgé de 29 ans et quelques mois. Ce jeune poëte donnait les plus grandes espérances. Son génie, tourné à la satire, lui avait fait beaucoup d'ennemis. Né sans fortune, il cherchait à se faire des protecteurs. Le clergé l'ayant accueilli à cause de la guerre qu'il avait déclarée au parti des philosophes modernes, il avait obtenu plusieurs pensions et en avait même une du roi. Il est rare que les hommes marqués par un talent de cette espèce, n'aient pas quelques écarts dans l'esprit. Celui-ci était devenu comme fou. Instruit de la haine que lui rendait avec usure le parti adverse, et redoutant la vengeance de quelques grands (1) qu'il avait voués trop publiquement à l'exécration des honnêtes gens, son imagination s'était noircie au point de lui faire croire

(1) M. le duc de Fronsac avait voulu le faire assassiner, et pendant long-tems Gilbert ne sortait qu'accompagné de gens de la police. (Note de l'Éditeur.)

Digitized by Google

que l'univers entier conspirait contre sa personne. Cette terreur insurmontable a desséché sa vie et l'a conduit au tombeau ; mais en revanche, il est mort très-chrétiennement, les paroles de l'écriture à la bouche ; ce qui donnerait lieu de présumer qu'il était créant véritablement. On n'a de lui que des satires et quelques odes : on ignore s'il laisse quelqu'ouvrage plus considérable ébauché.

(24 *Novembre.*) On a fait sur monsieur et madame Necker le quatrain suivant, à l'occasion des édits de suppression, du premier, mettant beaucoup de monde à la besace, et du zèle de la seconde à purifier, améliorer, bâtir des hôpitaux :

De ce couple admirez la rare intelligence :
Dans leur zèle, l'une établit
Partout des hôpitaux en France ;
L'autre d'habitans les remplit.

(3 *Décembre* 1780.) Il y a à la comédie française une demoiselle Contat, jeune et jolie. Monsieur le comte d'Artois en est devenu épris et lui a fait faire des propositions. Cette actrice, en répondant avec beaucoup de respect, a témoigné qu'elle craignait l'inconstance de son altesse royale ; que si monseigneur ne sentait pour elle qu'un goût passager, elle le suppliait de porter ses vues ailleurs. Le prince a voulu voir de près cette singulière courtisane. Elle lui a dit la même chose ; qu'elle ne pouvait consentir à son desir, si ce n'était pas pour vivre avec elle. A quoi le prince a répliqué qu'*il ne savait pas vivre.* Cependant, plus amoureux que jamais, il est revenu et lui a juré une passion durable. Il

Digitized by Google

est entré en jouissance ; mais rassasié dès le lendemain, il lui a envoyé cent cinquante louis. Elle les a rejetés avec hauteur, et a prétendu qu'elle avait eu des amans qui la mettaient dans le cas de se passer d'un tel cadeau.

(*14 Décembre.*) Parallèle de madame la duchesse de Brancas et de madame la duchesse de Cossé, fait à Contrexeville par M. de Ceruty.

Lorsque de Dieu la main féconde
Tira l'univers du chaos,
Il prescrivit pour règle au monde
Le mouvement et le repos :
Cossé, Brancas, par caractère,
Offrent ce contraste frappant ;
L'une est le repos de la terre,
Et l'autre en est le mouvement.

Cossé ne peut tenir en place,
Et Brancas ne peut en changer ;
L'une voudrait franchir l'espace,
Et l'autre voudrait l'abréger :
Toutes deux font ici fortune ;
Tour à tour on cherche à les voir ;
On aime à courir après l'une ;
Près de l'autre on aime à s'asseoir.

Cossé rappelle ces Génies,
Ces Sylphes, amis des humains,
Faisant des courses infinies,
Versant les biens à pleines mains,
Veillant de loin sur l'indigence,
Et la ranimant d'un coup-d'œil ;
Brancas nous peint la providence,
Faisant du bien de son fauteuil.

Digitized by Google

Cossé peut être un peu trop vive,
Dévote un jour en un moment ;
Brancas quelquefois trop tardive,
Voudrait retenir chaque instant.
A qui des deux donner la palme ?
Cela mérite attention :
L'une est un sage dans le calme,
Et l'autre un sage en action.

(17 *Décembre.*) On cite un mot fin du duc de Nivernois, à l'occasion de l'élection à l'académie du comte de Tressan. Ce dernier avait fait anciennement une épigramme contre le premier, il craignait qu'il n'en gardât du ressentiment, et ne lui donnât son exclusion; mais ayant su, au contraire, que ce seigneur avait voté pour lui, le comte dans l'effusion de sa reconnaissance est allé le remercier. A la fin de la visite, M. de Nivernois, en le reconduisant, lui dit : « Monsieur le comte, vous » voyez qu'en vieillissant on perd la mémoire ».

(26 *Décembre.*) La guerre élevée entre M. Marmontel et l'abbé Arnaud devient plus vive de jour en jour. Voici encore une épigramme du dernier contre l'autre, bien tapée, mais très-grossière. L'opéra de *Persée* y a fourni matière :

De l'ordure des vieux poëtes
Virgile a tiré perles nettes :
De Marmontel, ce gros lourdaut,
Bien différente est l'aventure ;
Car sur les perles de Quinault
Le vilain a fait son ordure.

Digitized by Google

(1781.).

(3 *Janvier*) Mlle. Duranci, morte le 28 décembre dernier, est une perte très-grande pour l'opéra, et elle mérite une notice particulière. Fille de la fameuse Darimatel, renommée durant les jours brillans de l'opéra comique, elle fut consacrée au théâtre dès sa plus tendre enfance. Douée d'une intelligence supérieure et encouragée par ses premiers essais en province, elle débuta à la comédie française le 19 juillet 1759, dans l'emploi des soubrettes : elle n'avait pas encore 13 ans. — Elle passa ensuite au théâtre lyrique en 1762, où s'élevant aux rôles de reines, elle fit celui de *Cléopâtre*. En 1766, elle rentra à la comédie française pour doubler Mlle. Dubois, qui succédait à Mlle. Clairon, comme chef d'emploi ; mais bientôt la jalousie de sa rivale la força de retourner à l'opéra. Celle-ci avec beaucoup moins de talent, était très-jolie, et dès-lors ne devait pas manquer de l'emporter. Le célèbre le Kain, dont on ne peut révoquer en doute le suffrage, chargé d'être leur médiateur, reconnaissait en Mlle. Duranci, quoique laide, une actrice pleine d'âme, de sentiment et de chaleur, dont la noblesse de sa démarche, la grâce du maintien, la vérité des gestes auraient dû faire oublier la figure. Il fut indigné de voir la seconde sacrifiée aux brigues de la première, près des gentilshommes de la chambre, plus empressés de cou-

Digitized by Google

chez avec l'une que d'admirer l'autre au théâtre. Il copia toute la correspondance relative à cette querelle, il la certifia véritable, et la consigna dans un journal qu'il tenait de tout ce qui se passait dans son tripot. Il a confié ce journal en mourant aux mains d'un M. Antoine, son ami, qui conserve ce manuscrit, et le montre aux amateurs. Dans plusieurs de ses lettres, ce sublime acteur parle de Mlle. Duranci comme d'un sujet fait pour honorer la scène française. C'est encore à l'occasion des injustices dont elle avait à se plaindre, que M. de Voltaire écrivait à le Kain : « Je mourrai bientôt, et ce sera » avec le regret d'avoir vu le plus beau des arts vili- » pendé et tombé en France. » Mlle. Duranci, au titre de comédienne, et de sujet le plus distingué de l'Opéra, y éprouvait encore des persécutions. Elle n'y a point eu le succès qu'elle méritait, parce qu'elle avoit une voix presque aussi désagréable que sa figure. Du reste, elle était renommée par sa lubricité, et l'on a parlé dans le tems de son aventure avec M. de Louvois. Elle était devenue amoureuse d'un M. le Vacher de Charnois, gendre du sieur Préville.

Ce M. Vacher de Charnois est en même tems un bel esprit, un auteur qui a continué le *Journal des Théâtres*, commencé par M. le Fuel de Méricourt; il est aujourd'hui le rédacteur en titre des articles des spectacles pour le *Mercure*, à 150 livres la feuille. Mlle. Duranci, enchantée de trouver dans ce jeune homme à-la-fois le physique et les ressources de l'esprit, goûtait dans son union un charme inexprimable. Mais M. de Charnois s'étant réconcilié avec sa femme, a dû, comme de raison, renoncer à ce commerce criminel. L'actrice

Digitized by Google

n'a pu soutenir une telle rupture, et son amant s'attribue cette mort, et se fait gloire de sa victime. Il lui a, par reconnaissance, dressé une belle oraison funèbre dans le *Mercure*.

(4 *Janvier*.) Ces jours derniers, une femme est venue chez Mlle. Bertin; la fameuse marchande de modes de la reine, dont nous avons eu occasion de parler plusieurs fois. Cette femme a demandé des ajustemens pour le deuil de l'impératrice; on lui en a présenté de plusieurs espèces qu'elle a rejetés. Mlle. Bertin impatientée, et voyant qu'elle avait affaire à une petite maîtresse d'un goût très-difficile, s'est écriée pour finir : *présentez donc à Madame des échantillons de mon dernier travail avec sa majesté*. C'était fermer la bouche à la critique, et la dame s'en est allée très-satisfaite d'avoir tout ce qu'il y avait de plus moderne et de plus exquis, mais non sans rire de l'emphase ridicule de l'ouvrière.

(11 *Janvier*.) Malgré le peu de succès du *Bonnet magique*, les couplets suivans méritent d'être conservés :

Lise à douze ans demande ses étrennes,
Et sa maman lui donne des rubans;
C'était bien peu; mais chaque âge a les siennes :
C'était bien peu; mais Lise avait douze ans.

Lise à treize ans demande ses étrennes;
On lui donne des almanachs chantans :
Du dieu d'amour elle y vit les fredaines;
Elle en sourit, car Lise avait treize ans.

Digitized by Google

A quatorze ans, Lise pour ses étrennes
Choisit Colin, la perle des amans ;
Mais la maman se moquait de ses peines,
En lui disant : Tu n'as que quatorze ans.

Lise à quinze ans ne reçut point d'étrennes ;
Mais l'hymen vint appaiser ses tourmens :
Il était tems qu'elle donnât les siennes,
Et son époux eut un cœur de quinze ans.

(31 *Janvier.*) L'énigme suivante, assez bien faite, manuscrite encore, originale, mérite à ces différens titres de trouver place ici. Elle est de M. le chevalier de Montelet.

Aux gens de robe, aux gens d'église,
Je sers assez communément ;
Ma taille est mince, assez bien prise ;
Et très-légère assurément ;
Sans être ennemi de la joie,
Prends bien garde, mon cher lecteur,
Qu'à ma suite l'on ne la voie ;
Ce serait signe de malheur. (1)

(3 *Février* 1781.) Il se répand une aventure si publique, qu'elle fait l'entretien de tout Paris. On raconte que M. de Canavac, le mari de Mlle. de Romans, mauvais sujet, joueur, abusant des bontés de sa femme au point de la ruiner, avait obligé celle-ci de se resserrer, et de lui refuser de l'argent ; qu'outré de ne pouvoir plus satisfaire sa passion pour le jeu, il avait résolu de

(1) Le mot est *Rabat-joie.*

Digitized by Google

faire un esclandre. Madame de Canavac, à raison de son fils l'abbé de Bourbon, est dans le cas de voir beaucoup de prélats et de membres du clergé de toute espèce. Un abbé de Boisgelin, grand vicaire d'Aix, agent général du clergé, beau brun et superbe cavalier, faisait sa cour à cette dame. Un soir, après avoir soupé seul avec elle, il s'était retiré dans la chambre de Mad. de Canavac : le mari affecte de rentrer brusquement, de vouloir entrer chez sa femme; et trouvant quelque résistance à la porte, il fait grand bruit, il l'enfonce avant qu'on l'ouvre; il apostrophe durement Madame de Canavac et l'abbé : dans sa rage, il paraît en vouloir à celui-ci et le frapper : l'abbé fort et vigoureux le prévient, et de la pelle du feu le marque au front. Mad. de Canavac ouvre sa fenêtre, appelle la garde; ce dont il resulte un scandale effroyable. La garde et le commissaire arrivent; on verbalise. Le lendemain, le ministre en est instruit. M. de Maurepas mande l'abbé de Boisgelin, et le réprimande sur ce qu'il se trouve à pareille heure tête-à-tête avec une jolie femme. Il s'excuse, il dit qu'il ne croyait pouvoir mieux faire que de suivre l'exemple de tel et tel prélat qu'il nomme « Point du » tout, lui observe le ministre plaisant, attendez que » vous soyez évêque. » La chose en est restée-là, et l'on ne sait encore quelle suite elle aura.

(15 *Février* 1781.) Une jeune et jolie personne, attachée à la cour, ayant éprouvé un de ces accidens, suite fréquente d'une passion trop aveugle, on a fait la chanson suivante d'un genre neuf, qui mérite place ici à raison de l'anecdote : on la trouve digne du chevalier de Boufflers.

Digitized by Google

J'allai chez Lise hier soir.
Et quoique charmante,
On pouvait l'apercevoir
Triste et languissante :
Vous croyez qu'avec Licas
Ce sont de nouveaux débats ;
Non, non, vous ne savez pas
Ce qui la tourmente.

Dans un bosquet, l'autre jour,
La jeune innocente
A cueilli des fleurs d'amour;
Mais trop imprudente,
Elle tremble d'avoir pris
Avec les fleurs quelques fruits ;
Et voilà, mes chers amis,
Ce qui la tourmente.

Déjà Phœbé dans son cours
Lui paraît plus lente :
Un courrier, depuis trois jours,
Trompe son attente.
Mais chacun peu consterné
De son sort infortuné,
Lui voudrait avoir donné
Ce qui la tourmente.

(30 *Avril* 1781.) Madame la duchesse de Polignac étant grosse, pour être plus à portée de faire sa cour à la reine, cet été, avait prié Mad. de Boufflers de vouloir bien lui louer sa maison d'Auteuil, renommée pour ses jardins à l'anglaise du meilleur goût, et qu'on va voir par curiosité. Cette dame extrêmement attachée à cette possession, sans cependant vouloir désobliger la duchesse, lui répondit par les vers suivans :

Digitized by Google

Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs ;
Vos jours, toujours sereins, coulent dans les plaisirs ;
L'empire en est pour vous l'inépuisable source ;
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Le courtisan, soigneux à les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Moi, je suis seule ici ; quelque ennui qui me presse,
Je n'en vois dans mon sort aucun qui s'intéresse,
Et n'ai pour tout plaisir, madame, que ces fleurs,
Dont le parfum exquis vient charmer mes douleurs.

Madame de Polignac ayant montré les vers, tournure obligeante de la refuser, ses flatteurs les trouvèrent mauvais, croyant qu'ils étaient de Mad. de Boufflers : on ne manqua pas de rendre à celle-ci le jugement qui en avait été porté dans le cercle de la duchesse. « J'en » suis fâchée, répondit-elle, pour le pauvre Racine ; » car ils sont de lui. » En effet, on les lit dans *Britannicus*, acte II, scène III (1).

(6 *Mai* 1781.) M. Necker a des censeurs qui l'épluchent, surtout le contrarient et le traitent souvent très-durement, il a aussi des prôneurs, qui ne se lassent pas de l'encenser. Voici de nouveaux vers à sa louange :

Disciple d'une loi qu'à Genève on professe,
Insigne réformé, que l'église proscrit,
Que l'Europe révère, et qu'un grand roi chérit ;
On te voit à la fois servir par ta sagesse,
Tes frères, le français, l'honneur et Jésus-Christ !
Et lorsque dans tout lieu la gloire te proclame,

(1) Il n'y a de Racine que les six premiers vers ; les quatre derniers ont été ajoutés par Mad. de Boufflers. (Note de l'Éd.

Digitized by Google

Quand tes hautes vertus, par leur célébrité,
T'appellent dès ce monde à l'immortalité :
Qui peut douter encor du salut de ton âme ?

(8 *Mai.*) ***Madrigal.***

Pourquoi l'amour est-il donc le poison,
Et l'amitié le charme de la vie ?
C'est que l'amour est fils de la folie,
Et l'amitié fille de la raison.

(16 *Mai.*) M. Pitra, dans son nouveau dénouement de l'opéra d'*Andromaque*, ayant paru vouloir faire porter tout l'intérêt sur le fils de cette princesse, les connoisseurs s'accordent à convenir qu'il aurait fallu aussi changer le titre, et y substituer le nom d'*Astyanax*. En un mot, beaucoup d'absurdités en faveur de la magnificence et du chant, ce qui arrive souvent au théâtre lyrique, et faisait dire au sévère Despréaux, à l'officier qui donnait les places : « *Monsieur, mettez-moi dans un endroit où je n'entende que la musique.* »

(21 *Mai.*) Extrait d'une lettre d'Amsterdam :

« Nous sommes ici enchantés de notre nouvelle liaison avec la France ; nous exaltons le règne de Louis XVI, qui gouverne sans maîtresse ; ce qui n'était pas encore arrivé chez vous depuis 140 ans. On boit dans nos compagnies publiques et particulières à sa santé, et ensuite à celle de M. de la Motte-Piquet. On chante continuellement des chansons à la gloire des Français, le bas peuple, en langue flamande ; les gens comme il faut, dans la vôtre. Voici une chanson faite recemment en l'honneur du chef d'escadre dont je viens de vous parler,

Digitized by Google

et au sujet de sa capture du 2 de ce mois: Elle est maligne et gaie; vous la trouverez digne de vos Collé et de vos Beaumarchais, de Paris. »

Les suites de la prise de l'Isle Saint-Eustache.

Sur l'air : *Il n'y a qu'un pas du mal au bien.*

Grande est la dernière victoire
Du fameux amiral Rodney ;
L'univers en est étonné,
Saint-Eustache comble sa gloire :
Voyez quel bonheur est le sien ;
Il a tout pris et ne tient rien.

Il était entré sans obstacle
Dans un fameux port hollandais,
Où chacun croyait être en paix.
Quel trait de valeur! quel miracle!
Voyez quel bonheur est le sien ;
Il a tout pris et ne tient rien.

Pour montrer qu'en faisant la guerre,
L'anglais agissait galamment,
Il avait généreusement
Tout embarqué pour l'Angleterre :
Voyez quel bonheur est le sien ;
Il a tout pris et ne tient rien.

Tout le butin de Saint-Eustache,
Que croyaient tenir les Anglais,
Repris par un brave Français,
Leur a passé sous la moustache :
Piquet l'a pris, Piquet le tient,
Et ce qu'il tient, il le tient bien.

Digitized by Google

(23 *Mai*.) L'engouement pour M. Necker s'est manifesté dans le public dès le premier moment de sa disgrâce. Le dimanche, où la nouvelle s'en répandit, on jouait aux Français *la Partie de Chasse de Henri IV*. On sait qu'il est beaucoup question de Sully; qu'en un endroit, après lui avoir pardonné, le roi s'écrie : *Les malheureux, ils m'ont trompé!* Une voix du parterre a répondu : *oui, oui*; et à l'instant mille voix l'ont répété. Ce même tumulte a recommencé à chaque phrase où il était question de Henri.

(26 *Mai*.) Hier à la comédie on jouait *le Misanthrope*, et les partisans de M. Necker ont encore trouvé dans cette pièce de quoi faire des applications à ce qui se passe aujourd'hui relativement aux intrigues de cour, aux complots des pervers contre les honnêtes gens; il y a eu beaucoup de brouhaha.

On a fait aussi un couplet fort simple, et qui n'est à conserver que pour l'anecdote :

North et Necker dans leurs puissantes mains,
De leur état soutenaient les destins :
Voilà la ressemblance.
North triomphant élève les Anglais,
Necker tombant entraîne les Français.
Voilà la différence.

(26 *Mai*.) *Extrait d'une lettre de Strasbourg, du 20 mai*. Le délire pour le comte de Cagliostro est poussé au point qu'on a gravé son portrait avec ces vers :

De l'ami des humains reconnaissez les traits :
Tous ses jours sont marqués par de nouveaux bienfaits;

Digitized by Google

Il prolonge la vie, il secourt l'indigence ;
Le plaisir d'être utile est seul sa récompense.

(30 *Mai.*) C'est aujourd'hui le moment d'annoncer un quatrain fait par M. de la Place, pour être mis au bas du portrait de M. le chevalier de la Motte-Piquet, chef d'escadre ; il n'avait pas alors toute la justesse qu'il a en ce moment :

Marin dès ta première aurore,
Guerrier cher même à tes rivaux ;
La France sait ce que tu vaux,
Et l'Angleterre mieux encore.

(31 *Mai.*) On a encore fait le quatrain suivant au sujet du renvoi de M. Necker :

Les vertus, le génie exilés de la cour,
Ce malheur trop commun n'a rien qui me surprenne ;
Que leur règne ait duré cinq ans dans ce séjour,
C'est ce que l'avenir ne croira qu'avec peine.

(1^er^. *Juin* 1781.) Les détracteurs de M. Necker, après l'avoir démasqué dans leurs brochures, à ce qu'ils prétendent, le plaisantent et le ridiculisent dans leurs chansons. En voici une :

Pourquoi présenter un mémoire
Qui fait sa fin ?
Chacun glose sur cette histoire,
Sur ce Martin :
C'est que dans cette œuvre célèbre,
Modestement
Il fait son oraison funèbre
De son vivant.

Digitized by Google

Il n'est point de cour étrangère
Qui pour de l'or,
Ne voulût dans son ministère
Un tel trésor.
Ah! que n'est-il, dit l'Angleterre,
Mon chancelier!
Ah! que n'est-il, dit le Saint-Père,
Mon moutardier!

(2 *Juin.*) M. le marquis de Menars ayant long-tems présidé aux arts comme directeur général des bâtimens du roi, mérite une notice en cette qualité.

Après avoir acquis des connaissances assez approfondies en géométrie, et avoir étudié les élémens de l'architecture en 1749, il voyagea en Italie, afin de se mettre en état d'occuper dignement la place de monsieur Tournehem, dont il avait la survivance. Il fut accompagné dans son voyage par M. Souflot, architecte devenu célèbre depuis; par M. Cochin, dessinateur estimé, et par l'abbé le Blanc, homme de lettres, qui se vantait d'avoir des connaissances dans les arts.

Revenu près de deux ans après, il eut la place en chef. Il augmenta le prix des tableaux d'histoire, et en ordonna qui pussent servir de modèles à la manufacture des Gobelins, moins pour le besoin qu'on en avait, que pour entretenir et soutenir ce genre peu cultivé en France. Il ordonna aussi des statues pour entretenir la sculpture; mais c'est surtout l'architecture qui lui fut redevable de sa régénération. Les élèves pour cette école qu'il eut soin d'entretenir à Rome avec régularité, accélérèrent singulièrement les progrès de cet art. Il

Digitized by Google

appela de Lyon M. Souflot, et le chargea de la construction de la superbe basilique de Sainte-Geneviève.

En 1755, M. de Marigny, honoré du cordon bleu et de la charge de secrétaire-commandeur de cet ordre, qui comprend aussi celui de Saint-Michel, eut la facilité d'augmenter les encouragemens donnés aux arts, en gratifiant du cordon noir les hommes célèbres dans ces différentes parties ; les Souflot, les Cochin, les Pierre, les Pigale, etc.

En 1762, il fit nommer Carle Vanloo à la place du premier peintre du roi ; et ce qui prouva que la faveur n'avait point eu de part à ce choix, ce fut le mot de M. le dauphin, qui, lorsque M. le directeur-général le présenta à ce prince en qualité de premier peintre, répondit : *Il y a long-tems qu'il l'est.*

M. de Menars s'était proposé d'achever le Louvre, mais la guerre l'obligea bientôt de l'interrompre, et il n'en résulta que la dépense d'un échafaudage immense, qu'on a vu subsister pendant plusieurs années, et pourrir enfin. Le seul changement connu qu'il y ait fait, c'est ce guichet si nécessaire et qui porte son nom.

M. de Menars avait conçu plusieurs autres projets avantageux aux arts et à l'embellissement de Paris, que les circonstances ne lui permirent pas de remplir davantage. Il se retira en 1773, dégoûté par l'abbé Terray, qui voulait avoir sa place ; et depuis ce tems il avait tellement pris la cour en aversion, qu'il n'y allait jamais.

Quelques artistes lui étaient restés attachés et lui faisaient encore assidument leur cour, entr'autres monsieur Cochin, qui a eu le courage d'insérer son éloge au *Journal de Paris*.

Digitized by Google

(2 *Juin.*) On a fait sur la pyramide élevée à Sasbach par le cardinal Rohan, à la mémoire de Turenne, au lieu même où il a été tué, le quatrain suivant. Il est de M. l'abbé d'Aymar, vicaire général de cette ville.

Turenne enseveli dans la tombe des rois,
Du roi qui l'y plaça, fait chérir la mémoire ;
Mais dans ce monument on célèbre à la fois,
Turenne, ses vertus, son trépas et sa gloire.

(11 *Juin.*) Les partisans de M. Necker, qui, tant qu'il a été en place, étaient restés dans la modération, et n'avaient rien répondu aux injures de ses ennemis, sont furieux depuis son expulsion, ne se contiennent plus, se permettent contre M. de Maurepas les invectives les plus atroces, et osent même reprocher au roi de n'avoir point imité dans cette occasion le bon roi qu'il avait pris pour modèle. Voici un quatrain dans ce genre, qui fait le plus de bruit :

Monstre, qui n'as que trop vieilli,
Triomphe ; l'anglais va nous battre :
On juge au renvoi de Sully,
Que nous n'avons plus d'Henri quatre.

(16 *Juin.*) Les vrais amis de la gloire de Voltaire sont furieux de la publicité donnée par l'abbé Duverney, aux lettres écrites par ce grand homme au chanoine de Saint-Merry (1), à qui, suivant l'éditeur, le chapitre avait confié sa caisse, les jansénistes la leur, et

(1) Lettres de Voltaire à l'abbé *Moussinot*, son trésorier, depuis 1736 jusqu'en 1742, pendant sa retraite à Circey, chez la marquise Duchatelet.

Digitized by Google

Voltaire la sienne. Ils savent que quinze jours avant sa mort, celui-ci avait prié l'abbé *de brûler ses paperasses, de peur qu'on ne l'y vît trop en laid ou trop en négligé.* « On vous y verra tel que vous avez été, » lui répondit l'éditeur.

(7 *Juillet* 1781.) *Extrait d'une lettre de Cadix, du 21 juin.* « On attend ici le duc de Crillon, nommé lieutenant-général des armées de sa majesté catholique. La cour l'a fort bien traité : il a le double des appointemens affectés à un commandant ; et sa majesté catholique lui a fait donner en outre 100,000 livres pour ses équipages. Ce seigneur, dans l'effusion de sa reconnaissance, en quittant Aranjuez le 16 de ce mois, s'écria : *Sire, vous agissez en roi, je me conduirai en Crillon.* »

(17 *Juillet.*) On se rappelle que lorsque Rousseau de Genève rentra dans le royaume après le décret lancé contre lui par le parlement, il affecta de renoncer aux livres et à la littérature, et de se livrer uniquement à la botanique ; il alla herborisant par toute la France, et se retira surtout en Dauphiné, où il prit le nom de Renou. Madame la présidente de Verna, de Grenoble, sachant qu'il avait établi son séjour dans la province, lui écrivit pour l'inviter à prendre un gîte dans son château. Il lui répondit ; et cette pièce originale, restée manuscrite entre les mains de madame la marquise de Rusieux, fille de la présidente, ayant échappé aux éditeurs des œuvres de ce grand homme, mérite d'être consignée ici.

Lettre de Rousseau.

« Laissons à part, madame, je vous supplie, les livres et leurs auteurs. Je suis si sensible à votre obligeante

invitation, que si ma santé me permettait de faire en cette saison des voyages de plaisir, j'en ferais un bien volontiers pour aller vous remercier. Ce que vous avez la bonté de me dire, madame, des étangs et des montagnes de votre contrée, ajouterait à mon empressement, mais n'en serait pas la première cause. On dit que la grotte de la Balme est de vos côtés; c'est encore un objet de promenade et même d'habitation, si je pouvais m'en pratiquer une dont les fourbes et les chauves-souris n'approchassent pas. A l'égard de l'étude des plantes, permettez, madame, que je la fasse en naturaliste, et non pas en apothicaire; car outre que je n'ai qu'une foi très-médiocre à la médecine, je connais l'organisation des plantes sur la foi de la nature, qui ne ment point, et je ne connais leurs vertus médicinales que sur la foi des hommes, qui sont menteurs. Je ne suis pas d'humeur à les croire sur leur parole, ni à portée de la vérifier. Ainsi, quant à moi, j'aime cent fois mieux voir dans l'émail des près des guirlandes pour les bergères, que des herbes pour les lavemens. Puissé-je, madame, aussitôt que le printems ramènera la verdure, aller faire dans vos cantons des herborisations, qui ne pourront qu'être abondantes et brillantes. Agréez, madame, et faites agréer à M. le président, je vous supplie, les assurances de tout mon respect. »

Signé RENOU.

(18 *Juillet.*) On sait que tous les sujets de l'opéra ont reçu défenses de sortir de Paris sans congé; le gouvernement, comme on a dit, ayant déclaré qu'il leur continuerait leurs appointemens, même pendant qu'ils

Digitized by Google

ne joueraient pas. C'est à ce sujet qu'a été composé, par un plaisant, le quatrain suivant :

Passe que les acteurs ne puissent s'absenter ;
On peut avoir soudain besoin de leurs services :
Mais que deviendront les actrices ?
On leur défend de s'écarter.

(18 *Juillet.*) On a imaginé une *Redoute chinoise*, espèce de colisée, de wauxhall, sous des formes bizarres et nouvelles. Il n'en faut pas tant dans ce pays de mode et de frivolité. Ce lieu ne désemplit point ; et non-seulement les filles y abondent, mais les femmes de qualité et toute la cour. Dernièrement, M. l'abbé Arnaud y était. C'est un académicien quolibetier, grivois, ordurier, qui, sans faire de vers, se permet quelquefois des épigrammes dures, mais salées. Voici l'impromptu qu'on lui attribue au sujet de la redoute :

La voilà donc cette redoute,
Qu'à bon droit tout sage redoute :
Charmant et funeste réduit
Où pour peu que l'on rime en oute,
Infailliblement il en coûte,
Et le plus souvent il en cuit !

(21 *Juillet.*) Le même citoyen qui a donné à l'académie des sciences une somme de 12,000 livres pour des objets d'utilité publique, relatifs aux sciences et aux arts, a fait remettre à l'académie française, par une personne publique et connue, le mémoire suivant, en gardant l'anonyme.

Digitized by Google

A Messieurs de l'académie Française.

MESSIEURS,

« Un citoyen qui aime les lettres, et qui les croit utiles à l'humanité, desir fonder un prix en faveur de l'ouvrage de littérature dont il pourra résulter un plus grand bien pour la société : sermon, pièce de théâtre, roman, prose, vers, histoire, traité de jurisprudence, réflexions morales, dissertation politique, mémoire sur les sciences ou sur les arts, recherches érudites; aucun genre n'est exclu.

» Ce prix sera obtenu sans être demandé, et adjugé sans examen, c'est-à-dire, qu'il suffira que les juges déclarent quel est, parmi les livres qui auront paru dans l'année précédente, et dont ils auront eu connaissance, celui qui leur paraît devoir contribuer le plus au bonheur temporel de l'humanité. L'académie décidera si les ouvrages de ses membres doivent concourir.

» Le citoyen qui a conçu cette idée, supplie l'académie d'agréer l'hommage qu'il rend aux lettres, et d'être juge du prix. Une somme de douze mille livres est déposée, pour être employée en une rente viagère sur la tête du roi; et du revenu annuel il sera acheté une médaille d'or qui formera le prix.

Motifs de cette disposition.

» Un géomètre méprisait une pièce de théâtre applaudie, parce qu'elle ne prouvait rien; ce géomètre avait tort : mais un citoyen aura raison, si pour régler l'es-

Digitized by Google

time et l'intérêt que mérite un livre, il demande quel bien en résulte-t-il? Je fais aujourd'hui cette question, et c'est à l'académie qu'il appartient de répondre. On a représenté les lettres et les connaissances humaines comme un fléau ajouté à tous ceux qui désolent le monde : ainsi, souvent on a calomnié notre religion, nos lois et les institutions les plus sages ; et si le sort de l'univers avait changé suivant nos opinions, l'imprudence de nos vœux aurait augmenté la masse de nos maux. Les lettres n'ont pas besoin d'apologie ; mais les hommes qui les cultivent peuvent, comme le laboureur romain, mettre leurs prétendus poisons sous les yeux de leurs accusateurs.

» On prétend que notre nation est légère et frivole. Je ne me permets point d'en être le juge ni le censeur : mais je vois un peuple oisif déserter les monumens de génie pour courir aux farces du rempart; je vois se multiplier les éditions de romans médiocrement intéressans et foiblement écrits : un livre sérieux et profond est estimé, mais n'est pas lu. Je vois les auteurs d'ouvrages qui doivent passer aux générations suivantes, n'être connus, recherchés, fêtés dans la société, que pour quelques débauches d'esprit qui doivent les faire rougir de leurs succès. Aussi, tandis que la presse gémit pour une foule de brochures plaisantes, épigrammatiques, licencieuses, il nous manque une histoire de France complète et lisible ; un corps de droit public français ; un recueil d'expériences sur la nature de notre climat et sur ses influences. Nous n'avons point de description du sol de nos provinces et des richesses qu'il renferme; richesses que chaque siècle découvre

Digitized by Google

successivement, et qui n'ont échappées aux siècles précédens, que faute de recherches, etc. Dans ce désordre, il faut que les chefs de la littérature disent à quiconque est entré dans cette carrière : *En voilà le but;* et à la nation : *Voilà, dans la classe des gens de lettres, ceux à qui vous devez le plus.*

« Sans doute on objectera que ces vues sont trop grandes pour une si petite disposition ; car jamais on n'épargna un reproche à une action louable : mais vous ne penserez pas ainsi, vous, Messieurs, qui, dans toutes choses considérez le motif et les conséquences, et qui savez qu'un fait peu important peut être l'origine d'un grand bien. Que le faible exemple que je donne soit suivi ; que tous ceux de mes concitoyens qui jouissent d'une fortune supérieure à la mienne, fassent un sacrifice égal au mien ; et les lettres, les sciences et les arts trouveront des secours immenses ! »

Cette disposition extrêmement bizarre a occasionné des débats dans le sein de la compagnie ; et elle y a apporté des restrictions dont nous donnerons le résultat.

(22 *Juillet.*) L'académie française a reçu la proposition dont on a parlé, avec toute la reconnaissance et l'estime que mérite le donateur : mais elle n'a pu, relativement à son institution et à ses lois, se permettre d'accepter la donation qu'aux conditions suivantes :

1°. Que parmi les ouvrager *utiles au bien de l'humanité*, qui auront paru dans le courant de chaque année, elle donnera la préférence à celui qu'elle jugera *le mieux fait et le mieux écrit.* Ce mérite devant procurer à l'ouvrage un plus grand nombre de lecteurs, n'en remplira

Digitized by Google

que mieux l'objet d'*utilité*, que le donateur a principalement en vue.

2°. Que la compagnie ne portera aucun jugement sur les ouvrages, qui auront pour objet des matières de théologie ou de jurisprudence locale et contentieuse, ou celles dont s'occupe l'académie des sciences (1), ou enfin les matières d'administration et de politique, dont la discussion ne serait pas permise par le gouvernement.

3°. Qu'elle ne jugera que des ouvrages écrits en langue française, l'auteur pouvant être d'ailleurs français ou étranger.

4°. Qu'elle pourra, suivant que les circonstances lui paraîtront l'exiger, ou remettre le prix, ou le partager entre deux ou plusieurs ouvrages, ou le donner double.

5°. Qu'elle exclura ses membres du concours.

Le donateur ayant approuvé ces conditions, l'académie a, d'une voix unanime et de l'aveu du roi, son auguste protecteur, accepté la donation proposée.

Elle annonce donc aux gens de lettres qu'à la fin de décembre 1782, elle adjugera le prix dont il s'agit à celui qui aura donné au public l'ouvrage *le plus utile*, en se conformant d'ailleurs aux conditions exposées ci-dessus.

Ce prix sera une médaille d'or, de la valeur de douze cents livres.

---

(1) Le même citoyen a donné à l'académie des sciences une pareille somme de douze mille livres pour des objets d'utilité publique, relatifs aux sciences et aux arts.

Digitized by Google

Le concours sera ouvert à commencer du 1^er^. janvier de la présente année 1781.

Toutes personnes, excepté les quarante de l'académie, seront admises à concourir.

Quand l'académie aura décerné ce premier prix, elle en donnera tous les ans un semblable, qui sera annoncé par un semblable programme.

Elle aurait bien desiré de faire connaître le citoyen à qui les lettres et l'humanité sont redevables de cette donation ; mais il a constamment persisté à garder l'anonyme.

(26 *Juillet.*) ***Extrait d'une lettre de Mirecourt, du 1^er^. juillet.*** « Un officier d'artillerie du régiment de la Fère, du nom de Gassendi, et parent du fameux philosophe de ce nom, ayant passé par cette ville, M. François de Neufchâteau, notre lieutenant-général, lui a adressé la pièce de vers suivante, que je vous envoie dans sa primeur. Elle est d'ailleurs courte, et je puis facilement vous la transcrire. Il faut préalablement vous observer, afin d'éclaircir davantage certains passages, que cette ville a quelque réputation pour la fabrique des bons violons, et que nous avons encore les débris d'un temple consacré autrefois à Mercure :

J'apprends qu'aujourd'hui la cité,
Qui jadis adorait Mercure,
Reçoit dans son enceinte obscure
Un nom depuis long-tems cité
A côté du nom d'Épicure,
Prêtre d'Apollon et de Mars,
Gassendi, descendant très-digne

Digitized by Google

Du célèbre prêtre de Digne,
Arrive au sein de nos remparts;
(Si pourtant de ce titre insigne,
Il est permis que l'on désigne
Des murs ouverts de toutes parts.)
Par malheur ce climat sauvage
Aux enfans du dieu des beaux arts
Ne peut offrir aucun hommage.
Mirecourt a ses violons,
Dont on estime la cadence;
Mais c'est à la belle Provence
De produire des Apollons,
Et de les donner à la France.
Du moins l'écho de nos vallons
Redit le bruit de notre gloire;
Notre respect pour leur mémoire
Accroît le peu que nous valons.
Ainsi de la sphère céleste
Jetant les yeux sur l'univers,
Le grand Gassendi que j'atteste,
Recevra bien mes mauvais vers,
Comme on cueille une fleur agreste
Qu'on trouve au milieu des déserts.

(10 *Août* 1781.) Depuis la destruction du Palais-Royal, le jardin des Tuileries, qui, malgré sa beauté, était abandonné, reprend sa splendeur; la foule y abonde, et il est aujourd'hui le théâtre de ces scènes bizarres ou ridicules, inévitables dans les lieux publics, et propres à amuser un moment, à distraire de leur ennui les oisifs dont cette capitale abonde. Trois évènemens de cette espèce s'y sont passés dimanche, et font encore l'entretien des cercles.

Digitized by Google

Un jeune homme y a paru dans l'après-dînée avec un habit, veste, culotte et bas de couleur de merde d'oie ; il avait la bourse et les souliers de la même couleur, et était poudré d'une poudre semblable ; ce qui l'a bientôt fait entourer, et obligé les Suisses de le prier de sortir.

A cet original a succédé une dame fort bien mise, en lévite et en chapeau, mais tenant son chapeau à la main à la manière des hommes, l'ôtant et le remettant alternativement. La singularité du spectacle a porté le peuple vers elle, et les Suisses sont venus lui faire le même compliment qu'au jeune homme.

Enfin un troisième personnage, ayant rencontré une jeune femme avec un homme en tête-à-tête, a donné publiquement une paire de soufflets à la première : scandale plus grave, qui l'a fait arrêter et conduire au château. Il s'est excusé tout haut, prétendant que c'était sa femme qui s'était absentée depuis plusieurs jours, séduite par ce galant, et qu'il n'avait pu se refuser à cette correction.

(11 *Août.*) C'est le roi lui-même qui a dit au neveu du comte de Grasse, lorsqu'il lui a apporté les drapeaux de Tabago : « *Qu'est-ce que c'est que ces loques que vous m'apportez-là?* » ce qui a rendu fort sot cet officier, s'attendant à quelque récompense. Sa majesté a témoigné, au contraire, ainsi le peu de cas qu'elle faisait d'une pareille conquête, et son mécontentement que l'oncle, avec une aussi belle armée navale, n'eût rien opéré de mieux.

Digitized by Google

(16 *Août.*) *Bouts-rimés donnés par Monsieur.* (1)

Un accord — synallagmatique
Liait Mars à Vénus. Vulcain au pied — fourchu,
Voulut faire contre eux valoir sa — pragmatique :
Les Dieux rirent au nez de cet époux — crochu.

Cette histoire — hiérogliphique
Apprend à tout mari fourchu, crochu, — ventru,
A voir son horoscope écrit dans — l'écliptique :
S'il est sage, il en rit, et n'est pas moins — dodu.

Dans la machine — pneumatique,
Renfermât-il la belle, il se verra — berné :
S'il n'oppose à son sort une âme — phlegmatique,
Mieux vaudrait mille fois pour lui d'être — mort né.

Les cœurs sont tous soumis aux lois de — l'hydraulique ;
Ils cherchent leur niveau : maint auteur a — beuglé
Pour dire le contraire : Orgon, — apoplectique,
Met les Grâces en fuite, et justifie — Églé.

(18 *Août.*) Hier, a eu lieu une cérémonie unique. On a fait à Saint-André-des-Arts l'inauguration d'un mausolée élevé dans cette paroisse en l'honneur de M. Léger, son ancien curé, mort il y a sept ans. Elle a été précédée d'un service, où ont assisté tous les curés de Paris, et dix évêques. M. de Senez a prononcé l'oraison funèbre de ce pasteur, dont il avait été le disciple et le coopérateur.

---

(1) Ces vers sont de M. de *Montesquiou Fezensac*, premier écuyer de Monsieur.

Digitized by Google

M. de Senez nous a appris que Louis XV, lors de la dissolution des jésuites, se trouvant dans le cas de chercher un confesseur, et apportant dans ce choix la sagacité rare dont il était doué, lorsqu'il suivait ses propres lumières, avait eu envie de nommer à cette place monsieur Léger. Il n'a pu dire pourquoi ce choix n'avait pas eu son effet : il a su seulement que, pour écarter ce pasteur, on avait représenté au monarque qu'il était déjà âgé ; à quoi S. M. avait répliqué : « *Tant pis ! je veux trouver dans mon confesseur un ami, et il me serait douloureux d'avoir à m'en séparer.* »

(29 *Août.*) On n'a pas manqué de chansonner M. de Fleury à l'occasion de l'édit d'août 1781, il a fait s'évertuer nos bons faiseurs ; car le vaudeville suivant n'est pas sans sel ; il est en neuf couplets, et dans le style un peu poissard ; ce qui rend la plaisanterie moins âcre et plus gaie : cependant la chute en pourrait être meilleure, et il ne se soutient pas jusqu'au bout sur le même ton d'aisance et de légèreté. Le voici :

Chanson sur l'édit d'août 1781.

Sur l'air : *Voulez-vous que de Fanchette, etc.*

L'as-tu donc lu, ma commère,
L'as-tu lu c' fameux édit, (1)
Enregistré sans mystère
Par nos pèr' les circoncis ?
Com' il nous savonne !

(1) Édit qui augmentait les droits sur certains articles de consommation. (Note de l'Éditeur.)

Digitized by Google

Com' il nous rançonne !
Si c'est du Fleuri,
Ça n'est pas joli.

Queuq' j'irons faire aux guinguettes,
Si le sel est renchéri ?
Adieu l' fin de nos goguettes,
Car c'est lui qui en fait tout l' prix.
Com' il, etc.

I' veut de la bell' manière
Nous faire avaler l'goujon ;
Mais si la sauce est si chère,
Que ferons-nous du poisson ?
Com' il, etc.

I' nous baille une falourde,
Pour nous voler un fagot ; (1)
I' nous prend pour des balourdes,
S' te vilain p'tit escargot.
Com' il, etc.

Comment avec l'âm' si juive,
A-t-'i épargné l' jambon ?
C'est qu'il est très-bon convive,
Et n'est d' nulle religion.
Com' il, etc.

V'là c' que c'est q' d'avoir d' l'alliance
Dans la cour du parlement ;
On s' permet avec confiance

(1) Chacun croit les droits sur le bois diminués ; dans le fait ils sont augmentés.

Digitized by Google

D'être un mauvais garnement,
Com' il, etc.

Puis not' excellent monarque,
Pour nous sauver d' plus grands maux,
L'envoie par la noir' barque,
Aboyer après les sceaux.
Com' il, etc.

Mais si la bonté suprême
Chassait encore son *Ham'lin*,
J' dirions dans not' joi' extrême :
Dieu nous gard' des Aigrefins !
Com' il, etc.

(30 *Août.*) *Extrait d'une lettre d'Amiens, du 25 août.* « Je vous adresse les vers suivans de M. *Gence*, l'un de nos compatriotes, peu merveilleux en eux-mêmes, mais bons à conserver comme renfermant le précieux mot de l'empereur, en voyant notre fameux canal ;

Laurent, ton illustre mémoire
Vient d'acquérir une nouvelle gloire.
En visitant ce canal souterrain,
Qui, creusé par ton art, va recevoir la Somme,
Et vers l'Escaut lui frayer un chemin :
Admirant ce qu'osait tenter l'esprit humain,
Un empereur s'énorgueillit d'être homme.

(17 *Septembre* 1781.) Un artiste ayant retracé avec le burin quatre scènes de l'opéra comique de MM. *Auguste de Piis* et *Barré*, intitulées l'*Automne*, ceux-ci ont cru devoir lui témoigner leur reconnaissance, et ont profité de l'occasion pour tomber sur le correspon-

Digitized by Google

dant du courrier de l'Europe, qui les avait critiqués durement. C'est M. de Piis seul qui a mis les stances sous son nom, avec ce titre :

Stances à l'auteur des quatre estampes tirées des Vendangeurs, et au Courrier de l'Europe.

J'ai deux remercîmens à faire :
Eh! vîte, muse, acquittons-nous ;
Mais, surtout, tirons d'une pierre,
Comme on dit volontiers, deux coups.

Salut au graveur anonyme,
Dont le burin officieux
M'offre la ronde pantomime
Des vendangeurs facétieux.

Salut au courrier de l'Europe,
Qui le long d'un épais feuillet,
Numéro du treize juillet,
Nous sangle en fougueux misanthrope.

A faire un tableau de l'été,
Muse, on sait que tu te goberges :
Sans doute qu'ils ont apprêté,
L'un son burin, l'autre ses verges.

Il s'agit donc de prévenir
Le graveur : que ma joie est franche,
Quand, pour passer chez l'avenir,
Il veut me prêter une planche.

Mais, dis au courrier que je ris
De ses diatribes cruelles,

Digitized by Google

En réfléchissant que Paris
N'y croit pas plus qu'à ses nouvelles.

(20 *Septembre.*) M. d'Alembert est retombé dans l'état vaporeux où il était il y a quelques années, lorsqu'il entreprit son voyage d'Italie. Il craint la mort et tous les maux qui affligent notre triste humanité. Ses confrères de l'académie des sciences remarquent, lorsqu'on lit quelques mémoires sur ces matières, l'intérêt singulier qu'il y prend, et le retour secret qu'il fait sur lui-même. Ce qui augmente le fâcheux de sa situation, c'est qu'il ne peut plus se distraire par des occupations sérieuses et soutenues, sur-tout à l'égard des hautes sciences, de la géométrie transcendante à laquelle il était appelé plus véritablement qu'aux belles-lettres, où il ne sera jamais qu'un auteur ordinaire.

La vieillesse du roi de Prusse est encore un objet affligeant pour lui. Son amour-propre est flatté de pouvoir se glorifier de tems en tems de sa correspondance avec le monarque, d'en lire quelque lettre; et il s'est en vain efforcé de se tourner vers l'impératrice des Russies, inexorable à jamais. Cette souveraine, piquée de la façon injurieuse dont M. l'abbé Chappe a parlé dans son voyage de Sibérie, de l'intérieur et du gouvernement de ses états, a trouvé cette ingratitude d'autant plus grande, que le savant auteur avait été accueilli par sa majesté impériale avec beaucoup de distinction. L'usage est, lorsqu'un membre de l'académie des sciences veut faire imprimer quelque chose avoué d'elle, de remettre l'ouvrage à des commissaires, qui y donnent leur approbation. Le voyage de l'abbé Chappe en por-

Digitized by Google

tait une, et entre les noms des approbateurs, était celuide M. d'Alembert. L'impératrice des Russies l'a lu avec peine, et s'en souvient. Ce qui prouve l'intérêt vif que cette princesse y mettait, c'est qu'elle n'a pas dédaigné, à ce qu'on assure, de prendre la plume elle-même et de répondre aux assertions calomnieuses de l'abbé Chappe. On ajoute que Voltaire, malgré tous ses efforts, n'a pu détruire les préventions de l'impératrice.

L'état de M. d'Alembert, s'il savait se faire une raison et se soumettre à la fatalité, est cependant heureux. Il a 12,000 livres de rentes, dont il emploie 4,000 livres en bienfaits. Il jouit d'une considération assez étendue; il remplit son goût pour la domination dans l'académie française; il a une cour nombreuse et assidue. Malheureusement, c'est le philosophe qui a le moins de philosophie. On le voit quelquefois seul courant dans les Tuileries, et cherchant à se fuir lui-même; quoiqu'à portée de voir la société la plus brillante, elle lui déplaît. Le sexe n'a jamais eu un grand attrait pour lui; et ce n'est pas durant sa vieillesse qu'il y trouvera ce charme doux, touchant, consolant les hommes tendres, qui ont su se faire d'une amante une amie qui leur dérobe les horreurs du tombeau.

(23 *Septembre.*) M. Gossec a encore répliqué au père Vito (1), et a fait une espèce de traité de musique à cette occasion. Un anonyme lui a adressé les vers suivans :

---

(1) Le père Vito, moine portugais, venu à Paris avec un *stabat* de sa composition, et dans l'intention de donner un défi aux musiciens français. (Note de l'Éditeur.)

Digitized by Google

Oui, Gossec, tu viens de confondre
L'étranger dont l'orgueil défiait les Français :
Instruit par sa défaite, osera-t-il répondre ?
Que son silence rende hommage à ton succès.
Mais est-ce assez d'avoir de l'harmonie,
Dévoilé savamment les mystères divers,
Et long-tems de la symphonie
Épuisé les trésors, pour orner nos concerts ?
Non, non, prêtre de Polymnie,
Poursuis, remplis de ton génie
Le temple à son art consacré ;
Peints la terreur, le choc des armes,
Les malheurs d'un peuple éploré,
La vengeance des Dieux, le désespoir, les larmes
Des bergers, des amans, des héros et des rois.
Cette déesse, par nos voix,
Excite, échauffe ton courage :
Qui pourrait-elle inspirer davantage
Que l'interprète de ses loix ?

Il est question ici de l'opéra de *Thésée*, dont monsieur Gossec a refait la musique, et qui doit être joué cet hiver.

(*27 Septembre.*) Un tableau de M. Aubri, exposé cette année au salon, fait qu'on s'entretient de cet artiste, dont on regrette la mort. Il était né à Versailles. Ayant copié dans sa jeunesse beaucoup de portraits à la surintendance, il embrassa ce genre comme par occasion, s'y perfectionna, et fut reçu en 1774 à l'académie. Voulant donner plus d'essor à son génie, qu'il sentait ne devoir pas être borné à ce talent stérile, il se livra au genre auquel M. Greuze a donné son nom. Il imagina des scènes pathétiques et morales, prises

Digitized by Google

dans la vie domestique. *Le Mariage interrompu* lui fit beaucoup d'honneur en 1777. Enfin il était entré dans la carrière de l'histoire ; il était allé en Italie sous les auspices du comte d'Angiviller. On prétend qu'il emportait dans son cœur un trait qui l'a conduit au cercueil. Malgré le chagrin, poison destructeur de tous les talens, il n'en perfectionna pas moins les siens ; ce qu'on voit dans une œuvre posthume de sa façon : *les Adieux de Coriolan à sa femme*, justement admirés cette année, où l'on trouve une couleur vraie, une composition sage, un effet net, et surtout un excellent goût de l'antique. On ne peut que regretter un pareil artiste, dont ce tableau était le début dans l'histoire, et mort à 36 ans dans sa ville natale.

(7 *Octobre* 1781.) *Vers sur la destruction des arbres du Palais-Royal.*

Pourquoi de ces chênes altiers
Déplorer si fort le ravage ?
Le vainqueur d'Ouessant pour ombrage
Nous laisse encore ses lauriers.

(8 *Octobre.*) *Vers à MM. Auguste de Piis et Barré.*

Quoi ! vous criez qu'on vous dépouille
De vos droits sur défunt *Panard*,
Et sans pudeur vous chantez pouille
A nos amis, Laujon, Collé, Favart !
Bon Dieu ! quelle avarice extrême !
Pourquoi compter ce qu'on vous prend ?
Le dommage n'est pas bien grand
Quand on est riche par soi-même.
Poursuivez hardiment, retracez-nous toujours

Digitized by Google

De vos bergers les plaisirs, les amours ;
Et chacun à cette peinture
Ne connaissant pour Apollon
Et pour conseil que la nature,
Dira : Quelle aimable imposture !
Les plus jolis tableaux ne sont point au salon.
Ce n'était cependant chose très-nécessaire
De mettre votre muse en frais,
Pour nous fournir de l'an l'agréable carrière ;
Et vous n'auriez eu nuls regrets
D'abandonner ce soin à d'autres ;
Car on peut dire avec raison,
Que des pièces comme les vôtres
Paraîtront toujours de saison.

(15 *Octobre.*) La nouvelle de la grossesse de Madame se soutient. On cite à ce sujet une anecdote de la cour. On raconte que la reine, dans les commencemens de ces bruits, ayant demandé à son beau-frère avec intérêt, si l'on pouvait se flatter qu'il y eût quelque fondement. *Beaucoup, madame*, répond Monsieur avec gaîté ; *il n'y a pas de jour où cela ne puisse être vrai. Ah !* reprend en riant sa majesté, *puisque vous répondez si bien, je ne vous ferai plus de questions.*

(17 *Octobre.*) Voici encore un quatrain que la licence a fait enfanter contre le duc de Chartres, ou plutôt c'est un ancien qu'on a retourné et adapté aux circonstances.

Immolant tout au coffre-fort,
Se montrant sans jamais se battre,
C'est être bâtard de Melford,
Et non descendant d'Henri quatre.

Digitized by Google

(21 *Octobre.*) ***Le peintre véridique, ou diatribe contre le beau sexe.***

Objets sous qui tout rampe, et n'êtes que faiblesse ;
Aimables ennemis, qui tuez par les yeux ;
Charlatans, qui vendez des poisons doucereux ;
Tyrans, dont le pouvoir nous plaît quand il nous blesse ;
Habiles instrumens, mis en jeu par l'amour ;
Source de nos plaisirs, ainsi que de nos peines ;
Dangereuses Circés, séduisantes Sirènes,
Qui corrompez les rois, et régnez dans leur cour ;
Cruelles, dont jadis je chérissais les chaînes ;
Faux espoir de nos cœurs, idoles de nos sens ;
Sexe vain et trompeur, qui captivez les grands,
Le sage et l'insensé, le valet et le maître ;
Écueil contre lequel il est doux de périr ;
Femmes.... pour une fois que vous nous faites naître,
Combien de fois, hélas ! nous faites-vous mourir !

(22 *Octobre.*) Aujourdui, à la comédie italienne, après *les deux Sylphes*, la dame Billioni, qui joue un rôle de fée dans cette pièce, a chanté un couplet analogue à la circonstance. Il est de monsieur Imbert, et le voici (1) :

Air *de Jeconde.*

Je suis fée et veux vous conter
Une grande nouvelle :
Un fils de roi vient d'enchanter
Tout un peuple fidèle.

(1) La naissance du Dauphin.

Digitized by Google

Ce Dauphin, que l'on va fêter,
Au trône doit prétendre :
Qu'il soit tardif pour y monter....
Tardif pour en descendre.

(29 *Octobre.*) Dans le mémoire de M. le Brun (1), entre les vers cités, on trouve ceux—ci, composés par sa femme, et qui donneront une idée de ses talens poétiques. Ils sont tirés d'une fête exécutée en 1768, la veille de St. Denis, où elle avait mis à contribution toutes les divinités pour complimenter son mari. D'abord paraissaient l'Amour et les Grâces, puis Flore, puis Diane, qui, tour-à-tour, chantaient des couplets analogues à leur caractère : suivait Apollon, qui, présentant au sieur le Brun sa lyre, lui disait :

Tu captives tous les suffrages ;
Tes talens sont chéris des Dieux :
Puisse ton nom dans tous les âges,
S'immortaliser avec eux :
D'Apollon reçois cette lyre
Pour chanter au sacré vallon ;
Dans tes mains même, on pourra dire :
C'est toujours celle d'Apollon.

Son mari se plaint que sa femme brise ensuite dans ses mains cette même lyre, et par les chagrins qu'elle lui cause, l'empêche de finir son *Poëme de la Nature*, commencé il y a plus de quinze ans, et dont quelques fragmens, déjà publiés, ont donné la plus haute idée.

(1) Pindare le Brun, qui plaidait alors en séparation de corps avec sa femme.

Digitized by Google

(29 *Octobre.*) Les différentes cours ont été admises hier à haranguer le roi. Sa majesté a répondu à chacune suivant la formule ordinaire.....

« Je suis très-content du compliment de ma cour.... Vous ne pourrez voir la reine, parce qu'elle est au lit ; vous irez chez mon fils, et vous l'appellerez monseigneur. »

(31 *Octobre.*) Le jour de la naissance de M. le Dauphin, MM. de Boissy, trésoriers de la compagnie de l'assistance des prisonniers, reçurent une lettre d'un inconnu qui leur faisait part de son intention de consacrer 15,000 livres à la délivrance des prisonniers pour dettes de mois de nourrices, dont il leur déférait le choix. En effet, le lendemain 23, l'argent leur fut apporté, ils procurèrent la liberté à 194 personnes.

On ignore quel est ce citoyen bienfaisant, mais cette anecdote se réunit à une autre moins louable, et beaucoup plus singulière. Le dimanche 21, la veille de l'accouchement de la reine, une espèce de pélerin, grand, bien fait, vêtu de blanc, la tête couverte d'un voile, ayant les jambes entrelacées de rubans de la même couleur au lieu de bas, et des sandales au lieu de souliers : après avoir été à Sainte-Geneviève, entra dans Notre-Dame pendant la messe, fut à la chapelle de la Vierge, où il alluma un grand cierge qu'il tira du fond d'une croix énorme qu'il portait à la main. Ce spectacle attira l'attention des chanoines, dont quelques-uns traitant la chose gravement, opinaient déjà pour le faire arrêter comme un objet de scandale ; car on se doute du brouhaha qu'avait causé une pareille mascarade. Cependant l'avis plus convenable fut de lui envoyer le

Digitized by Google

suisse pour lui demander qui il était, ce qu'il voulait, etc. Il ne donna pour toute réponse qu'un passe-port de M. le lieutenant général de police, qui disait en substance : *Laissez passer le porteur du présent billet.* Il remit en même tems quelque argent à ce suisse, afin de le distribuer aux pauvres, et ajouta qu'il se transportait de là au calvaire, où l'on dit qu'après avoir fini sa prière, il a quitté son accoutrement bizarre, et est monté dans un carrosse qui l'attendait.

(31 *Octobre.*) Lundi dernier, les comédiens Italiens ont donné leur *Gratis*. MM. Auguste de Piis et Barré s'étaient mis en frais, et avaient composé un long *Dialogue*, en couplets, *entre un Charbonnier et une Poissarde.* De tous ces couplets, au nombre de vingt-deux, le plus adroit était celui relatif au compliment de l'Université à Versailles.

Tu s'ras p' êt' bien en pein', Nicole,
Du latin que l'y a récité
Le recteux d' l'université ;
Mais on m'a dit l' secret de l'école ;
Ça voulait dir', c' n'est pas plus fin :
Viv' le Roi, la Reine et le Dauphin.

Ce qui a déterminé les auteurs des couplets à préférer de mettre en action pour interlocuteurs un *Charbonnier* et une *Poissarde*, c'est que ces deux corporations sont censées les premières de la populace. En vertu de cette prérogative, aux trois spectacles, les charbonniers ont constamment occupé le balcon du roi, et les poissardes celui de la reine. On leur garde ces places. En conséquence, ils ne se pressent pas, et n'arrivent qu'au

Digitized by Google

moment où le spectacle doit commencer. Le jour de l'opéra, les charbonniers parodiant les grands seigneurs, les gens constitués en dignités, sont venus en charrette, et, en descendant, ont dit au charretier : *ce soir à cinq heures.*

(7 *Novembre* 1781.) Voici quelques traits recueillis sur M. le Prince, dont le nom et les ouvrages passeront certainement à la postérité.

Il était né à Metz, et frère de Mad. le Prince de Beaumont, connue par des ouvrages pour l'éducation des enfans. Son père n'étant point en état de lui faire faire à Paris les études nécessaires pour se perfectionner dans le talent de la peinture, dont ce jeune homme avait déjà l'attrait, celui-ci se fit présenter chez le maréchal duc de Belle-Isle, gouverneur de la province, lui plut par la pétulance et la franchise de son âge et de son caractère, par sa physionomie intéressante et spirituelle, et en obtint une pension qui le mit en état de se soutenir dans la capitale, centre des beaux arts. Il devint élève de Boucher; ses dessins, qu'il gravait lui-même à la pointe, lui firent dès ce tems-là une réputation dans le genre du paysage; en sorte qu'il ne voulut plus être à charge à son bienfaiteur. Il se maria peu après avec une femme plus âgée que lui; mais l'humeur économe et revêche de celle-ci lui déplaisant, il lui rendit son bien, et prit le parti d'aller en Russie, où il était appelé.

M. le Prince s'embarqua, et fut pris par un corsaire anglais : il était à la veille de perdre tout, lorsqu'il tira de sa malle un violon dont il jouait; et faisant contre mauvaise fortune bon cœur, par son harmonie charma

Digitized by Google

ces barbares, qui ne lui enlevèrent rien, et dansèrent au son de cet instrument.

Arrivé enfin à Saint-Pétersbourg, il y peignit, pour le palais impérial, plusieurs plafonds dans la manière de son maître. Bientôt après, frappé du costume pittoresque du peuple russe, il se livra tout entier à ce genre. Son premier essai fut une vue de Pétersbourg, très-bien gravée depuis peu par M. le Bas. Non content de dessiner les objets sur nature, il fit encore exécuter en petit les modèles des maisons, chars, traînaux, ustensiles et habillemens de tous les pays sujets et voisins de la domination russe.

M. le Prince séjourna environ cinq ans dans ce pays; il y fut admis dans la familiarité des plus grands seigneurs, entr'autres du comte *Poniatowski*, aujourd'hui roi de Pologne. Mais, attaqué d'une maladie grave, il repartit au moment de la révolution qui mit la couronnne sur la tête de *Catherine II*, et revint dans sa patrie où il se distingua par le nouveau genre qu'il s'était formé. On en a parlé dans le tems. Il se livra depuis au costume français. Sa touche gagna de la légèreté; sa couleur de la solidité, de l'harmonie, de la transparence; sa composition de la grâce, de la sagesse : on voit aujourd'hui ses tableaux se soutenir dans les cabinets entre les *Teniers* et les *Wouvermens*.

(16 *Novembre.*) Pascal est un des hommes que l'école des philosophes modernes regrette le plus de ne pouvoir compter au rang de ses coryphées, et à ce défaut ils cherchent à le couvrir de ridicule, à en atténuer le mérite en le faisant passer pour un esprit faible, tombé presque en démense à force de fanatisme

Digitized by Google

et de superstitions. On ne peut du moins se dissimuler que ce n'ait été le but de M. de Condorcet dans le commentaire, et les accessoires qu'il a joints aux œuvres de ce grand homme, entreprise déjà commencée par monsieur de Voltaire. Deux philosophes se joignent à ceux-ci, et avec non moins d'adresse, semblent continuer la même conjuration. Monsieur l'abbé Bossut, dans un *Discours sur la vie et les ouvrages de M. Pascal*, et M. d'Alembert dans les vers très-singuliers qu'il a placés au bas de son portrait, et qui par-là même méritent d'être conservés. Les voici :

Il joignit l'éloquence aux talens d'Uranie ;
Mais bientôt à Dieu même immolant son génie,
Il vengea de la foi l'auguste obscurité.
O toi, religion, dont la sévérité
Enleva ce grand homme à la philosophie,
Permets du moins qu'il en soit regretté !

(24 *Novembre.*) Mlle. Contat, de la comédie française, se flattant qu'un grand prince avait des vues sur elle, énorgueillie de cette conquête, avait quitté M. de Maupeou, qui la comblait de bien. Cependant ne trouvant pas que ce prince répondit aux vues de haute fortune auxquelles elle s'était portée, pour exciter sa générosité, elle se permit une petite ruse. Elle fit fabriquer sur un papier timbré une *assignation* pour payer une somme de 10,000 livres et la laissa, comme par oubli, sur la cheminée. S. A. R. arrive, voit ce papier et veut le lire ; la comédienne fait semblant de l'en empêcher, et de ne céder qu'à regret à la curiosité de l'auguste amant. Le prince lui dit qu'elle a tort, qu'il

Digitized by Google

se charge de la dette, et emporte l'assignation. Le lendemain, il lui envoie un arrêt de surséance pour un an.

(25 *Novembre.*) La vivacité française ne pouvant s'accorder avec la lenteur espagnole, lui a fait enfanter la plaisanterie suivante sur le siège de Gibraltar.

Epitre à MM. du camp de Saint-Roch.

Messieurs de Saint-Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie :
En avez-vous là pour la vie,
Ou quelque jour finirez-vous ?
Ne pouvez-vous à la vaillance
Joindre le talent d'abréger ?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger ;
Mais vous mettez à bout la nôtre ;
Soyez donc battans ou battus,
Messieurs du camp et du blocus ;
Terminez de façon ou d'autre,
Terminez, car on n'y tient plus.
Fréquentes sont vos canonnades ;
Mais, hélas! qu'ont-elles produit ?
Le tranquille anglais dort au bruit
De vos nocturnes pétarades ;
Ou s'il répond de tems en tems
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie,
Et pour dire : Je vous entends.
Quatre ans ont dû vous rendre sages :
Laissez donc là vos vieux ouvrages ;
Quittez vos vieux retranchemens ;
Retirez-vous, vieux assiégeans.

Digitized by Google

Un jour, ce mémorable siège
Sera fini par vos enfans,
Si toutefois Dieu les protège.
Mes amis, vous le voyez bien,
Vos bombes ne bombardent rien;
Vos bélandres et vos corvettes,
Et vos travaux et vos mineurs,
N'épouvantent que les lecteurs
De vos redoutables gazettes.
Votre blocus ne bloque point,
Et, grâce à votre heureuse adresse,
Ceux que vous affamez sans cesse,
Ne périront que d'embonpoint.

(26 *Novembre.*) Les progrès de la philosophie sont sensiblement remarqués à l'occasion de M. le Dauphin, et la joie générale au lieu de se manifester simplement, comme autrefois, par des fêtes frivoles et inutilement dispendieuses, a éclaté presque partout par de bonnes actions.

A Villeneuve-le-Roi, élection de Sens, un particulier, au lieu d'illuminer sa maison, a mieux aimé payer la taille des pauvres de sa paroisse; ce qui a donné lieu à l'impromptu suivant :

J'ai vu l'autre jour à ta porte
Cent malheureux comblés de tes bienfaits :
Des lampions de cette sorte,
Ami, ne s'éteindront jamais.

(7 *Décembre* 1781.) Voici les noms et la tâche de chacun des coopérateurs de l'*Encyclopédie Méthodique*. Messieurs l'abbé *Bossut* et de *la Lande*, tous deux

Digitized by Google

membres de l'académie des sciences, se chargent des mathématiques ; le second prendra soin de la partie astronomique principalement.

M. *Monge*, professeur de physique à Mézières, et de l'académie royale des sciences, composera le traité de physique.

La médecine sera mise en ordre par M. *Vicq-d'Azyr*, docteur-régent et professeur de la faculté de médecine de Paris, de l'académie royale des sciences, et secrétaire perpétuel de la société royale de médecine ; le même traitera de l'anatomie, et de la physiologie simple et comparée.

M. *Louis*, secrétaire perpétuel de l'académie royale de chirurgie, embrassera cette partie.

La chymie, par M. *de Morveau*, avocat-général au parlement de Bourgogne, membre de plusieurs académies ; la métallurgie, par M. *Duhamel*, inspecteur général des mines ; la pharmacie par M. *Maret*, secrétaire perpétuel de l'académie de Dijon.

L'agriculture proprement dite, ou la culture des terres, par M. l'abbé *Tessier*, docteur-régent de la faculte de médecine de Paris ; le jardinage ou la culture des jardins et vergers, par M. *Thouin*, jardinier en chef du jardin du roi ; et la culture des bois et aménagement des forêts, par M. *Fougeroux de Bondoroy*, membre de l'académie royale des sciences.

Messieurs *Daubenton*, de l'académie royale des sciences ; lecteur et professeur d'histoire naturelle au collége royal de France, garde et démonstrateur du cabinet du jardin du roi ; *Mauduit*, docteur-régent de la faculté

Digitized by Google

de médecine de Paris, et membre de la société royale de médecine ; *Guenau de Montbeillard*, académicien honoraire de l'académie de Dijon, se partageront entre eux l'histoire naturelle des animaux.

La botanique, par M. *le chevalier de la Marck*, de l'académie royale des sciences.

M. *Daubanton* se charge de nouveau de l'histoire naturelle des minéraux.

M. *Desmarest*, de l'académie royale des sciences, et inspecteur des manufactures de la Champagne, embrassera la géographie physique, ou les phénomènes généraux de l'histoire naturelle de la terre.

Messieurs *Robert*, géographe du roi ; *Masson de Morvillier*, avocat au parlement, et *Mentelle* historiographe du comte d'Artois, pensionnaire du roi, professeur émérite d'histoire et de géographie à l'Ecole royale militaire, de l'académie des sciences et belles-lettres de Rouen, prendront soin de la partie concernant la géographie ancienne et moderne ; M. *Bourse*, ingénieur hydrographe de marine, fera exécuter les cartes.

Les antiquités, inscriptions, chronologies, art de vérifier les dates, numismatique ou sciences des médailles, explication des fables, causes des mœurs, coutumes et usages des anciens, seront traités par M. *Court de Gebelin*.

L'histoire, par M. *Gaillard*, de l'académie française et de celle des inscriptions.

La théologie, par M. l'abbé *Bergier*, confesseur de *Monsieur*, et chanoine de l'église de Paris.

Digitized by Google

La philosophie ancienne et moderne, par monsieur *Naigeon.*

La métaphysique, la logique et la morale encore, par M. *Gueneau de Montbeillard* ; la grammaire et la littérature, par MM. *Marmontel* et *Beauzée*, de l'académie française.

La jurisprudence, par une société de jurisconsultes. Elle sera rédigée et mise en ordre par M. *Remy*, avocat au parlement.

Les finances, par M. *Digeon*, directeur des fermes, qui se flatte de rectifier beaucoup d'erreurs de *Passelier*, son prédécesseur dans ce travail.

L'économie politique, par M. l'abbé *Baudeau*. M. l'abbé de *Montlinot*, connu par un excellent Discours sur la mendicité, et par plusieurs mémoires fournis au gouvernement sur ces objets, s'est chargé de toute cette partie dans ce dictionnaire.

Le commerce, encore par l'abbé *Baudeau* et par M. *Benoît*, conseiller de *Monsieur*, et ancien professeur du cours gratuit de jurisprudence consulaire.

La marine, par M. *Vial de Clairbois*, ingénieur constructeur de la marine, de l'académie royale du même nom, et par M. *Blondeau*, de l'académie royale de marine, et de plusieurs autres.

L'art militaire mis en ordre et publié par M. de *Keralio*, de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres.

M. de *Pommereuil*, capitaine au corps royal d'artillerie, en traitera la partie.

Digitized by Google

Les beaux arts, par M. l'abbé *Arnaud* et *Suard*, de l'académie française.

Enfin les arts et métiers mécaniques, par Messieurs *Roland de la Platière*, *Perrier* frères, etc.

(8 *Décembre.*) Les gens les plus prévenus commencent à regretter M. de Maurepas pour le crédit qu'il avait sur l'esprit du roi et des princes de la maison royale, pour son esprit de conciliation à la cour, lorsqu'il s'y élevait quelque nuage. On se rappellera toujours la manière noble et sublime dont il répondit à M. le comte d'Artois, qui, témoignant de l'éloignement pour quelques actes de soumission à S. M., lui demanda avec humeur : après tout, que peut me faire le roi ? *Monseigneur, il peut vous pardonner.*

(16 *Décembre.*) Parmi les talons rouges qui dissertent dans les foyers sur les pièces nouvelles, M. le marquis de Louvois est le plus redoutable aux auteurs par ses colibets et ses calembours. On en cite plusieurs de lui sur la dernière (1).

Soit défaut de place ailleurs, soit zèle pour M. de la Harpe, le comte de Lauraguais s'étant tapis le jour de la représentation dans le trou du souffleur, où il faisait un tapage du diable par les *bravo* et les *bravissimo* qu'il répétait sans cesse, auxquels on reconnaissait sa voix ; M. de Louvois dit que la situation la plus neuve de la tragédie, celle qui l'avait étonné et frappé le plus, était la situation de ce seigneur.

Il dit encore que M. de la Harpe ne trouverait pas

(1) Jeanne de Naples.

Digitized by Google

grande monnaie sur sa pièce, parce qu'elle ne portait pas d'intérêt.

Enfin, il a prétendu que la différence entre cette Jeanne et celle de M. de Voltaire était que la dernière était bien f..... et que l'autre était ratée.

M. de Louvois est l'auteur du quatrain cité il y a deux ans, sur le prince de Henin, pour lequel M. le marquis de Champcenets fut enfermé, et perdit sa survivance de gouverneur de Meudon. Ce jeune étourdi, auquel on l'attribua d'abord, n'étant pas fâché qu'on crût de lui cette facétie, ne s'en défendit pas trop; M. de Louvois qui voyait où cela pouvait aller, le laissa s'en glorifier et en recueillir le salaire.

(19 *Décembre.*) On est toujours dans l'attente du choix que S. M. fera pour remplacer M. de Beaumont (1).

On raconte que dernièrement il y avait à Versailles jusqu'à trente-sept évêques, et que le roi dit : *voilà bien des prélats; mais je n'y vois pas l'archevêque de Paris.*

(24. *Décembre.*) M. Tronchin était trop célèbre pour ne pas mériter une notice particulière et détaillée. Né à Genève, en 1709, d'une famille noble, originaire d'Avignon, recommandable par son ancienneté et par les emplois qu'elle occupa dans la république, il aurait dû être riche; mais son père ayant tout perdu, le fils fut obligé de chercher des ressources. Il avait la plus belle figure, beaucoup d'esprit, avait fait de très-bonnes études, et était en état d'occuper quelque

(1) Archevêque de Paris.

Digitized by Google

place que ce fût. Un livre de Boerhaave, lui tombe entre les mains, et détermine sa vocation pour la médecine. Il passe en Hollande pour étudier sous ce savant professeur de Leyde, si fameux qu'on lui écrivait de la Chine : *à Boerhaave en Europe* (1). Il distingua bientôt cet élève nouveau, et au bout de quatre mois se reposa sur lui d'une partie de ses soins.

M. Tronchin pratiquait déjà à 23 ans ce traitement de la petite vérole, qui lui a toujours réussi et qui a paru pendant long-tems si extraordinaire ici. On doit à son courage et à son génie les progrès qu'à fait parmi nous, malgré tous les obstacles, la pratique de l'inoculation. *Cet art*, qui, comme on l'a dit, *nous millésime, au lieu que la nature nous décimait.* On lui doit aussi les changemens salutaires que la médecine a éprouvé en France. Sa devise était : *simplex sigillum veri. Il n'y a qu'une médecine*, disait-il souvent, *c'est la médecine observatrice expectante.* Il n'a jamais traité de la même manière deux personnes attaquées de la même maladie. Persuadé de l'influence nésessaire du moral sur le physique, il avait rendu sa médecine plus douce en quittant Amsterdam pour Genève, et il l'adoucit encore en quittant Genève pour Paris; il prétendait que dans cette ville on ne pouvait trop l'adoucir, vu les affections de l'âme des individus. Aussi soulageait-il, guérissait-il même plus de malade par ses consolations que par ses remèdes; et tous ses malades devenaient ses amis.

En 1755, il vint à Paris pour inoculer monsieur le

(1) On dit qu'on écrivait de même à Newton.

Digitized by Google

duc de Chartres et Mlle. d'Orléans, ce qui lui valut peu après la qualité de premier médecin du prince. En 1778, l'académie des sciences le reçut au nombre de ses huit associés étrangers. Il a peu écrit ; mais le recueil de ses consultations serait un beau livre en physique, en médecine, et même en morale. Il employait presque tout son tems à la pratique de la médecine et de la bienfaisance : tous les soirs, il recevait chez lui les pauvres malades ; c'est ce qu'il appelait son *bureau d'humanité :* en sorte que sa perte est un deuil général.

(31 *Décembre.*) Les femmes de cour, infiniment au-dessus des scrupules d'une bourgeoise, craignent moins d'annoncer leurs faiblesses : c'est sans doute ce qui a autorisé M. le chevalier de Boufflers à divulguer la chanson suivante. Elle est adressée au fils naturel qu'il a eu de madame la comtesse Cr***, née à San*** Do****.

Sur l'air, d'Albanèze : *Champêtre asile.*

O toi qui n'eus jamais dû naître ;
Gage trop cher d'un fol amour,
Puisses-tu ne jamais connaître
L'erreur qui te donna le jour !
Que ton enfance
Goûte en silence
Le bonheur qui pour elle est fait ;
Et que l'envie,
Toute la vie,
Ignore ou taise ton secret. (*Bis.*)

La nature, au nom de ta mère,
T'offriras ses premiers bienfaits ;
Un lait pur, un air salutaire,

Digitized by Google

De doux fruits, un ombrage frais.
Que ton enfance
Goûte en silence, etc.
Renonce au rang, à l'opulence ;
C'est l'honneur qui t'en fait la loi :
Ne crains pourtant pas l'indigence ;
L'amour l'écartera de toi.
Que ton enfance
Goûte en silence, etc.

Souvent une main inconnue
T'offrira quelque don nouveau ;
En secret une mère émue
Viendra pleurer sur ton berceau.
Connais ta mère :
L'honneur sévère
Lui défend de se découvrir ;
Mais par tendresse,
Mais par faiblesse,
Une mère aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre,
Peut-être un jour tu la verras
Tour-à-tour dans ses bras te prendre
Et te remettre entre mes bras.
Connais ta mère :
L'honneur sévère, etc.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google